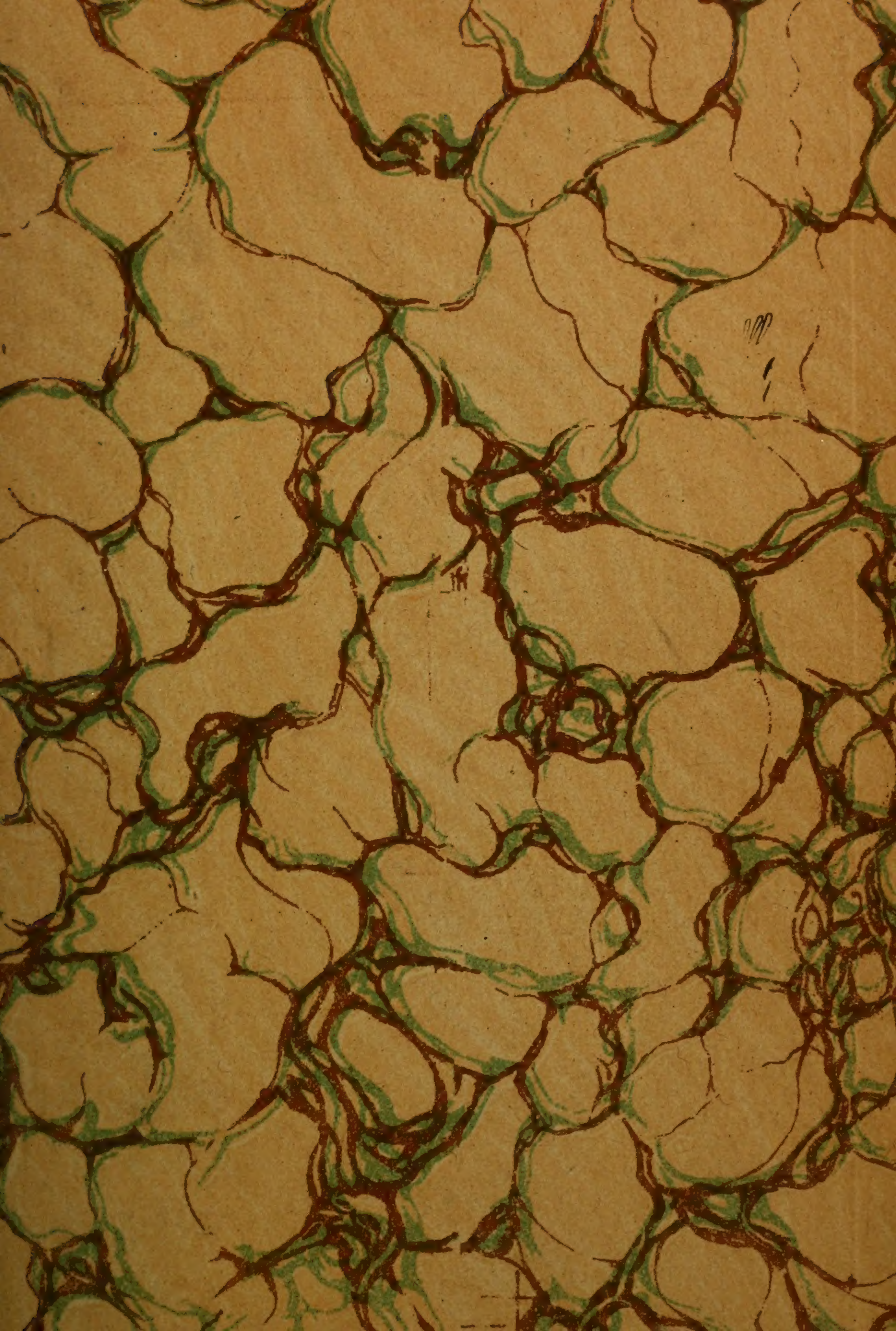




LES ORIGINES

DE LA

CIVILISATION MODERNE

TOME PREMIER

LES ORIGINES

DE LA

CIVILISATION MODERNE

PAR

GODEFROID KURTH

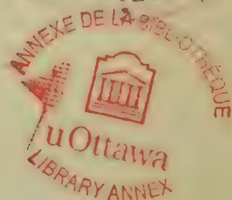
Vivat qui Francos diligit Christus!
PROLOGUE DE LA LOI SALIQUE.

TOME PREMIER

SIXIÈME ÉDITION







PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE

—

1912

A

ÉVA

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Le livre que j'offre au public est le fruit d'un travail poursuivi sans relâche pendant plusieurs années, au milieu des fatigues d'un laborieux enseignement. Conçu dans un de ces moments d'enthousiasme où l'imagination, enivrée de la beauté de son rêve, vole à lui par-dessus les obstacles, sans calculer les ressources de l'esprit qui chemine à pied, il a exigé de moi des sacrifices devant lesquels j'aurais reculé, si j'en avais soupçonné d'avance l'étendue. Plus d'une fois, j'ai douloureusement éprouvé combien la vie moderne est peu favorable aux efforts de concentration qu'il faut faire pour rester fidèle à sa pensée, si elle ne se rapporte pas directement aux luttes et aux préoccupations quotidiennes de notre temps.

Néanmoins, je n'ai pas reculé devant la tâche que m'imposait la réalisation de la mienne. Renonçant, pour la première fois, aux libres allures d'un esprit qui aimait à se poser tour à tour sur toutes les fleurs de la poésie et de l'histoire, je me suis enfermé dans la solitude avec mon livre, et j'en ai fait l'unique objet d'une activité obstinée. Tout entier à l'œuvre austère,

je la voyais se dérouler devant moi, telle qu'à l'heure matinale des résolutions généreuses elle m'étaitap parue dans sa beauté immaculée. C'était le tableau vivant et pathétique de cette longue période de l'histoire de l'humanité, pendant laquelle s'opérait dans son sein le travail sacré de la rénovation morale et intellectuelle. Vu des hauteurs du christianisme, il se présentait sous la forme d'un paysage dont les grandes lignes étaient baignées de lumière, et qui, malgré les taches mobiles que promenait sur lui l'ombre des nuages, se déployati avec une magnificence et une sérénité sans pareilles. La distance à laquelle on le contemplait permettait au spectateur de l'embrasser d'un seul coup d'œil dans sa vaste unité, sans nuire à la netteté des contours et à l'exactitude des détails caractéristiques. Les dimensions restreintes du cadre, loin de diminuer la grandeur de la scène, devaient servir au contraire à en mieux faire apprécier l'immensité, comme ces arches antiques s'ouvrant au milieu de la campagne, et sous lesquelles l'œil charmé voit apparaître de loin un horizon infini.

Ai-je besoin de dire quelles poignantes angoisses et quels amers découragements m'ont assailli à diverses reprises, pendant que je comparais, à l'œuvre que j'avais rêvée, celle que les années voyaient peu à peu sortir de mes mains ? Souvent j'ai été sur le point de la jeter au feu, et de retourner au plaisir des travaux faciles, et à cette séduisante variété d'études qui est le meilleur délassement de la vie intellectuelle. Après avoir surmonté, non sans effort, les suggestions du désespoir, je croyais enfin toucher au terme, lorsque les forces m'ont trahi d'une manière inopinée, et j'ai été obligé d'abandonner

brusquement mon ouvrage sans avoir pu lui donner ces soins de la dernière heure, qui sont la suprême préoccupation de l'ouvrier consciencieux. Voilà une explication à laquelle le lecteur avait droit : elle me constituera un titre à son indulgence, si, comme j'ai lieu de le craindre, il retrouve trop souvent, dans des rugosités que je n'ai pas pu faire disparaître, la trace des défaillances d'une main fatiguée.

Au surplus, je ne chercherai pas à me justifier d'avoir nourri une ambition trop haute, ni à excuser mes lacunes et mes erreurs. J'ai fait ce que j'ai pu, apportant, dans une entreprise digne d'être tentée, toute l'ardeur et toute la bonne volonté d'une âme vouée sans réserve au culte de la vérité. Ceux qui connaissent, par leur propre expérience, les pénibles déceptions réservées à l'esprit humain dans la lutte pour l'idéal me pardonneront volontiers d'être resté si profondément en dessous du mien. Pour les autres, je leur laisse le droit de me traiter avec rigueur, les prévenant toutefois qu'il sera difficile de regarder mon livre d'un œil plus sévère que je ne fais moi-même.

Liége, janvier 1886.

INTRODUCTION

> Immortale Dei miserentis opus, quod est Ecclesia, quanquam per se et natura sua salutem spectat animorum adipiscendamque in cœlis felicitatem, tamen in ipso etiam rerum mortalium genere tot ac tantas ultro parit utilitates, ut plures majoresve non posset, si in primis et maxime esset ad tuendam hujus vitæ quæ in terris agitur, prosperitatem institutum.
>
> (Léon XIII, encyclique *De civitatum constitutione christiana.*)

LE PRINCIPE CIVILISATEUR

Un livre qui se propose de raconter l'histoire de la civilisation est obligé, sous peine d'un malentendu perpétuel entre lui et ses lecteurs, de s'accorder avec eux sur la valeur de ce terme, objet de tant de définitions contradictoires. Tout le monde, à la vérité, convient de l'entendre dans le sens de la réalisation d'un certain idéal de société humaine. Mais c'est quand il s'agit de dire en quoi consiste cet idéal que les dissidences éclatent, et avec d'autant plus de violence que la question est de celles qui passionnent tout le genre humain. Où est l'homme, pour inculte et grossier qu'il soit, qui n'en ait ébauché dans ses rêves une solution quelconque, et quels sont, parmi les divers intérêts qui nous préoc-

cupent, ceux auxquels elle pourrait rester étrangère? Elle est au fond de toutes les révolutions qui ont ébranlé le monde, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et c'est elle qui a inspiré toutes les théories sociales, depuis la *République* de Platon jusqu'à l'*Icarie* de Cabet. Le pire malheur de l'humanité consiste à ne pas s'entendre sur la manière dont il convient de la résoudre, et le plus grand service que pourrait lui rendre la philosophie, ce serait de lui en faire connaître la solution définitive.

En vain, les sceptiques chercheraient à écarter la question en alléguant qu'une société parfaite est impossible, puisque ses éléments constitutifs sont nécessairement imparfaits. Sans doute, à un point de vue absolu, la société, envisagée dans chacun des membres qui la composent, est condamnée à une perpétuelle imperfection, aussi longtemps qu'on ne parviendra pas à guérir l'infirmité héréditaire de notre nature. Mais la perfection qu'on a le droit d'attendre de la société humaine est une qualité toute relative, qui consiste seulement dans une tendance à la perfection absolue. Pour être aussi parfaite qu'il lui est possible de l'être ici-bas, il suffirait qu'elle possédât un principe d'organisation qui coordonnerait tous ses éléments en vue de cette fin, en d'autres termes, une loi fondamentale qui, tout en tenant compte de leurs défectuosités naturelles, les mettrait cependant dans les conditions les plus favorables à leur perfectionnement continu.

Cela revient à dire qu'une définition exacte de la civilisation ne se conçoit pas sans une connaissance préalable de la personne humaine, toute société ne consistant en réalité que dans une réunion de personnes. La question posée en tête de ces pages se ramène donc, finalement, à celle-ci : Qu'est-ce que l'homme? Être intelligent et

libre, a-t-il une fin dernière qui lui soit propre, et à la réalisation de laquelle il doive consacrer son existence, ou bien a-t-il été jeté sans mission, par un aveugle hasard, au milieu d'un univers auquel il n'offrirait qu'un spectacle dépourvu de signification ? La raison et la conscience répondent ici avec une force irrésistible, et il n'est aucun sophisme qui puisse infirmer la valeur de leur témoignage. Oui, nous portons en nous-mêmes la certitude inébranlable que nous avons un but à atteindre, et que ce but est la raison d'être de nos facultés et de notre nature entière. De même que notre corps n'a aucun organe qui ne soit subordonné à la fin de l'ensemble, et que lui-même, à son tour, existe pour le principe spirituel qui l'anime, de même ce dernier, c'est-à-dire notre âme, ne possède aucune attribution qui ne lui soit donnée en vue de la mission supérieure qu'elle est appelée à remplir. Toutes les choses que la nature a mises à notre usage ici-bas sont subordonnées à cette fin, et nous n'en pouvons pas concevoir une seule qui soit susceptible d'une autre destination. La société ne fait pas d'exception à cette règle. Elle n'est pas faite pour elle-même. Si elle pouvait être autre chose qu'un moyen, pour les individus qui la composent, de réaliser leur fin dernière, elle leur serait inutile ou même nuisible, et partant on arriverait à cette conclusion absurde, qu'elle est une méprise du Créateur.

Dès lors, qui ne voit avec quelle évidence la définition cherchée s'impose à l'esprit ? On ne fera que tirer les conclusions contenues dans nos prémisses, en la formulant dans les termes suivants : *La perfection sociale, ou, en d'autres termes, la civilisation, consiste dans cette forme de la société qui offre à ses membres le plus de facilités pour atteindre leur fin dernière.*

Mais quelle est la fin dernière de l'homme? Cette

question est la plus urgente que l'homme puisse se poser, et rien n'importe plus à son bonheur que la réponse qu'elle recevra. Et cette réponse, il la lui faut immédiate, parce que sa responsabilité commence à partir du jour où il la demande ; il la lui faut évidente, parce que la moindre incertitude suffirait pour l'entraîner dans d'irréparables et mortelles erreurs. Elle doit être pour lui la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et briller sur son âme dès que celle-ci commence à avoir conscience d'elle-même. C'est assez dire qu'il ne peut pas se contenter de ses seules forces. En proie aux mille causes d'erreur qui égarent l'intelligence, il se consume en recherches fiévreuses, pendant que sa rapide existence s'écoule, et que ses actes irrévocables tombent de tout leur poids dans la balance de ses destinées. Comment de pareils efforts pourraient-ils n'être pas infructueux? Celui qui ne s'est pas fait lui-même ne peut pas dire pourquoi il a été fait. C'est au Créateur, et non à la créature, à rendre compte de la création. A ce cri de détresse que l'âme humaine jette dans le silence infini de l'éternité : *Pourquoi suis-je mise au monde?* une seule voix peut répondre, et c'est la voix de Dieu.

C'est donc, en dernière analyse, un problème d'ordre théologique dont la science sociale poursuit la solution, et, pour tout dire, on ne trouvera le secret de la civilisation humaine que dans le secret d'une révélation divine. Voilà ce qu'antérieurement à toute expérience historique nous enseigne la raison elle-même. Qu'on le veuille ou non, c'est la science religieuse qui a le mot de l'énigme sociale. Ici est le lien indestructible de la politique et de la religion : on ne le rompra jamais, à moins de mutiler l'homme.

Et qu'enseigne-t-elle, cette science, représentée par

celle de toutes les religions qui parle incontestablement avec le plus d'autorité? *L'homme,* dit la doctrine chrétienne, *est créé pour connaître, aimer et servir Dieu, et ainsi parvenir à la vie éternelle.* Cette définition est de celles qui s'imposent d'emblée à l'esprit par leur caractère d'évidence et de nécessité. Elle fait partie de la raison dès le moment où la raison apprend à la connaître. Éclairée désormais par une lumière qu'elle n'avait pas trouvée en elle-même, elle redit avec une assurance inébranlable qu'à moins qu'il n'y ait pas de Dieu, c'est lui qui est la fin dernière de toutes choses, et qu'à moins que Dieu n'ait pas assigné de but à l'homme, il ne peut lui en avoir assigné d'autre que son salut éternel.

II

S'il est vrai que la mission de la société soit de faciliter à l'homme la poursuite de sa fin dernière, et que cette fin dernière soit le salut éternel, c'est en vain que nous irions chercher dans l'antiquité les traces d'une civilisation définitive.

Certes Athènes et Rome ont pris une place glorieuse dans l'histoire de l'humanité. L'une a réalisé un idéal de culture esthétique dont les imaginations resteront éprises à jamais ; l'autre a réalisé l'idée du droit et a légué au monde un monument de jurisprudence dont les indestructibles assises semblent défier le temps. Toutes les deux ont enfanté des types de vertu civique et de grandeur morale qui font partie du patrimoine des nations. Mais ni la puissance des institutions, ni la vigueur des caractères, ni la splendeur des arts ne suffisent pour constituer les vraies conditions de la vie civilisée.

L'antiquité, en effet, ignorait le but de la société, parce qu'elle ignorait celui de l'existence humaine, et qu'elle le niait même d'une manière implicite. Loin d'admettre que l'homme fût fait pour Dieu, elle avait inventé pour lui une mission radicalement opposée. *L'homme est fait pour l'État*, disait-elle, ou, selon une formule plus antique, *le citoyen est fait pour la Patrie*. C'était là un axiome de droit public, tacitement accepté par toutes les intelligences, par les plus hautes comme par les plus humbles, sans que jamais il vînt à l'esprit de personne de le révoquer en

doute. Cette monstrueuse erreur, assise au seuil de la cité païenne, en a enfanté toutes les iniquités. Elle a commencé par élaborer, avec la sueur et le sang des citoyens, une idole abstraite et cruelle, le Dieu-État. Ensuite elle a dressé cette idole devant la conscience du citoyen, et a revendiqué pour elle les hommages qu'il devait au vrai Dieu. Et le citoyen, tremblant devant ses injonctions, a sacrifié au faux dieu la loi immuable de son Créateur, qui faisait de lui un être libre et responsable, et lui a immolé, avec sa conscience, sa personnalité et même sa nature humaine. Il a consenti à n'être plus rien aux mains de l'État sinon une matière brute, qui recevait de lui sa forme et sa destination.

En retour de tant de sacrifices, le Dieu-État promettait à ses adorateurs de leur accorder la félicité. Mais ce mot doit être expliqué. Ni lui, ni ses fidèles n'entendaient par là la félicité éternelle de l'âme, qui consiste dans la paisible possession d'un bien infini ; il ne s'agissait que de la félicité passagère et trompeuse du corps, dont les conditions vitales étaient la volupté et l'oisiveté. Encore l'idole ne se sentait-elle pas assez riche pour offrir ses faveurs à tous les humains prosternés devant ses autels ; elles n'étaient, elles ne pouvaient être que l'apanage du petit nombre des privilégiés. Le repos et le plaisir, en effet, sont les enfants du travail ; pour que quelques-uns en pussent jouir sans interruption, il fallait qu'ils eussent à leur service le travail ininterrompu de leurs semblables. L'esclavage était donc la loi fatale de toute société qui voyait dans le plaisir le suprême aboutissement de la vie, et voilà pourquoi toute l'antiquité a jeté, dans les fondements de son édifice social, comme des matériaux informes et sans valeur, la majeure partie du genre humain, condamnée à servir d'instrument de jouissance à l'oligarchie des heureux de la terre.

Là ne se bornait pas l'iniquité du Dieu-État. Même pour la masse de ceux qui jouissaient de la liberté légale, combien d'esclavages déguisés ! La femme, l'enfant, le pauvre, le plébéien, l'étranger, se voyaient parqués dans autant de catégories inférieures, où ils étaient privés d'un des droits essentiels de la personne humaine. Cette inégalité amère entre les diverses catégories d'hommes libres, combinée avec l'inégalité entre les hommes libres et les esclaves, voilà la loi de fer que le Dieu-État promulguait dans toutes les cités antiques : elle y déchaînait fatalement une anarchie mortelle, et chacune portait dans ses flancs, dès l'origine, le principe qui la faisait périr.

Parvenait-on du moins, à ce prix, à assurer le bonheur de la poignée d'élus ? Non, puisqu'ils étaient privés eux-mêmes du plus précieux apanage de l'homme, qui est la liberté. Qu'on ne se laisse pas induire en erreur par l'abus que le monde antique a fait de ce mot. La liberté n'y désigna jamais qu'une condition civile, et non un droit politique. Elle signifiait qu'on n'était l'esclave d'aucun de ses semblables, mais nullement qu'on ne fût pas l'esclave de l'État.

L'État avait tous les droits vis-à-vis des citoyens ; les citoyens n'en avaient aucun vis-à-vis de lui. Tous ceux qu'il leur laissait, c'étaient autant de concessions qu'il pouvait retirer quand il lui plaisait, n'ayant de compte à rendre à personne de l'usage qu'il faisait de sa toute-puissance. Il n'était aucun citoyen qui eût une existence morale non déterminée par les intérêts ou par les caprices de l'État. Il était le seul arbitre des consciences et la seule mesure de la moralité des actes. Le crime commis pour son service était une action digne d'éloges : *Salus populi suprema lex esto !* Le but de l'existence était atteint dès qu'on avait contribué à la grandeur de la Patrie ; on disparaissait ensuite dans le gouffre ténébreux

de la mort, n'ayant rien à attendre de l'éternité, et regrettant la vie, si l'on y avait trouvé du plaisir. Voilà la société antique : salle de festin où quelques heureux se gorgeaient sans mesure, servis par un peuple d'esclaves, mais qui était pour les uns et pour les autres le vestibule du néant.

La philosophie n'apportait aucun remède au mal. Elle était prosternée, comme le reste du genre humain, aux pieds de l'idole commune, et, par une bien étrange exception, le Dieu-État était, de toutes les divinités, la seule qui fût à l'abri de ses négations. Jamais le plus audacieux penseur de l'antiquité ne s'est avisé d'ébranler ce dogme fondamental du paganisme, la divinité de la Patrie. Aucun d'eux n'a protesté contre l'asservissement de la conscience à l'État, ni revendiqué pour la personne humaine les droits imprescriptibles qu'elle tenait de la nature. Au contraire, la philosophie resserrait même les liens de l'esclavage, en déduisant, avec une logique rigoureuse, les extrêmes conséquences de l'erreur première. Elle inscrivait tranquillement, dans ses codes imaginaires, des atrocités devant lesquelles reculaient le sens politique des hommes d'État. Il est bien heureux, n'en déplaise au prince des philosophes anciens, que ses confrères n'aient pas été appelés à diriger la société politique : on peut juger, par ce qu'ils ont mis dans leurs livres, de ce qu'ils auraient été capables de mettre dans leurs lois.

Le cauchemar d'une imagination malade peut seul enfanter des théories sociales comme celle que contient la *République* du divin Platon. Dans ce livre effrayant, le philosophe met en pièces la société humaine, et en jette les membres mutilés dans la chaudière d'Éson, avec l'espoir de l'en faire sortir rajeunie et fortifiée par la vertu magique de la philosophie : il n'en tire qu'un monstre hideux, dont l'aspect épouvante l'esprit. Rien ne trouve

grâce devant ce réformateur qui légifère au nom de la Patrie. Il ignore le droit de l'homme à la vie : à mort l'enfant mal venu, à mort les malades! (1) Il voit dans la famille un organisme inutile et même gênant, parce qu'elle constitue une société particulière, ayant des intérêts distincts de ceux de la société publique ; il la supprime, en imaginant la promiscuité des femmes, à laquelle il ajoute ce que, faute d'un terme précis, il faut appeler la promiscuité des mères. La pudeur féminine est un obstacle à l'éducation commune des enfants des deux sexes : il décrète la suppression de la pudeur, en introduisant dans la palestre les filles toutes nues au milieu des garçons nus comme elles (2). La propriété individuelle est un autre obstacle à la vie commune : il s'en débarrasse en proclamant obligatoire la communauté des biens. Il va plus loin : il consacre dans ses lois des vices que la nature a proscrits par les siennes, et pour lesquels la langue chrétienne n'a pas même de nom (3). Pourquoi, dira-t-on, cette inutile infamie ? Simplement parce que le philosophe a cru découvrir le moyen d'exploiter le vice au profit de l'État, et que dès lors le vice est justifié. C'est aussi pour des considérations du même genre qu'il met la poésie à la porte : non qu'à ses yeux elle soit corruptrice, puisqu'il la couronne de fleurs, mais parce qu'elle constitue une force libre par essence, que l'État ne peut ni subjuguer, ni asservir. Au surplus, elle est en bonne société : elle émigre avec la pudeur et avec l'humanité, et elle a le droit de secouer la poussière de ses sandales sur la cité des philosophes.

L'État d'Aristote ne vaut pas mieux que celui de Platon. Pas plus que son illustre rival, le Stagyrite n'a la

(1) Platon, *République*, III, 406 *(Didot)*.
(2) Platon, *République*, V, 457 et 458.
(3) Id., *ibid*, V, 468.

notion de la vraie liberté. Pour lui aussi, c'est un axiome que le citoyen appartient à l'État (1). Le vrai privilège de l'homme libre, ce n'est donc pas la liberté, c'est l'oisiveté (2). Et cette oisiveté auguste a nécessairement pour corollaire le travail forcé d'autrui, c'est-à-dire l'esclavage. L'esclavage est une institution juste et nécessaire, voulue par la nature elle-même ; il y a des gens qui naissent pour être esclaves, comme d'autres pour être leurs maîtres (3). La vie humaine n'est pas inviolable. Il est des cas où l'infanticide doit être prescrit, et l'avortement est chose licite (4). Par contre, les parents, qui ont le droit de tuer leur enfant, n'ont pas le droit de l'élever ; c'est l'État qui est le grand éducateur, et la magistrature du foyer domestique n'existe pas.

Telles sont, formulées par les deux plus grands génies de l'antiquité, les utopies de la philosophie païenne. On le voit, elles sont pires encore que les tristes réalités qu'elles prétendent corriger. Fidèles jusqu'au bout à une doctrine fausse, ces redoutables logiciens l'appliquent avec une rigueur impitoyable, et ne péchent pas par cette heureuse inconséquence qui est, dans les sociétés, la réaction de la nature contre un principe erroné. En éliminant tout ce qui reste d'humanité dans l'État païen, la sagesse antique a dit son dernier mot par la bouche de Platon et d'Aristote : elle a bâti un enfer dans les nuages.

Et ainsi, fourvoyé par ses hommes d'État et par ses philosophes, le genre humain a parcouru tout le cycle du réel et de l'idéal sans pouvoir, dans ses longues évolutions, rencontrer la vérité sociale.

(1) Aristote, *Politique*, V, I, 2 *(Didot)*.
(2) Id., *ibid.*, II, VI, 2.
(3) Id., *ibid.*, II, 8-20.
(4) Aristote, *Politique*, VII, XIV, 10.

III

C'est au moment où la plus vaste et la plus belle de toutes les sociétés antiques se chargeait d'achever, par une suprême et douloureuse expérience, la série des déceptions du genre humain, que le christianisme apporta au monde la solution lumineuse et manifeste du problème social. Jésus-Christ, allant droit au mystère de nos destinées, en déchirait le voile, et, avec l'accent souverain de la vérité qui délivre, révélait l'homme à lui-même en lui faisant connaître sa mission éternelle. La révélation fut complète, en ce sens qu'elle ne se borna pas à promulguer la vérité d'une manière théorique, mais qu'elle enseigna aussi la manière d'y conformer la vie. A quoi eût servi à l'homme de savoir qu'il devait aller à Dieu, s'il en avait ignoré le chemin ? Mais le Maître, qui était lui-même le chemin et la vie, *via et vita,* voulut montrer à l'humanité cette voie étroite. Toute la règle du salut, c'est lui qui le dit, tient dans ce prétexte unique et sublime, qui résume la Loi et les Prophètes : *Aimez Dieu par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-mêmes* (1). Loi parfaite, que l'homme aurait été incapable de trouver, puisqu'il est lui-même imparfait, mais qu'il est également incapable de récuser, parce qu'elle s'impose triomphalement à sa conscience et à son cœur ! Descendu sur l'humanité à la manière d'un oracle

(1) Evang. s. Math., XXII, 37-40 ; Marc., XII, 20-31 ; Luc., X, 27.

divin qu'on ne discute pas, mais qu'on doit se borner à adorer, le *commandement nouveau* (1) portait son évidence en lui-même, et n'avait pas besoin d'autre preuve pour être obéi des générations humaines.

Mais, par là même qu'elle n'était dans l'âme de l'homme qu'une noble étrangère, la loi chrétienne avait besoin, pour y conserver son empire, de reposer sur une base plus solide que le fond mobile de nos passions. Le cœur humain, qui n'avait pas même su préserver l'intégrité de la loi naturelle, aurait été un gardien bien plus infidèle encore d'une loi transcendante, si contraire à ses tendances secrètes. Il fallait, pour la transmettre de siècle en siècle, une autorité soustraite aux fluctuations de la pensée humaine, et accessible aux défaillances de notre nature. On le voit, l'infaillibilité était une nécessité d'ordre social. Il y allait du salut du genre humain que le flambeau de l'Évangile ne pût plus être éteint désormais. La Révélation aurait été une œuvre vaine, si elle n'avait pas déposé au sein de l'humanité une énergie suffisante pour lui permettre de garder désormais, à l'abri de toutes les atteintes, le trésor qu'elle lui avait confié.

La grande innovation du christianisme consista donc précisément dans la création d'un organe en qui cette énergie allait s'incarner et vivre, et cet organe, ce fut l'Église. Pouvoir social intermédiaire entre la terre et le Ciel, elle ne cessait de tenir perpétuellement ouvert le chemin qui menait l'homme à Dieu. Par elle, l'humanité, nourrie d'un principe de vie éternelle, se voyait élevée elle-même à l'infaillibilité. L'Église pénétrait en elle comme le souffle de Dieu dans le limon du premier Adam, et elle la vivifiait comme l'âme vivifie le corps. La création de l'Église était l'exaltation du genre humain,

(1) Evang. s. Joann., XIII, 34.

et constituait le terme suprême de son ascension vers Dieu.

En opérant cette union féconde de l'Église et de l'humanité, le Créateur avait donné aussi la formule des rapports qui allaient présider à leur vie commune. Semblable à tous les préceptes évangéliques, cette formule avait un caractère de netteté et d'autorité irrécusable. « *Rendez à César ce qui est à César*, disait-elle, *et à Dieu ce qui est à Dieu* (1). » Cette parole évangélique contient en germe une grande et pacifique révolution, la plus considérable qui se soit jamais produite dans les annales du monde. C'est la sentence de mort du césarisme, l'acte d'affranchissement de tous les hommes, la constitution éternelle de tous les peuples chrétiens. Le jour où elle fut prononcée, un nouvel ordre social sortit du néant, et ceux qui l'entendirent purent entrevoir de loin l'aspect lumineux et riant de la civilisation chrétienne. Le principe civilisateur était désormais naturalisé ici-bas.

En étudiant ce principe, on voit d'abord qu'il implique la distinction de deux choses que la société païenne a toujours confondues dans l'individu comme dans la société : l'élément spirituel, qui est fait pour l'éternité, et l'élément matériel, qui est fait pour le temps. La confusion de ces deux éléments convertissait la société en un chaos informe, mais la parole divine, en tombant sur ses abîmes, fut comme le mot d'ordre qui sépara les ténèbres de la lumière. Elle fixa à jamais la nature distincte des deux pouvoirs, qu'elle ne permit plus de confondre ; elle définit exactement le caractère et le but de l'un et de l'autre. Dès lors, la société temporelle, ramenée à elle-même et à ses limites, cessa de s'arroger les attributs divins. Elle ne vit plus dans ses membres des captifs ou des esclaves

(1) Evang. s. Luc., XX, 25.

privés de tout droit et abandonnés à ses caprices, mais elle apprit à respecter en eux des êtres libres et responsables, qui étaient faits pour Dieu et non pour elle. Instruite sur le but de leur voyage ici-bas, au lieu de dégrader ces pèlerins sublimes à l'exemple de Circé, en les enivrant des voluptés et en les enfermant dans ses étables, elle les traita avec des égards respectueux, comme des hôtes d'un jour qui ne faisaient que traverser ses palais, et qui avaient le droit de compter sur une hospitalité désintéressée.

Mais, bien que réduite aux propositions d'un fait temporel, la société ne fut point pour cela dépouillée de son prestige. Elle retrouva sa dignité dans la vérité, et elle se vit éclairée d'un reflet de la majesté divine. Dieu, en effet, la proclamait voulue par lui, et lui assignait son rôle dans l'accomplissement du plan éternel. Collaboratrice intelligente de la Providence, elle avait à ce titre des droits inviolables, et l'Évangile les prenait sous sa protection. Il ne se bornait pas à conseiller au chrétien d'obéir à César, il le lui ordonnait en termes exprès. Et l'Église, à la suite de son fondateur, n'a jamais cessé de reconnaître hautement le caractère sacré du pouvoir : *Tout pouvoir vient de Dieu,* dit l'Apôtre, *et c'est Dieu qui a institué l'autorité. Lui résister, c'est donc résister à Dieu et s'exposer à une juste condamnation. Le prince est là pour la terreur des coupables et non pour celle des innocents. Voulez-vous n'avoir rien à craindre de lui? Faites le bien, et il vous louera, car il est le ministre de Dieu pour votre bien. Tremblez, au contraire, si vous avez fait le mal, car ce n'est pas en vain qu'il porte le glaive ; il l'a reçu de Dieu pour le châtiment des méchants. Vous devez donc lui être soumis, non seulement par crainte du châtiment, mais encore par devoir de cons-*

cience, car c'est à Dieu que vous obéissez en lui obéissant (1).

Cet enseignement de l'Église sur les devoirs des sujets envers les princes est si net, si formel, si pressant, que d'inintelligents auditeurs, frappés de l'énergie de son accent et ne comprenant pas le sens de ses paroles, l'ont accusée de favoriser le despotisme, en prêchant aux fidèles la doctrine de la soumission absolue. Est-il nécessaire de réfuter une si étrange accusation ? La même parole divine de laquelle l'Église fait découler les droits de César est aussi celle qui les limite. Autant elle déclare juste de lui rendre ce qui lui revient, autant elle déclare inique de lui rendre ce qui ne lui revient pas. Il est, dans la vie de l'homme, une sphère, la plus vaste et la plus haute, qui échappe entièrement à l'autorité de César, et d'où elle le refoule avec énergie chaque fois qu'il essaye d'y pénétrer : c'est celle de la vie morale. Celle-ci n'a d'autre législateur que Dieu, et ses lois passent avant les lois humaines. L'obligation pour l'individu de rendre à Dieu ce qui revient à Dieu, c'est la source et la mesure de sa liberté civile. En d'autres termes, chacun de ses devoirs envers Dieu devient un droit vis-à-vis de l'État : droit inaliénable, qu'il lui est enjoint de défendre au prix de son sang. C'est un devoir, pour ce glorieux condamné à la liberté, de désobéir aux ordres qui y porteraient atteinte, et la parole du prince des Apôtres le lui rappelle bien haut : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (2).

Le code politique du christianisme se compose donc de deux prescriptions également impérieuses et absolument inséparables : l'une, qui ordonne aux fidèles de déférer au pouvoir temporel dans la limite de ses droits,

(1) S. Paul ad Roman. XIII, 1-7.
(2) Act. Apostol. V, 29

l'autre, qui lui prescrit de refuser l'obéissance, lorsqu'il excède ses limites. La suprême injustice et la suprême déloyauté consistent à isoler ces deux termes, qui se complètent l'un l'autre, pour leur donner à chacun une portée exclusive. C'est à cette condition seulement que les ennemis de l'Église ont pu lui reprocher d'avoir une doctrine révolutionnaire, oubliant que tantôt ils l'accusaient d'être la complice du despotisme, comme s'il était dit que l'iniquité sera toujours condamnée à se mentir à elle-même.

Faut-il d'ailleurs rappeler qu'il y a un abîme entre la désobéissance du chrétien et la révolte ? Le chrétien ne se révolte pas contre le pouvoir légitime, même quand il est injuste; il se borne à ne pas tenir compte des ordres injustes qu'il en reçoit. Il ne se permet pas de résister à main armée, sachant que *celui qui se sert de l'épée périra par l'épée* (1). Sa résistance n'est qu'une abstention temporaire, rien de plus. Enfermé dans la forteresse inexpugnable de sa conscience, il attend que la violence passe, et il se laisse égorger en attendant. Même alors qu'il désobéit à des ordres iniques, il respecte encore le pouvoir dont ils émanent, et si enfin sa résistance aboutit à l'effusion du sang, c'est le sien qu'elle fait couler et non celui de son tyran.

Telle est, envisagée dans ses dispositions essentielles, l'économie du principe civilisateur, qui est le fondement inébranlable de la politique chrétienne. Qui ne voit l'harmonie qu'il établit entre les deux forces de la société, et qui n'admire l'art merveilleux avec lequel, tout en les distinguant, il les réunit et les accorde? Cette harmonie résulte du soin extrême avec lequel il détermine leurs confins, là où elles sont exposées à se ren-

(1) Evang. s. Math. XXVI, 52.

contrer, et de la liberté illimitée qu'il laisse à l'une et à l'autre dans leurs domaines respectifs. Chacune d'elles, en vertu du principe civilisateur, est souveraine dans le sien. L'Église mène librement à Dieu le peuple des fidèles par le chemin que Dieu a tracé lui-même. Tous les moyens les plus appropriés à ce but, elle a le droit de les choisir et de les employer, sans qu'il soit au pouvoir de personne de l'en empêcher. L'État, de son côté, règle souverainement les formes fondamentales de sa constitution, depuis la monarchie la plus centralisée jusqu'à la république la plus démocratique : l'Église les bénit toutes, et ne se trouve à l'étroit dans aucune. Elle envisage avec une égale bienveillance tous les États, et elle ne leur refuse pas sa coopération, lorsqu'elle en est sollicitée. Mais elle ne le fait qu'en vertu d'un accord avec eux, et s'ils la laissent en-dehors de leurs conseils, elle n'en force pas les portes. La seule chose qu'elle leur demande, c'est qu'ils respectent les droits qu'elle tient de son Créateur, de même qu'elle respecte ceux qu'ils en ont reçus. A ce prix, l'harmonie et la paix ne seront jamais troublées entre elle et eux, et elle leur assure la prospérité avec tous les biens de la civilisation.

IV

La politique chrétienne, dont nous venons d'indiquer le caractère, n'est pas une utopie comme les rêves des philosophes : c'est, au contraire, la plus vivante de toutes les réalités. Voilà quatorze siècles que le principe civilisateur, incarné dans la société européenne, ne cesse de la façonner à l'image de la société éternelle qu'elle porte dans son sein. Et qu'en a-t-il fait? La plus grande, la plus belle, la plus heureuse de toutes les sociétés humaines. Nier ce caractère de la civilisation moderne, ce serait nier l'évidence. Refuser d'en faire honneur au principe chrétien, ce serait un véritable aveuglement. Qu'on trace sur une mappemonde les frontières de la civilisation : on s'apercevra qu'on a tracé celles du christianisme (1). Qu'on scrute les couches superposées de la société pour voir jusqu'à qu'elle profondeur a pénétré le travail de l'esprit civilisateur, et l'on pourra constater qu'il s'arrête à la limite précise atteinte par le principe chrétien. En un mot, civilisation et christianisme, sont deux termes équivalents. Aujourd'hui, comme aux premières années de l'Église, la vie morale n'a pas d'autre atmosphère que la loi chrétienne : *In ipso vivimus, movemur et sumus* (2).

(1) Ces lignes ont été écrites avant les événements qui ont attiré l'attention du monde sur le Japon : ils n'ont pas modifié ma manière de voir, non plus que ce qui se passe aujourd'hui en Turquie et en Chine.

Dans les quelques progrès qu'ils ont réalisés, ces peuples sont toujours les tributaires de la civilisation chrétienne.

(2) Act. Apostol., XVII, 28.

S'il est un symptôme fait pour rassurer les âmes qui s'affligent au spectacle des misères de leur temps, c'est de voir ceux-là mêmes qui attaquent la doctrine de l'Évangile se courber devant ses préceptes, et obéir à la loi au moment où ils protestent contre le législateur. Et pourquoi cet hommage involontaire à la majesté de la loi chrétienne ? Parce qu'elle s'est affermie d'une manière si puissante dans la conscience du genre humain, qu'elle s'est pour ainsi dire identifiée avec elle. Il en est résulté comme une conscience surnaturelle qui n'a cessé de guider les pas de la société moderne dans la voie du progrès. C'est elle qui a inspiré tout ce que les hommes ont fait de grand dans le passé, c'est elle qui présidera à tout ce qu'ils feront de grand dans l'avenir. L'idéal de justice que le christianisme place devant leurs yeux ne peut, en effet, être seulement poursuivi, sans que les nobles efforts faits dans ce sens portent leurs fruits naturels, qui sont la paix entre les hommes et le développement des relations sociales. L'Évangile l'a dit : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tous les biens vous seront donnés par surcroît* (1).

La manière dont cette parole divine se vérifie dans la vie sociale mérite d'être étudiée. Étant la seule institution qui se soit préoccupée de la fin dernière de l'homme, l'Église est aussi la seule qui ait entouré de toutes les garanties nécessaires l'usage qu'il fait de ses facultés naturelles pour arriver à cette fin. Or, ces garanties consistent précisément dans l'ensemble des droits que la société antique refusait à la personne humaine, et que la société moderne, régénérée par le christianisme, lui reconnaît si largement. Ces droits, qui seuls rendent possible le magnifique épanouissement de nos

(1) Evang. s. Luc. XII, 31.

facultés pour le bien, c'est l'Église qui en est la source; c'est elle qui, à force de temps et d'efforts, est parvenue à en conquérir la jouissance pour tout être humain, et à les faire respecter par la société civile comme autant de principes élevés au-dessus de toute discussion.

Un coup d'œil jeté sur le spectacle des faits sociaux nous permettra de passer en revue les principales conquêtes du génie chrétien. Le premier des droits dont nous lui devons l'exercice désormais incontesté, c'est le droit à l'existence. L'inviolabilité de la vie humaine est un principe essentiellement nouveau, introduit pour la première fois dans le monde par l'Église. Elle a dû, pour le faire prévaloir, livrer un long combat contre la politique et contre la philosophie, qui, l'une et l'autre, se complaisaient à disposer de la vie humaine comme d'un bien sans valeur, dont l'État était le maître. Elle a montré dans le droit de vivre un droit imprescriptible, auquel nul ne peut attenter sans crime, de quelque manière et sous quelque prétexte que ce soit. Elle a flétri avec la même vigueur toutes les formes de l'homicide, depuis le meurtre pur et simple jusqu'à l'avortement et jusqu'à l'exposition des enfants, les parents n'ayant pas le droit de détruire l'œuvre sacrée dans laquelle ils n'ont été que les collaborateurs de Dieu, et jusqu'au suicide, l'individu n'étant pas libre de s'enlever une existence qu'il ne s'est pas donnée, et qui n'est autre chose qu'un prêt divin dont il doit rendre compte. Dieu seul est le maître de la vie et de la mort : voilà l'idée sublime qui, appliquée dans les lois et dans les mœurs, y a plus fait pour le progrès du genre humain que tous les rêves des philosophes, et toute la sagesse des hommes d'État.

Mais la vie elle-même n'est chose sacrée et inviolable que parce qu'elle est pour l'individu le moyen indispensable à la réalisation de sa fin. Cette fin, il doit l'atteindre

par l'usage continu des facultés qu'il a reçues dans ce but. Par suite, tout obstacle qui entraverait le libre exercice de sa volonté en vue de sa fin serait un sacrilège. Aucune loi humaine ne peut l'empêcher de servir le Dieu pour lequel il est créé, et de le servir de la manière dont Dieu lui-même veut être servi. Le chrétien doit être absolument libre de faire tout ce que Dieu lui commande, et d'éviter tout ce qu'il lui défend. Et comme les lois divines, tant prohibitives qu'impératives, embrassent tout le domaine de la vie morale de l'homme, il en résulte que ce domaine entier se voit soustrait au caprice de la loi temporelle, et que la conscience de l'homme est rendue aussi inviolable que sa vie.

Ce n'est pas tout. L'homme est par excellence un être social, car la vie de société est un des principaux moyens qui l'aident à parvenir à sa fin, par l'accomplissement des devoirs de charité qui lui sont imposés vis-à-vis de ses semblables. C'est pour cette raison que la jouissance de la vie sociale est un des droits qu'on ne peut lui arracher. Mais cette vie sociale se manifeste de diverses manières, et chaque être humain fait partie de plusieurs sociétés concentriques s'élargissant avec le but qu'elles poursuivent. La famille, l'État, l'Église, ce sont là les trois milieux dans lesquels s'exerce naturellement l'activité morale de l'individu. C'est parce qu'ils sont indispensables que le christianisme les a rendus sacrés.

La société primordiale groupée autour du foyer domestique est, de tous les organismes sociaux, le plus simple et le plus antique. Sans la famille, l'homme ne serait qu'un sauvage. Première oasis de la civilisation dans le désert de la barbarie, la famille est l'asile béni où la personnalité humaine s'épanouit au souffle de la tendresse et de l'affection. Il ne se pouvait que les lois qui règlent cette institution providentielle fussent à la merci de la

volonté perverse des forts, ou de l'erreur irréparable des législateurs. C'est pourquoi l'Église les a définies elle-même avec l'autorité souveraine qu'elle tient de Dieu. Elle a transformé le glaive de l'autorité paternelle en houlette pacifique, elle a rétabli les droits de l'épouse et ceux de l'enfant, elle a soustrait les liens sacrés de l'union conjugale aux atteintes de la mobilité humaine, flétrissant avec la même énergie le divorce qui la rompt et l'adultère qui la souille. A l'inviolabilité de la vie et de la conscience, elle a ajouté celle de la famille.

Une forme plus vaste de la vie en commun, c'est la société civile, qui, se superposant aux sociétés domestiques, est pour les familles ce que la famille elle-même est pour les individus. Sans la société civile, il serait impossible à la famille de remplir sa mission civilisatrice, entravée qu'elle serait par l'anarchie universelle. La famille est, en effet, un trop petit centre pour que l'affection qui unit ses membres soit autre chose, si elle règne seule, qu'un égoïsme en commun. Il faut, pour conjurer ce danger, que l'homme fasse partie d'une société plus compréhensive, qui rapproche les familles l'une de l'autre, et qui maintienne l'harmonie entre elles. Tel est le rôle de l'État, et c'est parce qu'il est investi d'une mission providentielle que la loi chrétienne l'entoure de cette incomparable majesté que lui attribuent les Livres Saints. On comprend la flétrissure que l'Église inflige à la révolte, cette violation des lois pacifiques de la société civile. Au même titre que l'homicide et que le divorce, mais dans des proportions plus redoutables, la révolte est un attentat criminel à l'une des institutions les plus indispensables á l'homme pour la réalisation de sa fin dernière.

Ainsi, tout en cherchant avant tout le ciel, et en traversant ce monde comme une étrangère, l'Église lui trace pourtant des lois qu'il ne peut enfreindre, et dont

l'observance est pour lui le gage de la prospérité. Elle embrasse dans sa bienfaisante unité tous les États et toutes les familles, pour les unir de plus en plus, et les fondre en une seule famille, en un seul État. Elle coule son âme immortelle dans les formes fragiles des institutions humaines, elle les élève au-dessus de leur nature, et elle leur communique quelque chose de sa propre éternité.

L'inviolabilité des droits de l'individu, de la famille et de l'État n'est que le *minimum* des conquêtes réalisées par le principe civilisateur sur la barbarie invétérée de la nature déchue. C'est, si l'on veut, la base inébranlable de la société chrétienne, mais la charité édifie sur cette base, et dresse vers le ciel le superbe palais d'une civilisation impérissable. Sans elle, cette civilisation ne serait que la charpente aride et nue d'un bâtiment inhabité. La charité vivifie le droit et le fait fleurir, la charité le rajeunit, la charité le préserve contre la décrépitude qui atteint à la longue toute chose humaine.

C'est donc faire œuvre de barbare que de combattre l'action sociale de l'Église, et c'est entraver le courant vital de la civilisation que de mettre obstacle à l'influence de ses principes. Ces principes, en effet, sont ceux dont nous vivons, et qui sont l'âme de notre société. Ils n'ont leur justification théorique que dans les enseignements de l'Église, et ils disparaîtraient bientôt, le jour où ils ne seraient plus enseignés par elle. Croit-on sérieusement, par exemple, que l'idée de la fraternité humaine resterait dans le patrimoine de l'esprit moderne, si elle ne nous était plus enseignée comme un dogme révélé, et peut-on se figurer ce que deviendraient nos mœurs publiques, le jour où elles ne reposeraient plus sur la base immuable d'une doctrine religieuse? Comment s'y prendraient-ils, ceux qui travaillent à exterminer le christianisme, pour renouveler, au sein de la société, les fruits d'un arbre

qu'ils auraient aba tu ? Cette question n'a jamais reçu de réponse : il ne faut cependant pas se lasser de la poser, parce qu'elle met dans une éclatante lumière l'impuissance et la stérilité des démolisseurs.

Veut-on se convaincre jusqu'à quel point est intime la solidarité entre l'Église et la civilisation ? Qu'on cherche de quel côté se rencontrent les champions des erreurs et des iniquités qui sont la négation de la culture morale et intellectuelle. Ils se trouvent tous, sans exception, parmi les ennemis de l'Église. C'est exclusivement chez eux que tous les attentats à l'inviolabilité de la vie humaine sont justifiés. C'est là que l'on conseille l'avortement, que l'on pratique l'exposition des enfants, que l'on absout le suicide, que l'on glorifie le duel. C'est parmi eux que s'élèvent les voix menteuses qui nient la liberté de la conscience, soit théoriquement, lorsqu'elles protestent contre le libre arbitre de l'homme, soit politiquement, lorsqu'elles livrent les consciences des sujets à l'État par l'odieuse formule protestante : *Cujus regio ejus religio !* C'est là aussi que se recrutent les violateurs des saintes lois de la famille, ceux qui préconisent le divorce, ceux qui excusent l'adultère, ceux qui ne craignent pas de tolérer la bigamie et même la polygamie, ceux qui vont jusqu'à rêver la suppression totale de la société domestique, et son remplacement par une honteuse promiscuité. C'est là encore que la dernière idole des peuples en décadence, la patrie, reçoit à son tour les insultes de ses blasphémateurs, et que des rhéteurs échauffés proposent de planter le drapeau national dans le fumier. C'est là toujours que la majesté de la société civile trouve ses plus irréconciliables ennemis dans les hommes qui proclament l'insurrection le plus sacré des devoirs, et dans les théoriciens qui livrent pour mot d'ordre à la postérité cette parole sauvage : *Anarchie !* Enfin,

comme s'il était avéré qu'on ne parviendra pas à dire le dernier mot de la folie humaine, c'est là que dogmatisent à la fois, avec les philosophes qui veulent diviniser l'Humanité et substituer son culte à celui de Dieu, ceux qui lui proposent de se supprimer elle-même par un suicide en masse, et les politiciens qui travaillent à réaliser ce rêve monstrueux, en inscrivant sur leur bannière le nom sinistre du *Néant !*

Tous ces champions de l'erreur, qui se réclament de la civilisation et qui ramènent la barbarie, ont des traits de famille qui trahissent d'une manière irrécusable leur secrète parenté. D'ailleurs, rien qu'à voir l'unanimité avec laquelle ils s'acharnent à détruire l'union vivifiante de l'Église et de la société temporelle, on comprend qu'ils exécutent, peut-être sans le savoir, un plan redoutable et mystérieux. En effet, quelque diverses que soient leurs théories, quelque opposés que soient leurs plans de réforme sociale, l'accord est complet entre eux dans la haine du principe civilisateur. Tous protestent à l'envi contre l'*innovation fatale* par laquelle le christianisme est venu détruire l'unité de la société humaine ; tous rêvent le retour à cette heureuse forme sociale où il n'y aurait plus, comme autrefois, qu'un seul pouvoir, celui de l'État, légiférant en matière religieuse, et imposant aux consciences son *Credo* négatif. Hobbes est d'accord ici avec Jean-Jacques Rousseau, Spinoza ne parle pas un autre langage que Proudhon, et des utopistes comme Saint-Simon se rencontrent sur ce point avec des légistes comme Bluntschli (1).

Quand ils seront parvenus à rompre l'union sacrée qui relie la société temporelle à l'Église éternelle, quand le

(1) Hobbes, *Les fondements de la politique ;* J.-J. Rousseau, *Le Contrat social ;* Spinoza, *Traité politique ;* Proudhon, *La justice dans la Révolution et dans l'Église ;* Bluntschli, *Théorie de l'État.*

corps social, privé de son âme, ne sera plus qu'un aveugle tâtonnant à travers la nuit des erreurs et dans la fange des voluptés, alors, selon eux, l'émancipation du genre humain sera faite, et l'Église aura cessé d'exister. Ce rêve impie sera-t-il réalisé, et l'avenir donnera-t-il raison aux visionnaires qui se flattent de mener bientôt les funérailles de l'Église ? Dix-neuf siècles d'expérience auraient dû au moins leur apprendre à ne pas proclamer trop bruyamment leurs espérances. L'Église a pour elle les promesses de Jésus-Christ ; elle sait en qui elle a mis sa confiance, et elle sait aussi que ses ennemis n'ont fait de pacte qu'avec la mort (1). Immobile, elle voit passer ses ennemis ; immortelle, elle les regarde mourir.

Mais la société civile n'a pas les mêmes garanties d'immortalité. Œuvre humaine, elle est mortelle comme tout ce qui sort des mains de l'homme, et, à moins que le christianisme ne lui communique son principe de vie, elle est condamnée à périr. Or, rien ne peut empêcher l'homme de faire de sa liberté l'usage qu'il lui plaît, et d'éliminer de la vie sociale ce principe chrétien, qui est pour elle la source d'une indéfectible vitalité. Ce serait alors le règne d'une iniquité bien plus terrible que celle de la société antique, puisqu'elle serait plus réfléchie et plus voulue. Un enfer terrestre clôturerait les annales de ce monde (2), qu'un paradis terrestre inaugure, et le genre humain, victime de sa propre folie, se verrait réellement réduit, pour finir, à la tragique panacée du suicide collectif. Voilà tout ce qu'ont à lui promettre les faux prophètes qui lui offrent de l'émanciper du joug suave et léger de l'Évangile. L'humanité, qui les écoute,

(1) Isaïe, XXVIII. 15 : Dixistis enim : Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum.

(2) Le mot est déjà prononcé par Renan, *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 113.

tient ses destinées dans ses mains. Arrivée au carrefour des deux sentiers, elle a le choix entre celui de la vie et celui de la mort. Ira-t-elle à celle-ci par la volupté et par le blasphème, ou à celle-là par le travail et par la foi ? Il n'appartient pas à l'auteur de ces lignes de répondre à une question aussi solennelle ; mais, témoin respectueux et ému d'un drame sans précédent, il ne tremble pas devant cette option fatidique et c'est le cœur plein d'espoir qu'il envisage l'avenir du genre humain.

LES ORIGINES

DE LA

CIVILISATION MODERNE

CHAPITRE PREMIER

L'EMPIRE ROMAIN

L'empire romain est le type le plus complet de la société païenne. Il la représente dans des proportions plus vastes qu'elle n'en a jamais eu auparavant, et avec un caractère de puissance et de majesté qui est unique dans le monde. En étudiant ce grandiose édifice politique, auquel toute l'antiquité a travaillé pendant des siècles, c'est le genre humain lui-même qu'on apprend à connaître dans le plus vigoureux effort qu'il ait jamais fait pour réaliser un idéal social.

C'était un spectacle de tout point extraordinaire que celui de la société romaine. Héritière de toutes les civilisations, elle avait réuni et fécondé les conquêtes de chacune d'elles. L'Orient lui avait légué ses traditions de pouvoir absolu et ses cultes pleins de mystères où le sentiment religieux allait se rajeunir ; la Grèce, le trésor de sa pensée philosophique et les merveilles de son art ; l'Occident barbare, une inépuisable réserve d'hommes et de forces morales, destinée à réparer les pertes quotidiennes de la civilisation vieillissante. Tout cet ensemble

de ressources était maintenu par la vigueur du génie romain, organisateur et dominateur par excellence. Le prestige du nom romain était tel qu'il suffisait pour entretenir l'unité au sein de tant d'éléments hétérogènes, quelles que fussent, par ci par là, les tendances séparatrices. Cent millions d'hommes, dans les trois parties du monde, vivaient sous le gouvernement du même prince, obéissaient aux mêmes lois, se réchauffaient au soleil de la même civilisation.

Des royaumes entiers étaient convertis en provinces romaines; des capitales superbes comme Alexandrie, Antioche, Carthage, Athènes, Jérusalem, n'étaient que les astres secondaires gravitant autour de la ville du Tibre, qui noyait tout dans l'éclat de sa splendeur. Rome semblait avoir pris possession de la terre pour toujours, tant elle y avait marqué profondément son empreinte. Partout on retrourait l'œuvre de ses mains ou la trace de ses pas. Du milliaire doré du Forum s'étendait jusqu'aux extrémités du monde un immense réseau de routes publiques, qui couraient droit devant elles par-dessus tous les obstacles, enjambant les fleuves, perçant les forêts, gravissant les montagnes et reliant toutes les provinces entre elles, comme de puissantes artères qui faisaient circuler à travers tout ce grand corps la sève de la vie. Les arcs de triomphe, surgissant sur tous les points du monde habité, voyaient passer des peuples entiers sous leurs voûtes majestueuses; les amphithéâtres et les cirques se remplissaient de spectateurs depuis les rivages de la Bretagne jusqu'au pied du Caucase; des aqueducs immenses, portés sur des piliers sans nombre, versaient sur les places publiques des grandes villes les ondes fraîches et pures qui jaillissaient sous les ombrages des forêts; enfin, les tombeaux eux-mêmes, dont les inscriptions indélébiles triomphaient de l'oubli et de la mort, semblaient vouloir

éterniser l'existence des cités autour desquelles ils groupaient leurs silencieux faubourgs.

Mais rien n'égalait la ville incomparable qui, du haut de ses sept collines, tenait les rênes du monde subjugué. L'imagination éblouie restait en dessous de ses réalités, et les ailes de l'esprit se fatiguaient à voler autour de ses merveilles. Ses monuments étaient les palais du genre humain. Toutes les nations de la terre venaient s'asseoir sur les gradins de son Colysée, qui avait 80,000 sièges, et de son Cirque, qui en comptait 360,000. Ses places publiques avaient la majesté et l'opulence des sanctuaires. Des temples magnifiques s'y alignaient en rangs serrés, rivalisant de richesse et de grandeur ; des peuples de statues dorées, rangées comme des armées surnaturelles, y rayonnaient au soleil; des colonnes sublimes, que l'œil se perdait à suivre, s'élançaient vers le ciel comme pour y porter la gloire des triomphes inscrits sur leurs flancs. Au centre de toutes ces merveilles, le Capitole et le Palatin se dressaient en face l'un de l'autre, l'un séjour de Jupiter, l'autre demeure de César ; celui-là, dans la majesté lointaine du passé, celui-ci dans la splendeur inouïe du présent. Telle était encore la Ville d'Or au quatrième siècle, lorsque l'orgueilleux Constance, habitué à n'admirer que lui-même, y fit sa première entrée. Eperdu, le cœur palpitant et suffoqué d'admiration, le fier monarque se sentait défaillir devant la magnificence de Rome, comme s'il eût été mis en contact avec je ne sais quoi de divin (1).

C'était le cœur de l'Empire, en effet, qui battait dans cette ville superbe, universelle et éternelle comme l'Empire lui-même. La ville était un monde : *Urbs orbis,* disaient ses poètes dans un jeu de mots qui a eu une longue fortune ; *urbs æterna,* redisaient ses inscriptions

(1) Ammian. Marcellin., XXI, x, 13-17.

longtemps avant que le christianisme vînt donner à ce titre une consécration solennelle. Les Romains considéraient l'Empire comme une société qui embrassait tous les peuples de la terre, et, dans les appellations officielles, ils saluaient leurs Empereurs du titre de princes du genre humain et de maîtres du monde. L'éternité de l'Empire était un axiome politique qui résumait tout le credo de leur patriotisme. Ils faisaient des vœux pour elle ; ils la croyaient garantie par l'ordre providentiel de l'univers ; ils avaient fait partager leur croyance aux autres peuples. Tout justifiait ce rêve grandiose : huit siècles de triomphe sur tous les ennemis, et une autorité qui n'avait d'autres limites que celles du monde connu, puisqu'elle était bornée seulement par les sables brûlants du Sahara et par les flots qui battaient les rives de Thulé. Groupée autour de la colline du Capitole, l'humanité croyait cette fois s'être ralliée pour toujours, et avoir conclu avec la nouvelle Babylone un pacte indissoluble.

Ce pacte supposé, que les plus beaux génies de l'antiquité ont salué comme l'acte constitutif de la vie civilisée dans toutes les parties du monde, était dans leur pensée le moyen d'atteindre le but de la société humaine. Il comprenait une double clause. Les peuples confiaient leurs destinées à la Ville éternelle en lui faisant l'abandon de leur liberté, et Rome, en échange, se chargeait de réaliser pour le compte de tous ce bonheur terrestre qui était leur idéal commun. Tout d'abord, elle leur garantissait la paix, premier bienfait qui était la condition de tous les autres. A l'ombre de cette paix auguste et sacrée, qu'elle appelait la paix romaine, l'humanité vivait désormais tranquille et débarrassée des conflits sanglants entre nations, qui n'avaient cessé de souiller la scène de l'histoire. Mais ce n'était pas tout. La paix romaine avait pour fille la félicité romaine, en ce sens que la domination du peuple vêtu de

la toge faisait participer le monde à tout l'ensemble de jouissances compris sous le nom si séduisant de civilisation. Cette félicité, dont les textes législatifs parlent avec une fierté si convaincue, était l'apanage exclusif des peuples soumis à l'Empire : elle s'arrêtait à ses frontières, et ne se communiquait pas aux barbares qui vivaient en dehors de l'univers romain. L'existence n'avait plus de charme pour celui qui l'avait goûtée une fois, et qui, comme l'infortuné Ovide, venait à en être privé. C'est qu'en dehors de ce monde radieux et enchanté, il ne régnait que la nuit et le chaos : Rome, semblable à un soleil, était la vie et la joie de l'univers. L'humanité n'avait pas autre chose à demander aux destins que la continuation d'un état social si plein de délices. Rassemblée en un seul corps dont les membres s'étendaient sur toute la surface de la terre, assurée d'un avenir dont les limites échappaient à la pensée, jouissant pour la première fois d'une prospérité qu'aucun siècle n'avait connue, elle s'éveillait à la conscience de son immensité dans le temps et dans l'espace, de sa toute puissance au milieu de la nature créée, et elle se reconnaissait et s'adorait elle-même dans cette prodigieuse et magnifique civilisation, qui semblait la personnification de son génie et l'image vivante de la solidarité universelle.

Rome fut dès lors la grande divinité du genre humain, puisqu'elle était elle-même le genre humain divinisé. De tout temps, la patrie avait été, pour le païen, la plus sainte des divinités; aussi, lorsque Rome fut devenue la patrie commune de tous les hommes civilisés, elle fut également leur religion commune. Au milieu de l'innombrable confusion des dieux et des cultes, son culte était le seul qu'ils professaient tous. Zeus, Jupiter, Isis, Mithra, Cybèle ne recevaient que les hommages de certains groupes d'adorateurs : mais par-dessus tous ces dieux

nationaux, l'État universel se dressait dans sa majesté écrasante au milieu du ciel solitaire, où il occupait une place telle qu'il échappait à toute comparaison. Il n'était pas nécessaire de faire un effort de raisonnement pour se convaincre de son existence. Rome n'était pas, en effet, quelque chose d'abstrait et d'invisible, c'était une divinité qui se laissait voir et toucher, incarnée qu'elle était dans un être sublime qui condensait tout son éclat. Ce dieu mortel, c'était l'Empereur. Il personnifiait la patrie, et il avait droit au même culte qu'on rendait autrefois à celle-ci. En lui, la vieille doctrine païenne de la divinité de l'Etat trouvait son expression la plus complète ; confuse ou inachevée partout ailleurs, elle se voyait élevée par le génie romain à la hauteur d'une théorie politique, et elle brillait d'un éclat éblouissant dans la personne impériale, qui la faisait passer du domaine des idées dans celui de la réalité.

Il faudrait refaire toute l'histoire romaine pour assister au *devenir* du dieu impérial. Il fut d'abord l'âme collective répandue à la fois dans les assemblées publiques, dans le Sénat et dans les magistratures ; puis, d'âge en âge, chassée, par les conflits civils, de ces diverses institutions, cette âme impersonnelle de la nation ne cessa de se concentrer, jusqu'à ce qu'au terme de ses épreuves, elle vint s'absorber enfin dans la personnalité d'un homme en qui elle versa la somme de ses attributs divins. Ce fut un travail immense, une évolution douloureuse et pleine d'angoisses. Elle ne fut ni consciente ni voulue ; elle fut inévitable et instinctive, parce que chacune des nombreuses étapes qui y menaient n'était qu'un remède provisoire aux souffrances de la société, et que derrière chacune l'Empire se montrait comme le terme définitif de tant de vicissitudes. L'Empire, c'était la cessation de l'anarchie et de la guerre civile, la fin de ces massacres et

de ces crimes qui convertissaient la vie sociale en un affreux cauchemar : nul ne croyait l'acheter trop cher au prix d'une liberté féconde en désastres. Aussi lorsque, revêtu du prestige de la victoire et du génie, un puissant se montra un jour au peuple fatigué, le rameau d'olivier à la main, promettant de fermer toutes les plaies et de relever toutes les ruines, il fut salué par des acclamations universelles. Chacun se félicitait de le voir se charger à lui seul du fardeau des affaires publiques, et on le bénissait de son dévouement en répétant avec conviction : *Beatus ille qui procul negotiis* (1).

On ne marchanda pas les preuves de confiance à un si généreux bienfaiteur. Tous les pouvoirs qui étaient répartis entre les diverses magistratures et sur les diverses assemblées furent ramassés en un seul faisceau et réunis sur la tête d'Octave, qui, tout naturellement, se trouva dieu par accumulation, n'y ayant plus rien dans la patrie qui ne vécût en lui. La chose, toute grave qu'elle était, se passa sans éclat et sans bruit : la prudence d'un côté, la vanité de l'autre, avaient intérêt à ménager les transitions, et depuis longtemps l'Empire était devenu l'unique forme du gouvernement romain qu'on en dissimulait encore le véritable caractère sous une multitude de fictions. Le maître qu'on s'était donné n'était pas un maître, et les fiers et libres républicains de Rome pouvaient continuer de plaindre les peuples asservis à des rois, eux qui n'avaient à leur tête qu'un président *(princeps)* ou qu'un général *(imperator)* (2). La modeste maison d'Octave sur le Palatin ne se distinguait des autres que par la couronne de laurier qui en ornait le seuil ; lui-même, simple dans sa vie, circulait à pied comme un particulier, à travers

(1) Horat., Epod. II, 1.

(2) Sedem obtinet principis ne sit domino locus. Plin., Panegyr. Trajan. c. 55.

cette Rome dont il était le mandataire respectueux. Lourde était, disait-on, la responsabilité dont le chargeait une telle mission : aussi fallut-il — ô ironie ! — faire violence aux deux premiers Empereurs, pour les empêcher de se dérober au pouvoir.

Rien d'ailleurs n'était changé, du moins en apparence, par la création du principat. Les institutions qui avaient survécu restèrent debout, les vieilles magistratures républicaines ne cessèrent pas de fonctionner, le Sénat, cette assemblée de rois, continua d'être, comme autrefois, le centre reconnu de la vie publique, la haute assemblée délibérante dans laquelle on traitait, avec une souveraine autorité, tous les grands intérêts de la patrie. Mais combien, dès les premiers jours, la réalité répondit peu à ces apparences ! Caché derrière la pompe toujours imposante des institutions antiques, l'Empereur en avait absorbé toute la vie ; comme des licteurs, elles s'avançaient devant lui, portant les insignes redoutables du pouvoir, mais n'ayant pas le droit d'en faire usage. Il se serait bien gardé d'effrayer l'esprit public en les faisant disparaître brusquement ; mais il les laissait dépérir peu à peu sous leurs brillants dehors et faisait servir leurs débris eux-mêmes aux projets de son ambition.

Telle fut notamment la fortune du Sénat. On n'avait pas osé supprimer d'un coup ce corps illustre, dans lequel semblaient revivre les glorieux souvenirs de huit siècles ; on avait même, en apparence, augmenté encore la somme de ses attributions, en transportant dans son sein le droit électoral des comices populaires. Mais, de tant de prérogatives, il ne pouvait en exercer aucune en toute liberté : directement ou indirectement, il était inspiré, mené, bridé par le prince, qui pouvait tout sur chacun de ses membres, et à qui d'ingénieuses combinaisons législatives permettaient, tantôt de le paralyser

complètement, tantôt de casser ses actes. Les rares fois qu'on l'entend parler avec un accent d'autorité aux Empereurs, c'est pour leur enjoindre de conserver le pouvoir, ou de satisfaire leurs passions. En somme, le Sénat était encore là pour donner, par la *loi royale*, un air de légitimité au pouvoir du maître, et pour mettre à sa disposition les otages de la société ancienne. Dans cette pâle et tremblante assemblée, habituée à lire ses destinées sur le front de ses tyrans, César tenait sous la main les représentants de toutes les supériorités naturelles ou historiques qui pouvaient faire ombrage à la sienne : il ne cessa, lui le fils de la démagogie, de porter des coups à l'institution aristocratique et républicaine par excellence, en décimant ou en dégradant les grandes familles qui la composaient, et la plèbe applaudissait bruyamment ou, tout au moins, assistait avec indifférence à l'extermination des races contre lesquelles elle avait de si vieilles rancunes. L'existence du Sénat n'était donc pas inutile à l'absolutisme, et l'on comprend que jamais les princes les plus tyranniques n'aient pensé à se défaire d'une institution qui livrait les dignitaires de la vieille Rome aux maîtres de la nouvelle.

Au reste, les scrupules et les précautions de la première heure disparurent bientôt, et l'idée impériale ne craignit pas de s'affirmer promptement dans ses conséquences les plus hardies. D'Auguste à Dioclétien, elle alla développant son redoutable principe avec une franchise et une audace grandissantes. Elle eut, de bonne heure, ses théoriciens, qui en tirèrent toute une philosophie politique. Les plus illustres jurisconsultes de l'Empire consacrèrent leurs veilles et leurs méditations à établir à jamais, sur la base des lois, le dogme de la divinité de César. La doctrine se distinguait par cette netteté juridique et par cette rigoureuse logique des déductions, qui

caractérisent les produits de la pensée romaine. Elle faisait de l'aristocratie impériale, exercée en vertu d'une délégation supposée du peuple, la forme constitutionnelle de la société politique. Voici comment. L'ensemble des droits divins et humains résidait dans la patrie. Celle-ci, par un acte de sa souveraine volonté, les conférait, chaque fois qu'ils devenaient vacants, à l'homme qu'elle en jugeait le plus digne. Le Sénat lui servait d'organe pour opérer cette transmission, et l'acte légal par lequel elle avait lieu est connu dans le droit romain sous le nom de *loi royale*. Une fois que César avait reçu, en vertu de cette loi, les divers pouvoirs qui formaient, par leur réunion, toute l'autorité sociale, il ne restait plus aucune particule de la puissance publique qui ne fût absorbée dans sa personne. L'âme de la patrie avait passé dans la sienne; il participait de sa nature sacro-sainte, il était dieu.

Cette audacieuse fixion, devenue un véritable principe constitutionnel, peut être considérée comme la clef de voûte du système impérial. La divinité de l'Empereur fut réduite toute entière, par voie de syllogisme, de l'idée païenne de la divinité de la patrie. En vertu du phénomène d'incarnation décrit ci-dessus, César devenait, comme l'a dit un ancien, *un dieu présent, corporel, à qui il faut rendre un culte assidu dès qu'il a reçu le titre d'Auguste* (1). Ce titre lui-même, réservé auparavant aux immortels, indiquait déjà le caractère tout divin de César; mais tous les autres qualificatifs qui désignaient les dieux ou la patrie lui furent donnés également; on lui attribua la majesté et l'éternité; tout ce qui émanait de lui était sacré; ses paroles étaient des oracles; ses caprices, des volontés célestes. Dès Auguste, l'Empereur fut l'objet

(1) Veget., De re militari, II, 5.

d'un culte, qui, commençant aux extrémités de l'Empire, gagna bientôt les grandes villes des provinces, et finit par pénétrer dans Rome même, où, des fenêtres du palais, les maîtres du monde purent voir la foule des fidèles prosternés devant leurs statues, et leur offrant de l'encens avec des prières. On les invoquait, on jurait par eux, on se racontait leurs miracles (1), on rendait un culte à leurs images, et les autels des plus grands dieux étaient abandonnés pour les leurs.

Sans doute, une doctrine politique qui demandait de pareils sacrifices à la raison humaine n'était pas sans rencontrer bien des incrédules, et parfois même des indiscrétions d'antichambre apportaient aux fidèles un écho des plaisanteries que les Empereurs se permettaient sur leur propre divinité. Mais, pourvu que l'incrédulité ne fît point d'éclat et ne causât point de scandale, on fermait volontiers les yeux sur le reste. La religion officielle se contentait d'une adhésion purement extérieure et ne liait pas la conscience ; elle réclamait l'obéissance et non la foi; il était permis de n'y pas croire, il suffisait de la pratiquer. On n'ignorait pas que, la divinité de César étant une hypothèse constitutionnelle nécessaire à la prospérité de l'Etat, il fallait s'y soumettre par patriotisme, sinon par conviction religieuse. Brûler quelques grains d'encens devant la statue de l'Empereur, dans les fêtes solennelles, ou faire quelques libations sur son autel, c'était un acte de bon citoyen, rien de plus; le plus sceptique des philosophes, comme le plus fier contempteur des dieux, pouvait professer sans scrupule une religion aussi accommodante.

Quel que fût, d'ailleurs, le jugement intérieur de la conscience humaine sur la valeur du dieu d'Empire, la

(1) Sueton., Octav. 6 ; Vespasian. 7 ; Tacit., Hist. IV, 81.

nature et l'étendue de son pouvoir ne faisaient de doute pour personne. Ce pouvoir avait les mêmes limites que celui de l'Etat, c'est-à-dire qu'il n'en avait pas. On entend bien, de temps en temps, protester contre ses abus ; contre le principe qui en est la source, jamais ! Même les esprits de la trempe d'un Tacite cessent de se plaindre, lorsqu'ils voient un Trajan monter sur le trône, et ils croient tout sauvé quand le despote est un honnête homme. Jamais, pendant le cours dc plusieurs siècles, les plus intrépides penseurs de l'Empire romain ne s'avisèrent d'ébranler ou seulement de discuter les deux fictions politiques sur lesquelles il reposait : la divinité de la patrie, et son incarnation dans un individu. Elles faisaient l'une et l'autre partie de la foi nationale, et le plus grand jurisconsulte de l'antiquité en formulait les conséquences pratiques dans un aphorisme d'une précision irréprochable : « *Le bon plaisir du prince a force de loi, puisque, en vertu de la loi royale qui est la source de son autorité, le peuple lui a conféré et a incorpore en lui tout l'ensemble de ses droits et de ses pouvoirs.* » (1) Nous sommes ici au cœur du césarisme, et cet axiome du droit public romain nous en donne la formule la plus explicite, en même temps que le dernier mot de la politique païenne.

Les conséquences pratiques d'une pareille théorie se devinent. L'Empereurt peut tout ce qu'il veut : *quod libet, licet* (2). Lui-même est au-dessus de toutes les lois et n'est lié par aucune : *princeps legibus solutus est* (3). Tout est à lui : les corps, les biens et les âmes. Il est l'arbitre de toutes les existences, la source de tous les droits, la raison d'être de tout le travail humain. Tous les

(1) L. I. Dig. tit. IV, § 1 *Ulpian.*
(2) Spartian. in Anton. Caracalla, p. 132 A. (*Casaubon.*)
(3) L. I. Dig, tit. III, § 31 *Ulpian.*

endroits de la terre reçoivent de lui des ordres et lui rendent des tributs. Du fond de son palais, il met en mouvement, par une multitude de ressorts, l'immense machine de l'univers. Sur un signal de lui, d'innombrables agents se répandent dans toutes les provinces, et le mot d'ordre qu'il donne est répété par les légionnaires campés à l'ombre du mur d'Adrien, comme par les vétérans qui gardent, sous un soleil de plomb, les déserts de l'Arabie. Le monde entier palpite dans la toile de l'araignée monstrueuse : assis au centre, il en perçoit les moindres tressaillements. Le seul froncement de son sourcil assombrit l'existence. Sa faveur, c'est la vie ; son plaisir, la mort. Celui que César avait regardé de travers au Sénat rentrait chez lui et se faisait mourir, non sans avoir, par un dernier acte d'adoration, inscrit dans son testament l'auguste homicide. Celui qui voulait fuir son ressentiment ne trouvait plus d'asile ici-bas : il fallait, pour se dérober à cet œil vigilant et à cette main toute-puissante qui vous atteignaient jusque sur les confins du monde, descendre avec Sabinus et Éponine dans les entrailles de la terre (1), ou se réfugier avec les malheureux colons sur ces plages barbares où, aux yeux d'un homme civilisé, la vie ne valait plus la peine d'être vécue. « Tu n'es pas l'ami de César ! » (2) A cette seule parole, un nuage passait devant les yeux d'un juge romain ; il laissait tomber la balance de l'équité, et il envoyait le juste à la mort.

Qu'on se figure maintenant ce dieu mortel, contemplant du haut du Palatin la Ville Éternelle étendue à ses pieds, dans les lignes solennelles de cet horizon romain, qui semblent tracées depuis des siècles pour servir de cadre aux plus grands tableaux de l'histoire. Que devait-

(1) Dio Cass., LXVI, 3 et 16.
(2) Evang. s. Joann., XIX, 12.

il se passer dans le sein de cet homme élevé si haut au-dessus de ses semblables, et qui voyait le genre humain défiler devant lui avec la salutation du gladiateur? Presque toujours, la tête lui tournait sur ces sublimes sommets; l'ivresse d'un pouvoir sans limites imaginables s'emparait de sa raison, et il devenait la proie de ce vertige impérial auquel presque aucun Empereur n'a échappé. Alors, cédant aux hallucinations les plus enchanteresses, obéissant à je ne sais quelle voix de sirène qui, du fond dss abîmes, appelle les maîtres absolus à leur perte, il commençait cette existence délirante et folle que le monde contemplait d'en bas avec stupeur et effroi. Lancé à la poursuite de toutes les jouissances du pouvoir, il avait bientôt épuisé celles que permettent la raison et la nature; elles lui semblaient fades et sans saveur. Il lui en fallait d'autres : il trouvait un malsain plaisir à se montrer au-dessus de toutes les lois en les violant toutes, et à ne respecter aucune des bornes que la politique, ou la morale, ou les lois physiques elles-mêmes mettent aux entreprises des hommes. Ce dieu prouvait sa divinité à faire des choses impossibles, c'est-à-dire des choses monstrueuses; toujours en dessous de l'humanité, à force de vouloir se mettre au-dessus ! Les forfaits qui stupéfiaient le plus la conscience humaine, par là même qu'ils étaient une victoire plus éclatante de la divinité impériale sur quelque limite, avaient dès lors un attrait spécial, et l'extravagance non encore rêvée possédait un charme que les autres n'offraient plus. De là, chez la plupart des Empereurs, ces atrocités insensées qui apparaissent comme des défis à la nature humaine et aux lois éternelles de la Providence, et dont le seul récit souillerait la plume de l'historien chrétien. C'était le vertige impérial qui agissait. Par un juste châtiment, le maître qu'une politique perverse investissait d'un pouvoir monstrueux devenait

un monstre lui-même : le dieu se trouvait être une bête féroce !

Un nuage pourtant continuait de planer dans le ciel radieux où trônait le maître du monde, et il était assez noir pour jeter une ombre de deuil sur tout l'éclat de sa puissance : c'était l'incertitude du lendemain. Au milieu des splendeurs de l'apothéose, il lui semblait que, comme le triomphateur d'autrefois montant au Capitole, il entendait la voix de quelque esclave insolent placé auprès de lui par le destin, pour lui rappeler qu'il n'était qu'un dieu par délégation, toujours révocable à volonté. Il suffisait, en effet, d'un caprice de cette divinité collective, la patrie, pour rappeler à elle son âme incarnée dans l'Empereur, et pour rendre celui-ci au néant. Cela lui arrivait souvent : irresponsable et changeante, elle aimait à se poser tour à tour, comme pour marquer son omnipotence illimitée, sur les têtes les plus illustres et sur les têtes les plus vulgaires. Mais elle aimait avant tout les violents qui lui arrachaient ses faveurs à main armée ; elle courait à eux sur les cadavres des maîtres de la veille, et elle était obstinément fidèle à ceux qui savaient l'enchaîner avec des chaînes de fer. Quiconque était assez fort pour dicter au Sénat une *loi royale* voyait, par le fait même, l'âme de la patrie entrer en lui et ne faire qu'un avec la sienne. Brigand s'il échouait, il devenait dieu si le succès lui était favorable, car il n'y avait pas de milieu, pour un Empereur, entre l'Olympe et l'égout, et c'étaient les dés de fer tombés des mains de la force qui tranchaient l'alternative. Tant que dura l'Empire, la seule loi de succession au trône, ce fut la loi du plus fort, et la légitimité du pouvoir se confondit avec sa possession.

De là, des convoitises et des ambitions dont l'ardeur ne saurait être dépassée. Où était l'homme libre qui ne comptât parmi ses espérances d'avenir quelque possibilité

Quod principi placuit
habet vigorem legis

infinitésimale de s'éveiller un jour Empereur? Il n'y avait si pauvre soldat qui, en revêtant la casaque du légionnaire, ne pût se flatter de la remplacer finalement par la pourpre impériale. On remarque, en lisant l'*Histoire Auguste*, que le règne de tous les Empereurs de fortune a été annoncé longtemps d'avance par une multitude de présages : au milieu de la condition la plus obscure, chacun d'eux avait, dès l'enfance, son horoscope d'Empereur. « Tu seras roi ! » Le charme maudit de ces paroles, qui causèrent les crimes d'un Macbeth et d'un Cromwell, retentissait au milieu des camps à l'oreille de tous les ambitieux, et les poussait à tout oser, selon la parole que répétait si souvent le fondateur de l'Empire : « Si l'on veut commettre le crime, que ce soit pour le pouvoir! » (1) Ce mot d'ordre ne fut que trop fidèlement suivi. Des flots de sang coulèrent pour le conserver. Des cent huit membres de la famille Julia, quarante périrent de mort violente, et on peut compter sur ses doigts, dans la série des Empereurs depuis Auguste jusqu'à Dioclétien, le nombre de ceux qui sont morts dans leur lit : il y en a neuf sur quarante-six ! Et presque toujours c'est au milieu des plus affreuses catastrophes publiques qu'ils s'élevaient et tombaient. Si l'on décompte l'époque des Antonins, pendant laquelle l'humanité jouit d'une paix relative, on rencontre pendant tout le reste de la période impériale des convulsions si fréquentes qu'elles semblent la règle, et si terriblcs qu'à plusieurs reprises elles menacent le monde romain d'une dislocation immédiate. C'est ainsi que l'Empire tenait ses promesses de joyeuse entrée : il avait demandé au monde sa liberté en échange de la paix, et voilà qu'avec la servitude il lui apportait la plus cruelle des guerres, la guerre civile en permanence, et l'anarchie transformée en institution politique.

(1) Sueton. Caes. 30, d'après Cicer., De offic., III, 21.

Cette substitution de la force au droit avait eu pour conséquence le déplacement du centre de gravité de la vie publique, qui se trouvait lui-même désormais là où était la force. Du forum désert, du Sénat asservi, il avait passé dans les camps, au milieu de la soldatesque. Là se faisaient et se défaisaient les Empereurs ; là se proclamaient les seules lois qui n'eussent pas à craindre d'être violées. Un *pronunciamiento* militaire décidait des destinées du monde. Au milieu de son palais, le souverain entouré de tout l'éclat de la puissance suprême tremblait et se préparait à la mort, lorsqu'à l'extrémité des frontières, un troupier quelconque avait été salué, par ses camarades, du titre d'Auguste.

Le grand point, pour qui voulait conserver le pouvoir, c'était de s'assurer la fidélité de l'armée : « Payez bien le soldat, disait un Empereur, et méprisez le reste (1). » Cette brève et hautaine formule ne se borne pas à attester l'importance de l'élément militaire : elle enseigne aussi la manière de le gagner. C'est à prix d'or qu'on se faisait acclamer et soutenir par les troupes. Depuis que le service militaire avait cessé d'être un devoir civique pour devenir un métier onéreux mais lucratif, l'armée avait singulièrement changé de caractère. Recrutée au hasard dans les provinces, parmi les nationalités les plus diverses, remplie d'aventuriers et de mercenaires sans autre lien entre eux que la vie militaire elle-même, elle perdait successivement toutes les qualités qui avaient fait des légions romaines les premières troupes du monde. Sans patriotisme, sans discipline, sans honneur, ignorant les intérêts de l'Empire et ne se préoccupant que des siens, elle s'était, depuis longtemps, dépouillée de cet esprit d'abnégation et de sacrifice qui ennoblit le métier des

(1) Dio Cass., LXXVI, 15.

armes. Elle savait encore se battre, à condition qu'on la payât bien; elle ne savait plus se dévouer, elle ne savait plus même obéir. Les souverains qui, comme Pertinax ou Probus, crurent pouvoir la régénérer en y réintroduisant la sévère discipline des anciens jours, payèrent de leur vie cette erreur patriotique. Le soldat ne voulait plus de son métier que les sanglantes voluptés et les copieux profits; il n'entendait pas en supporter les fatigues, et il brisait sa pioche sur la tête des maîtres qui voulaient le faire travailler.

L'armée démoralisée était donc le ferment le plus actif de la décomposition sociale. Ses intérêts n'étaient pas seulement étrangers à ceux de la société civile; ils y étaient même formellement opposés. L'armée trouvait son profit à plonger l'Empire dans le désordre, puisque tout changement de règne lui apportait de nouveaux donatifs et de nouvelles occasions de pillage. Cette situation immorale était féconde en révolutions militaires. Au moindre prétexte, les troupes s'ameutaient ; on courait à la tente du général, on lui jetait un morceau de pourpre sur les épaules et on le proclamait Empereur. Il était, à partir de cet instant, voué au trône ou à la mort : qu'il le voulût ou non, il devait renverser le maître régnant, à moins de devenir sa victime ou celle des soldats ! Voilà comment l'institution faite pour défendre l'Empire ne servait, grâce à la corruption générale des mœurs, qu'à le bouleverser et à hâter sa ruine.

Le reste du monde assistait passif et d'ordinaire indifférent aux tragédies militaires qui lui donnaient des maîtres. En abandonnant le service des armes, le Romain avait, par là même, renoncé à toute part dans la direction de ses destinées politiques, et c'était un sacrifice qui ne lui coûtait guère. Il n'avait plus la vigueur morale nécessaire pour prendre de l'intérêt à la chose publique. Volontiers

il en laissait la direction à qui en avait les fatigues, pourvu que, de son côté, il pût goûter en paix les seuls biens qu'il demandât à l'État de lui garantir : la sécurité de la vie privée et la jouissance tranquille de la plus grande somme possible de plaisirs. C'était cela qu'on entendait sous le nom de félicité romaine. Le bonheur ne se concevait plus que sous la forme du plaisir ; le plaisir était devenu le but de toutes les existences, et les jouissances multiples que, dans une société vieillie, les divers organes de la vie publique distillent comme d'enivrants poisons étaient le principal et même l'unique attrait de l'existence pour des multitudes d'êtres humains.

Cette religion du plaisir était universelle : grands et petits la pratiquaient avec la même dévotion, avec le même oubli des intérêts supérieurs de l'individu et de la société.

La vie politique des grands se bornait à l'exercice de quelques magistratures toujours vivement disputées par la vanité des familles, bien que les dépenses qu'elles imposaient, jointes à la perte de toutes leurs prérogatives anciennes, les eussent réduites à n'être plus que des hochets ruineux. Quant à la plèbe, elle se contentait de marquer, par ses acclamations ou par ses huées, le début ou la chute des règnes : aujourd'hui à genoux devant l'Empereur, demain traînant son cadavre au Tibre. La vie privée était profondément altérée, et les vieilles vertus domestiques devenaient de plus en plus rares. On désertait la vie conjugale, et tous les jours voyaient grossir le nombre des célibataires libidineux pour qui les joies de la paternité n'étaient plus une compensation suffisante à ses peines et à ses ennuis. Le mariage avait perdu sa dignité en même temps que la pompe imposante de ses rites ; ceux qui en contractaient les nœuds ne savaient pas les respecter : ils les rompaient sous les prétextes les plus frivoles, ou les violaient jusque dans les bras de leurs

épouses par des attentats néfastes contre lesquels les lois essayaient en vain de réagir. La maison romaine, devenue le silencieux abri des plaisirs sensuels, avait cessé de retentir du murmure joyeux que font autour du foyer domestique de nombreux enfants. L'exposition continuait de dépeupler la cité, en même temps qu'elle pourvoyait de chair humaine la boutique du gladiateur et le bouge du proxénète. La sainte tâche de l'éducation était abandonnée aux esclaves, et la collaboration de la famille à cette œuvre auguste se bornait souvent aux déplorables leçons que les adolescents trouvaient dans les peintures licencieuses qui ornaient les murs de la maison paternelle. On laissait tomber en désuétude le culte du foyer, qui avait été longtemps la sauvegarde des mœurs domestiques. Qu'était devenu le temps où le chef de famille, revêtu de la double majesté du pontife et du père, offrait au nom de tous les siens le sacrifice d'honneur et de propitiation aux lares de l'atrium? Aujourd'hui, ces divinités protectrices de la famille partageaient le sort du dieu patron de la cité : on riait des uns et des autres, et l'on enveloppait dans le mépris de la vieille mythologie nationale les institutions et les idées vénérables qu'elle couvrait de son patronage.

Et pendant que l'on regardait comme une preuve de progrès intellectuel une incrédulité qui n'était que le fruit de la corruption des mœurs, on se détournait avec dégoût des choses de l'esprit. Les lettres étaient frappées du même discrédit que le culte : seules, les creuses déclamations des rhéteurs, qui préparaient la jeunesse à la carrière du barreau, trouvaient grâce aux yeux d'un public énervé. Le travail, qui est la source vive de la richesse et de la prospérité, inspirait une horreur invincible ; mais la richesse elle-même, qui est la mère du plaisir, était l'objet d'un culte universel, et elle créait les seules

supériorités reconnues dans cette société niveleuse et égalitaire.

Indifférent à la noblesse du sang et à celle du cœur, le Romain avait en vénération le patriciat de l'or. Le riche était une puissance. Des affranchis d'hier, s'ils disposaient de quelques millions, toisaient avec mépris le descendant appauvri des Scipions ou des Fabius et demandaient comme Trimalcion : « Qu'est-ce qu'un pauvre (1)? » Entourés d'un peuple d'esclaves, d'eunuques, de courtisanes et d'histrions, traînant à leur suite des flots d'hommes libres qui se faisaient leurs parasites et leurs clients, les riches formaient autant de petites dynasties de hasard, qui naissaient et mouraient avec leur fortune, et qui groupaient, tant qu'elles duraient, un certain nombre d'existences humaines autour d'un seul homme. La recherche du plaisir était le but exclusif de leur vie. Semblables aux souverains eux-mêmes, ils étaient bientôt rassasiés de ceux que permet la nature, et ils cherchaient dans les débauches les plus fangeuses et dans les folies les plus absurdes de quoi remplir le vide de leur existence désœuvrée. Mais cette amertume particulière qui est au fond de toutes les voluptés excessives se mêlait à tout ce qu'ils essayaient; l'ennui habitait avec eux sous les lambris de leurs opulentes maisons de Rome, l'ennui les poursuivait au milieu de leurs belles villas, sous le ciel enchanteur du golfe de Naples, et l'on reconnaissait ces *bienheureux*, comme les appelait la langue populaire, à l'affectation avec laquelle ils étalaient leur indifférence et leur satiété.

Des types pareils se rencontrent, sous des noms divers, dans toutes les sociétés humaines, et tant qu'ils n'y sont que des exceptions, l'humanité peut se borner à les regar-

(1) Petron. Satiric., c. 48.

der et à passer. Ce qui est grave, c'est quand on voit un peuple entier porter dans son sein cette maladie désespérée des civilisations en décadence : le dégoût du travail et la soif du plaisir. La société romaine en était là dans sa totalité. Inerte et alanguie, elle se tournait dans une fiévreuse attente vers celui qui présidait aux destinées de l'État et qui avait pour mission d'assurer la satisfaction des besoins publics. L'Empereur était considéré par tous comme le pourvoyeur attitré des plaisirs de la multitude, et lui-même, tout le premier, se reconnaissait cette mission. Son propre intérêt le poussait à encourager tout ce qui faisait oublier au peuple la vie politique. « Un peuple qui s'amuse, disait un histrion à Auguste, ne fait pas d'émeutes (1). » Aussi voit-on les meilleurs Empereurs rivaliser avec les plus mauvais de sollicitude pour les voluptés de la foule, et ceux qui s'acquittaient le mieux de leur tâche, s'appelassent-ils Néron, pouvaient compter sur une fidélité à l'épreuve des défections. Manger et s'amuser, ces deux termes épuisaient l'idéal de la félicité populaire, et la seule prière que, du fond de la Suburra, la multitude faisait monter vers le dieu du Palatin redisait, avec des voix innombrables, le cri du poète : Du pain et des jeux !

Elle eut en abondance l'un et l'autre. Les Empereurs trouvaient ici, dans les traditions républicaines, des exemples et des leçons. L'usage de distribuer gratuitement au peuple, sous la forme de frumentations mensuelles, une partie des ressources du monde vaincu, absorbait à lui seul, au temps de Cicéron, le cinquième des revenus indirects de l'Etat : sous l'Empire, il devint presque une condition d'existence du régime nouveau. Cent autres genres de distributions gratuites, tels que congiaires, dons de

(1) Dio Cass., LIV, 17.

joyeux avènement, legs testamentaires, loteries, vinrent s'ajouter à cette manière traditionnelle de partager les dépouilles du monde aux multitudes des grandes villes. On distribuait non seulement du blé, mais de la viande, du vin, des habits, des chemises, des mouchoirs, des quadriges, et jusqu'à des bêtes sauvages et à des eunuques ! On jetait dans la foule une pluie de bons de tout genre, on lui versait dans la main des flots d'argent, puis on l'asseyait à d'immenses régalades et on l'encourageait à se repaître à cœur joie. « Mangez, disaient des voix augustes; le plus grand bonheur de l'Empereur, c'est de voir le peuple romain rassasié (1). » Et c'était vrai. Il y allait de son trône s'il arrivait que la multitude eût faim. Les destinées de l'Empire dépendirent plus d'une fois des chances d'un arrivage : si les flottes d'Egypte ou d'Afrique étaient en retard, l'émeute battait le pied du Palatin comme une mer en fureur, et le maître du monde sentait le trône chanceler sous lui. Aussi n'y avait-il rien qu'il soignât avec plus de zèle que l'approvisionnement de la Ville Éternelle. A son exemple, tantôt pour obéir à ses ordres, tantôt pour le plaisir de leur propre vanité, les riches rivalisaient de largesse et de générosité, et souvent le plébéien ne savait auquel tendre d'abord la main.

Mais ce n'était pas tout. La même sollicitude qui veillait à sa pâture pourvoyait à ses distractions. L'amusement du populaire était une institution d'Etat ; il finit par en sortir une magistrature spéciale, le tribunat des plaisirs publics *(tribuni voluptatum)*, étrange héritier de cet autre tribunat qui s'était borné, lui, à revendiquer pour les citoyens le pouvoir et l'honneur. Sous les auspices des Empereurs, auxquels, ici encore, les riches et les grands s'adjoignaient par vanité ou par politique, les journées

(1) Vopiscus, Aurelian., c. 47.

du peuple-roi s'écoulaient au milieu des fêtes et des réjouissances. Les Romains ne possédaient rien de plus gigantesque en fait d'art que les temples de leurs plaisirs. Qu'était-ce que le sanctuaire de Jupiter Capitolin en comparaison du Colysée ou des thermes de Caracalla?

Tout devenait prétexte à jouissances matérielles. De la satisfaction d'un besoin de propreté, on avait fait, dans les thermes, l'occasion des voluptés les plus raffinées. Ces opulents palais de la mollesse contenaient tout l'arsenal du plaisir. On y trouvait des salles de bain à 1,600 et même 2,000 sièges, des gymnases, des bibliothèques, des musées peuplés de chefs-d'œuvre, des salons de conversation, des jardins superbes et mille jouissances enivrantes qui énervaient les ressorts de l'âme. Des thermes, on allait achever sa journée aux spectacles publics, dont la fascination était plus grande encore. Il est difficile de donner une idée de la fureur, disons même du fanatisme de la plèbe pour ses jeux favoris. Ils tenaient dans son existence la place de toutes les grandes préoccupations politiques et religieuses. Elle avait dit adieu aux pompes imposantes du culte public, aux pathétiques débats du forum, aux héroïques aventures de la guerre, aux nobles sueurs du travail, mais les jeux la consolaient de ses hontes et lui faisaient oublier sa servitude. Où aurait-elle trouvé le temps de se souvenir du passé et de regretter quelque chose, étant occupée presque toute l'année, et souvent du matin jusqu'au soir, au travail absorbant de la distraction?

L'amphithéâtre et le cirque étaient les vrais domiciles du citoyen romain : il y prenait ses repas, il y faisait sa sieste, il y traitait ses affaires, il s'y sentait vivre, et quand venait la nuit, il ne regagnait qu'à regret son étroite et fumeuse mansarde sous les combles de quelque grande maison. C'est dans l'amphithéâtre et dans le cirque que l'on sentait palpiter tout ce qui restait de vie à la société

impériale. Dans ces splendides assises du plaisir, on pouvait embrasser d'un seul coup d'œil tout l'Empire romain, s'enivrant, comme les dieux, de la fumée qu'envoyaient à lui les holocaustes de la volupté. Toutes les classes de la société y figuraient en grand costume, comme aux solennités les plus saintes; un rigoureux ordre de préséance séparait les unes des autres les diverses catégories de citoyens; l'Empereur siégeait, seul et majestueux, dans une loge que l'ennui visitait parfois, mais à la dérobée, car l'ennui du maître était une insulte à la joie publique, et la multitude entendait qu'on s'amusât avec elle! Humble et soumise ailleurs, elle semblait retrouver ici sa souveraineté primitive et ses comices supprimés; elle savait, à l'occasion, prendre l'accent impérieux, même vis-à-vis du prince, et lui enjoindre de respecter ses plaisirs en s'y associant (1).

L'histoire n'est pas tenue aux mêmes égards, et elle a le droit d'apprécier à leur juste valeur ces divertissements populaires auxquels César assistait avec indifférence et Marc Aurèle avec dégoût. Un peuple vaut ce que vaut son culte. Or, les amusements du peuple romain, qui étaient toute sa religion, avaient le triple caractère que prend à la longue tout plaisir goûté pour lui-même : ils étaient à la fois obscènes, sanguinaires et imbéciles. Ces atellanes brutales, qui n'avaient de l'art dramatique que la forme extérieure, ces tragédies prétendues où l'on représentait au naturel les amours de Pasiphaé ou le supplice d'Hercule, ces mimes abjects où les honteuses jouissances du regard avaient remplacé les nobles jouissances de l'esprit, dégageaient comme un poison mortel qui empestait de sa contagion l'âme la plus ferme. Une seule représentation suffisait pour flétrir à jamais la vie morale du jeune

(1) Sueton., Octav., 45; Spartian., Marc. Antonin., 15; cf. Joseph, Antiq. Jud., XIX, 1, 4.

homme qui s'aventurait dans ces antres, et des poètes peu scrupuleux avouaient qu'en sortant de là, une matrone n'avait plus aucune leçon d'obscénité à recevoir (1).

Sœur jumelle de la luxure, la soif du sang s'abreuvait à des spectacles non moins savoureux. L'immense cuve de l'amphithéâtre était le rendez-vous de tous ceux qui trouvaient que la chair humaine a autant de charmes dans les convulsions de la douleur que dans les spasmes de la volupté. Là, on avait trouvé l'art de convertir les supplices en réjouissances publiques et d'associer tous les spectateurs à l'office du bourreau. Là, quand des êtres humains, souvent de faibles femmes, périssaient sous la dent des bêtes féroces ou que des milliers d'hommes s'entr'égorgeaient pour son plaisir, le peuple-roi était au comble de la joie. Il se délectait au spectacle des épouvantables blessures qui ouvraient des corps vivants, au bruit des os qui craquaient sous les dents, à l'odeur de boucherie qui sortait de tant de chairs pantelantes; il suivait de l'œil, dans toutes ses phases lamentables, la détresse du gladiateur qui finissait par succomber, donnait par ses gestes et ses clameurs le signal du coup de mort, s'indignait si la victime ne tendait pas la gorge avec assez de résignation, la faisait tâter au fer rouge si elle feignait une mort trop prompte qui abrégeait le plaisir, n'avait pas, au contraire, assez d'applaudissements pour le spadassin qui savait tuer avec art ou mourir avec grâce. Il avait les mêmes complaisances pour le lion qui avait bien dévoré, pour le tigre dont la griffe foudroyante, ouvrant d'un seul coup des corps tout entiers, offrait des spectacles qui, dit un ancien, dispensaient les médecins de la vivisection (2). Les cris de joie de la foule se mêlaient aux hurlements

(1) Ovid., Trist., III, 501 et suiv.; Juvenal, VI, 66.

(2) Galen., de anatom., III, 5 (*Kühn*); Cels., de medicin. præfat., lib. I, p. 11 (*Targ.*).

des victimes et aux rugissements sinistres des fauves ; l'ivresse du meurtre allumait tous les visages, et, à travers la rouge vapeur du carnage, les yeux altérés de cent mille anthropophages allaient boire le sang humain qui criait vengeance au ciel !

L'imbécillité enfin, fille légitime de la luxure et de la cruauté, appelait à son tour la foule à d'autres délices, qui devaient l'enchaîner plus longtemps encore. On dirait, à voir le fanatisme de la multitude pour les courses du cirque et sa passion insensée pour des chevaux et des palefreniers, qu'elle est déjà retombée en enfance. Des cochers eurent le privilège de partager le peuple en partis et de lui donner le mot d'ordre, et les querelles des Bleus et des Verts occupèrent, sur la scène élargie de l'histoire, la place qu'y avaient tenue les tragiques débats des patriciens et des plébéiens. Il ne s'agissait plus de savoir si l'empire du monde appartiendrait à Marius ou à Sylla, mais si le premier prix des courses serait décerné à *Gladiateur* ou à *Bucéphale*. Les Empereurs se mirent à la tête des factions ; plusieurs ne rougirent pas de descendre eux-mêmes dans l'arène ou de se montrer dans les écuries ; des sénateurs prirent part aux courses, et des matrones recherchèrent l'amour des automédons à la mode, en attendant que les filles d'automédons montassent enfin sur le trône impérial ! La société tout entière est tenue sous le charme ; elle ne voit ni n'entend plus autre chose : au bruit du monde qui s'écroule, elle reste assise devant ses spectacles favoris, les yeux obstinément fixés sur ces chers quadrigos qui fuient au loin, emportant, dans le vol de leurs roues, l'âme des fils de Romulus. Arrachés, par la main brutale des Barbares, à d'aussi doux loisirs, on les verra pleurer devant leurs arènes vides, ne regretter, de la patrie détruite, que les chevaux et les cochers, ne

demander enfin, aux derniers défenseurs de l'Empire, que de leur rendre les jeux du cirque (1) !

Le délire s'était communiqué de Rome au reste de l'univers, et, dans les grandes villes de province, on retrouvait la même plèbe famélique et dégradée, qui vivait de distributions gratuites et qui traînait ses haillons sur les bancs des amphithéâtres. Sur toute l'étendue de l'Empire, l'État était occupé à apprivoiser le monstre populaire, en lui jetant de la viande et du pain blanc, et en l'amusant avec des plaisirs tour à tour enfantins et féroces. Rome faisait le monde à son image, lui communiquait ses maladies, lui apprenait ses vices. Les festins de chair humaine ont été son cadeau le plus précieux à tous les peuples qu'elle a soumis, et, sous ses auspices, les distributions gratuites ont rempli la main des prolétaires oisifs dans toutes les grandes villes de l'Empire. Il serait difficile d'évaluer le nombre de ces mangeurs publics, mais il devait être considérable. Tous les jours, l'attrait des plaisirs de la vie facile faisait affluer, dans les grandes villes, des multitudes de déclassés qui abandonnaient la rude existence des champs pour venir se faire les pensionnaires à vie de l'État. La capitale seule en comptait, au commencement de l'Empire, deux cent cinquante mille, et ce chiffre était plus que doublé du temps de Septime Sévère. Ils constituaient le gros de cette armée du plaisir, dont la félicité était la raison d'être de la civilisation romaine. Assises en habits de fête sur les innombrables gradins des cirques et des amphithéâtres, ces masses de lazzaroni impériaux, repus et amusés par une providence mortelle, coulaient leur existence au milieu des voluptés et offraient au ciel étonné le spectacle d'une société qui s'amuse. Si c'est là la fin de l'État, jamais elle n'a été si bien comprise ni si complètement réalisée !

(1) Salvian., de Gub. Dei, VI, 15.

Mais, pas plus que les individus, les sociétés ne peuvent se dérober à la fatalité qui est le châtiment des voluptueux. L'abus du plaisir, entraînant une rapide stagnation de toutes les forces physiques et intellectuelles, mène les hommes et les peuples par le chemin de la stérilité à celui de la mort. Comme le débauché au lendemain de l'orgie, ainsi l'Empire, au sortir de sa première ivresse de félicité, se trouva languissant et énervé devant la redoutable tâche de l'avenir. Il avait consommé son capital séculaire, et il était incapable de le reconstituer. Toute sa réserve d'hommes et d'idées avait disparu. Une effrayante décadence des caractères se remarque dès le second siècle. Il ne restait plus un seul de ces fiers patriotes et de ces généreux penseurs qui, bien qu'en petit nombre, faisaient briller l'éclat de leurs vertus républicaines pendant les mauvais jours de Néron ou de Domitien. Alors on rencontrait encore de temps en temps une pensée libre et une libre parole, et la dignité humaine trouvait dans une mort volontaire un refuge contre la servitude. Le suicide attestait sans doute le désespoir, mais un désespoir qui valait mieux que l'adhésion à la honte. Certes, cette femme intrépide qui arrachait le poignard de son sein pour le passer à son mari avec cette simple parole : « Cela ne fait pas de mal (1) », était plus digne de la vie et avait un plus grand respect d'elle-même que les misérables contemporains de la dynastie syrienne, qui ne savaient ni vivre ni mourir. Sans doute, le scepticisme d'un Pline ou d'un Tacite a quelque chose de douloureux et révèle une crise terrible de la vie intérieure ; mais combien cette attitude hautaine de l'âme vis-à-vis des problèmes éternels est au-dessus des négations brutales et de l'abjecte religiosité des générations suivantes !

(1) Dio Cass., LX, 16.

Au troisième siècle, incrédules et croyants étaient devenus également méprisables : ceux-là ne croyaient plus qu'à l'aveugle destin, ceux-ci se traînaient à travers des cultes immondes et des jongleries ridicules, qui étaient un outrage de plus au sentiment religieux. Il se trouvait des thaumaturges qui pouvaient, comme Alexandre d'Abonotique, faire une nouvelle religion avec un serpent apprivoisé et une tête de carton peint, et les oracles qu'ils rendaient au moyen de pareils engins étaient colportés à travers le monde entier et obéis par l'Empereur philosophe lui-même, par Marc Aurèle (1) ! L'appauvrissement des intelligences se manifeste dans toutes les œuvres de l'esprit. On peut se faire une idée de ce qu'est devenue la pensée historique en comparant les chaudes et puissantes effusions de l'âme d'un Tacite avec les pitoyables racontages que balbutient les ineptes compilateurs de l'*Histoire Auguste*. L'éloquence, cet art si viril et si digne du génie romain, n'est plus que de la faconde ; elle a quitté le forum pour l'antichambre, et elle ne produit plus que des panégyriques. Dans les arts plastiques, c'est la même baisse du niveau intellectuel, le même épuisement de la sève vitale. Le promeneur qui, arrêté sous la voûte superbe de l'arc de Titus, au sommet de la Vélie, en rapproche par la pensée ses deux voisins de droite et de gauche, l'arc de Septime Sévère et celui de Constantin le Grand, peut lire sur ces trois monuments une des pages les plus saisissantes de l'histoire de la décadence romaine. Il admirera dans le premier l'élégante simplicité et la grandeur imposante d'un art qui se possède ; dans le second, il rencontrera le luxe excessif et la prodigalité qui confond le faste avec le goût ; le troisième enfin lui présentera la servile et maladroite reproduction de formes

(1) Lucian., Alexandr., 48.

traditionnelles qu'on ne comprend plus et l'inintelligence artistique poussée jusqu'au plagiat le plus éhonté. Encore un pas de plus dans cette voie, et ce sera la barbarie complète. Déjà elle s'avance rapidement, projetant son ombre devant elle sur les sommets lumineux de la pensée et de l'art, et s'étendant peu à peu sur le vaste champ de la vie intellectuelle et morale. De là, elle gagnera tous les autres domaines.

Mais la volupté, une fois qu'elle s'est emparée de la vie sociale, ne détruit pas seulement les classes supérieures par l'abus qu'elles en font : elle ruine les classes laborieuses par l'excès des sacrifices qu'elle leur impose. La prodigieuse opulence dans laquelle nageait une partie de la société suppose une somme correspondante d'efforts de production, car le plaisir naît de la richesse, et la richesse est fille du travail. Une loi providentielle a mis l'équilibre, dans la vie de l'individu, entre l'effort et la jouissance : tant qu'elle est respectée, le plaisir est inoffensif, parce que le large flot de sueur humaine dont il est arrosé sert de contre-poison à ses ivresses meurtrières. Mais la société païenne avait violé cette loi, en ne voulant que plaisir et oisiveté pour une partie de ses membres, et en imposant le travail et la peine à tous les autres. Ce monde créé, où la joie et la souffrance se donnent fraternellement la main, elle l'avait partagé en deux sphères : d'un côté celle des plaisirs interminables, de l'autre celle du travail à perpétuité. C'était là la raison d'être de l'esclavage. Nulle part, ce partage ne se fit d'une manière plus nette et plus absolue que dans l'Empire. Là, le monde du plaisir reposait sur le monde du travail, et sous le paradis de la félicité romaine, plein de chants et de rires, s'étendait l'enfer de la servitude et des travaux forcés, avec ses pleurs et ses grincements de dents. Le nombre des élus était bien petit en comparaison de la

multitude des réprouvés, et la grande majorité du genre humain vivait dans les liens de l'esclavage. Mais cet esclavage se dérobait sous des formes multiples, qui en dissimulaient l'effrayante extension.

Les esclaves proprement dits dépassaient de beaucoup, à eux seuls, le nombre des hommes libres. S'il n'est pas possible d'en établir la proportion en chiffres, c'est que, dès le premier siècle de l'Empire, on n'osait plus les compter. Au second, on était considéré comme pauvre quand on n'en possédait que deux ou trois, et, dans certaines grandes maisons, on les entassait par milliers. Instruments de travail ou de plaisir, considérés comme faisant partie du mobilier et tenus en dehors de l'humanité, ces infortunés n'existaient que pour servir. La loi les jetait comme des matériaux bruts dans les fondements de l'édifice social, où des précautions infinies les maintenaient dans l'immobilité. Malgré le mépris qu'avait pour eux la société, ils lui étaient nécessaires au même titre que les bêtes de somme : sans eux, la vie civilisée, telle qu'on l'entendait, devenait impossible. Ils étaient les agents de la production, les machines vivantes mises en branle par la volonté du maître, et fonctionnant à son service. La superbe inertie de l'homme libre reposait sur leur travail, était en proportion de leur nombre et de leurs efforts. Ils vivaient sans repos, sans liberté, sans foyer, sans famille et, ce qui est pire, sans vie morale. Rien ne les protégeait contre la cruauté et contre la luxure du maître : leurs corps et leurs consciences étaient également à sa merci. Quelquefois, la loi daigna se souvenir d'eux pour apporter à leur condition un soulagement imperceptible, mais tout ce que la philosophie et l'humanité firent pour eux de plus considérable, ce fut de déplacer la base théorique de l'esclavage et de la déclarer contraire au droit naturel,

tout en la justifiant de par le droit civil (1). Cela n'était pas un progrès, et la définition du législateur, qui ne proclamait leur qualité d'hommes que pour la violer aussitôt, n'ouvrait pas même suffisamment la porte de leur enfer pour y laisser entrer l'espérance.

Mais l'esclavage, quel que fût le nombre de ses victimes, ne pouvait pas suffire à l'énorme consommation de voluptés à laquelle se livrait le monde romain. Les esclaves ne travaillaient que pour leurs maîtres, et l'immense multitude des plébéiens désœuvrés n'avait pas d'esclaves. Qui donc travaillait pour eux ? Qui leur procurait le pain et la viande ? Qui payait ces gladiateurs, ces histrions, ces courtisanes, ces cochers et ces bêtes fauves, que l'État mettait si libéralement à leur disposition ? Nous voici devant l'iniquité fondamentale de l'Empire, fille de son erreur fondamentale. Ce fut la malédiction du césarisme de devoir, pour nourrir les villes, dépouiller les provinces et de n'entretenir la plèbe fainéante et révolutionnaire de la capitale qu'au prix de l'extermination des paisibles et laborieux habitants des campagnes. En détruisant ainsi les seuls éléments restés féconds dans la société devenue stérile, il détruisait la société elle-même. Voici un rapide aperçu de cette longue et douloureuse histoire.

Eloignées de la corruption des grandes villes, les classes rurales avaient conservé les fortes et saines traditions du travail : elles savaient se nourrir elles-mêmes, et le surplus de leur modeste aisance allait alimenter les caisses de l'État, dont elles constituaient le plus clair revenu. Rome ne sut pas ménager cette vaillante population d'ouvriers propriétaires, qui avait fait sa force autrefois. Poussée par la fatalité, elle finit par demander au travail agricole, sous la forme de l'impôt, presque la totalité des sommes fabu-

(1) Institut. Justinian., L. I, tit. v, *in init.*

leuses qu'elle gaspillait tous les ans pour les plaisirs de la démagogie urbaine.

C'était là un déplorable régime, mais il était légal et, de plus, conforme à la tradition romaine. En théorie, Rome, ayant conquis le monde, était devenue le vrai propriétaire du sol provincial, dont elle laissait aux anciens maîtres l'usufruit grevé de telles redevances qu'il lui semblait bon. L'impôt qu'elle levait sur eux tenait la place des dépouilles opimes et ne représentait même qu'une partie de ce qu'elle avait le droit de revendiquer. Les rapines de ses proconsuls, si célèbres à certaines époques, trouvaient une espèce de justification dans l'implacable droit de conquête sur lequel reposait leur domination. L'avènement de l'Empire eut pour effet, il est vrai, de contenir dans certaines limites l'insatiable avidité des gouverneurs, mais sans profit pour les provinces, qui continuèrent de payer à l'État ce qui leur était extorqué autrefois par les concussions. Au contraire, l'Empire aggrava encore la situation, car l'impôt montait incessamment, grâce à la vertigineuse rapidité avec laquelle croissaient les dépenses publiques. L'exploitation du monde devenait de plus en plus ingénieuse, de plus en plus méthodique. Chaque jour, on découvrait un nouveau moyen d'augmenter les revenus du fisc, en poursuivant la productivité jusque dans les plus obscures profondeurs où s'élaborent les éléments de la prospérité publique. Tout le sang du monde fut extrait de ses veines par un système de pression et de succion qui n'avait pas encore eu d'exemple, et chaque source de richesse ou d'aisance se vit appliquer un conduit qui faisait dériver ses ondes et les versait dans les coffres impériaux. On imposait tout, jusqu'à l'eau, jusqu'à la fumée, juqu'aux morts; on trouvait des prétextes à impôt partout, et le monde entier fut un jour gratifié, sans l'avoir demandé, du droit de cité

romaine, parce que l'Empereur voulait se faire payer par tous l'impôt du vingtième sur les successions, qui n'était exigé que des citoyens.

Il n'y avait pas de rapport entre le taux des redevances et les ressources des contribuables. On s'inquiétait peu de ce qu'ils pouvaient donner, mais seulement de ce que l'État voulait dépenser. Aussi l'arbitraire le plus absolu présidait-il aux opérations du fisc. C'est ainsi que Vespasien doubla d'un coup les impôts de plusieurs provinces et que Julien l'Apostat put, sans danger pour le trésor, réduire des trois quarts le chiffre des redevances de la Gaule, tandis qu'Alexandre Sévère, s'il fallait en croire un historien, se serait contenté du trentième de ce qu'on payait sous Elagabale (1)! Les impôts indirects subissaient des fluctuations analogues. Les droits de douane montèrent, selon les temps, du chiffre de 2 1/2 à celui de 12 1/2 p. c. (2) ! D'autre part, le fisc recourait aux procédés les plus vexatoires pour établir exactement la fortune imposable de chaque particulier. La délation était accueillie avec joie; la fraude et la torture étaient des moyens favoris employés vis-à-vis du pauvre propriétaire; l'entrée des agents du fisc dans les fermes était souvent le signe avant-coureur de la ruine et de la prison.

Enfin, l'extrême iniquité de la répartition couronnait ce détestable système d'exploitation de l'univers. Les grandes familles en étaient exemptes en vertu de leur titre sénatorial; à leur tour, elles étendaient le bénéfice de leur immunité, au moyen d'un trafic des plus lucratifs, à des multitudes de personnes qu'elles couvraient de leur patronage intéressé. De la sorte, une bonne partie des

(1) Sueton., Vespasian., c. 16; Lamprid., Sever., c. 39; Amm. Marcell., XVI, 5, 14.

(2) Naquet, Des impôts indirects chez les Romains ; Paris, 1875, p. 34 et suiv.

contribuables, et parmi eux les plus opulents, échappaient à l'impôt et, le chiffre de celui-ci étant fixe, ce qu'ils devaient à l'État retombait sur la classe moyenne, composée de la bourgeoisie des villes de province et des petits propriétaires de la campagne. On comprend quelle dut être la détresse de ceux-ci, qui voyaient tous les jours leurs rangs s'éclaircir et le taux des impôts s'élever. Une pareille situation était intenable : quelle que fût chez eux l'énergie du travail et la force productrice du sol, l'écart entre le rendement et les frais d'exploitation ne cessa de diminuer ; il finit même par se produire en sens inverse, et bientôt la ruine apparut.

Les campagnards résistèrent comme ils purent. Toutes les ruses furent mises en œuvre pour échapper au fisc. L'État, naturellement, usa de représailles, et, dans ce conflit immoral entre lui et les contribuables, il fut obligé de s'emparer successivement de toutes les forces sociales, de toutes les institutions locales, pour les convertir en instruments de fiscalité, faisant servir ainsi au triomphe du despotisme les garanties les plus précieuses des dernières libertés laissées au monde. Tel fut spécialement le sort des municipes. Ces intéressantes républiques de province avaient conservé jusque-là une autonomie enviable : elles avaient leurs magistratures issues de l'élection populaire et leur sénat municipal qui, sous le nom de curie, veillait, de concert avec les magistrats, au bien-être de la ville. Ce furent ces corps, si respectables par leur origine et par leur mission, que choisit l'État pour en faire les fléaux avec lesquels il frappait sur la classe agricole. Ils furent chargés de la tâche odieuse et impopulaire de soigner la rentrée des impôts, et, en outre, rendus solidairement responsables des risques de la perception. Placés entre les malédictions de leurs concitoyens et les exigences implacables du fisc, les curiales eurent alors une condition

pire que la mort. Leurs nouvelles fonctions étaient leur ruine en même temps que celle des contribuables. Ils ne pouvaient alléger leur propre joug qu'en le faisant retomber d'autant plus lourdement sur les épaules des autres ; aussi ils devinrent durs et impitoyables par nécessité. « Autant de curiales, autant dc voleurs, » disait un historien (1). Les perceptions d'impôts étaient des scènes de deuil et de larmes : elles se faisaient comme des expéditions militaires, elles se terminaient souvent de même, par la captivité des insolvables, par la spoliation totale de leurs familles et par des actes de désespoir. Des parents vendirent leurs enfants pour se libérer envers le fisc ; d'autres mirent fin à leurs jours par le suicide.

Ce n'étaient là, sans doute, que des épisodes isolés ; ce qui était plus grave et plus fréquent, c'était la désertion générale de la propriété par les propriétaires. Atteinte dans les sources vives de la richesse et frappée au cœur, il semblait qu'elle cherchât, pour esquiver les coups qu'on lui portait, à s'évanouir dans le néant. Ce phénomène étrange et terrible se poursuivit, avec une implacable continuité, à travers la succession variée des événements politiques qui remplissent les derniers siècles de l'Empire. Devenue, par un véritable renversement des lois de la nature, une source de ruine, la propriété vit s'écouler par toutes les issues les riches et florissantes populations qu'elle nourrissait autrefois. Villes et campagnes étaient atteintes également. Les curiales mettaient la même ardeur que les paysans à se défaire de cette glèbe cruelle qui les faisait périr. On trouve la trace de ces malheureux fuyards dans toutes les directions et sur tous les chemins de la société. Ceux-ci essayent de se cacher dans l'armée et offrent à la patrie leur sang à la place de l'or qu'ils n'ont plus ;

(1) Salvian. de Gubern. Dei, V, 4.

ceux-là vont grossir les rangs de cette plèbe insolente des grandes villes, qui mange et qui s'amuse aux frais du monde, et augmentent ainsi le mal dont ils ont été les victimes ; d'autres, disant un éternel adieu à la félicité romaine, se réfugient jusque chez les barbares, où ils vont recommencer la vie sociale à son point de départ. Mais c'étaient là autant de moyens désespérés qui n'étaient à la portée que d'un petit nombre. La grande masse de la population rurale, attachée à ses foyers et à ses habitudes, s'accommoda d'un expédient moins hardi, mais tout aussi désastreux. Elle se mit à rechercher le patronage des grands, qui pouvaient la protéger contre les rigueurs du fisc, ainsi qu'on vient de le voir, et elle l'obtint à condition d'aliéner entre leurs mains la terre qui était pour elle la source de tant de tribulations et de l'exploiter désormais pour leur compte. Elle ne faisait donc, en somme, qu'échanger la servitude de l'Etat contre le servage d'un grand seigneur, et cependant la détresse était si cruelle que les malheureux propriétaires n'hésitaient pas devant ce pénible sacrifice.

L'État courait après tous ces déserteurs comme le chasseur après le gibier, et les réintégrait de force dans le milieu social où il avait besoin d'eux : le propriétaire dans son champ, pour qu'il en payât les impôts, le curiale dans sa curie, pour qu'il les fît rentrer et qu'il en portât la responsabilité. C'était la première fois que le monde assistait au spectacle de gens condamnés à la propriété forcée et aux honneurs obligatoires. Mais l'État n'avait pas d'autre moyen d'assurer la fixité du sol qui le portait que d'immobiliser de force les couches populaires qui se dérobaient sous son poids écrasant. C'est ainsi qu'à la longue s'introduisit, dans la société romaine, l'hérédité obligatoire des conditions sociales. Une fois qu'elle y eut pénétré, elle alla en se généralisant, si bien que les classes inférieures

finirent par se trouver incarcérées dans leurs professions respectives : les fils de soldat dans les camps, et les fils d'ouvrier dans le métier paternel, tout comme les cultivateurs dans leur ferme et les curiales dans leur ruineuse dignité. En un mot, tout ce qui travaillait et produisait fut condamné au travail et à la production : voilà cet esclavage des hommes libres qui se créait à côté de l'autre et qui en dépassait parfois les souffrances.

Mais aucune législation ne peut avoir raison de la force des choses. La poussée formidable qui, sous la pression inconsciente du pouvoir central, se produisait au sein des populations désespérées faisait éclater tous les obstacles, et, malgré la sévérité des lois qui gardaient les issues, les classes moyennes disparaissaient rapidement. Ce qui n'était pas moissonné par la misère redescendait inévitablement jusqu'au dernier échelon de l'échelle sociale et retombait dans l'état intermédiaire entre la liberté et l'esclavage dont il a été question plus haut. La dépopulation, née de l'appauvrissement, s'étendait comme une lèpre sur les plus belles provinces de l'Empire. A la place des florissantes cultures autrefois partagées entre d'innombrables exploitants, on ne voyait plus que d'immenses pâturages au milieu desquels erraient mélancoliquement quelques esclaves à cheval, poussant devant eux un bétail à peine plus sauvage qu'eux-mêmes. La vieille Ausonie, cette mère féconde des hommes et des moissons, était convertie en un désert semblable à celui qui règne aujourd'hui autour de la ville éternelle. Il semblait que la terre elle-même, indignée du contact des mains serviles qui la remuaient, leur refusât désormais les fruits qu'elle prodiguait jadis à ses maîtres libres. Stupéfait et plein de terreur, l'Etat contemplait son œuvre dans la solitude et le silence des campagnes, où il cherchait en vain ses contribuables, où il ne trouvait que des

serfs ! Ne parvenant plus jusqu'au sol nourricier, il restait comme suspendu en l'air, avec ses innombrables organismes qui s'énervaient et s'épuisaient dans le vide, pendant que sur toute l'étendue de l'Empire se reformaient spontanément, en dehors de lui, les groupements sociaux destinés à le remplacer. Déjà, sous la trame usée des institutions impériales, se dessinaient vaguement les contours de la féodalité future. On était arrivé à l'heure qui précédait immédiatement celle de la décomposition sociale.

En présence d'une catastrophe dont les signes avant-coureurs se montraient tous les jours plus nombreux et plus irrécusables, il est facile de comprendre les alarmes qui commençaient à remplir les esprits habitués à la réflexion. Manifestement, on se trouvait sur le penchant de l'abîme : mais que faire pour conjurer le malheur ? Se jeter en arrière, retourner au passé, pouvait-on y penser ? Même si elles le voulaient, les sociétés ne sauraient pas refaire en sens inverse le chemin qui les a conduites à la décrépitude. Rome fut un éclatant exemple de cette impuissance. Le retour au passé, c'était le rêve de patriotes plus généreux que réfléchis, qui, ayant un vif sentiment de la grandeur romaine, se figuraient qu'il était possible que le fleuve de la civilisation remontât son cours, et que la gigantesque et voluptueuse société de l'Empire se laissât de nouveau emprisonner dans l'étroit vêtement des mœurs antiques. L'imagination eut la plus large part dans les vues des enthousiastes qui voulaient réconcilier les contemporains de Trimalcion avec les lentilles de Curius Dentatus, ou ramener les lecteurs de Lucien devant les autels des dieux indigètes. Rien de sérieux ne devait sortir de cette agitation factice de lettrés et d'amateurs, dont le pédantisme et la superstition recueillirent seuls le profit.

La philosophie fut tout aussi impuissante. Indifférent

aux spéculations théoriques, le monde romain se bornait à lui demander une règle de vie, une loi morale qui pût servir de fondement inébranlable aux institutions publiques ; or, elle ne sut lui offrir le choix qu'entre l'abject et l'impossible. L'épicurisme hâtait les progrès de la corruption, le stoïcisme ne les empêchait pas. Il faut lui rendre cette justice que, de toutes les formes revêtues dans l'antiquité par la pensée philosophique, ce fut la plus noble et la plus digne de respect : mais il resta toujours l'apanage exclusif d'un petit nombre d'âmes froides et hautaines. Dépourvu de cet esprit de prosélytisme qui fait les apôtres et les martyrs, il était incapable de descendre dans les masses populaires, pour y raviver la flamme des vertus expirantes. D'ailleurs, en prêchant l'abstention du sage, et en réduisant la vie à la triste et silencieuse contemplation des choses, il désintéressa l'homme des devoirs de la vie sociale et l'enferma dans un égoïsme plein d'orgueil. Il produisit quelques vertus solitaires et stériles ; il ne put rien pour le bonheur de l'humanité, et le despotisme s'accommoda, en somme, de cette philosophie du désespoir, qui lui abandonnait le monde.

Ce qui montre bien que le mal était organique, c'est l'impuissance des bons Empereurs à le conjurer. De Vespasien à Marc Aurèle, à une seule exception près, il y eut sur le trône une suite ininterrompue d'honnêtes gens et qui avaient une notion très haute de leurs devoirs de chefs d'État. On y vit apparaître tour à tour un Titus, qui fit les délices du genre humain, un Trajan, sous qui l'Empire atteignit l'apogée de sa prospérité, un Antonin, qui laissa le nom le plus vénéré que l'histoire romaine ait connu, un Marc Aurèle enfin, avec lequel la philosophie monta sur le trône impérial comme pour réaliser l'idéal de Platon. Que purent-ils cependant pour la civilisation, et que firent-ils qui servît à retarder la chute du monde?

Sans doute, on voit pendant leurs règnes cesser les applications injustes d'un régime injuste; mais le régime lui-même ne fut pas modifié. Un faible souffle de justice et d'humanité, parti de leurs âmes, circula comme une brise rafraîchissante à travers l'atmosphère malsaine de la législation; quelques inspirations généreuses, empruntées tantôt à la philosophie expirante, tantôt au christianisme naissant, éclairèrent çà et là d'une lueur timide les ténèbres de l'iniquité sociale, mais ce fut tout. En dépit des interdictions et des menaces, l'esclavage garda sa cruauté les bains publics leur promiscuité obscène, le célibat ses vices égoïstes, le mariage sa stérilité coupable, la plèbe ses passions dégradantes. On ne peut pas même dire que la descente de la société sur la pente de la corruption ait été enrayée pendant le siècle des Antonins. Et, de fait, cela n'était pas au pouvoir d'un homme, cet homme fût-il Empereur.

Bien que divinisé, le pouvoir impérial n'échappait pas aux lois générales qui régissaient la marche de la société romaine. Il faisait partie de cette société, il en subissait l'impulsion, il en exprimait les tendances, et il était d'autant plus fort qu'il se sentait plus en conformité d'allure et de direction avec le grand corps dont il était la tête. Quant à vouloir l'entraîner en sens contraire ou à s'opposer à l'irrésistible courant de l'esprit public, c'était folie d'y penser, c'était folie de l'entreprendre. Lorsque la grande voix de la multitude s'était élevée pour notifier ses volontés au maître, c'était à lui de céder, à moins d'être emporté. Les Empereurs les plus despotiques se rendaient compte de cette nécessité et avaient soin de s'y conformer. On en trouve une preuve flagrante dans l'affaire des chrétiens, où le rôle des princes les plus équitables fut le même que celui de Pilate. Ils virent avec répugnance couler le sang des innocents, mais ils laissèrent faire,

parce que la plèbe réclamait leur mort, et ils méritèrent tous cette apostrophe qu'un apologiste chrétien a lancée au meilleur d'entre eux : « N'es-tu donc le chef de ton peuple que pour le suivre (1)? » Une telle situation explique l'air de mélancolique résignation qui règne sur les traits de Marc Aurèle : captif du trône, il devait se sentir tout-puissant pour le mal, paralysé pour le bien. Était-ce la peine d'être le souverain du monde?

Au surplus, à supposer que les Empereurs eussent été assez forts pour entreprendre une réforme, elle aurait dû commencer par le pouvoir impérial lui-même, et aucun d'eux n'y aurait consenti. Les plus sages, sous ce rapport, ne valaient pas mieux que les plus fous. L'absolutisme était le seul idéal des uns et des autres, et si les Antonins s'imposèrent une certaine mesure dans l'usage du pouvoir absolu, ils n'entendirent pas que ce pouvoir lui-même en eût une. Comme les plus détestables tyrans, ils favorisèrent le débordement des vices publics et mirent obstacle à l'exercice d'une légitime liberté. C'est l'économe Vespasien qui a bâti la prodigieuse enceinte du Colysée; c'est le doux Titus qui a livré aux bêtes fauves deux mille cinq cents prisonniers juifs dans l'amphithéâtre de Césarée; c'est le vertueux Marc Aurèle qui, du fond de sa tente aux bords du Danube, se préoccupe des distractions du peuple de Rome et proteste de sa sollicitude paternelle pour les plaisirs populaires. Trajan, le plus grand des empereurs romains, était aussi le plus jaloux de son autorité ; il ne tolérait pas l'existence de corporations indépendantes ; il fut l'auteur du régime de tutelle financière auquel furent soumises, pour leur malheur, les communes italiennes; il donna une extension démesurée à la funeste institution des congiaires, et pendant les cent vingt-trois jours que

(1) Méliton dans les fragments traduits du syriaque (Otto, *Corpus apologet. christian. sæc. secundi*, frg. 10, p. 430).

durèrent les fêtes de son triomphe, dix mille gladiateurs et onze mille bêtes fauves furent immolés aux plaisirs du peuple romain. Le rôle vraiment efficace et décisif fut joué non par eux, mais par les princes qui surent se mettre résolument à la tête du mouvement social pour l'accélérer, sans se préoccuper de ses conséquences. Parmi ceux-ci, une place tout à fait exceptionnelle doit être faite à Dioclétien, qui, en donnant au césarisme ses formes solennelles, mit le sceau à l'œuvre d'Auguste. Avec lui, l'évolution déifique atteignait sa phase définitive et suprême. Au sommet du monde, un dieu impérial habitait, avec un petit peuple d'élus, le paradis de la félicité romaine, et le reste du genre humain, condamné pour toujours à la géhenne du travail et de la souffrance, s'épuisait à répandre ses sueurs et son sang.

Tel est le dernier mot de la civilisation antique. Au fur et à mesure qu'elle a développé le principe de mort sur lequel elle repose, elle apparaît de plus en plus contraire à sa mission divine, et elle n'est plus, à la fin, qu'un immense agent de destruction, qui, après avoir tout détruit, finit par se détruire lui-même. L'humanité, qui s'est livrée à elle sur la foi de ses promesses de déification, sort en gémissant du rêve enchanteur dont elle s'est laissé bercer pendant des siècles : elle a perdu à la fois le ciel et la terre, et il ne lui reste plus d'autre espérance que celle de disparaître dans le néant.

Sources.

Historiens. — La pauvreté des sources historiques pour la période impériale est un des signes les plus remarquables de l'indigence intellectuelle qui le caractérise.

Un seul historien de cette époque mérite d'être placé au rang de ceux qui ont écrit dans le siècle de César et d'Auguste : c'est Tacite, qui est peut-être le plus grand de tous. Ses *Annales* allaient de la mort d'Auguste à celle de Néron (14-68) et *ses Histoires*, de

l'avènement de Galba à la mort de Domitien (69-96) : il avait donc raconté tout le premier siècle de l'Empire. Malheureusement nous avons perdu les parties relatives au règne de Caligula, au commencement de celui de Claude, à la fin de celui de Néron, ainsi qu'aux règnes de Vespasien (sauf la première année), de Titus et de Domitien. On peut ajouter à ces ouvrages la précieuse biographie de son beau-père Agricola.

Suétone ne nous dédommage qu'insuffisamment de la perte d'une partie de l'œuvre de Tacite, par ses biographies des *Douze Césars* (de César à Domitien).

Après lui, il faut descendre jusqu'au troisième siècle pour retrouver des historiens de l'Empire; encore sont-ce deux Grecs. Dion Cassius avait écrit l'histoire de Rome depuis son origine jusqu'en 229 ; de ce livre, extrêmement mutilé, les deux fragments les plus importants sont consacrés, le premier, aux derniers temps de la République et au commencement de l'Empire (l. 36 à 60) ; l'autre, aux événements qui s'écoulèrent de 216 à 219.

L'ouvrage d'Hérodien est conservé en entier : il va de Commode à Maximin (180-238).

La chute a été profonde de Tacite à Hérodien ; elle ne l'est pas moins de Suétone à l'*Histoire Auguste*. Sous ce titre, on a compris les biographies impériales composées par six auteurs qui racontaient les règnes de tous les Empereurs depuis Adrien jusqu'à Numérien (117-284); on a perdu les biographies des Empereurs Philippe, Decius, Gallus et Valérien (224-260).

Voilà, en y comprenant les fragments recueillis par H. Peter *(Historicorum Romanorum fragmenta,* Leipzig, 1883), tout ce qui reste de la littérature historique de l'Empire. On se fera une idée de son insuffisance quand on saura que, pour le règne de Trajan, le plus grand de tous les Empereurs, nous sommes réduits au *Panégyrique* de ce prince par Pline le Jeune et à quelques fragments informes. Il n'en sera que plus nécessaire de recourir aux documents indirects, qui reflètent la vie romaine avec autant de fidélité et plus de couleur que la majorité des historiens : tels sont notamment les traités moraux de Sénèque, les satires de Juvénal, les lettres de Pline le Jeune, les épigrammes de Martial, les romans de Pétrone (*Satyricon)* et d'Apulée (*Métamorphoses)*, enfin le traité critique intitulé : *De causis corruptæ eloquentiæ*, et le pamphlet de l'*Apokolokyntose*. Les mémoires de Marc-Aurèle et le manuel d'Épictète marquent le point culminant atteint par la philosophie morale du paganisme.

En dehors des monuments littéraires proprement dits, il nous reste une grande quantité d'autres documents antiques dont l'en-

semble surpasse, par la richesse et par la sureté des informations, tout ce que nous ont laissé les écrivains. On peut les grouper en quatre classes :

A. Monuments législatifs. En ce qui concerne les lois et documents législatifs antérieurs, il en a été recueilli un grand nombre dans le *Corpus juris civilis* de Justinien (éd. Mommsen, Krueger et Schœll) ; le reste a failli périr entièrement, grâce aux mesures mêmes prises par cet Empereur pour garantir l'autorité de son recueil. Parmi les travaux des légistes antérieurs à Justinien et qui ont disparu également devant cette compilation officielle, il faut citer surtout les *Institutions* de Gaius, qu'on trouve avec d'autres documents antérieurs à Justinien dans la *Collectio librorum juris antejustiniani* de Krueger, Mommsen et Studemund, 3 vol., Leipzig, 1878-1890, dans Huschke, *Jurisprudentia antejustinianea*, 3e édit. Leipzig, 1879, et aussi dans Bruns, *Fontes juris romani antiqui*, Fribourg en Brisgau, 6e édit., 1895, et dans Girard, *Textes de droit romain*, 2e édit. Paris, 1895.

B. Inscriptions. Elles sont rassemblées par les soins de l'Académie de Berlin et classées géographiquement dans le gigantesque recueil intitulé : *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin, 1862 et années suivantes, comprenant actuellement quinze volumes. En attendant que l'ouvrage soit terminé, on se servira utilement, pour les pays qui n'y figurent pas encore, c'est-à-dire pour une partie de l'ancienne Gaule et pour la Germanie, de quelques recueils spéciaux tels que : Brambach, *Corpus Inscriptionum Rhenanarum ;* de Boissieu, *Inscriptions de Lyon,* Lyon, 1846 : Allmer, *Musée de Lyon,* 5 vol., Lyon, 1888-1892 ; C. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, 1887-1890 ; Mommsen, *Inscriptiones confœderationis helveticæ latinæ,* Zurich, 1854.

Une revue périodique, l'*Ephemeris Epigraphica,* est destinée à tenir le recueil à la hauteur des progrès quotidiens de la science, en éditant les inscriptions découvertes dans les divers pays depuis la publication des volumes respectifs du *Corpus*. Depuis 1888, M. Cagnat réunit chaque année les inscriptions nouvellement découvertes dans l'*Année épigraphique*.

Il y a quelques textes épigraphiques qui sont de véritables pages d'histoire ; tel est le célèbre monument d'Ancyre, où Auguste a consigné le récit de son règne : il a été publié par Mommsen sous ce titre : *Res gestæ divi Augusti ex monumentis ancyrano et apolloniensi,* 3e édit. 1883, petite édition, par C. Peltier.

C. Monnaies. La science de la numismatique romaine a eu pour créateur Eckhel, *Doctrina numismatum veterum*, Vienne, 1792-1798, 8 vol. in-4°.

Le recueil le plus complet est celui de Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, Paris, 1859-62, 7 vol. in-8° ; il a été refondu par Babelon, Paris, 1888-92.

D. Documents géographiques. On a conservé plusieurs itinéraires, dont les plus importants sont celui d'*Antonin* et celui de *Bordeaux à Jérusalem ;* ils ont été publiés dans une nouvelle édition par Parthey et Pinder (*Itinerarium Antonini et Hierosolymi ex libris manuscriptis,* Berlin, 1848).

La *Table de Peutinger*, qui est du troisième siècle, est surtout une carte routière ; elle complète ou rectifie les itinéraires. L'édition commencée en 1869 par Ernest Desjardins est restée interrompue par la mort de l'auteur ; une nouvelle édition a été publiée K. Miller, Ravensburg, 1888.

Plusieurs géographes ont décrit le monde romain. Ce sont : au premier siècle, Strabon, Pomponius Mela, et Pline l'Ancien dans son encyclopédie intitulée : *Naturalis historia;* Ptolémée, qui écrit au second, leur est fort inférieur. Les autres se trouvent dans le recueil de Riese, *Geographi latini minores*, Francfort, 1878.

CHAPITRE II

LE MONDE GERMANIQUE

Par delà les frontières septentrionales de l'Empire, sur l'autre rive du Rhin et du Danube, s'étendait l'Europe barbare. Toute cette partie du monde était restée étrangère aux jouissances et aux misères de la civilisation universelle, et elle devait le rester toujours. Les généraux romains, en y pénétrant, rencontraient les divinités qui leur ordonnaient de rebrousser chemin, et Auguste, instruit par des revers inattendus, avait placé les limites de l'Empire à l'entrée de la Germanie. Le cours d'un fleuve séparait à cet endroit deux sociétés que les destinées semblaient rapprocher l'une de l'autre, et qui pourtant n'apprenaient à se connaître que sur les champs de bataille. Tout, d'ailleurs, était opposition entre elles, et le Romain que le désespoir ou le hasard faisait échouer au milieu des peuplades germaniques devait être saisi du tableau qui s'offrait à ses yeux.

C'était un lugubre séjour que celui de la Germanie. Là, sous un ciel sombre, des vents froids et humides semblaient tordre éternellement les lourds nuages, qui se dégorgeaient en flots de pluie alternant avec des avalanches de neige. Une mer orageuse et perfide, qui ne respectait pas ses propres rivages, disputait à ses riverains jusqu'au sol qu'ils foulaient sous leurs pieds et opposait comme une zone de tempêtes aux flottes qui vou-

laient aborder ces tristes contrées. Des forêts impénétrables, s'étendant aussi loin que le regard pouvait porter, donnaient à l'horizon un aspect terrible et mystérieux, qui jetait l'épouvante dans l'âme du voyageur. La terre, rebelle à la culture, ne lui rendait que des récoltes maigres et des fruits acides ; l'automne avec ses sourires et ses richesses y était ignoré ; on y comptait les jours par nuits et les années par hivers. Que pouvaient-ils faire de la vie, les hommes que le courroux des dieux avait relégués là, ces hommes qui n'avaient ni spectacles, ni acteurs, ni courtisanes, qui ne savaient même pas ce que c'était qu'une ville et qui, mal nourris, à peine vêtus, logeaient dans des ombres tanières qu'ils partageaient avec leur chétif bétail? Certes, au milieu de la tristesse et de l'ennui de ces mornes régions, il devait être dur de se rappeler le ciel éclatant de l'Italie, ses cités opulentes, ses campagnes ensoleillées, toujours pleines de couleurs et de parfums, son existence assaisonnée par toutes les voluptés et embellie par tous les attraits des lettres et des arts. Aussi les enfants du Midi ne pouvaient-ils pas comprendre qu'une race humaine se fût spontanément choisi une patrie si différente de la leur, et leur plus grand historien, pour expliquer ce phénomène, recourait à la supposition que les Germains avaient poussé sur leur sol comme les chênes dans la forêt (1).

Pourtant, dans les derniers siècles, la félicité romaine avait engendré de trop amères déceptions pour que les habitants de l'Empire ne fussent pas amenés à envisager d'un autre œil la société barbare. Plus d'un Romain dut éprouver un singulier sentiment de bien-être lorsque, au sortir de la fournaise ardente du monde civilisé, il respirait pour la première fois les bouffées d'air frais et pur

(1) Tacit., German., c. 2.

que lui envoyaient les forêts de la Germanie. Là, le malheureux paysan cessait d'être poursuivi par l'implacable publicain, et le décurion aux abois trouvait le seul asile qui le protégeât contre la rapacité du fisc. Là, le riche patricien n'avait plus à trembler devant l'œil soupçonneux du maître ou devant la langue empoisonnée du délateur, et le regard de l'honnête homme n'était plus continuellement souillé par le spectacle des mœurs infâmes de ses concitoyens. Une fois le Rhin franchi, on eût dit qu'un coup de baguette magique faisait disparaître en un clin d'œil toute la fantasmagorie de la civilisation, pour replacer l'homme en face de la nature, seul avec sa faiblesse et sa pauvreté, mais aussi avec sa liberté et son esprit d'initiative. On ne savait là ce que c'était qu'un citoyen ou un magistrat, mais tout le monde y avait pleinement conscience de sa qualité d'homme et de guerrier. Redoutable seulement pour les lâches, mais secourable et tutélaire pour les braves, l'immense forêt étendait ses verts ombrages sur des hommes énergiques et aventureux, qui vivaient dans ses flancs et couraient dans ses sentiers, pêle-mêle avec les animaux qu'ils combattaient. C'était là la vie de nature, la vie la plus rapprochée de cet état idéal dans lequel la philosophie païenne se figurait l'humanité primitive, alors qu'il n'existait encore ni propriété, ni société, et qu'il n'y avait pas de lois, parce qu'il n'y avait pas de vices.

Ce monde septentrional s'étendait depuis les confins de l'Empire jusqu'à ces régions vagues au delà desquelles l'imagination des anciens devinait encore quelque chose, mais ne connaissait plus rien. Plusieurs grandes familles de peuples vivaient à l'aise dans les plaines immenses qui s'étendent, presque sans interruption, depuis les rivages de la mer du Nord jusqu'aux frontières de la Chine. Tout le pays compris depuis cette mer jusqu'au Danube et

depuis la Vistule jusqu'au Rhin, qui peut être considéré comme le cœur de l'Europe, servait de patrie à la plus connue et à la mieux douée de ces races : celle des nations germaniques. De bonne heure, et probablement dès les premiers jours de son immigration, elle s'était répandue encore sur les îles et les presqu'îles de la mer du Nord, et avait fait retentir, jusque sous les cieux du pôle, les accents de la même langue qui frappait l'oreille des Grecs sur les bords de l'Ister. Mais les peuples établis dans ces contrées lointaines, isolés du reste de la terre, ne mêlèrent jamais leurs destinées avec celles de leurs frères méridionaux, et semblent avoir perdu de bonne heure jusqu'au souvenir de la fraternité primitive. Les Scandinaves formèrent donc comme un monde à part, que Rome ne connut jamais, et qui, fermé et caché pendant des siècles, réservait à une civilisation nouvelle les terreurs et les désastres d'une nouvelle invasion des barbares. Derrière les Germains, le long de la Baltique et dans les vastes campagnes de la Russie actuelle, la famille des peuples slaves déployait ses innombrables et mobiles tribus. Plus loin encore, ne recevant plus même un rayon de la civilisation qui brillait sur le bassin de la Méditerranée, se mouvaient dans les ténèbres ces êtres hideux et maudits en qui la superstition reconnaissait à peine quelque chose d'humain. C'étaient les Mongols, race de cavaliers sauvages apparaissant et disparaissant comme la tempête, et ne vivant que pour détruire. Tous ces peuples, comme les ombres entrevues par Énée dans les enfers, devaient successivement, au jour marqué par la Providence, apparaître sur le théâtre du monde pour y jouer leur rôle tantôt glorieux, tantôt néfaste, et, depuis longtemps, poussés par une force inconnue vers les beaux rivages de la Méditerranée, ils avançaient avec une lenteur formidable sur l'Empire romain.

Cependant, un voile mystérieux couvrait aux yeux des peuples classiques la vie et l'avenir de la société barbare, et l'indifférence mêlée de mépris qu'ils professaient pour tout ce qui était étranger contribuait à les entretenir dans leur longue ignorance. Pour les Grecs, le monde habitable finissait au Danube ; au delà, c'était l'Hyperborée, c'est-à-dire la région polaire, avec ses ténèbres et ses fantômes. Les explorateurs qui, comme Pythéas de Marseille, étaient capables de fournir quelques notions plus exactes, étaient trop rares et avaient trop peu d'autorité pour modifier considérablement l'opinion reçue. Pendant le plus beau siècle de la civilisation hellénique, on ne cessa de confondre les Germains et les Gaulois, et Hérodote lui-même, le plus curieux et le plus érudit des Grecs, plaçait la source du Danube dans les Pyrénées (1). Rome, qui adopta la défectueuse géographie de ses précepteurs grecs, ne dut qu'à ses propres revers d'être mieux renseignée. Ses notions sur les Germains acquirent un peu plus de nettetéle jour où, pour la première fois, ses invincibles légions furent taillées en pièces ou dispersées sans combat par ces nouveaux adversaires. Lorsque les contemporains de Marius virent apparaître ces hommes gigantesques, demi-nus, aux moustaches rousses et aux yeux bleus, dont la fabuleuse intrépidité se jouait des périls et défiait la mort, alors ils conçurent pour les guerriers germaniques cette épouvante dont on ne parvint plus à se débarrasser à Rome. On les craignait avant de les connaître ; le jour où on les connut, on eut des raisons pour les craindre davantage.

A dire vrai, la pensée romaine ne parvint jamais à faire le tour du monde barbare, et ses limites précises lui échappèrent toujours. Au plus beau siècle de l'Empire,

(1) Herodot., II, 33.

des écrivains sérieux prenaient la peine de mentionner, comme existant vers les confins de la Scandinavie, des hommes à pieds de cheval et à oreilles immenses couvrant tout le corps (1). Tacite lui-même ne se figure-t-il pas, au delà de la Germanie, des régions plus fertiles, qui seraient la patrie de l'ambre jaune, et, dans la description qu'il fait des Chauques, ne peut-on pas trouver comme une vague réminiscence des poétiques Cimmériens du vieil Homère (2)? Aussi, quoi d'étonnant si, réduits aux renseignements insuffisants de l'antiquité, les historiens modernes éprouvent de la peine à tracer de la Germanie primitive un tableau qui satisfasse complètement l'esprit? Quelque précieux résultats que la critique de ce siècle soit parvenue à joindre aux informations des anciens, il y a des traits qui ont disparu entièrement, et il faudra bien, quoi qu'il en coûte à une légitime curiosité, que nous sachions les ignorer.

Au fond, ils étaient frères des Romains, ces farouches barbares que les Romains redoutaient si fort. Ils étaient issus des mêmes ancêtres et ils venaient de la même patrie. Comme eux, ils descendaient de ces hauts plateaux de l'Asie centrale où la plupart des nations civilisées ont eu leur berceau. Ils y avaient vécu longtemps avec eux et ils en avaient emporté, au jour de l'émigration, un fonds commun d'aptitudes, de traditions et de coutumes, dont on peut encore aujourd'hui constater les vestiges de part et d'autre, sous la poussière des siècles accumulés. Mais lorsque, pour la première fois, après une séparation de plus de mille ans, ils se retrouvèrent face à face et les armes à la main, parmi les brumes de l'Europe septentrionale, les traces de cette fraternité primitive n'étaient plus reconnaissables. Il y avait entre eux toute la diffé-

(1) Pompon. Mela, de Chorogr., III, 6.
(2) Tacit., German., c. 45 et 35.

rence qui sépare deux âges l'un de l'autre. Sous le ciel éclatant du Midi, les fruits de la civilisation avaient mûri plus vite, et les peuples du monde méditerranéen avaient déjà atteint une florissante maturité alors que les Germains présentaient encore l'image d'une société dans l'enfance. Soit que la seule action du climat suffise pour rendre compte de cette différence d'allure, soit que le rameau gréco-latin eût, sous le rapport politique, des tendances spéciales, l'idée de l'État s'était développée chez lui au point d'y produire la plus vaste et la plus concentrée de toutes les sociétés humaines, pendant que, chez les Germains, la farouche indépendance de la personnalité, incapable de sacrifier aucun de ses droits, continuait d'être un obstacle à la formation d'une véritable société civile.

Au moment où commença leur long duel avec l'Empire, les Germains n'avaient pas encore entièrement franchi la dernière étape qui devait les acheminer de la vie nomade à la vie sédentaire; ils sortaient à peine de l'état patriarcal pour évoluer vers la forme politique. Leur constitution sociale offrait un mélange d'éléments hétérogènes et même incompatibles. Les uns, qui appartenaient au passé, travaillaient à perpétuer la situation patriarcale de la nation; ils étaient toujours vigoureux, mais ils semblaient avoir perdu la puissance de se reproduire. Les autres, informes encore, mais pleins de sève, contenaient l'avenir et tendaient à l'organisation de la société d'après un plan politique. Ces derniers continuaient à se développer incessamment, et, chaque fois qu'au cours des siècles un observateur se présente, il nous permet de constater les progrès de certains organismes que son prédécesseur ignorait, ou qu'il avait trouvés à l'état d'embryon. De César à Tacite, de Tacite à Ammien Marcellin, il y a ainsi, dans les institutions germaniques, comme trois phases successives d'un

développement qui a pu être accéléré par des influences extérieures, mais dont la raison d'être se trouvait au cœur de la nation elle-même.

Les traces de la vie nomade sont nombreuses encore, bien que l'on ait déjà commencé à prendre racine au sol par la pratique de l'agriculture et par un essai de propriété individuelle. La répartition des peuplades sur la surface de la Germanie ne semble avoir rien de définitif. Au moindre choc, au moindre caprice, on les voit arracher les pieux qui soutiennent leurs maisons et, poussant devant eux leur bétail, s'en aller à la recherche de quelque demeure nouvelle. Le pays de ces barbares ressemble à un vaste échiquier dont toutes les pièces seraient dans une circulation perpétuelle. Certains peuples apparaissent tantôt ici, tantôt là, voyageant du nord au sud et de l'est à l'ouest, changeant de nom en même temps que de patrie, et déconcertant plus d'une fois l'œil de l'historien appliqué à les suivre dans le cours de leurs migrations. La Germanie de César n'est déjà plus celle de Tacite, et celle de Ptolémée est remplie de noms qui manquent chez l'un et chez l'autre. Quelle différence entre ces jeunes peuplades qui errent sous les forêts du Nord, poussées par leur génie aventureux, à la recherche de quelque séjour définitif qu'elles ne trouvent pas, et les nations sédentaires du monde classique, assises dès l'aurore des temps auprès de leurs foyers et de leurs autels, à l'ombre d'un *pomœrium* dont la religion a consacré l'enceinte immuable !

Au milieu de ce va-et-vient continuel, tous les liens nationaux devaient se détendre, et toutes les masses un peu considérables se désagréger. Aussi n'existait-il pas d'unité parmi les nombreux peuples qui se partageaient le sol de la Germanie. A la vérité, ils avaient gardé, dans leurs légendes mythologiques, le souvenir de leur origine commune, et l'identité des mœurs, des croyances et du

langage créait entre eux des affinités dont ils avaient au moins le sentiment. Mais, à part quelques pratiques religieuses qui, tous les ans, réunissaient autour du même autel un certain nombre de peuplades voisines, il n'y avait aucune institution qui pût conserver et raviver la notion de la fraternité primitive. Il n'existait pas même de nom national pour désigner tout le groupe germanique et pour affirmer son unité vis-à-vis de l'étranger. Du reste, on n'en éprouvait pas le besoin. Même en face de l'ennemi commun, même aux jours les plus critiques pour l'indépendance de tous, le sentiment de la solidarité ne s'éveillait pas avec assez d'énergie pour réunir tous les efforts dans une même résistance. Il y eut toujours un parti romain en Germanie ; au sein des nations les plus fières, Rome comptait des alliés qui ne se croyaient pas déshonorés par leur pacte avec l'ennemi de la race. La tendance barbare qui travaillait à ramener les limites de la société le plus près possible de l'individu agissait ici avec toute sa force et maintenait dans l'isolement les fractions éparses de la grande famille germanique.

Cependant, un premier pas est déjà fait dans la voie du progrès. La forme patriarcale pure, dans laquelle toute l'organisation sociale est bornée à la société naturelle de la famille, ne régit plus exclusivement la vie publique du Germain. A côté du principe patriarcal, qui fait découler les rapports hiérarchiques entre les hommes de ceux qu'a créés la naissance, on en voit surgir un plus compréhensif, qui fond tous les groupes familiaux dans l'unité supérieure de la nation. Ce principe nouveau, c'est le principe territorial, qui remplace les liens du sang par ceux de la cohabitation et qui prend pour base de la vie commune cette réalité idéale et féconde, la patrie. Il ne se faisait pas encore valoir avec toute l'énergie qu'il devait acquérir par la suite, parce que l'occupation du sol

n'avait pas un caractère assez définitif pour devenir le lien puissant et doux entre le peuple et la terre, entre l'homme et l'homme. Néanmoins, l'idée de nation était née, et elle vivait dans des institutions qui ne découlaient en rien de l'idée de famille. Les deux sociétés, la famille et la patrie, existaient côte à côte : il faut voir comment elles se partageaient le passé et l'avenir des peuples germaniques.

La famille continuait d'avoir la forte cohésion des sociétés créées par la nature et non encore entamées par les législations humaines. Chaque famille était comme une petite nationalité spontanée, dont l'indépendance était sous la garantie de la tradition et des mœurs publiques. Une solidarité sacrée reliait entre eux tous ceux dont les veines étaient remplies du même sang. Serrés les uns contre les autres, ils s'établissaient ensemble sur le même sol, se rencontraient tous les jours dans les mêmes réjouissances et pour les mêmes intérêts, marchaient côte à côte à la guerre, combattaient, triomphaient et mouraient ensemble. Vis-à-vis de ceux qui n'en faisaient point partie, la famille avait le caractère d'une ligue tour à tour offensive et défensive, dont chaque membre individuellement était sous la protection de tous. Elle ne laissait pas toucher aux siens ; elle n'aliénait entre les mains de personne son droit de les défendre ou de les venger. L'un d'eux avait-il été l'objet d'un attentat, elle se levait tout entière et poursuivait à main armée la répression du délit sur l'offenseur et sur sa famille. Celle-ci résistait-elle, c'était la guerre, et une guerre qui, à part l'exiguïté de son cadre, avait les mêmes caractères que les conflits entre les peuples.

La guerre imposait à tous les membres de chaque famille des obligations auxquelles ils ne pouvaient se soustraire. Chacun devenait de part et d'autre le champion

des siens, sans se préoccuper de la justice absolue de la cause pour laquelle il combattait. Il y apportait toute l'atrocité que donnent les mœurs barbares, augmentée encore par l'animosité particulière des querelles où les adversaires se connaissent et se haïssent personnellement. Toutefois, le sentiment de la dignité personnelle et une certaine notion d'équité se faisaient jour au milieu du déchaînement des passions, et il existait dès lors un code de l'honneur qu'on ne violait pas impunément. Attaquer quelqu'un sans l'avoir défié, ou le tuer en secret, était un acte de félonie que l'opinion flétrissait à l'égal d'un assassinat. Il était défendu de cacher le cadavre de sa victime et de se dérober à la responsabilité ou à la gloire du meurtre dont on était l'auteur. L'homme qui se respectait attachait le corps de l'ennemi tué à des crocs devant son logis, en guise de trophée, et se tenait prêt à rendre raison à tout venant. Cela ne tardait guère, car chacun ressentait avec une égale vivacité l'outrage fait à lui-même ou aux siens, et c'était un devoir sacré de tirer satisfaction du sang versé. Pour le barbare, le sang seul expiait le sang, et on ne satisfaisait la victime qu'en rendant à l'offenseur outrage pour outrage. Cependant la nécessité, et aussi ce sentiment d'humanité qui, dans les natures les plus incultes, s'endort plutôt qu'il ne s'éteint, avaient introduit, dans les rapports entre familles, un point de vue plus favorable aux relations sociales. L'outrage pouvait être couvert, selon la métaphore barbare, par un dédommagement proportionné, et, dans ce cas, la paix était rétablie entre les deux parties belligérantes. Cette manière d'obtenir justice avait, aux yeux des Germains,quelque chose de moins noble et de moins fier que la vengeance, et, sollicité d'accepter la *composition,* plus d'un répondait qu'il ne voulait pas porter dans sa bourse le sang de son père ou de son fils. Le droit de guerre

privée subsistait donc tout entier à côté des moyens qui en conjuraient l'usage, et la famille, juge souverain de son honneur et de ses intérêts, gardait toute sa liberté de choix entre une guerre aléatoire et une satisfaction certaine. Le moment n'était pas encore venu où on la dépouillerait de son privilège dans l'intérêt supérieur de la paix publique.

On le voit, c'est un rôle immense qui était réservé à la famille. Dans le chaos orageux de la société barbare, elle était le seul milieu où l'individu trouvât quelque repos et quelque charme. Toujours combattu ou menacé au dehors, il pouvait, rentré parmi les siens, suspendre ses armes auprès de son foyer et dormir en paix sur la foi de l'affection de ses proches. Malheur à celui que le hasard ou ses fautes avaient privé ou exclu de cet asile tutélaire ! Son isolement était si plein de tristesse et de dangers, qu'il ressemblait à un proscrit ; sans ressource contre les menaces et les outrages, il pouvait être maltraité ou tué impunément, n'y ayant personne pour le défendre. Aussi les légendes nous montreront-elles Clovis lui-même, le plus puissant des monarques germaniques, se lamentant d'être sans famille, c'est-à-dire, tout roi qu'il était, sans protection pendant la vie et sans vengeance après la mort (1).

Mais, malgré l'extraordinaire vitalité qu'elle continuait de déployer, la famille avait perdu plusieurs des traits essentiels qu'elle porte dans le régime patriarcal. Si haut qu'on remonte, on ne trouve pas de scheikh dans la société germanique, et la famille, qui est toujours une société très forte, a cessé d'être une monarchie indépendante. Les liens naturels qu'elle nouait entre ses divers membres n'avaient plus le caractère indestructible et inviolable

(1) Gregor. Turon., Hist. eccl. Franc. II, 42.

qu'ils possédaient à l'origine. Quiconque trouvait la solidarité de la famille trop onéreuse pouvait s'en affranchir au moyen d'une cérémonie symbolique, par laquelle il rompait tout lien avec elle pour aller, où il lui plaisait, constituer une famille à lui seul. Il est bien probable que ce cas se sera présenté rarement, mais enfin, on le prévoyait, ce qui suffit pour montrer qu'un esprit nouveau se faisait jour et que la famille n'était pas la seule société possible. Sorti de son sein, on restait membre de la grande société nationale, et, bien que l'atmosphère en fût moins dense et moins chaude, elle existait pourtant et prenait chaque jour plus de consistance. Cette société, née du principe territorial, se superposait à toutes les familles, les réunissait dans une sphère plus haute et les habituait à des groupements déterminés par des intérêts supérieurs. Ces groupements étaient de diverses catégories et s'étageaient les uns au-dessus des autres, depuis les plus petits, qui étaient d'ordre agricole et économique, jusqu'aux plus grands, qui revêtaient le caractère d'une société politique véritable. Avec eux apparaissent dans l'histoire des nations germaniques ces éléments nouveaux dont il a été question plus haut, et que nous allons définir et démêler.

Les familles ne vivaient pas isolées : elles se groupaient localement pour l'exploitation collective d'une partie déterminée du sol. Il se formait ainsi des communautés agricoles composées ordinairement d'un certain nombre de familles qui formaient, par leur cohabitation même, comme une grande famille territoriale, dans laquelle le voisinage tenait lieu de parenté. Le sol avait pris la place du sang comme lien social, à peu près comme dans les tribus fictives des peuples de l'antiquité classique, qui se croyaient issues d'un ancêtre commun alors qu'elles devaient leur existence simplement à la cohabita-

tion. La communauté agricole peut donc être considérée comme l'élément capital de la transformation de la société patriarcale des Germains en une société politique. Le domaine occupé par cette société rurale était une conquête réalisée par le fer et le feu, comme dans une espèce de guerre, sur la forêt universelle : c'était une clairière dont les limites s'étendaient ou se rétrécissaient dans la mesure des besoins et des progrès de la communauté. Généralement, elle était fort vaste, car, dans l'état embryonnaire de l'agriculture germanique, on gaspillait beaucoup de terrain et, de plus, la prépondérance du régime pastoral nécessitait un territoire fort étendu pour l'entretien du bétail. Tout le sol était occupé collectivement et restait en commun entre les membres de l'agglomération : seul, l'emplacement destiné à l'habitation des familles devenait l'objet de la propriété privée. Chaque chef de ménage s'établissait où il lui plaisait, choisissant au gré de son humeur capricieuse l'endroit qui devait recevoir sa hutte en bois ou en torchis, qui n'avait ni fenêtre ni cheminée, et qui se laissait édifier ou démolir en aussi peu de temps que la tente du nomade. Les habitations contiguës étaient ignorées de ces hommes que tourmentait la passion de l'indépendance : le grand point, c'était d'avoir autour de soi le plus d'air et d'espace possible, et de pouvoir circuler en toute liberté dans son domaine sans être gêné par le voisin. Ainsi, isolées au milieu de leurs pourpris et éparpillées, dans un désordre pittoresque, au centre d'une vaste clairière, les rustiques demeures des barbares offraient l'aspect d'une espèce de campement à long terme. Nos villages d'aujourd'hui, avec leurs agglomérations compactes, serrées autour d'un clocher, sont bien loin de donner une idée de ces installations primitives, mais on en retrouve une image affaiblie dans certaines localités de la Westphalie, terre germanique par excel-

lence, où les vieilles mœurs se sont conservées en partie avec leur poésie sauvage et leur pénétrant parfum d'antiquité. Telle était la forme que prirent à leur origine et que gardèrent bien longtemps les premiers villages ; elle avait un charme exquis pour des hommes encore à moitié nomades, et il fallut bien du temps pour qu'on se décidât enfin à y renoncer. Encore en plein moyen âge, le droit germanique rangeait la maison parmi les biens mobiliers, comme s'il eût voulu consacrer le souvenir du temps où elle n'était qu'un chariot qui circulait à la suite des armées sur tous les champs de bataille de l'Occident.

Quant au sol, si on ne s'était pas encore avisé de le partager définitivement entre les divers occupants, on commençait cependant à faire une petite place à la propriété individuelle au milieu de l'occupation collective. Tous les ans, la communauté agricole mettait en culture une partie déterminée du territoire commun : on la divisait en autant de lots qu'il y avait de ménages participants, et on les leur distribuait à titre temporaire. Chacun exploitait pour son compte le lot qui lui était assigné et dont il était, pour ainsi parler, le propriétaire à terme. La culture était d'ailleurs fort rudimentaire ; on se bornait à brûler la surface du sol et à y jeter ensuite la semence. Comme tous les procédés d'exploitation rurale étaient inconnus, on ne tardait pas à en épuiser promptement toutes les ressources végétales et on l'abandonnait bientôt pour opérer de manière identique sur une autre zone du même territoire. C'est ainsi qu'en un certain nombre d'années on faisait le tour du domaine commun, dont on soumettait successivement tout le sol labourable à la charrue. La plus grande partie du terrain défriché restait inculte et servait de pâturage commun au bétail. Celui-ci constituait la richesse du barbare et lui procurait sa principale alimentation. Les campagnes, encore à moitié

sauvages, étaient animées par d'innombrables bêtes à cornes éparpillées à travers les pâturages, et de grands troupeaux de porcs s'engraissaient de glands et de faînes, pendant plusieurs mois de l'année, sous les verts ombrages de la forêt. Celle-ci, vaste et profonde comme la mer, mais plus mystérieuse, formait la limite naturelle qui isolait les divers groupes ruraux les uns des autres, et il arrivait rarement qu'en circulant avec leurs troupeaux à travers ses solitudes, les pâtres d'un groupe fussent obligés de disputer à ceux d'un autre la paisible jouissance d'une riche glandée.

Pourtant, si la solitude était profonde, l'isolement n'était pas absolu. Un lien politique existait entre les divers groupes agricoles d'une même contrée et les réunissait dans l'unité plus vaste du canton. On ne saurait dire au juste d'après quels principes universellement reçus avait lieu ce nouveau groupement, et tout fait croire qu'on attachait une grande valeur à certaines combinaisons numériques, comme chez la plupart des peuples naissants ; mais, dans tous les cas, les chiffres qui représentaient le nombre des groupes ou des familles de chaque canton doivent avoir de bonne heure perdu leur réalité, par suite de la croissance naturelle de la société humaine, et ne plus s'être conservés qu'à titre purement nominal. Quoi qu'il en soit, le canton, que les Germains appelaient du nom de centaine, était chez eux l'unité politique, de même que le groupe agricole était leur unité économique. Le pouvoir y résidait au sein d'une famille dont l'origine remontait jusqu'aux dieux et qui l'emportait, par conséquent, sur toutes les autres en illustration et en pureté du sang. Nulle autre n'aurait pu, sans que le lustre de la nation elle-même ne fût terni, remplacer au premier rang cette dynastie traditionnelle, qui rattachait d'ordinaire son titre de posses-

sion aux origines de la nation elle-même. Chaque fois que le chef venait à disparaître, c'était dans ses rangs qu'on allait choisir son successeur, qui était pris parmi les plus capables et les plus dignes, sans qu'on se préoccupât d'observer un ordre de succession régulier. La dynastie seule était héréditaire, mais le souverain était électif, et le prestige de sa valeur personnelle devait s'ajouter à la naissance pour faire de lui le vrai chef de son peuple.

La vertu associante du principe politique n'avait pas épuisé toute son activité dans l'organisation des cantons. Souvent aussi, elle parvenait à en réunir plusieurs sous une autorité commune et à constituer de la sorte de véritables nations. Dans ce cas, les chefs de canton se subordonnaient à l'un d'entre eux, qui devenait leur chef à tous : eux-mêmes, tout en conservant leur autorité traditionnelle, agissaient sous ses auspices et, réunis autour de sa personne, ils lui constituaient une espèce de conseil. Tacite et après lui, la plupart des historiens ont réservé le nom de roi aux princes qui avaient sous leurs ordres des chefs de canton et ils ont désigné ces derniers sous le nom vague et incolore de chefs (*principes*) ; mais cette distinction, purement nominale, ne doit pas faire illusion sur le pouvoir des uns et des autres. Entre celui des rois et celui des chefs, il n'y avait qu'une différence d'extension, mais il était de même origine et il avait le même caractère, et ce n'est pas sans raison que, pour accentuer cette identité, l'érudition moderne a imaginé pour les chefs le titre de *rois de canton*. L'avènement de la royauté nationale à la place des cantonales était un progrès considérable de la vie publique : elle était l'expression caractéristique du sentiment de solidarité qui reliait entre elles les diverses fractions d'un même peuple et l'aboutissement suprême du travail de fédération qui les rapprochait les unes des

autres. Aussi, une fois qu'elle était éclose au milieu d'une peuplade, elle y restait comme la forme la plus haute et la plus complète de la vie publique. Elle avait beau disparaître, elle survivait dans les souvenirs, elle s'imposait comme une nécessité impérieuse dans les circonstances critiques, et les chefs temporaires que l'on mettait à la tête de la fédération n'étaient eux-mêmes que des espèces de vice-rois, en attendant que la nation retrouvât, au sein de la famille royale, un prince qui fût digne de devenir son véritable souverain.

Bref, de toutes parts, les cantons sortaient de leur isolement : réunis en fédération égalitaire ou groupés hiérarchiquement sous l'autorité d'un monarque, ils aspiraient à former des unités supérieures à eux-mêmes, et grâce à cette tendance, les peuples germaniques évoluaient peu à peu du régime patriarcal vers la vie politique. C'est là ce qui fait le grand intérêt de l'institution monarchique chez les barbares : elle était avant tout un élément de progrès social.

Au surplus, l'autorité royale n'avait pas encore acquis les formes immuables des institutions adultes : elle variait selon les divers peuples et aussi, au sein de chacun, selon le mérite personnel de l'homme qui l'exerçait. Celui-là cessait bientôt d'être le souverain effectif en qui les vertus royales ne brillaient pas d'un éclat extraordinaire. Dans celui qui les commandait, les barbares vénéraient moins le roi légitime qu'ils n'admiraient le héros : irrespectueux, insolents même envers le chef timide et faible, ils étaient toujours prêts à acclamer l'homme fort et puissant qui savait faire sentir sa volonté. Les limites flottantes du pouvoir royal se resserraient ou s'étendaient au gré de la personnalité du monarque. Aucune loi ne lui donnait l'autorité absolue, aucune loi non plus ne la lui contestait. Il pouvait la prendre à ses risques et

périls, après avoir tâté ses hommes et s'être rendu compte de ce qu'ils toléraient, à peu près comme ferait un dompteur. Avant tout, il fallait ménager leur orgueil et ne pas oublier que l'on commandait à des hommes libres. Sous ces réserves, la position du roi était éminemment glorieuse et respectée. Un prestige sans pareil s'attachait à sa famille et à lui-même. En tout, il était placé fort au-dessus des autres guerriers, il les dominait de toute la hauteur de la tête, et nul ne pouvait se comparer à lui. Sa personne était inviolable. Tout ce qui lui appartenait, hommes et choses, avait une valeur légale triple. Les jeunes gens les plus nobles et les plus braves aspiraient à l'honneur d'entrer à son service : serrés autour de lui, ils s'attachaient à sa personne par des engagements d'honneur et lui formaient une garde du corps qui montait parfois à quelques centaines d'hommes. Le barbare était fier d'avoir un roi superbe et resplendissant ; il lui offrait tous les ans des dons volontaires, il lui abandonnait une part prépondérante lors du partage du butin ; il l'entourait, en un mot, d'un éclat qui rejaillissait sur le peuple entier et d'une opulence qui retombait en pluie de largesses sur la tête des fidèles.

Ce que le roi était dans la nation, les chefs l'étaient dans leurs cantons respectifs. Comme lui issus du sang des dieux et choisis dans des familles sacrées, comme lui entourés de la protection spéciale des lois et protégés par une garde du corps intrépide et dévouée, comme lui enrichis par les offrandes annuelles de leurs guerriers, ils n'en différaient que par ce seul point qu'ils dépendaient de lui, tandis que lui-même ne dépendait de personne. De part et d'autre, toutes proportions gardées, les situations personnelles étaient semblables et aussi les attributions publiques. Ils étaient les seuls agents de la volonté nationale, lui dans la nation, eux dans leur canton. Tout ce

qu'il y avait d'autorité publique reposait sur leur tête. On a vu que ce n'était pas beaucoup, puisque les familles retenaient dans leurs mains les prérogatives les plus importantes du pouvoir social. Leur mission se bornait, en somme, à deux points essentiels : ils guidaient les guerriers au combat contre l'ennemi étranger et ils veillaient au maintien de la paix à l'intérieur. Encore n'agissaient-ils pas au gré de leur caprice, mais en vertu des volontés du peuple, dont ils étaient les chefs, et qui les faisait connaître dans des assemblées solennelles où chaque guerrier avait le droit et même le devoir d'assister et de voter. Il faut voir comment la puissance des chefs se combinait avec la souveraineté populaire pour avoir une idée de la somme de vie sociale qui existait alors parmi les Germains.

Les collectivités qui composaient le groupe agricole, le canton, la nation entière, avaient chacune ses assemblées qui délibéraient souverainement sur leurs intérêts respectifs : voilà le fait général qu'on parvient à démêler à travers les témoignages obscurs des historiens et les vestiges presque effacés des institutions primitives. Chacune choisissait librement le chef qui devait présider au groupe qu'elle représentait ; chacune avait une compétence dont la nature elle-même, si l'on peut ainsi parler, avait défini les limites. A l'assemblée du groupe agricole il appartenait de décider quelle partie de territoire commun on mettrait en exploitation, quels principes on suivrait pour la répartition des lots destinés à l'agriculture, quels châtiments méritaient ceux qui avaient endommagé ou diminué d'une manière coupable le patrimoine collectif. L'assemblée cantonale avait une compétence plus large et plus haute : c'étaient les débats entre les personnes, les conflits entre les familles qu'elle avait pour mission d'apaiser : elle revêtait principalement le caractère d'une

institution de paix publique. Quant à l'assemblée nationale, elle statuait sur tous les grands intérêts communs : elle décidait de la guerre et de la paix, elle concluait les alliances avec d'autres peuples, elle modifiait, complétait ou interprétait la coutume.

Ces diverses assemblées fonctionnaient régulièrement et d'une manière périodique. Les petites se réunissaient à des intervalles très rapprochés ; les grandes, une ou deux fois l'an, tout au plus. Elles avaient d'ailleurs leurs dates fixées d'avance, sauf celles que les circonstances urgentes obligeaient de convoquer en dehors des temps réguliers. Les réunions se tenaient dans des endroits consacrés par la tradition : tantôt c'était une colline d'où l'œil embrassait une vaste étendue de pays, tantôt une plaine immense dont l'horizon fuyait à perte de vue. A l'ombre de vieux arbres religieusement respectés par les générations, des monuments de pierre, un autel, des sièges pour les chefs marquaient le centre de l'assemblée. La foule, debout et armée, faisait cercle alentour. Des actes religieux ouvraient la séance, puis le président prenait la parole et entretenait l'assemblée des intérêts du moment. On écoutait avec une ardente curiosité ce qu'il avait à dire, car, presque toujours, il s'agissait des plus chères préoccupations de tous. L'autorité de l'orateur variait naturellement selon son prestige personnel : l'éloquence la plus entraînante, c'était celle de la gloire. On ne résistait guère à un chef aimé et populaire, parce que sa voix n'était que l'écho des aspirations universelles ; par contre, celui qui n'avait pas su conquérir le respect ou l'affection de son peuple était exposé à entendre d'audacieuses contradictions sortir du sein de son auditoire, ou la grande voix indignée de la multitude s'élever pour couvrir la sienne. Semblable à un élément qui tour à tour s'apaise ou se soulève, la foule n'avait pas besoin de paroles pour traduire ses puissantes

et mobiles impressions : elle applaudissait en entre-choquant les armes, elle marquait sa désapprobation par des grognements ou des huées, et le vote populaire se dégageait souverainement de ces clameurs confuses.

Il ne faut pas d'ailleurs se figurer ces assemblées comme des réunions anarchiques et sans ordre, où pouvaient se déchaîner impunément les passions les plus violentes. Tout au contraire, elles étaient, dans le monde barbare, le plus puissant élément d'organisation sociale. La paix qui y régnait avait un caractère particulièrement sacré ; c'était une espèce de trêve de Dieu mise sous la protection de la religion, et dont les prêtres étaient les gardiens. En règle générale, quiconque avait attenté à la sécurité ou à l'honneur du groupe représenté par l'assemblée était livré par celle-ci aux dieux irrités, avec des rites lugubres et effrayants, qui faisaient de son supplice un acte d'expiation religieuse. Le traître qui avait passé à l'ennemi, le lâche qui avait déserté sur le champ de bataille ou qui s'était dérobé par la fuite à la fortune des armes, le misérable qui avait souillé son corps par des vices contre nature, le prévaricateur qui avait endommagé la propriété commune par un acte de mauvais gré, tous étaient responsables de leur crime devant la communauté qu'ils avaient lésée et qui décrétait contre eux des pénalités atroces. Ceux-ci étaient pendus ; ceux-là, étouffés dans la boue ; à d'autres, s'il faut en croire les formules traditionnelles du droit rural, on dévidait les entrailles ou on faisait passer sur leur corps le soc de la charrue (1).

De toutes les assemblées, il va sans dire que la plus importante, c'était elle qui, tous les ans, réunissait la nation entière. On attendait avec impatience le jour qui devait la ramener, parce qu'il ouvrait l'ère des grandes

(1) Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer*, 2e édition, p. 519.

entreprises, des batailles et des guerres. Dès qu'au sortir de l'hiver le guerrier germanique voyait reparaître dans le ciel le croissant argenté de la lune de mars, il prenait ses armes et se préparait à partir pour le rendez-vous général. Là, de tous les points du pays, à travers les forêts et les fondrières, on voyait accourir les multitudes armées, avides de participer aux grandes résolutions qui allaient inaugurer l'année nouvelle. Isolés dans leurs clairières, séparés les uns des autres par de longues distances, qu'augmentait encore un manque presque absolu de moyens de communication, ils se retrouvaient, en ce jour solennel, groupés autour de leurs chefs et animés par le souffle de quelque grande inspiration collective. L'assemblée de printemps était donc, avant tout, la force de cohésion qui maintenait l'existence des unités nationales, exposées à éclater d'un jour à l'autre sous la pression incessante des individualités indisciplinées. L'ardente vitalité qui se dégageait de ces rencontres se répandait dans toutes les veines de la nation et renouvelait périodiquement chez elle la somme de patriotisme qui servait de contrepoids aux aspirations séparatistes.

L'assemblée était plus encore : dans une société essentiellement anarchique, elle était la seule influence pacifiante. Cette influence, en réalité, était faible. L'indépendance presque souveraine dont jouissaient les familles mettait entre leurs mains, on l'a vu, l'exercice du droit de guerre : elles pouvaient, au gré de leurs caprices, ensanglanter le pays et troubler la paix publique, et il est inutile de dire qu'elles faisaient un usage illimité de cette redoutable prérogative. Nul n'avait le droit de s'opposer à leurs conflits et de les forcer à déposer les armes. L'autorité publique assistait impassible à ces débats meurtriers et laissait les belligérants s'entre-détruire aussi longtemps qu'elle n'était pas invoquée. Elle n'intervenait

qu'en ordre subsidiaire et seulement lorsque la partie lésée, se trouvant hors d'état de se faire justice à elle-même, s'adressait à elle pour obtenir une satisfaction autre que celle des armes. Alors commençait le rôle de l'assemblée. Réunis en tribunal sous la présidence du chef, les hommes libres du canton écoutaient les réclamations du plaignant et, si elles étaient trouvées justes, déterminaient quelle composition équitable lui était due par l'offenseur. La composition n'avait rien d'arbitraire, et il ne dépendait pas du juge d'en fixer le montant. L'usage avait, à la longue, créé une espèce de tarif dans lequel la valeur réelle ou supposée des hommes et des choses était estimée, en têtes de bétail d'abord, plus tard en argent. Ce tarif prévoyait tous les dommages qui pouvaient être causés à l'individu, depuis le plus insignifiant larcin jusqu'au meurtre d'un homme. Il consistait en un certain nombre de formules brèves et peut-être versifiées, que les anciens de chaque canton savaient par cœur. C'était, si l'on peut ainsi dire, l'inventaire naïf de la richesse sociale. On y prenait pour unité de mesure le prix de l'homme libre (*wergeld*); mais cette unité avait des multiples et des sous-multiples très nombreux. Le chef, le compagnon du roi, la femme enceinte étaient tarifiés beaucoup plus haut ; l'étranger, l'affranchi, l'esclave se classaient, au contraire, à des taux de plus en plus descendants. Ce n'était pas seulement la vie, mais les membres de l'homme dont on appréciait la valeur avec une minutie qui paraît souvent bien barbare. Le bras, la main, le pied, l'œil, le doigt avaient chacun leur prix fixe ; on mesurait la largeur et la longueur des blessures à sang ; on comptait le nombre et on pesait le poids des os coupés : si l'os est assez grand pour que, jeté sur un bouclier, il fasse entendre le bruit de sa chute, autant de sous (1) ! Tout objet

(1) Lex Ribuaria, c. 68 (*Sohm*).

susceptible d'être possédé et détourné était évalué également : les armes, la maison, le bétail, les instruments, les récoltes. Il y a quelque chose de consolant, pour l'ami de l'humanité, à voir, jusque dans ce code enfantin, apparaître une notion très nette et très ferme de la dignité humaine. L'honneur de l'homme, la pudeur de la femme, la tranquillité du foyer y tiennent leur place parmi les biens les plus précieux et y sont représentés par des valeurs fort élevées.

Le rôle de l'assemblée consistait à déclarer quel article du tarif devait trouver son application dans les cas particuliers qui lui étaient soumis et à rétablir la paix entre les parties belligérantes, en forçant l'offenseur à payer la composition légitime. C'était une mission bien modeste que celle-là, et pourtant elle y mettait encore des ménagements infinis. Elle n'approchait qu'avec la plus extrême réserve de la personne de l'offenseur, comme si le respect d'une seule individualité eût importé plus que la sécurité publique. Immobile et paralysée sur son siège, elle ne rendait ses oracles que sur réquisition expresse. Celui qui s'adressait à elle était obligé de se charger de tout le travail de la poursuite judiciaire. Il devait citer lui-même la partie adverse, et n'obtenait défaut contre elle qu'après plusieurs citations réitérées. Le coupable se décidait-il à comparaître, c'était moins en prévenu qu'en belligérant. La preuve testimoniale n'était pas admise contre lui ; il n'avait qu'à nier le crime pour se faire renvoyer indemne, pourvu qu'il trouvât, dans le cercle de ses parents et de ses amis, un certain nombre de co-jurateurs attestant, sous la foi du serment, qu'ils le tenaient pour honnête homme. Devant cette déclaration, toute poursuite légale tombait et il se retirait le front haut. Ne parvenait-il pas à établir son innocence par un témoignage de cette espèce, une autre ressource lui était laissée : c'était le com-

bat singulier contre son accusateur. Un champion était censé convaincu s'il était vaincu, et le prévenu avait toujours le moyen de se débarrasser légalement de son adversaire en le tuant. Ainsi la force triomphait jusque sous les yeux du juge qui avait pour mission de la réprimer et la guerre se faisait reconnaître comme une institution légale.

Un pareil mode de défense ne convenait, il est vrai, qu'aux guerriers qui avaient confiance dans la vigueur de leurs bras ; eux seuls, au surplus, étaient autorisés à y recourir. Quant aux petits, aux esclaves, aux affranchis, à tous les faibles, en un mot, leur culpabilité était présumée d'avance : accusés, ils n'avaient pour se défendre que des moyens dérisoires, et on leur demandait un miracle pour prouver leur innocence. Tel était le sens des épreuves désignées sous le nom d'*ordalies* et qui consistaient à porter dans la main un fer rouge ou à plonger le bras au fond d'une chaudière pleine d'eau bouillante. L'innocent, croyait-on, échappait à la brûlure, car Dieu lui-même, maître des éléments, intervenait dans ces occurrences pour en arrêter l'action : aussi ce genre d'épreuve était-il considéré, quel qu'en fût le résultat, comme un jugement de Dieu. On faisait planer une idée de justice supérieure sur des procédures dont la justice était absente et l'on essayait d'ennoblir par une pensée religieuse les triomphes de la force ou du hasard.

Lorsque la sentence de l'assemblée avait été prononcée et exécutée, la paix était rétablie, et aucune des parties belligérantes ne pouvait, sans félonie, la rompre de nouveau pour le même motif. Mais le taux élevé des compositions fixées pour chaque délit en rendait souvent le paiement fort difficile et, même avec de la bonne volonté, le condamné n'était pas toujours en état de se réconcilier avec la famille offensée. Ainsi, par exemple, la valeur

attribuée à la vie d'un homme libre équivalait à toute la fortune d'un homme libre, et, selon le rang social de la victime ou les circonstances dans lesquelles elle avait péri, elle arrivait à la dépasser de beaucoup. Le meurtrier de son semblable se voyait donc, dans l'hypothèse la plus favorable pour lui, sous le coup d'une ruine totale, si sa famille, solidaire de tous ses membres, n'intervenait pour une large part dans le paiement de la dette. Mais cette obligation n'était pas absolue, et la famille, usant d'un droit que chacun de ses membres avait vis-à-vis d'elle, pouvait, par un acte formel, repousser la responsabilité des siens et refuser d'en acquitter la rançon. Si elle se décidait pour cette terrible alternative et que le malheureux débiteur du sang fût incapable de s'acquitter par lui-même, alors il était précipité dans une détresse pire, à certains égards, que la mort.

En effet, il perdait dès lors tout droit à la protection de la famille qui le reniait et il restait exposé, seul et nu, à toute la vengeance des gens qu'il avait offensés. Bien plus, exclu du seul milieu où il pouvait trouver secours et abri, il se voyait mis en dehors de la paix publique, et livré aux outrages et aux violences de quiconque voulait l'attaquer. Il déposait, en un mot, sa qualité humaine ; il n'avait pas plus de sécurité que la bête malfaisante, à qui tout le monde peut courir sus ; il devenait loup, selon l'énergique expression barbare, en ce sens que le premier venu pouvait l'abattre impunément. Cette espèce de proscription implicite du coupable défaillant était d'ailleurs la seule sanction des sentences rendues par l'assemblée ; elle ne disposait d'aucune force pour en assurer l'exécution et c'est pour cela qu'elle la confiait à tous les membres du corps social, en retirant au coupable la jouissance de la paix.

Voilà tout ce que l'autorité pouvait faire, dans la société

barbare, pour assurer le respect de l'ordre public et des droits individuels. Elle n'était pas suffisamment élevée au-dessus des groupes naturels qui composaient l'État pour les harmoniser en leur imposant à tous le culte d'un même idéal de justice. Incapable de prévenir les conflits entre les familles, incapable également de les réprimer une fois qu'ils avaient éclaté, elle bornait son ambition à une espèce de juridiction arbitrale. Ce n'est pas cependant qu'il n'existât dès lors une notion plus haute et plus noble du rôle de l'État. Déjà, l'on avait appris à considérer la paix publique comme un intérêt supérieur, et le pouvoir qui avait pour mission de la protéger n'était plus un simple pacificateur, mais tendait à devenir presque un justicier. Aucune composition ne se payait sans qu'il y prélevât sa part et celle-ci était moins le salaire de ses peines que le dédommagement dû à la société lésée dans un de ses membres. On voit donc apparaître ici un principe de progrès social qui fait effort pour se dégager du chaos barbare, mais qui, en attendant qu'il puisse lui disputer les destinées de la société, semble se contenter de les partager avec lui.

Mais où la barbarie prend une revanche éclatante, c'est dans les relations de peuple à peuple. Pas de loi qui les régisse, sinon celle des passions belliqueuses dont tous sont enflammés au même degré. La guerre est la forme presque normale de ces relations : une guerre farouche et sanglante, qui semble être son but à elle-même. Dans l'état où se trouvait la société, la guerre était la passion maîtresse, fomentée par toutes les autres passions ; c'était, de plus, une nécessité à laquelle il était presque impossible de se soustraire. Les peuples que l'amour de la gloire, la superstition religieuse ou l'ardeur du tempérament n'y auraient pas poussés d'une manière irrésistible s'y voyaient amenés par le besoin de protéger leur sécurité ou

de se prémunir contre la détresse. Ainsi la fièvre des combats était universelle et l'on peut même dire que la guerre, par un contre-coup assez étrange, était pour les divers peuples le principal élément de leur paix intérieure, parce qu'elle les obligeait périodiquement à unir leurs efforts et leur volonté dans la lutte contre le même ennemi.

Il n'y avait pas d'intérêt plus national que la guerre, et l'armée qui la faisait, c'était la nation elle-même. Elle s'ébranlait tout entière, les forts marchant dans les rangs, les faibles répandus parmi les bagages. Peu vêtus, souvent à demi-nus, et armés au hasard qui d'une cuirasse, qui d'un casque, les guerriers s'avançaient le bouclier au bras gauche, le javelot ou la framée au poing. Sur le front de l'armée volaient des cavaliers exercés ; aux premiers rangs apparaissaient des figures sauvages et farouches, avec des chevelures énormes et des anneaux de fer qu'ils portaient aux pieds ou aux bras en vertu d'un vœu, et dont ils ne pouvaient se débarrasser qu'après avoir tué un ennemi. On voyait émerger çà et là des emblèmes sacrés portés au bout des piques ; on entendait sortir des rangs des cantilènes barbares qui célébraient les dieux et les héros de la nation, et la multitude accompagnait la voix du chanteur en proférant, contre les bords métalliques des boucliers, des cris rauques et stridents mêlés au bruit des armes entrechoquées. Toute la masse formait une espèce de coin dont la pointe pénétrait impétueusement au milieu des rangs ennemis.

Aussitôt engagée, l'action s'éparpillait en une série de combats singuliers, où la force et la valeur de chaque individu jouaient le rôle principal. Tout le monde se jetait dans la mêlée, donnait ou recevait des coups, distribuait ou subissait la mort. C'était toute la tactique barbare. Il fallait vaincre, il fallait, du premier choc, enfoncer l'en-

nemi ; car, comme on ne connaissait pas les ressources de la stragégie, toute retraite était une fuite et toute fuite un désastre. Aussi les facultés individuelles s'exaltaient-elles sur le champ de bataille au sentiment de cette glorieuse nécessité. Une fureur sacrée s'emparait de l'homme dans ces heures d'ivresse et d'extase où la vie atteignait pour lui son maximum d'intensité voluptueuse ; il riait au sang et à la mort, et il voyait ses dieux, descendus du ciel, participer à la fête des épées. Wodan, le plus grand des immortels, assistait à la lutte, accompagné de ses corbeaux affamés, et les walkyries, vierges guerrières aux ailes de cygne, volaient parmi le champ de bataille pour emporter au séjour des bienheureux les âmes des morts. Après la victoire, on partageait le butin, les armes, les captives, les esclaves, l'or surtout, *l'or rouge* que le barbare aimait à l'égal du sang, et dont le prestige fatal était souvent chanté dans les vieux poèmes. Les prisonniers étaient immolés, avec des rites cruels, aux dieux qui avaient donné la victoire, puis on se livrait à toute la frénésie de la joie, et des banquets interminables, où l'ivresse était la seule forme de la gaieté, mêlaient les chants de triomphe au râle des mourants et aux cris des oiseaux de proie. Pendant ce temps, les braves qui étaient tombés les armes à la main participaient à des réjouissances semblables dans le palais des dieux, où l'immortalité devenait la récompense de leurs exploits.

On comprend quelle influence devait exercer, sur des natures jeunes et enthousiastes, ce mysticisme sanglant qui faisait de la guerre une religion et ne laissait conquérir le bonheur éternel que sur un champ de bataille. Les guerriers que la mort avait épargnés étaient poursuivis jusqu'auprès de leurs foyers par le souvenir de ces drames incomparables, dont la splendide horreur rayonnait sur leur existence entière et un irrésistible attrait les

ramenait, une année après l'autre, aux bords du tourbillon mortel qui finissait par les entraîner.

Aussi n'existait-il pour le Germain qu'un idéal de l'homme, le guerrier, et qu'une vocation, celle de héros. Dès l'enfance, les imaginations étaient nourries et, pour ainsi dire, obsédées par des rêves de gloire militaire. On peut s'en convaincre en parcourant un précieux document que la patiente érudition de notre temps a reconstitué de toutes pièces : c'est l'immense répertoire des noms propres que les Germains se donnaient à eux-mêmes ou qu'ils recevaient de leurs parents. Il fourmille d'appellations évoquant des idées belliqueuses. On se croirait transporté en pleine Iliade par des noms comme l'*Épée victorieuse* (Sigidegun), le *Casque étincelant* (Plechelm), qui exhalent un parfum tout homérique ; mais c'est l'influence des forêts du Nord qu'on reconnaît dans des métaphores comme le *Loup des combats* (Gundulf), le *Corbeau du champ de bataille* (Walramn), et cent autres dont la hardiesse barbare exprime bien le caractère farouche de la poésie germanique.

Tout revenait à être guerrier, c'est-à-dire à être jugé digne de porter les armes. Tant qu'on ne les portait pas encore et dès qu'on avait cessé de pouvoir les manier, on était exclu de toute participation aux affaires publiques. Dans cette société de forts, il n'y avait de droits que pour celui qui était en état de les défendre. Le plus grand jour dans l'existence du jeune Germain, c'était celui où on lui remettait solennellement la framée. Cette cérémonie inaugurait sa majorité par une espèce de sacrement barbare, qui le faisait passer de la catégorie des enfants dans celle des hommes. Une fois en possession de l'arme tant convoitée, il ne la quittait plus. Le mariage entre lui et la framée est la seule union indissoluble : il n'a pas d'amitié plus sûre, il n'a pas de trésor plus précieux. Elle l'accompagne

partout, comme l'emblème de son droit et de sa force. A la bataille, où elle est sa seule défense, elle s'abreuve du sang de l'ennemi ; à l'assemblée, entrechoquée contre celles de ses voisins, elle parle pour lui et émet son vote ; aux festins, suspendue à ses côtés, elle prend part à sa joie et souvent à ses querelles. C'est elle qui préside à son union avec sa jeune épouse ; c'est elle qui est présente aux actes les plus importants de la vie civile : quand il adopte un fils, quand il émancipe un esclave, quand il conclut une convention ; c'est sur elle, comme sur l'objet le plus sacré, qu'il prête ses serments solennels. Elle est, aux plaids, le symbole de la justice et, dans les mains du roi, celui de l'autorité. Elle a comme une vie et une personnalité propres, et les héros aiment à lui emprunter son nom. La mort même ne peut pas rompre l'alliance entre elle et le guerrier. Longtemps après que la coutume a disparu de brûler les femmes sur le bûcher de leurs maris, la framée, épouse plus fidèle, continuait à suivre dans la tombe le maître dont elle avait partagé l'existence et dormait à ses côtés le sommeil éternel.

Les armes à la main, le barbare se sentait en possession d'une liberté presque sans limites et tenait à distance quiconque aurait voulu s'approcher irrespectueusement de sa personne. La framée traçait autour de lui un cercle infranchissable, au milieu duquel il se mouvait à l'aise avec sa liberté solitaire et jalouse. Tout ce qui était compris dans ce cercle était à la portée de son bras et lui appartenait sans contestation. Il y était le maître et le roi ; il y régnait avec un pouvoir absolu sur les désarmés de son entourage. Plein du fier sentiment de sa valeur personnelle, il ne se laissait pas imposer par la majesté des lois quand elles gênaient ses caprices, et il regardait en face son propre souverain sans pâlir devant sa colère. Dans l'insolence de son naturel indomptable, tout gonflé

par la superbe de la vie, il ne craignait pas de s'égaler aux dieux eux-mêmes et parfois il se proclamait hardiment supérieur à eux (1). Cette sauvage indépendance, qui emportait la personnalité humaine à tous les excès, n'était que l'expression de l'égoïsme farouche de la force. L'homme était sa propre loi et son propre dieu, et il s'adorait lui-même dans les triomphes de sa vigueur physique.

Les faibles ne connaissaient pas les jouissances hautaines dont s'enivraient les forts. Tout ce qui était hors d'état de se défendre soi-même vivait sous la tutelle et sous l'autorité du guerrier. Les femmes, les enfants, les vieillards, les esclaves faisaient partie de son peuple. La famille n'était que le prolongement de sa personnalité tyrannique; elle constituait une espèce de monarchie absolue, héréditaire dans les mâles, et dont le titre s'acquérait et se conservait à la force du poignet. La femme était la première sujette de son mari, qui avait sur elle, comme sur les autres membres de sa famille, droit de vie et de mort. Le divorce et la polygamie, ces deux formes ordinaires de l'oppression du sexe faible, auraient augmenté sa triste situation si la simplicité des mœurs, fille de la pauvreté, n'avait servi de correctif aux abus de la force en les resserrant dans des limites étroites. La polygamie était le privilège des chefs ; quant au divorce, qui est un fruit de la pourriture sociale, on ne le rencontre guère dans les sociétés jeunes. Le Germain, supérieur en cela aux Orientaux, voyait dans la femme sinon son égale, du moins une compagne fidèle, et il ne la ravalait pas au rôle d'esclave. Les lois lui accordaient une composition égale à celle de l'homme et protégeaient sa pudeur avec un soin jaloux ; la prostitution et l'adultère étaient cou-

(1) CÆSAR, *De bell. gall.*, IV, 7.

verts de mépris, et, bien que la brutalité du tempérament barbare eût parfois de terribles échappées, on peut dire que les relations entre les sexes, comparées à ce qu'elles étaient dans la société romaine, offraient toute la supériorité de l'état de nature sur la corruption civilisée.

Les droits du père étaient aussi absolus que ceux de l'époux et ses devoirs envers ses enfants ne commençaient qu'à partir du moment où il lui plaisait de les adopter. Ces devoirs se bornaient d'ailleurs à les nourrir. Ils grandissaient pèle-mêle avec le bétail, sans autre éducation morale que celle de l'exemple, et ils s'élevaient tout seuls, demi-nus, malpropres et forts, comme des animaux domestiques. Auprès du foyer qu'animaient leurs jeux bruyants, les vieillards épargnés par le hasard des combats traînaient les restes languissants de leur existence inutile. On les supportait, mais ils n'avaient ni honneur ni crédit, et ils s'effaçaient pour se faire pardonner la lenteur qu'ils mettaient à mourir. A charge à eux-mêmes et aux autres, ils étaient comme les importuns fantômes du passé qui attristaient la maison des vivants et, bien des fois, ils se débarrassaient spontanément du fardeau de la vie, heureux quand on ne les prévenait pas en les tuant.

La vie domestique était donc à la merci de la force ; il y manquait une loi morale qui eût fait découler de plus haut les droits et les devoirs de chacun et qui eût été obéie de tous avec conviction. Une autre cause qui contribuait à enlever au foyer son charme, c'était l'oisiveté totale du chef de la famille et le mépris dans lequel il tenait le travail. C'est là un trait caractéristique du paganisme, et on le rencontrait chez les barbares au même degré que chez les Romains de la décadence. Il n'y eut jamais de Cincinnatus dans les forêts de la Germanie, et les mains qui étreignaient si puissamment la poignée de l'épée ne savaient pas diriger avec amour le soc de la

charrue. La somme de labeur nécessaire à l'entretien journalier de la famille était abandonnée à ceux qui n'étaient pas assez forts pour conquérir leur droit à l'oisiveté : aux femmes, aux vieillards, aux esclaves. Il était inévitable, pour que les forts pussent jouir d'un repos absolu, que les faibles fussent asservis à la dure loi du travail, et, quelque pauvre que fût la société barbare, l'esclavage était un luxe dont elle n'aurait su se passer. Il n'avait pas, à vrai dire, la dureté implacable qu'on lui voit dans les sociétés civilisées, non que les maîtres fussent plus humains de leur naturel, mais parce qu'ils ne savaient pas encore tout ce qu'il était possible d'en tirer. Les voluptés que les civilisations raffinées doivent à l'institution de l'esclavage, le barbare, dans sa pauvreté et dans son ignorance, n'en avait pas même d'idée. Son habitation, sa toilette, sa cuisine, ses plaisirs, son genre de vie tout entier, en un mot, était trop simple pour nécessiter la présence, autour de sa personne, d'un nombreux bétail humain. Il n'aurait su que faire de toute cette population servile, qui aurait gêné la sauvage liberté de son allure, et dont il n'avait besoin que pour cultiver ses terres et pour garder ses troupeaux. Voilà comment, vivant dans leurs propres foyers et entourés de leur famille, les esclaves germaniques jouissaient d'une condition infiniment supérieure à celle des malheureux que mille chaînes savamment forgées retenaient sous l'œil et sous la main du maître, dans les grandes villes ou dans les fermes spacieuses du Midi.

Le repos du barbare n'avait cependant rien de fort enviable, et l'oisiveté enfantait pour lui des tristesses ignorées de l'esclave. Pendant les mornes journées des interminables hivers, il croupissait auprès de son feu, portant silencieusement le poids de son existence vide. Les distractions, ce stérile travail du désœuvré, lui faisaient défaut. Il n'en connaissait que quelques-unes, les plus

élémentaires et les moins délicates, et c'est sur celles-là qu'il se jetait avec une frénésie sans pareille pour tromper son ennui et pour y dépenser la surabondance de vigueur qu'il y avait dans son tempérament. Plus les plaisirs étaient violents, plus ils avaient d'attrait pour lui, et c'est pourquoi la chasse le passionnait si fort. Il y retrouvait l'image lointaine de la guerre, les dangers, le sang versé, le butin après le combat. Pendant des journées entières, il courait à travers les forêts à la poursuite des animaux sauvages, qui lui vendaient chèrement leur vie, puis, rentré au logis avec leurs dépouilles, il en faisait préparer de plantureux festins, où de nombreux convives venaient s'asseoir. Là, la bière coulait à flots, de vastes cornes d'aurochs, remplies de cervoise écumante, circulaient de bouche en bouche, en même temps que les crânes d'ennemis vaincus, qui étaient des vases de grand prix, et des rasades homériques allumaient une large et bruyante gaieté, qui ne tardait pas à prendre des proportions dangereuses. Après le repas, l'ivresse du jeu venait s'ajouter à celle de la boisson, et l'on s'y adonnait avec une telle passion que, plus d'une fois, ces hommes si jaloux de leur indépendance engageaient leurs biens, leur famille, leur propre personne, et se laissaient vendre en captivité avec tous les leurs pour acquitter des dettes de jeu! Parmi des têtes si échauffées, le moindre incident faisait éclater une querelle : alors les injures se croisaient, les escabeaux volaient, les couteaux se tiraient, et la fête commencée au milieu des réjouissances se terminait dans le sang. Il faut voir, dans la fréquence et dans la brutalité de ces épisodes l'inévitable réaction du tempérament contre la monotonie d'une vie oisive, qui avait besoin d'éternels excitants et qui ne les trouvait que dans le déchaînement des sens.

L'esprit, en effet, restait inculte. Ce n'est pas qu'il fût

stérile, loin de là ! Les trésors exhumés par la philologie germanique attestent, au contraire, la richesse inépuisable d'une imagination pleine de fraîcheur et d'éclat. Mais rien ne venait provoquer les forces latentes de l'intelligence endormie, et jamais elle ne trouvait dans la vie l'occasion d'exercer ou d'augmenter ses facultés. Les Germains n'avaient aucun patrimoine intellectuel conquis par le travail. L'idée de science leur était étrangère. Ils regardaient l'écriture comme un art mystérieux qui produisait des effets surnaturels, et tout leur savoir se bornait à posséder par cœur les formules rythmées de la coutume ou les strophes retentissantes de la cantilène héroïque. Leur poésie charmait les esprits, mais elle ne les adoucissait guère, parce qu'elle ne respirait que l'atmosphère des combats et l'odeur du sang, et qu'elle exaltait encore, par le prestige magique de ses couleurs, des instincts naturellement portés à la violence. Quant à la religion, qui est l'expression la plus haute de la vie morale et intellectuelle des peuples, elle subissait, comme la poésie, l'influence du tempérament national ; elle n'avait pas d'action civilisatrice. Elle ne parvenait pas même à défendre contre les égarements de l'esprit les quelques vérités qui étaient à sa base. L'idée sublime d'un Dieu unique et tout-puissant, léguée à l'humanité par une révélation primitive, jetait encore quelques lueurs dans les ténèbres de la pensée religieuse, mais l'esprit barbare, livré à tout vent de doctrine, ne cessait d'amonceler ses nuages sur le fond immaculé de la tradition. Les phénomènes visibles du monde créé lui cachaient l'Être ineffable qui en était l'auteur ; il le confondait avec son œuvre et attribuait une parcelle de sa toute-puissance indivisible à chacune de ses manifestations. Ainsi il était venu à les transformer en autant d'êtres divins, auxquels il travaillait sans relâche à donner les formes et la vie de la personnalité.

Les dieux issus de cette espèce d'incubation intellectuelle gardèrent toujours, à vrai dire, quelque chose de transparent et de vague, et, sous leurs contours indécis, il était facile de retrouver les forces naturelles dont ils étaient l'allégorie. Mais, s'ils ne parvinrent jamais à conquérir une personnalité véritable, en revanche ils reflétaient d'une manière frappante celle du peuple qui les avait conçus. Le Germain peuplait l'autre monde de dieux qu'il faisait à son image, et sa Walhalla, comme les nuages du Brocken, reproduisait, dans des proportions gigantesques, le spectre de la société humaine projeté sur le fond du ciel. La fureur guerrière qui l'agitait lui-même, il l'avait, à la longue, communiquée à ses dieux et les avait transformés tous, y compris les déesses, en combattants farouches altérés de carnage. Un culte digne d'eux leur était rendu dans l'horreur des bois, au fond des clairières, où des tables de sacrifice, entourées d'emblêmes magiques et de talismans sinistres, buvaient à grands flots le sang des victimes humaines. On les craignait, on ne les aimait pas et on sentait qu'on n'était pas aimé d'eux. Quand on avait conjuré leur colère ou marchandé leurs faveurs d'un jour, on n'avait plus rien à attendre d'eux, ni dans ce monde ni dans l'autre. Ils ne partageaient pas leur ciel avec l'homme ; après sa mort, ils le laissaient retomber dans le gouffre ténébreux d'Hela, où bons et mauvais, réduits à l'état d'ombres vaines, pleuraient la douce lumière du jour et gémissaient sans espoir au milieu d'une nuit glaciale. Celui-là seul échappait à cette loi fatale qui, les armes à la main, forçait les portes du séjour éternel pour aller s'asseoir, comme un convive familier, aux banquets resplendissants des dieux. Il fallait s'emparer de l'autre vie à la pointe de l'épée et le guerrier seul disposait souverainement du ciel aussi bien que de la terre.

La force était donc, en dernière analyse, la seule loi universellement obéie et reconnue par la société barbare ; et ainsi les nombreuses différences qui existaient entre elle et la civilisation romaine s'évanouissaient devant l'identité de leur principe commun, qui consistait dans l'apothéose du plus fort. En pénétrant jusqu'au cœur de chacune, on y voit de part et d'autre les jouissances de la vie réservées aux forts, qui sont la minorité, et le poids du travail social supporté tout entier par la multitude désarmée des faibles, groupés en deux catégories d'esclaves. Cette iniquité fondamentale entraîne pour les deux sociétés des conséquences également désastreuses : le désordre qu'elle met dans la vie publique est, au sein de celle-ci, le germe de mort qui, au bout du développement social, amènera de part et d'autre la même catastrophe définitive. Imminente chez les Romains de l'Empire, elle n'est encore qu'une lointaine prévision chez les barbares, parce qu'ils commencent à peine à s'engager dans la carrière dont leurs frères civilisés atteignent le terme : et, en attendant, la comparaison entre les uns et les autres est tout entière à l'avantage des Germains. Ils ne sont pas encore corrompus par la volupté ; s'ils en ont le goût, ils en ignorent l'usage, et les plaisirs qui sont à leur portée ont pour résultat d'exciter leur tempérament plutôt que de l'énerver. La guerre, qui est leur passion la plus ardente, retrempe leur vigueur et exalte le sentiment de leur valeur personnelle, tandis que les spectacles du cirque et de l'amphithéâtre amollissent et endorment les multitudes romaines. Aussi est-il facile de prévoir de quel côté penchera le sort des armes, lorsque les décrets de la Providence mettront aux prises le peuple qui sait livrer des combats avec la société qui ne sait plus que les regarder.

Il put sembler, pendant les premiers jours de ce conflit séculaire, que ces prévisions seraient démenties. La

vigueur de la constitution romaine commençait seulement de s'altérer, lorsque, pour la première fois, elle eut à se mesurer avec les nations germaniques. Elle était encore dans la période des conquêtes et des accroissements, et l'ambition de ses généraux ouvrait chaque année aux légions des chemins nouveaux vers la gloire. Mais, pendant que Rome s'avançait vers le Nord, la pauvreté et la passion des aventures poussaient incessamment vers les régions enchantées du Sud les masses impétueuses des peuplades germaniques. *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?* C'est là une bien vieille chanson barbare ; les paroles en sont modernes, mais l'inspiration en est aussi ancienne que la race, et elle n'a cessé d'agir avec une force magique sur les imaginations sepotentrinales. Dans ce double mouvement en sens inverse, le peuple qui abandonnait ses foyers eut l'avance sur celui qui voulait élargir les siens, et l'ambition romaine se vit prévenue par la fougue barbare. La première rencontre eut lieu en Italie et en Provence, où le flot des invasions vint expirer devant les armes de Marius. Réveillée par le danger et forte encore, Rome reprit l'offensive et, pendant un siècle, l'épée au poing, elle chassa devant elle les envahisseurs, les expulsant de la Gaule, les poursuivant dans leur propre patrie, courant du Rhin à l'Elbe et du Danube à la mer du Nord, élevant des forteresses au milieu des clairières, y ouvrant des villes et des marchés, y propageant les mœurs, la langue et la religion de Rome, travaillant, en un mot, à convertir tout le pays en province romaine.

Elle touchait au résultat. Déjà les forêts de la Germanie commençaient à s'éclaircir ; le ciel même, dit un contemporain, y semblait devenir plus doux (1). L'illusion ne

(1) Florus, IV, 12, 27.

dura pas longtemps. Rome n'était plus capable du long et patient travail qu'exige l'assimilation d'un peuple. Elle avait déjà oublié l'art de conquérir, à une époque où ses légions connaissaient encore celui de vaincre. Un instant surpris, l'esprit germanique se réveilla avec une vivacité terrible. La catastrophe dans laquelle périrent les légions de Varus marqua le terme initial du recul des aigles romaines. La reine du monde commença par évacuer la Germanie et par se retirer derrière la ligne du Rhin. Mais les Germains la serraient de près : il fallut se retrancher derrière des forts, élever des lignes de circonvallation, se défendre comme des assiégés, négocier et intriguer, employer l'or au lieu du fer et diviser l'ennemi au lieu de le soumettre. L'Empire en vint à ne plus compter que sur les querelles intérieures des barbares. « *Puissent*, s'écriait au premier siècle le plus grand écrivain des Romains, *puissent, pour le salut de l'Empire, les divisions des Germains continuer* (1) *!* ».

C'était pour la vie désormais que Rome luttait. On le vit bientôt lorsque, au second siècle, l'Italie fut témoin d'une nouvelle invasion des barbares et que toute la Germanie en ébullition menaça de se jeter sur le monde romain. Rome trembla. L'héroïsme de Marc-Aurèle, l'immensité des ressources qu'offrait encore la vaste machine de l'Empire conjurèrent à grand'peine le danger : l'invasion fut refoulée. Mais l'Empire sortit affaibli de la lutte ; les Germains, plus forts et plus audacieux. Désormais, ils mirent en lice des masses plus compactes et opérèrent avec plus d'ensemble. Il était manifeste que les besoins de la défense nationale déterminaient chez eux un vaste travail de concentration. De là ces confédérations qui, dès les premières années du IIIe siècle,

(1) Tacit. German., c. 33.

réunissent sous un même nom des peuplades jusqu'alors rebelles à toute espèce de groupement. Sur le Danube, les Goths, sur le Rhin, les Alamans et les Francs apparaissaient comme de sombres nuages gros de tempêtes. La lutte n'était plus égale, car les barbares avaient acquis, à l'école des Romains, la supériorité militaire que les Romains venaient de perdre : aussi, avec ce siècle, s'ouvrit pour l'Empire une ère de désastres sans précédents. De toutes parts, les frontières étaient débordées, et des bandes victorieuses de barbares traversaient les plus riches provinces. Les trésors de la culture grecque furent détruits ; de la mer Noire aux colonnes d'Hercule, les barques germaniques, montées par d'audacieux pirates, effrayèrent tous les rivages. En 232, un Empereur périssait sous leurs coups avec son armée : c'était le prélude de la destruction totale. Une réaction désespérée, favorisée par les efforts généreux des derniers grands hommes de l'Empire, sauva une fois encore la société antique. Mais la confiance avait disparu : il fallut fortifier la Ville Éternelle au cours des victoires qu'on remportait sur ses ennemis. Quant à ces barbares, qui reparaissaient plus redoutables et plus nombreux après chaque défaite, on crut les apaiser à force de concessions. On leur paya des tributs, on leur assigna des terres, on leur ouvrit les portes de l'Empire pour les empêcher de les forcer. Après trois cents ans d'une guerre presque permanente contre eux, on se trouvait à la veille d'une lutte décisive pour laquelle ils étaient les mieux armés. La Germanie, sortie de ses forêts, cernait de toutes parts la civilisation antique, et on pouvait se demander quel allait être l'avenir du monde ballotté entre le despotisme romain et l'anarchie barbare.

Sources.

Nos premiers renseignements sur les Germains ne remontent pas plus haut que César, qui a observé les barbares de près et qui en parle avec beaucoup d'autorité (*De Bell. Gall.*, IV, 1-3 ; VI, 21-24 *et passim*). On ne peut assez déplorer la perte des livres 104 et 137-140 de Tive-Live, ainsi que de l'ouvrage d'Aufidius Bassus, où étaient racontées les guerres contre les Germains. Une perte plus sensible encore, c'est celle du *Bellorum Germaniæ Libri viginti* de Pline l'Ancien. Heureusement nous avons conservé la *Germanie* de Tacite (édition critique de Maszmann. Quedlinburg, 1847), qui reste la source la plus abondante et la plus pure que nous ayons sur l'histoire des Germains.

Le livre de Tacite est surtout descriptif et ethnographique ; il faut le compléter, pour ce qui concerne le récit des guerres entre les Germains et l'Empire, par les passages des principaux historiens romains : Tacite lui-même (*Annales* et *histoires*), Vellejus Paterculus, Dion Cassius, Hérodien, l'*Histoire Auguste*, et enfin Ammien Marcellin. On trouvera aussi de précieux renseignements dans les géographes Pomponius Mela et Strabon, ainsi que chez Ptolémée, qui est plus abondant, mais moins sûr.

Les principaux passages des auteurs anciens qui ont parlé des Germains ont été recueillis par Müllenhoff dans son utile petit recueil intitulé : *Germania antiqua*, Berlin, 1773. Ils ont été souvent commentés, et la *Germanie* de Tacite, en particulier, a été l'objet d'une multitude de travaux critiques dont il n'y a pas lieu de faire l'énumération ici.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE

Le monde pacifié sous la loi romaine allait atteindre ses destinées d'une manière inattendue, et Rome, en rassemblant tous les peuples, avait servi d'instrument à des desseins qui lui restaient cachés. Au moment où Auguste, devenu l'arbitre du monde, croyait affermir à jamais sur ses bases l'Empire des Césars, un autre Empire naissait à l'ombre du leur, pour qui les limites de la domination romaine étaient trop étroites et qui devait, après avoir dévoré l'ancien, se répandre sur les barbares, terminer leur long conflit avec la civilisation en les réconciliant avec elle au sein de son harmonieuse unité, et embrasser enfin le genre humain tout entier dans une société vraiment universelle et éternelle.

Tout était prodigieux dans la naissance et dans les progrès de cet Empire. Il y avait comme une ironie providentielle dans la merveilleuse sollicitude avec laquelle la société romaine semblait avoir été adaptée d'avance à ses besoins. La paix romaine avait protégé son berceau, l'unité romaine favorisa sa croissance, les institutions romaines lui fournirent des matériaux tout prêts à s'organiser au souffle de son génie créateur. Enfin, comme pour couronner la signification de ce grand phénomène, la capitale de l'Empire romain devint la sienne, et, établi là, au centre de sa puissance, il apparut aux yeux des nations

comme l'héritier glorieux et rayonnant du monde antique, et comme l'indéfectible initiateur d'un monde nouveau.

Sûr de ses hautes destinées, et plein d'une foi imperturbable dans sa mission, il la proclamait avec une sereine assurance et s'appelait lui-même l'Empire de Dieu. A tout le moins, il différait singulièrement, dans son but et dans ses moyens d'action, de toutes les sociétés humaines, et nul ne saurait nier la majestueuse supériorité de son idéal sur tout ce qu'on avait rêvé jusqu'alors. Il ne s'agissait plus ici d'une société terrestre limitant la destinée de ses membres à la durée éphémère de leur passage dans la vie mortelle, mais d'une société céleste qui les acheminait, à travers les figures de ce monde, vers les réalités de la patrie éternelle. La félicité qu'elle leur promettait, ce n'étaient pas les voluptés amères et fugitives des sens, qui engendrent la mort, c'était la transfiguration glorieuse de l'âme et du corps dans la lumière de la justice et de la vérité divines. Le lien vivant par lequel elle les unissait tous entre eux, ce n'était pas la force impitoyable qui s'épuise elle-même à ramener vers un centre meurtrier les résistances désespérées de l'égoïsme, c'était l'amour qui, par une douce persuasion, appelait la volonté libre au foyer lumineux où était la source de tout amour. Le maître qui était à leur tête, ce n'était pas un homme dont l'orgueil avait fait un dieu, mais un Dieu dont la charité avait fait un homme. Le nom le plus habituel de ce souverain était celui de Père, et ce titre, qui impliquait sa tendresse infinie pour tous ses enfants, leur rappelait aussi qu'ils étaient frères entre eux et qu'ils devaient s'aimer les uns les autres comme ils s'aimaient eux-mêmes. Et bien que cette fraternité parfaite supposât l'intimité la plus étroite, nul n'était exclu, même le plus misérable et le plus abject aux yeux du monde. Il suffisait d'apporter son âme pour être accueilli.

Cette société idéale, reconstruite en dehors des lois du monde matériel et dans une sphère inaccessible à son influence, réalisait ce rêve d'une cité parfaite qui avait visité l'esprit des sages de l'antiquité, et accomplissait la parole des prophètes, qui annonçaient depuis des siècles l'avènement de l'Empire de Dieu. Il existait maintenant, cet Empire, il prenait possession de la terre, il appelait à lui toutes les âmes, il leur montrait, dans les splendeurs rayonnantes de l'éternité, le véritable but de leurs efforts et la fin dernière de leurs aspirations. Le temps et l'espace n'avaient pas de limites pour lui. Il embrassait tout le genre humain, il remplissait tous les siècles, il s'étendait d'une éternité à l'autre à travers l'abîme des temps et, occupant à la fois le ciel et la terre, il les peuplait de ses légions d'élus. Victorieux des deux grandes forces de destruction qui règnent sur le monde matériel, le péché, qui est le père de la mort, et la mort, qui est le salaire du péché, il édifiait son règne sur un principe immatériel qui était au-dessus de leurs atteintes. Il ne voulait régner que sur les cœurs et sur les volontés, dans le sanctuaire mystérieux de la vie intérieure. Car l'Empire de Jésus-Christ n'était pas de ce monde : *il est au dedans de vous* (1), avait dit le Maître. Le fidèle qui en portait la loi dans son cœur s'élevait de degré en degré, par la sincérité de l'obéissance et l'ardeur de la charité, aux rangs les plus sublimes de la cité céleste, jusqu'à ce qu'après avoir franchi les portes du tombeau, il était admis à jouir de la vision de Dieu.

Là, il goûtait une félicité sans terme et sans mélange. Un seul jour dans ces radieuses demeures, avait dit un prophète, valait mieux que mille dans les palais des mortels (2). *L'œil de l'homme,* redisait, à la suite d'un autre

(1) Evang. s. Luc. XVII, 21.
(2) Psalm. LXXXIII, II.

prophète, l'Apôtre qui avait été ravi au troisième ciel, *n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu et son esprit est impuissant à concevoir ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment* (1). Et l'évangéliste dont la pensée, dans un vol semblable à celui de l'aigle, s'était élevée le plus haut dans la contemplation des choses éternelles, ne trouvait que des figures pour donner une lointaine image de leur beauté. Dans l'Apocalypse, il montre l'Empire de Dieu sous la forme d'une cité d'or, brillante comme le cristal et comme le jaspe ; tous ses fondements sont de pierres précieuses ; les anges veillent surs son enceinte, une lumière céleste l'inonde de ses clartés, et pour soleil elle a l'Agneau de Dieu. Là, au milieu des splendeurs d'un jour éternel, les peuples se promènent en habits de fête, allant et venant par les portes toujours ouvertes, où rien de souillé ne peut entrer, et les louanges du Tout-Puissant retentissent sur leurs lèvres avec les accents d'une allégresse sans fin (2). Voilà sous quel aspect l'Empire de Dieu se révélait aux cœurs enivrés des fidèles. C'était comme le sublime achèvement de l'œuvre de la création, ou, pour mieux dire, c'était une seconde création, plus belle que la première, et le Verbe divin qui l'avait tirée du néant pouvait, comme à l'aurore des jours, se reposer sur son œuvre et la trouver très bonne.

Une pareille société, on le comprend, dépasse le cadre de l'histoire, parce qu'elle dépasse les limites du temps. L'Église ne relève de la science humaine que par un seul de ses groupes, celui qui vit sur la terre et à qui elle réserve le nom d'Église militante. Cette Église militante, qui est pour tous les fidèles le noviciat du Ciel, se meut, pendant son pèlerinage terrestre, dans l'atmosphère de ce monde. Répandue dans tous ses membres, comme l'âme

(1) S. Paul, I ad Corinth. II, 9 Cf. Isaïe, LXIV, 4.
(2) S. Joann. Apocal., c. XXI.

dans le corps, elle exerce sur lui, qu'il le veuille ou non, l'irrésistible action d'un principe libre et intelligent sur la force brutale ; mais, de son côté, elle doit soutenir contre ses assauts une lutte toujours renaissante, et, tour à tour, elle le nourrit de son lait ou de son sang. Quoi qu'il en soit, depuis qu'elle a paru sur la terre, rien ne se fait plus d'important dans le monde que par elle ou contre elle ; elle tient la première place dans les préoccupations du genre humain, et ce sont les vicissitudes de leurs rapports qui constituent, à proprement parler, l'histoire de la civilisation.

Les commencements de la cité de Dieu parmi les hommes ressemblèrent à ceux du grain de sénevé ; ils furent tout ce qu'il y avait d'humble et de méprisable. C'est à peine si le monde daigna donner un regard distrait à ses premières conquêtes. Quelques pêcheurs ignorants et grossiers, réunis autour d'un ouvrier qui parlait bien, mais qu'ils ne comprenaient guère, voilà quels furent les fondateurs de la société nouvelle. Leurs sectateurs se reconnaissaient à l'excentricité insensée avec laquelle ils défiaient l'opinion publique et affectaient de se distinguer du reste du genre humain. Ils se glorifiaient de la pauvreté et de l'ignorance, anathématisaient la joie et le plaisir, traînaient une existence misérable et finissaient d'ordinaire, comme le chef qu'ils avaient divinisé, sur le gibet. Ces fous dangereux avaient, comme ils disaient eux-mêmes, la rage de la potence, et l'on trouvait qu'en général ils ne méritaient pas une autre fin. Avec cela, ils affichaient la risible prétention de conquérir le genre humain à leur doctrine et ils prétendaient avoir reçu de leur maître la mission de la prêcher dans tout l'univers. Certes, il ne fallait pas être grand prophète pour prédire dès lors, à coup sûr, l'issue qui attendait une telle entreprise et il suffisait de quelque expérience, avec un peu de

bon sens, pour prévoir que la secte périrait en peu de temps dans le mépris et dans les supplices. Ce fut pourtant le contraire qui arriva, comme si tout, dans l'histoire du christianisme, était fait pour déjouer les prévisions et confondre les calculs de la raison. Il faut regarder de près un si étonnant spectacle.

Née au sein de la synagogue, mais ouverte, dès les premiers jours, à toutes les âmes humaines, l'Église contenait, dans l'origine, deux catégories de chrétiens de provenance diverse, qui continuèrent de rester distinctes pendant quelque temps, comme les eaux de certaines rivières, qui se rencontrent et qui coulent ensemble sans se mêler dès l'abord. L'orgueil des chrétiens de race juive se révoltait contre cette égalité de leur peuple et des Gentils. A leur sens, le Sauveur des hommes n'était venu que pour les brebis du troupeau d'Israël, et il fallut les généreuses audaces de saint Pierre et de saint Paul pour leur faire comprendre que la Bonne Nouvelle s'adressait à tous les enfants d'Adam. Ce ne fut pas assez : on dut leur persuader encore qu'il n'y avait rien d'obligatoire, pour le chrétien racheté par le sang de Jésus-Christ, dans les pratiques de l'ancienne Loi, quelque chères qu'elles fussent au patriotisme et au sentiment religieux du peuple juif. Les ardélions de la synagogue ne l'entendaient pas ainsi ; ils voulaient soumettre tous les fidèles, Juifs ou Gentils, aux rites de leur nation, et leur hautaine ténacité déchaîna, dans le berceau même de l'Église, les premières controverses. Une circonstance providentielle vint conjurer le danger : ce fut la destruction du temple de Jérusalem, suivie de la dispersion de la nationalité juive. Désormais, la loi de Moïse n'avait plus de raison d'être ; aussi, dès lors, Juifs et Gentils se confondirent pour toujours au sein du christianisme, et le vaisseau de la jeune Église se lança hardiment en pleine mer.

Déjà la foi de Jésus-Christ était répandue dans tout le monde civilisé. Comme un éclair qui brille d'un côté du ciel et qui illumine en un clin d'œil tout l'horizon, le royaume de Dieu avait pénétré dans toutes les provinces de l'Empire romain et avait même franchi ses frontières. La génération contemporaine du Sauveur put encore assister au merveilleux spectacle de la floraison des églises dans l'Orient, et quand le disciple bien-aimé qui avait reposé sur le sein de Jésus s'endormit du sommeil éternel, des foyers lumineux de vie chrétienne brillaient sur toutes les rives de la Méditerranée. Saint Paul, en quelques années de courses apostoliques, avait semé des communautés depuis les montagnes de la Phénicie jusqu'aux plages lointaines de l'extrême Occident, et, parmi ses frères dans l'apostolat, les uns avaient versé leurs sueurs avec leur sang dans l'Empire, tandis que d'autres, au dire de la tradition, étaient allés aux derniers confins de la terre porter la Bonne Nouvelle aux peuples assis dans l'ombre de la mort.

Deux circonstances avaient préparé cette rapide diffusion de l'Évangile. En conquérant le monde, les légions romaines avaient aplani devant les apôtres la voie des missions, et les excès mêmes de la centralisation avaient travaillé pour eux. D'une extrémité à l'autre de l'Empire, le missionnaire circulait avec sécurité sous la protection de la paix romaine : partout il entendait parler la même langue, partout il rencontrait les mêmes institutions. Avec cette seule parole : *Civis romanus sum*, il pouvait arrêter en un instant le déchaînement des fureurs populaires et mettre son œuvre et sa personne sous la protection de la loi commune.

Le sol romain était d'ailleurs préparé pour recevoir la semence évangélique. Quelque part que s'arrêtât l'envoyé de Jésus-Christ, il trouvait un point d'appui, tout au

moins un gîte, dans ces innombrables communautés juives qui, depuis plusieurs générations, vivaient éparpillées sur toute la surface de l'Empire. Pas de ville de quelque importance qui n'eût, dans un de ses faubourgs, sa colonie juive groupée autour d'une synagogue où le peuple de Dieu venait, le jour du sabbat, écouter la Loi et les Prophètes et se nourrir des promesses de l'Ancien Testament. C'est parmi ces frères, juifs comme lui, que descendait l'apôtre ; c'est là qu'au milieu de la synagogue, debout après la lecture sacrée, il prenait la parole pour leur raconter les grandes choses qui venaient de s'accomplir en Israël, et, comme le Christ lui-même aux disciples d'Emmaüs, leur montrait toutes les prophéties réalisées dans le Fils de l'Homme. L'auditoire étonné se souvenait de ce qu'avaient raconté les témoins de la première Pentecôte chrétienne, et, si beaucoup protestaient contre la doctrine nouvelle, d'autres étaient touchés et reconnaissaient dans le Christ le Désiré des Nations, vers lequel s'étaient tournés les yeux expirants de leur père Jacob, et dont tous les prophètes avaient annoncé la venue. Il se formait ainsi autour de l'apôtre, et au sein même de la synagogue, un noyau chrétien qui grossissait au milieu des contradictions et qui entretenait parmi le peuple de Dieu la fermentation féconde dont parle l'Évangile. Israël se partageait en deux camps à la vue de son Messie, et, pendant qu'une partie de ce peuple, s'attachant avec désespoir aux rites desséchés de l'ancienne Loi, maudissait le Galiléen et ses disciples, l'autre, pleine de joie et de confiance dans le Fils de Marie, se mettait à la tête des Gentils et les introduisait dans le royaume de Dieu.

Les fidèles affluèrent dès les premiers jours. Comme des abeilles qui arrivent à la ruche, les âmes les plus nobles du paganisme se donnèrent rendez-vous dans la synagogue devenue une église. Tous ceux dont le regard

se portait vers le ciel y voyaient briller l'étoile de Bethléem et étaient guidés par elle vers le berceau du Rédempteur. Il n'est plus donné à personne, dans notre société habituée aux bienfaits de l'Évangile, de comprendre la surprise de tant d'âmes hautes et fières, le ravissement de tant de cœurs blessés, lorsqu'à travers l'horreur du paganisme ils virent briller pour la première fois la figure et le sourire de Jésus. A la vue de ce Dieu qui leur ouvrait ses bras pour les serrer sur son cœur saignant d'amour, les malheureux adorateurs de tant d'idoles grotesques ou obscènes tombaient à ses pieds, et les esprits que les excès de l'idolâtrie avaient brouillés avec la notion de la Divinité se frappait la poitrine avec le centurion en murmurant : Celui-ci en est vraiment le Fils de Dieu! Au milieu de la société sanglante et fangeuse des amphithéâtres, les esprits généreux se sentaient attirés par un charme inexprimable vers ces humbles retraites d'où sortait la voix qui disait : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai* (1) *!* Ils entraient, émus et attendris, et, en franchissant le seuil béni de l'Eglise, il leur semblait passer du froid de la mort dans la douce chaleur de la vie et des ténèbres de la nuit dans la splendeur du jour éternel. Le baume de la charité fermait leurs plaies et dilatait leurs cœurs : ils se sentaient aimés et, à leur tour, ils éprouvaient une douceur infinie à aimer leur semblable et à voir en lui un frère. Illuminés par le plein jour de la vérité, ils y trouvaient le *pourquoi* du monde et d'eux-mêmes, et se félicitaient de tenir enfin l'explication des problèmes qui avaient fatigué en vain la philosophie païenne, enfermée depuis tant de siècles dans la caverne de Platon. Avec les préjugés et les vices du paganisme, ils déposaient aussi ses antiques terreurs, car une

(1) Ev. S. Math., XI, 28.

promesse d'immortalité brillait sur la vie chrétienne et calmait l'angoisse de l'âme que le paganisme laissait sans ressources devant les menaces du néant. Le christianisme était à la fois une doctrine sublime, une loi parfaite et une indéfectible espérance ; il était l'Œdipe qui résolvait, en souriant, les tragiques énigmes laissées sans réponse par le monde antique ; il était le vrai Prométhée qui façonnait l'homme à l'image de Dieu et déposait dans son sein l'étincelle de l'immortalité.

Voilà pourquoi, attirées par la beauté radieuse du christianisme ou poussées par le désespoir hors de la religion païenne, les âmes se pressaient aux portes de la jeune Église. On y accourait d'Orient et d'Occident, sans distinction d'âge ni de sexe, ni de rang, ni d'intelligence. Comme les mages, en venant adorer le Sauveur dans la crèche, y avaient rencontré les bergers, ainsi se réunirent dans l'Église les grands et les petits, les riches et les pauvres, les libres et les esclaves. Dès l'âge apostolique, elle compta des adhérents parmi les dignitaires de la synagogue, parmi les soldats des légions, parmi les fonctionnaires des villes, parmi les gouverneurs des provinces, parmi les ministres des rois. Elle cueillit des âmes à l'aréopage d'Athènes et sur les bancs du sénat romain ; elle trouva des fidèles jusque dans le palais des Césars et jusque sur les marches du trône impérial. Mais toutes ces hautes têtes, elle les courbait sous une loi commune ; on perdait leur trace une fois qu'ils étaient entrés dans l'Église, où ils se confondaient au milieu des esclaves et des mendiants qui formaient la clientèle privilégiée du Christ. Car l'Église, fondée par un chef qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, était par excellence une société de pauvres, et elle n'acceptait les riches et les heureux du siècle qu'à la condition qu'ils seraient des pauvres volontaires. Au contraire, elle ouvrait les bras à tout ce qui était méprisé, elle glanait

dans les bas-fonds des grandes villes les *balayures du monde* et elle reconstituait une société avec les éléments que le monde avait jugés indignes de la sienne.

Protégée d'abord par son obscurité et par sa pauvreté, l'Église grandit tranquillement au milieu de la société païenne. Des communautés chrétiennes vivaient dans la plupart des cités, organisées sur un type uniforme, que les apôtres avaient transmis avec le trésor de la foi et de la morale. Un respect religieux pour la tradition garantissait au sein de chacune d'elles la perpétuité de l'enseignement apostolique, et les fraternelles relations qu'elles entretenaient faisaient circuler parmi toutes un même courant de féconde charité. Des correspondances s'échangeaient entre les églises les plus éloignées ; des conciles réunissaient fréquemment les dignitaires des communautés voisines ; elles se réjouissaient et s'affligeaient ensemble, elle se soutenaient mutuellement dans les épreuves ; chacune, en un mot, prenait sa part de la vie de l'Église universelle. La moindre innovation venait-elle à se produire dans l'une d'elles, à l'instant elle était dénoncée, combattue, condamnée par les autres : toutes se fermaient devant les novateurs, et il fallait, ou abjurer l'erreur, ou renoncer à la communion du monde chrétien. En un mot, il y avait, au sein des divers groupes de fidèles épars dans l'univers romain, une certaine unité de conscience et un certain sentiment de solidarité qui se manifestaient avec la plus grande énergie aux heures décisives.

Cette unité du monde chrétien, maintenue au fort de la dispersion par l'ardente charité de tous pour tous, trouvait son expression sensible dans la suprématie d'une église qui était la tête et le modèle de toutes les autres. C'était celle de Rome, en qui reposait l'autorité confiée par le Sauveur au prince des apôtres et transmise à ses suc-

cesseurs. Fondée par deux frères unis dans l'amour comme les fondateurs de la Rome primitive avaient été séparés dans la haine, l'Église romaine surgissait au milieu de ses sœurs comme le phare lumineux de la vérité. A l'heure du péril ou du doute, on regardait de son côté, car on était certain de ne pouvoir se tromper à sa suite, Jésus-Christ lui ayant donné le magnifique privilège d'être à jamais la gardienne infaillible de la foi catholique. Cette prérogative, célébrée avec des accents magnifiques par les Pères et les confesseurs, était la source de toutes les autres que la tradition lui reconnaissait. Sa prééminence était incontestée : les Empereurs païens eux-mêmes, pendant les rares intervalles où la persécution faisait relâche, la constataient implicitement, et l'Orient, par la bouche de saint Ignace d'Antioche, lui décernait la glorieuse appellation de *Présidente de la charité* (1). Elle justifiait une dignité si haute par sa sollicitude pour les intérêts du monde chrétien et par les héroïques vertus dont elle lui donnait le spectacle. Ses aumônes allaient fermer des plaies dans toutes les provinces, et, quand sonnait l'heure des épreuves, nulle église n'arrosait d'un plus large flot de son propre sang les racines de la vigne évangélique.

A part la suprématie que lui donnait une parole divine, l'Église romaine ne se distinguait en rien de ses sœurs, modelées sans exception, comme elle-même, sur un type unique et divin. Partout régnait la même organisation simple et forte ; partout on retrouvait la contexture à la fois souple et solide d'une société absolument nouvelle dans ses formes comme dans son esprit et qui ne prenait pas exemple sur le monde. Il y avait autant d'églises qu'il y avait d'agglomérations chrétiennes de quelque

(1) S. Ignat., Epist. ad Roman., *in prolog*.

importance, c'est-à-dire autant que de villes habitées par des chrétiens. Chacune avait à sa tête un évêque dont l'autorité remontait, par une succession ininterrompue, jusqu'aux apôtres eux-mêmes. Il la tenait d'eux par l'intermédiaire de ses frères dans l'épiscopat, qui lui conféraient le Saint-Esprit par l'imposition des mains et qui lui imprimaient ainsi à jamais le caractère sacerdotal, mais il n'était présenté aux consécrateurs qu'après avoir été choisi, comme le plus digne, par le troupeau même qu'il allait gouverner. Ainsi l'Église combinait dans sa vie sociale, d'une manière heureuse et absolument ignorée du monde profane, deux éléments qui semblaient inconciliables : le caractère transcendant de l'autorité et la liberté populaire de l'élection, et l'on comprend l'admiration qu'un Empereur païen honnête homme, Alexandre Sévère, professait pour cette manière de résoudre le grand problème de l'origine et de la transmission du pouvoir (1).

Tout, au reste, dans la société chrétienne, présentait l'équilibre harmonieux de l'autorité et de la liberté. Quelque grande qu'elle fût aux mains de l'évêque, l'autorité était circonscrite par des lois inviolables que personne n'ignorait ; elle ne pouvait se passer de la confiance et de l'affection des fidèles, et elle perdait tout son prestige si elle n'avait pas le caractère paternel et miséricordieux d'une magistrature d'amour. Sa force lui venait de sa modération et les limites de sa puissance s'élargissaient d'autant plus qu'elle les respectait davantage. Mais, de toute manière, le rôle de l'évêque était immense. Il enseignait, gouvernait et jugeait à la fois. Il était la source du sacerdoce et le distributeur de la vie spirituelle. Il administrait, sous l'œil de Dieu, le patrimoine temporel de son Église et devait pourvoir aux innombrables

(1) Lamprid., Alex., Sev. c. 45.

besoins de son existence précaire et menacée. Il était le nourricier des pauvres, le tuteur des orphelins, le protecteur des veuves, le père de tous. Enfin il représentait sa communauté devant le pouvoir civil et était le premier désigné à ses coups, chaque fois que se levait le vent de la persécution. En un mot, il portait, vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis des hommes, le fardeau d'une responsabilité qui faisait de l'épiscopat le plus redoutable de tous les honneurs.

Pour soutenir l'éclat et partager les charges de sa haute dignité, l'évêque était entouré d'une famille ecclésiastique exclusivement vouée, comme lui-même, au service des autels et qui recevait de lui son caractère sacré en même temps que sa mission spéciale. Il y avait plusieurs degrés ou ordres dans le clergé. Les prêtres occupaient le premier rang après l'évêque. Dans les communautés trop vastes et trop nombreuses pour que l'évêque pût suffire tout seul au ministère pastoral, ils étaient ses indispensables auxiliaires. Il leur déléguait l'exercice d'une partie de ses fonctions religieuses et surtout l'enseignement et l'administration des sacrements dans un ressort déterminé. Il aimait à s'appuyer sur eux ; il les réunissait en conseil autour de sa personne ; il voyait en eux non seulement ses coopérateurs les plus précieux, mais encore ses conseillers les plus autorisés.

Les diacres remplissaient dans l'ordre temporel un rôle non moins considérable que celui des prêtres dans l'ordre spirituel. A ceux-ci, le sacerdoce ; à ceux-là, le ministère. Ils étaient le bras de l'évêque ; ils le remplaçaient dans la gestion des intérêts matériels, ils l'assistaient dans les actes les plus solennels de ses fonctions liturgiques. La partie la plus importante de leur mission consistait dans le soin de soulager les pauvres. L'Église, dès son origine, donnait ainsi aux païens le spectacle de la charité élevée

à la hauteur d'un sacerdoce et montrait partout, à côté de la main qui distribuait aux fidèles le pain du ciel, celle qui partageait aux indigents le pain du corps.

Mais les développements rapides que prenaient les communautés ne permirent pas de s'en tenir à cette répartition primitive des fonctions ecclésiastiques. Il fallut créer des sous-diacres pour assister les diacres ; il fallut confier à des ministres spéciaux des parties déterminées de l'activité liturgique, et ainsi naquirent les ordres inférieurs d'acolyte, d'exorciste, de lecteur et de portier, qui exerçaient chacun des fonctions que leur nom même désigne suffisamment. De plus, comme les diacres n'auraient pu, sans heurter la délicatesse du sentiment moral, remplir leur ministère auprès des femmes, celles-ci étaient confiées à des diaconesses, veuves ou vierges âgées que l'Église admettait à l'honneur de partager avec elle les charges multiples du département de la charité.

Le rôle du clergé ne se bornait pas à enseigner, à gouverner et à servir d'intermédiaire entre Dieu et les hommes : il devait aussi prêcher d'exemple et réaliser le premier, dans sa vie, les grands devoirs qu'il inculquait journellement aux fidèles. Jésus-Christ avait dit aux prêtres qu'ils étaient le sel de la terre et que, s'ils se gâtaient, tout serait corrompu. Aussi comprend-on la vive sollicitude de l'Église pour les mœurs de sa milice choisie. Elle n'eut pas de plus ancienne préoccupation, et à peine le droit canon naissait-il qu'il multipliait les prescriptions relatives à cet important objet. Pour être admis à la prêtrise, il ne suffisait pas d'être de vie irréprochable, il fallait, de plus, présenter un passé qui fût une garantie contre la possibilité de certaines fautes. Le prêtre devait se distinguer par sa chasteté, par sa charité, par sa science ; il devait renoncer non seulement aux passions, mais encore aux plaisirs et aux occupations du siècle, dire adieu

aux joies du foyer et aux honneurs de la vie publique et se consacrer entièrement au service de Dieu et du prochain. Quelque haute que fût sa dignité, il était lui-même l'esclave de la loi commune et sa supériotité réelle consistait dans ses vertus et non dans son ministère. Le moindre des laïques pouvait, par la sainteté de sa vie, s'élever au-dessus du plus éminent prélat, et les inégalités créées par la hiérarchie trouvaient leur correctif dans cette parole que les premiers seraient les derniers dans le royaume du ciel. La hiérarchie elle-même, d'ailleurs, se recrutait dans le sein du peuple, choisissant souvent des esclaves pour en faire des évêques, et laissant des princes dans la foule. Le peuple chrétien était comme la conscience vivante de la communauté : si le cœur n'y battait pas à l'unisson du clergé, la vie était troublée, et plus d'un grand évêque, associant les fidèles aussi bien que les prêtres à sa vaste sollicitude, déclarait, comme saint Cyprien, qu'il ne voulait rien faire sans leur conseil et sans leur concours (1).

Le peuple chrétien lui-même, tout comme son clergé, se renouvelait dans les premiers âges par une perpétuelle élection. Il puisait ses éléments au sein de cette société païenne et corrompue dans laquelle il vivait, et qui se dépouillait pour lui, à son insu, de tout ce qu'elle possédait de meilleur. Encore au second siècle, Tertullien pouvait prononcer cette parole significative : *On ne naît pas chrétien, on le devient* (2). Mais l'Église, en recevant tous les jours, des mains du paganisme, les âmes qui venaient lui demander le salut, les trouvait telles que les avait faites le monde. C'étaient des esprits imbus d'erreurs invétérées, des cœurs habitués à l'esclavage des passions, auxquels il s'agissait de faire subir la plus radi-

(1) S. Cyprian., Epist. 5.
(2) Tertull., Apologet., c. 18.

cale transformation qui ait jamais été imposée à la nature humaine. Faire des ascètes avec des voluptueux et des croyants avec des sophistes et ramener à l'innocence de l'enfant une société qui avait vieilli dans la science de la débauche, ou, comme parlaient les apôtres, crucifier le vieil homme et lui substituer un homme nouveau : voilà le problème qui s'offrait à l'Église, et ce problème, elle le résolut. S'il y a un phénomène qui mérite de fixer le regard de l'humanité, c'est bien celui-là, et l'histoire n'a pas de tâche plus haute que celle de l'expliquer.

Le secret de l'Église, ce fut tout d'abord un système d'éducation qui lui appartenait entièrement en propre et où l'on remarquait une étonnante connaissance du cœur humain, de ses faiblesses et de ses ressources, avec un art merveilleux de corriger les unes et de profiter des autres. Elle n'acceptait pas à la légère ceux qui se présentaient pour être admis dans son sein, et, lorsqu'elle les avait jugés dignes de cette faveur, elle les soumettait à un noviciat long et rigoureux. Sous le nom de catéchumènes, ils passaient un temps considérable, souvent quelques années, au seuil du sanctuaire, pendant lesquelles on leur enseignait graduellement toutes les parties de la doctrine et on les appelait à la pratique des divers articles de la loi morale. Cette tâche était laborieuse et ardue; elle exigeait de ceux qui la remplissaient une tendresse profonde, un tact consommé, des lumières supérieures; aussi était-elle confiée aux membres les plus distingués et les plus vertueux du clergé. Lorsqu'enfin l'Église jugeait que ses apprentis étaient suffisamment préparés au bienfait de la vie chrétienne, alors seulement elle les admettait au baptême. Une fois régénérés, ils participaient aux grâces des sacrements et aux mérites de la communion des saints. Tout alors devenait pour eux un stimulant efficace au bien : les engagements solennels qu'ils avaient contractés, les

exemples qu'ils rencontraient dans le milieu où ils venaient d'entrer, la vertu fortifiante des nombreux moyens de sanctification dont l'Église leur recommandait l'usage assidu.

Cependant, bien que devenu chrétien, on restait homme et soumis, comme tel, aux infirmités de la nature humaine et aux atteintes du péché. Le fidèle pouvait, par un acte de sa volonté libre, garder à jamais ou perdre en un seul instant cette dignité d'enfant de Dieu qu'il avait reçue au baptême, et, trop souvent, le vieil homme, reparaissant sous l'homme nouveau comme le sauvageon sous la greffe, détruisait l'œuvre qui avait coûté tant de peines. Mais l'Église ne se décourageait pas et l'art avec lequel elle relevait le chrétien tombé n'est pas moins admirable que celui qu'elle mettait à régénérer l'homme déchu. Ignorées de l'antiquité qui ne connaissait vis-à-vis de la faute qu'une indulgence blâmable ou une rigueur sans pitié, les institutions pénitencières furent aux mains de l'Église le levier tout-puissant avec lequel elle souleva le monde. Grâce à cette merveilleuse innovation morale, l'espérance ne désertait plus le chevet du malheureux pécheur, et la porte du pardon restait éternellement ouverte à celui qui savait pleurer ses fautes. L'Église avait élaboré à son usage une médecine morale qui continuait l'œuvre du catéchuménat et elle l'appliquait aux âmes blessées avec tous les ménagements d'une tendresse infinie et toute l'opiniâtreté d'une science qui connaît la valeur de ses remèdes. Comment énumérer les effets de cette discipline auguste qui, pénétrant avec douceur dans les ténèbres désolées de l'âme coupable, y lutte contre son orgueil et son désespoir, prête l'oreille à ses gémissements, remue sans dégoût les fanges dans lesquelles elle languit, lui fait vomir son poison, la purifie, la réconcilie avec elle-même et avec son Dieu et efface, par une expiation volontaire-

ment acceptée, les dernières inquiétudes de la conscience bourrelée ? Le mystère que l'Église fait régner sur ce fécond travail ressemble au mystère éternel dans lequel se passent les phénomènes de la création, et peut-être n'est-il pas téméraire de dire que le secret de la civilisation chrétienne se confond avec le secret de la confession.

Il ne faut pas, d'ailleurs, se figurer ce grand œuvre comme étant d'une extrême facilité pour le pécheur. L'aveu sincère et complet de la faute suppose un effort de volonté qui est lui-même une réaction des plus énergiques contre le mal ; quant aux expiations, elles étaient en proportion de la faute commise. Pour les plus graves, elles étaient rudes et terribles et bien faites pour épouvanter l'âme la plus ferme. Pendant tout le temps qu'elles duraient, la vie du pénitent était comme suspendue. Plus de communion, plus d'assistance aux sacrés mystères, plus de part aux joies et aux consolations de la société chrétienne. Vêtu de deuil et la tête couverte de cendre, il soupirait à la porte du lieu saint où il voyait entrer ses frères, et son existence, douloureuse et déshéritée, se passait au milieu des mortifications et des austérités qui étaient sa rançon devant la justice divine. De longues années s'écoulaient ainsi, car certaines pénitences duraient la vie entière, d'autres se prolongeaient pendant dix, quinze et vingt ans ! Peu à peu, après les séries d'expiations graduées, le pénitent reprenait sa place au milieu de ses frères : souvent, dans l'intervalle, le jeune homme était devenu un vieillard, et il avait achevé dans les larmes son pèlerinage terrestre, mais il avait sauvé son âme ! Quant au chrétien endurci dans son crime et qui refusait de l'expier, il était frappé de toutes les rigueurs de la justice. L'excommunication retranchait du corps des fidèles ce membre indigne, qui cessait dès lors de déshonorer l'Église et d'être un danger pour ses frères. Mais l'excom-

munication elle-même était encore une forme suprême de la pénitence, car le pardon n'était jamais refusé au repentir, et plus d'un pécheur se lassa de le solliciter avant que l'Église se lassât de l'accorder.

Quels ne devaient pas être la douceur et l'attrait des milieux chrétiens de ces âges, puisqu'on s'imposait une telle discipline pour y entrer, et de si cruelles épreuves pour y rester, sans autre prévision qu'une mort ignominieuse par la main du bourreau! C'est que l'âme humaine retrouvait là cette vie intérieure que le paganisme avait tuée et cette santé morale qu'il avait si profondément atteinte, ainsi que la vraie règle des rapports de l'homme avec Dieu et avec ses frères. Quiconque avait une fois goûté les pures délices de la vie chrétienne sentait le vide et le néant de celle du monde et, malgré les sacrifices qu'elle imposait, sa conscience et sa raison lui disaient qu'elle était la seule digne de lui.

Ce besoin religieux qui est le plus noble apanage de la nature humaine, le christianisme seul le satisfaisait d'une manière complète. Un culte sublime dans son objet et magnifique dans son expression le rattachait, par des liens étroits et doux, à son Dieu et à ses semblables, en réunissant dans le même sanctuaire, à des intervalles périodiques et fréquents, tout le peuple des fidèles. Ces réunions joignaient à la majesté de l'acte religieux l'intimité de la famille et le charme du mystère : pendant longtemps, elles n'eurent d'autre théâtre que les maisons des fidèles riches, et les lettres des apôtres nous ont gardé le souvenir des *églises domestiques* des premiers jours (1). Du foyer des fidèles, elles furent transportées, comme si elles voulaient suivre leurs premiers fondateurs, auprès de leurs tombeaux, et ce furent des cimetières souterrains

(1) S. Paul ad Roman., XVI, 5.

qui devinrent les premiers forums du monde chrétien. Là, réunis près des cendres de leurs martyrs, les fidèles se groupaient dans les étroits cubicules que la main de leurs artistes avait décorés de peintures sacrées et auxquels on parvenait par de longs couloirs qu'un lucernaire çà et là éclairait d'en-haut. L'évêque, assis dans sa chaire pontificale, au fond de la crypte, présidait la sainte assemblée. Le peuple chantait des hymnes pieux ; le diacre et le sous-diacre faisaient des lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament, une exhortation ou une instruction suivait, puis s'élevait la voix de la prière commune. Tous ceux qui n'avaient pas le droit d'assister à la célébration des saints mystères, les catéchumènes et les pénitents des divers degrés, sortaient tour à tour avant le moment le plus solennel, et lorsqu'enfin il ne restait plus dans l'assemblée que les fidèles, alors on échangeait, en signe d'allégresse, le baiser de paix, et l'auguste mystère s'accomplissait. A la voix du pontife vêtu de brillants ornements et au milieu d'un silence religieux, le Dieu d'amour, cachant sa divinité sous les espèces du pain et du vin, descendait du haut du ciel au milieu du peuple des élus et les conviait tous à son banquet sacré, où il les nourrissait de sa chair et de son sang.

Toute la vie du chrétien se concentrait dans cette heure céleste, qui lui donnait les anges pour convives et Dieu lui-même pour aliment. Source inépuisable de grâce et de vie cachée dans le cœur de l'Église, l'Eucharistie renouvelait incessamment la sève féconde qui coulait dans les veines de ce corps mystique. Les vices et les passions du siècle avaient beau entamer sur tous les points la jeune et austère société qui grandissait en dehors de lui : dès qu'elle faisait appel aux sacrements, la grâce sanctifiante, semblable à une puissante marée, rentrait victorieuse dans ses estuaires les plus désolés et

balayait toutes les traces qu'y avait laissées le monde. Chaque fois que le chrétien revenait du banquet eucharistique, il en rapportait une force nouvelle pour résister aux séductions du milieu païen et pour se montrer fidèle aux engagements qu'il avait contractés vis-à-vis de l'Église.

Il ne fallait pas moins qu'une assistance surnaturelle pour affermir le règne de la loi chrétienne dans le cœur humain. Cette loi, en effet, semblait un perpétuel défi à la nature. Elle se plaisait à l'humilier en la proclamant déchue, elle la gênait dans toutes ses tendances, elle la contredisait dans toutes ses aspirations. Elle imposait un éternel silence à la voix si douce et si persuasive avec laquelle cette vieille amie parlait au cœur humain. Elle défendait à l'homme de l'écouter; bien plus, elle lui faisait un devoir de lutter contre elle et de l'asservir. Les ordres impérieux qu'elle lui adressait à ce sujet se résumaient dans ce mot terrible et douloureux : mortification ! Il s'agissait de faire désormais comme un devoir ce qu'autrefois il aurait considéré comme un suicide : arracher de son âme cette chair qui y était si puissament enracinée, résister à cette tendance si agréable de son être qui le portait à l'amour de soi et au culte de ses plaisirs et apprendre à se détester lui-même dans les souillures de son corps et dans les insolences de son orgueil. Ainsi, elle portait dans l'intérieur de l'homme un combat sans fin entre les puissances détrônées de la chair et le souffle victorieux de l'esprit. Elle exigeait du chrétien qu'il se fît soldat pour combattre éternellement, au service de l'autorité étrangère qui prenait possession de son existence, contre sa propre chair et contre ses propres instincts. De cette vie mortelle, qui, aux yeux de la sagesse païenne, devait être un banquet, elle faisait un combat dont le vainqueur ne devait trouver la récompense qu'au ciel.

Les armes que l'Église mettait dans la main de ses

enfants pour sortir victorieux de cette lutte étaient elles-mêmes bien rudes à manier. L'une, c'était le travail ; l'autre, c'était l'abstinence; réunies, elles formaient comme les deux bras des tenailles puissantes dans lesquelles le législateur chrétien étreignait, à l'écraser, la chair, qui était le grand ennemi. Le travail, occupation d'esclave et méprisé par le monde comme indigne de l'homme libre, était, aux yeux du chrétien, une œuvre sainte et méritoire. Il ne se contentait pas de le subir avec résignation comme une loi, il l'acceptait joyeusement comme un gage de salut. Le travail devint une gloire et un honneur parmi les disciples de l'Évangile. On se souvenait de Joseph, père de Jésus, qui avait manié l'outil dans l'humble atelier de Nazareth ; on avait sous les yeux l'Apôtre des nations, qui gagnait son pain en faisant de la toile à voile, et qui avait prononcé cette parole d'or : *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger* (1). C'étaient là des accents bien nouveaux, et qui devaient retentir étrangement au milieu de la société païenne. Lorsque, dans une épitaphe romaine, on lit que le défunt a aimé le travail et qu'il a été laborieux (*operarius*), il convient de s'incliner avec respect : c'est le christianisme qui a passé là et qui a tracé sur la pierre du tombeau le mot d'ordre de l'avenir.

Le travail pourtant connaissait des heures de relâche, et c'est de ces heures que pouvait profiter la volupté pour reprendre possession du cœur, sous prétexte de lui apporter des distractions légitimes. Mais le chrétien était prévenu et si le corps avait des moments de repos nécessaire, l'esprit ne cessait de veiller. Il faisait une garde vigilante aux diverses issues que les sens ouvraient sur le monde extérieur, pour ne pas laisser les souillures du

(1) S. Paul, II ad Thessalon., III, 10.

dehors pénétrer jusqu'au sanctuaire de la conscience. Il tempérait par des restrictions énergiques l'usage des plaisirs les plus inoffensifs ; il s'habituait par une discipline sévère à se passer entièrement de la volupté, ce but suprême de l'existence païenne. Les jeûnes étaient longs et fréquents dans la primitive Église ; la continence fleurissait jusqu'au sein du mariage, et des macérations volontaires contribuaient à tenir en respect la meute toujours aboyante des passions révoltées. Maître de son corps au lieu d'en être l'esclave, le chrétien ne dégradait pas sa demeure charnelle, il l'ennoblissait. Au lieu d'y voir un vil instrument de plaisir, il en faisait le temple vivant de l'Esprit-Saint ; il la rendait digne de ressusciter un jour dans la gloire, et de participer avec l'âme à la transfiguration de l'éternité. Elle avait pour lui quelque chose de sacré ; le suicide lui était aussi odieux que la débauche, parce qu'il était, lui aussi, un attentat criminel sur un bien qui lui avait été prêté par Dieu et dont il ne pouvait pas abuser. Voilà comment, sous l'empire d'une loi austère mais équitable, se rétablissait dans les relations de l'âme et du corps l'équilibre naturel, qui consiste dans l'empire du principe spirituel et dans la soumission des sens.

La régénération de la société marchait de pair avec la régénération de l'individu. De même que tout chrétien qui se conformait à la loi de l'Évangile était un homme nouveau, de même aussi la réunion de tous ces hommes nouveaux constituait une société nouvelle. Toutes les relations sociales furent transformées, et partout la dure loi de la force y fut remplacée par la douce loi de l'amour. La famille retrouva son harmonie et sa beauté. Le mariage, qui en jetait les bases, fut élevé à la dignité d'un sacrement et proclamé à la fois indissoluble et inviolable, c'est-à-dire que le divorce, qui le rompait, et le

concubinage, qui le souillait, furent proscrits avec une égale sévérité. Sans se préoccuper des dispositions immorales de la loi civile, l'Église déployait dans l'affirmation de ses principes en cette matière si délicate une énergie tranquille et intrépide. Il suffit de rappeler ici l'audace apostolique avec laquelle le pape Calixte proclama le caractère sacré des mariages conclus devant l'Église entre femmes nobles et affranchis ou esclaves, auxquels le droit romain ne reconnaissait que le caractère du concubinage. Protégée dans sa pudeur de femme et dans ses droits de mère par une législation d'une délicatesse exquise, l'épouse devint pour la première fois la noble et pure compagne de l'homme, soumise, il est vrai, mais libre, et portant devant Dieu une âme du même prix que la sienne. Cette frêle et tendre créature, que le paganisme livrait sans défense à ses brutales convoitises, Jésus-Christ la protégeait jusque dans ses bras, et lui ordonnait de respecter en elle, selon l'expression du Prince des Apôtres, une cohéritière de la grâce vivifiante (1). Et pour que rien ne manquât à la sublimité du sacrement de mariage, l'union de Jésus-Christ avec son Église et l'amour qu'il lui portait furent offerts aux fidèles comme le type de l'union et de l'amour qui devaient régner entre l'époux et l'épouse (2).

L'autorité despotique du père disparut également. Il vit désormais dans son enfant, au lieu d'un être sur lequel il avait le droit de vie et de mort, une âme qui lui était confiée par la Providence, et dont un jour il devait rendre compte : c'est assez dire qu'il oublia la pratique de l'exposition et qu'il apprit l'art de l'éducation. Telle était la vie domestique auprès du foyer transformé en temple, depuis qu'on en avait chassé les idoles pour y

(1) I Ep. S. Petr., III, 7.
(2) S. Paul ad Ephes., V, 22-33. Constitut. apostol., VI, 28.

installer le vrai Dieu. La mort venait-elle à rompre le lien conjugal, l'Église voyait avec répugnance qu'on en contractât un autre. Un amour pendant la vie, un souvenir après la mort devaient suffire à remplir l'existence de l'époux chrétien. Celui-là se conformait aux vrais enseignements de la religion qui, fidèle à une mémoire chérie, repoussait généreusement l'espoir d'une union nouvelle et sanctifiait sa solitude par le choix volontaire qu'il en faisait. Aussi la veuve était-elle considérée dans l'Église à l'égal d'une dignitaire. Sous ses longs voiles noirs, elle passait, recueillie et pensive, à travers des joies et des préoccupations qui n'étaient plus les siennes, pour ne s'intéresser qu'aux besoins et aux souffrances d'autrui. Ce n'était pas encore la religieuse, mais ce n'était plus la femme du monde, et le type sublime de la sœur de charité se dessine déjà sous les traits de cette femme vêtue de deuil.

Mais, de toutes les dignités auxquelles pouvait aspirer l'âme humaine, la plus haute et la plus sacrée, c'était celle des âmes fortes et privilégiées qui, renonçant aux joies de la famille pour se dérober entièrement à l'empire de la chair, vivaient devant Dieu, comme des anges, dans une chasteté sans tache. Les vierges étaient les fleurs les plus suaves du jardin de l'Église ; elle veillait sur elles avec un soin jaloux ; elle en était fière, et il n'y avait dans tous ses trésors rien qu'elle prisât si haut que la pureté des épouses immaculées du Christ. L'héroïsme des martyrs, la sagesse des docteurs, la charité des pontifes, tout pâlissait à ses yeux dans l'éclat surnaturel dont brillait la virginité. Tel était son enthousiasme pour cette unique vertu, qu'elle l'associait à la maternité elle-même dans le culte rendu à Marie, mère du Sauveur. Sur les pas de la Reine des Vierges se pressaient d'innombrables jeunes filles chrétiennes, qui, au milieu des fanges du

monde, gardaient intacte la blancheur de leur innocence. L'Église, en offrant à la vénération de ses fidèles les exemples de Lucie, d'Agathe, de Cécile et d'Agnès, leur apprenait à honorer le sexe qui avait produit ces merveilleuses créatures. L'auréole des vierges enveloppait dans son rayonnement toutes les femmes. Leur pureté reparaissait jusque dans l'épouse, et le mariage chrétien devait une partie de sa dignité á celles qui avaient su y renoncer.

A l'appel de la charité, toutes les faiblesses que la société antique écrasait sous ses dédains étaient devenues sacrées. La vénération des fidèles entourait les cheveux blancs du vieillard, qui faisait revivre en lui le type auguste des patriarches ; la simplicité de l'enfant était offerte en exemple à tous, parce qu'il fallait lui ressembler pour entrer dans le royaume des cieux ; les haillons du pauvre étaient glorifiés, parce qu'ils couvraient les membres de Jésus-Christ lui-même ; les esclaves étaient respectés comme des frères, Jésus-Christ étant mort de la mort des esclaves. Les ignorants, les infirmes, les estropiés, les malades, en un mot, tous les déshérités de ce monde s'asseyaient à côté des grands et des riches à la table du Seigneur, et tiraient une dignité particulière de leur détresse même. Toutes les supériorités accidentelles dont les fidèles se revêtaient dans le monde étaient déposées, comme des déguisements de théâtre, au seui de la communauté, où retentissaient avec des échos infinis ces immortelles paroles de l'Apôtre de Nations : *Il n'y a plus parmi vous de distinction entre le Juif et le Gentil, entre le libre et l'esclave, entre l'homme et la femme ; vous êtes tous un en Jésus-Christ* (1). Fidèle à ces enseignements, l'Église semblait se complaire à ignorer

(1) S. Paul ad Galat., III, 28.

les distances que les conditions sociales créaient entre ses divers enfants. Elle les leur faisait oublier devant les autels, ou bien elle n'en évoquait le souvenir qu'avec une douce ironie, en rappelant aux maîtres qu'ils étaient les esclaves du Christ, aux esclaves qu'ils étaient ses affranchis, à tous qu'ils étaient frères, créés par le même Dieu, nés des mêmes parents et rachetés par le même Rédempteur. Ce nom si doux de frères, suprême expression de sentiments inspirés par le lien social, ne devait plus disparaître du langage des hommes, parce qu'il était sous la protection de la religion elle-même, qui faisait de la fraternité non seulement une obligation morale, mais encore une réalité historique et même un article de foi. Tant il est vrai que les mœurs ont pour base les croyances, et qu'au fond de tous les progrès sociaux, on trouve un dogme qui les a engendrés !

Charité ! C'était le commandement qui résumait tous les autres ; c'était le dernier mot de la perfection chrétienne. « Aimer Dieu par-dessus toute chose, et son prochain comme soi-même, c'est là, avait dit le Maître, toute la Loi et les Prophètes (1). » — « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, avait ajouté saint Paul, que j'aurais la science de tous les mystères et que je fusse animé de la foi qui transporte les montagnes, sans la charité je ne serais qu'un airain sonore et qu'une cymbale retentissante (2). » — « Aimez-vous les uns les autres (3) ! » redisait avec une persistante touchante le dernier des apôtres survivants aux fidèles qui recueillaient sur ses lèvres les échos de la parole du Sauveur. Certes, dans sa nouveauté sublime, c'était un joug vraiment suave et léger que celui qui imposait, comme un devoir sacré,

(1) Ev. s. Math., XXII, 37-40. Marc, XII, 29-31. Luc., X, 27.
(2) S. Paul, I ad Corinth., XIII, 1-3.
(3) S. Hieronym., Comm. in epist. ad Galat., III, vi, 10.

le sentiment le plus doux de l'âme humaine. Les chrétiens le portaient avec joie. Persécutés ou dédaignés par le monde, ils se serraient les uns contre les autres, se consolaient, se soutenaient, s'encourageaient mutuellement, aimaient à se retrouver dans ces saintes assemblées où Jésus était au milieu d'eux. La communauté volontaire des biens temporels, telle que l'avaient pratiquée les premiers fidèles à Jérusalem, restait devant leurs yeux comme un idéal de perfection sociale, auquel devaient revenir plus tard ceux qui aspiraient à réaliser tous les conseils évangéliques : en attendant, ils en gardaient le souvenir dans les repas communs qui les réunissaient fréquemment à l'issue des saints sacrifices et auxquels ils donnaient le nom d'agapes, c'est-à-dire banquets d'amour. Les riches faisaient ordinairement les frais de ces modestes festins ; au surplus, il était pourvu aux besoins périodiques de la communauté par l'institution d'une caisse commune, alimentée au moyen de cotisations volontaires et administrée par les diacres sous la haute direction de l'évêque. Cette caisse, dans laquelle l'obole de la veuve était plus appréciée que la largesse du riche, fournissait les ressources nécessaires à l'entretien du culte, au soutien des pauvres, à l'éducation des orphelins, aux funérailles des morts, au rachat des esclaves, à toutes les œuvres que le génie inventif de la charité chrétienne, à peine sorti de son berceau, semait à pleines mains autour de lui. L'amour qui la vidait la remplissait avec la même allégresse, car le bonheur était de se priver et de donner, et celui-là se considérait comme le plus riche qui, à l'exemple du diacre Laurent, possédait le plus de pauvres.

C'était là une solution nouvelle et radicale du problème social. L'Église, en la demandant à la collaboration de tous ses membres, leur faisait atteindre à tous,

du même coup, ce bonheur qui est la fin dernière de l'homme. La société chrétienne était, dans toute la force du terme, une société heureuse ! Il faisait clair dans les âmes, il faisait chaud près des foyers. Les fidèles vivaient dans la paix d'une bonne conscience, ils se réjouissaient dans le Seigneur selon le précepte de l'apôtre, et se préparaient à sa venue dans une attente pleine d'espoir. Du sein de leurs sanctuaires creusés sous les pieds des grandes villes, ce qui s'élève vers le ciel ce n'est pas la voix des lamentations, c'est comme un parfum de joie et un hymne d'espérance. Un perpétuel sourire illumine la face de ces jeunes chrétientés qui vivent dans la nuit du tombeau, et, à travers les espaces ténébreux de l'histoire, on les voit briller d'un éclat doux et tranquille.

Une telle sérénité contraste étrangement avec la situation précaire et douloureuse faite à l'Évangile dans la société païenne. Étrangère dans ce monde, elle était traitée par lui comme il traitait l'étranger, c'est-à-dire en ennemie. Elle ne jouissait d'aucune existence légale, n'ayant jamais sollicité ni obtenu le caractère d'une religion autorisée par l'État. Elle restait donc sous le coup des pénalités sévères qui frappaient tous les cultes non reconnus ; elle pouvait même se voir appliquer celles qui étaient relatives aux pratiques superstitieuses et magiques. Bien plus, le culte chrétien impliquant la réunion et la prière en commun, l'Église tombait encore sous l'action des lois qui interdisaient les conventicules secrets. Enfin, son organisation sociale et sa hiérarchie étaient entachées de la même illégalité, parce que l'État interdisait avec une sévérité jalouse toute espèce de collèges, c'est-à-dire d'associations indépendantes en dehors de lui. Il n'y avait donc pas d'air respirable pour l'Église dans l'étouffante atmosphère de la législation romaine : elle était séditieuse, si l'on peut ainsi parler,

par le fait de son existence même. Dans de pareilles conditions, on ne comprendrait pas comment elle a pu braver, pendant trois cents ans, toutes les foudres de l'Empire, s'il n'y avait pas eu, dans le filet serré de la législation, une maille par laquelle elle put passer.

En effet, les prohibitions rigoureuses édictées contre les sociétés privées faisaient une exception en faveur des collèges funéraires. Alors que la loi interdisait tous les autres, elle tolérait ceux-là, ne croyant pas avoir à redouter grand'chose de gens qui ne s'associaient que pour se procurer un tombeau. Ces collèges, reconnus légalement, avaient leur organisation, leurs biens communs, leur caisse, leurs assemblées périodiques, leurs banquets, enfin et surtout leurs cimetières communs, où tous leurs membres étaient assurés de l'inviolabilité de leur dernier séjour. L'Église, qui réunit ses enfants dans la mort comme dans la vie, prit vis-à-vis de l'Etat le caractère de collège funéraire et obtint à ce titre la propriété légale de ses tombeaux. Elle était assimilée, par la loi, à ces nombreuses sociétés plébéiennes dont on retrouve encore aujourd'hui les humbles colombaires disséminés dans le sous-sol de la Ville Éternelle. Son évêque, inscrit sur les registres du fisc comme le chef reconnu de l'association, payait en son nom l'impôt prélevé sur les collèges de ce genre. Sous le couvert de cette qualité légale, l'Église put cacher tous les trésors de sa foi et de son culte; la loi ne descendait pas dans ses tombeaux pour s'enquérir de ce qu'elle y faisait dans les ténèbres.

L'Église, d'ailleurs, usait de la plus grande prudence vis-à-vis des profanes. Elle n'initiait les catéchumènes que peu à peu et elle ne révélait qu'aux seuls fidèles le secret eucharistique. Une langue tout en figures et en emblèmes facilitait la discrétion des initiés, et sans devoir son origine au besoin du mystère, le symbolisme chrétien

en fut cependant la sauvegarde. Celui qui serait descendu dans les sanctuaires souterrains des catacombes pour surprendre ce que les chrétiens cachaient avec tant de soin n'y aurait pas rencontré autre chose que des chambres mortuaires ornées selon le goût et les idées de l'époque. Les inscriptions ne lui auraient appris que des noms; les fresques des parois auraient mis sous ses yeux les sujets favoris de la peinture décorative des païens. Il n'aurait pas même soupçonné le sens mystique de ces poissons, de ces ancres et de ces palmes qui figuraient avec profusion sur les sarcophages, et rien ne lui aurait pu faire deviner que ces tombeaux obscurs étaient le berceau d'une révolution sans précédent dans l'histoire du genre humain.

Mais, toute close qu'elle était, l'Église ne pouvait empêcher le parfum de ses vertus de se répandre dans le monde et de lui rendre témoignage devant les hommes. On put reconnaître tout d'abord les chrétiens à la pureté comme à la douceur de leur vie : ils n'exposaient pas leurs enfants, ils ne renvoyaient pas leurs femmes, ils ne maltraitaient pas leurs esclaves. Les avortements et les vices contre nature étaient ignorés parmi eux. A l'époque de saint Justin, on s'apercevait qu'une personne était devenue chrétienne quand on la voyait renoncer aux vices de son existence passée (1), et au cours des persécutions, des chrétiens se trahirent par le respect qu'ils montraient pour les lois de la pudeur. Leur charité faisait l'étonnement des païens. « Voyez comme ils s'aiment (2) ! » disaient leurs ennemis. Il n'y avait pas là de motifs suffisants pour les rendre haïssables ; tout au plus y en avait-il assez pour les faires mépriser. Mais la rage implacable du peuple déicide poursuivait le maître

(1) S. Justin II Apolog., c. 2.
(2) Tertull. Apologet., c. 39.

jusque dans ses disciples, et, ne pouvant plus être le bourreau des chrétiens, il se fit leur dénonciateur. Par lui, l'Empire entendit pour la première fois parler des troubles qu'un certain Chrestus avait suscités chez les Juifs (1), et les proconsuls se virent mis en demeure de prendre parti entre les chrétiens et ceux qui les traînaient à leur barre. Ces magistrats, habitués à hausser les épaules devant les querelles intérieures des juiveries, crurent dans l'origine n'avoir affaire qu'à une de ces effervescences passagères si fréquentes parmi les enfants d'Israël : aussi se bornèrent-ils d'abord à renvoyer dos à dos les accusateurs et les accusés (2). Mais la synagogue cria si fort et si longtemps qu'elle finit par attirer sur les chrétiens l'attention du public, et comme on ne les connaissait que par elle, on accepta d'emblée tout ce qu'il lui plut de répandre sur leur compte.

Le christianisme fut considéré désormais par les païens comme une des formes de la superstition orientale, et comme la plus répugnante. Nul ne daigna descendre jusqu'à lui, pour l'étudier avant de le juger. A part Senèque, dont le grand esprit, penché avec une curiosité sacrée sur la doctrine nouvelle, en a gardé comme un reflet lumineux, les moralistes romains se contentèrent de le haïr et de le mépriser sur la foi des Juifs. Ils voyaient dans l'Eglise une secte impure et indigne de pitié, un de ces produits monstrueux de la corruption des grandes villes, où viennent s'écouler, comme dans un égout, les immondices de tout l'univers. Les chrétiens étaient l'opprobre du genre humain, et ils méritaient de la part de celui-ci autant de haine qu'ils lui en portaient. Ainsi parle un Tacite, et tous ses contemporains font écho à ses accents d'aversion et de dégoût, sans que le

(1) Sueton., Claud., c. 25.
(2) Act. Apost. XVIII, 14.

cœur généreux d'un Marc Aurèle ou la haute raison d'un Epictète aient eu pour eux plus de pitié ou plus de justice. Des tyrans exécrés, Néron et Domitien, purent se permettre envers les chrétiens des atrocités inouïes : aucune protestation ne retentit au nom de l'humanité outragée dans ces malheureux. « Le sang qui a coulé était-il donc si pur? » redisent les fiers représentants de la conscience païenne, tout prêts à absoudre les Empereurs aussi longtemps qu'ils se contenteront de s'acharner sur les chrétiens.

On peut se figurer quelles devaient être les dispositions de la multitude pour des gens qu'on lui présentait comme des scélérats et des désespérés capables de tout. Elle tournait contre eux jusqu'à leur vertu même, qui n'était à ses yeux que de l'hypocrisie, et le mystère dont on les obligeait à s'envelopper était, selon elle, le voile sous lequel ils cachaient leur turpitude. Dans un monde prosterné devant des milliers de divinités, le christianisme offrait, disait-on, le spectacle d'une secte d'athées, qui, comme il arrive toujours, remplaçaient la religion par des superstitions d'une révoltante absurdité. Ces orgueilleux contempteurs des dieux, ajoutaient leurs détracteurs, adoraient un âne, et un public dans lequel Anubis et Apis comptaient des milliers d'adorateurs faisait ses délices de caricatures représentant le dieu des chrétiens avec de longues oreilles et des pieds à sabot. C'était sans doute, pour les fidèles de ce temps, une amère souffrance que d'entendre chanter dans la rue, ou de voir charbonner sur les murs ces blasphèmes immondes, continuation séculaire de la scène du prétoire. Aujourd'hui encore, en fouillant sous le sol les débris du monde païen, il semble qu'on éprouve quelque chose de cette sainte amertume lorsque, parmi tant de traces impures, on rencontre celle des crachats que Rome, à

l'exemple des Juifs, vomissait sur la face du Sauveur. Avec quelle émotion le souvenir se reporte à ce jeune chrétien du nom d'Alexamène, qui grandissait dans le *pædagogium* du Palatin et qui, au milieu des sarcasmes de ses compagnons d'esclavage, adorait courageusement le Dieu qui brise les fers des esclaves ! Nous ne connaîtrions rien de lui sans le *graffito* qui le représente, debout dans l'attitude de la prière, devant un homme à tête d'âne attaché en croix, avec cette inscription : *Alexamène adore son Dieu !* Heureux jeune homme, ton opprobre est devenu ta gloire, et ta foi rayonne à jamais sur la parodie sacrilège qui nous a conservé ton nom !

Mais les sectaires étaient encore, continuaient leurs ennemis, plus odieux que ridicules. Ce n'était pas sans raison qu'ils dérobaient à tous les yeux, avec un soin si jaloux, l'acte le plus sacré et le plus solennel de leur culte. On se racontait à ce sujet tout ce que l'imagination peut inventer de plus atroce. Dans la bouche impure des calomniateurs, le banquet eucharistique se transformait en un repas de cannibales, où l'on dévorait un enfant vivant, et la cérémonie la plus sainte et la plus pure qui ait jamais consolé l'âme humaine était représentée comme une orgie où l'inceste et l'adultère scellaient dans les ténèbres un pacte monstrueux entre les adorateurs de l'âne! Les chrétiens, en un mot, forçaient la société païenne à remonter jusqu'à ses plus lointains souvenirs mythologiques pour retrouver dans les fables d'Œdipe et de Thyeste quelque chose qui égalât en infamie leurs fêtes religieuses. Que de pareilles monstruosités fussent vraisemblables, c'est ce qui n'étonnera pas si l'on se souvient de ce qui se passait dans les mystères de certains cultes; mais qu'elles fussent tolérées chez leurs sectateurs pour être reprochées aux seuls hommes qui en étaient incapables, c'est là un phénomène

dont on a le droit de s'étonner, bien qu'il ne soit pas isolé dans l'histoire du christianisme.

Après cela, il était inévitable que des êtres aussi indignes de vivre attirassent la colère des dieux sur la société qui la supportait dans son sein. A quoi bon chercher une autre cause aux fléaux publics ? Les chrétiens étaient là, et ils étaient seuls responsables de tout ce qui arrivait de fâcheux à l'Empire. Il n'y avait pas d'inondation, de disette ou de guerre désastreuse sans que les rues des grandes villes répétassent ce cri poussé par des milliers de bouches : A mort les athées ! ou : Les chrétiens aux lions ! Les magistrats n'osaient pas désobéir à ces impétueuses réclamations d'une populace enfiévrée, et les accusés chrétiens ne trouvaient que des Pilates là où ils attendaient des juges. « Ce n'est pas moi, disait le magistrat à saint Polycarpe, c'est le peuple qu'il faudrait persuader (1). » Trajan lui-même n'a pas su tenir un autre langage, et le vrai sens du rescrit célèbre qu'il adressa à Pline le Jeune est celui-ci : Il faut s'abstenir de rechercher les chrétiens, parce qu'ils sont innocents, mais il faut les punir lorsqu'ils sont dénoncés, parce que l'opinion publique l'exige ! C'était ouvrir la porte toute large aux dénonciations et faire de la justice l'instrument avili des passions populaires. Aussi peut-on dire que, pendant tout le IIe siècle, les persécutions n'eurent d'autre origine que la fureur de la plèbe altérée de sang chrétien.

A quel mobile obéissait pourtant cette foule lorsque, parmi tant de sectes étrangères qui rivalisaient de turpitude, elle choisissait les seuls chrétiens pour victimes de ses fanatiques emportements? Était-ce par horreur pour les festins de chair humaine, était-ce pour venger les lois de la morale outragée, qu'elle abandonnait les distractions de

(1) Martyr. Polycarp., c. 10.

l'amphithéâtre et les chastes représentations de la scène comique, pour courir sus aux sectateurs de Jésus-Christ? Non sans doute. Ce qu'elle détestait dans les chrétiens, c'étaient précisément les censeurs de ses vices favoris; ce qu'elle abhorrait dans le christianisme, c'étaient les vertus mêmes au nom desquelles elle se déchaînait contre lui. Plongée avec délices dans le bourbier des voluptés, ivre de jeux et gorgée de pain blanc, elle flairait les démolisseurs du plaisir dans ces hommes à l'aspect de deuil, dont les mœurs austères et l'existence recueillie étaient une silencieuse protestation contre le perpétuel carnaval de la vie romaine. Elle se rendait compte du danger qu'il y avait dans leur nombre toujours croissant et dans la contagion de leurs exemples; vaguement, elle entrevoyait avec horreur, s'ils devaient l'emporter, une société sans jeux, sans festins, sans largesses, sans débauches, sans rien de ce qui donnait quelque attrait à la vie.

L'attitude des chrétiens n'était pas faite pour apaiser ces craintes. Même dans un milieu moins corrompu que celui de Rome, ils auraient dû attirer l'attention sur eux par leur indifférence pour les intérêts et les occupations du siècle. Cette indifférence devenait, dans les conditions où ils vivaient, de l'éloignement et presque de l'aversion. Ce n'étaient pas seulement les temples des faux dieux et les cérémonies du culte idolâtrique dont ils se détournaient avec horreur. Ils évitaient avec non moins de précautions les multiples réunions qui, dans la société ancienne, versaient si souvent la vie privée dans le tourbillon de la vie publique. C'est à peine s'ils se montraient aux thermes, et encore ne les voyait-on jamais dans les lavoirs communs où se rencontraient les deux sexes. Ils fuyaient les jeux publics, ces éléments indispensables du bonheur des Romains ; ils ne trouvaient point de charme dans la bruyante enceinte du cirque avec ses chars

bariolés de mille couleurs et ses spectateurs innombrables qui éclataient en cris et en applaudissements enthousiastes ; ils laissaient les païens s'entasser sur les gradins de l'amphithéâtre ou, s'ils y figuraient, ce n'était que pour mourir ! L'Eglise leur déconseillait l'accès de ces temples de la luxure et du meurtre, où la pudeur et la piété étaient outragées également ; bien plus, elle repoussait de son sein tous ceux qui vivaient des jeux publics ou s'y livraient par profession.

Mais ce n'est pas tout. Une réprobation à peine moindre frappait un grand nombre d'autres métiers que le chrétien ne pouvait pas pratiquer sans participer à l'immoralité païenne ou, du moins, sans s'exposer gravement au danger. Les arts plastiques étaient presque entièrement consacrés à la glorification de l'idolâtrie ; l'enseignement des belles-lettres était impossible sans l'étude complaisante d'une mythologie impure ; les fonctions publiques nécessitaient la participation aux cérémonies du culte officiel ; le métier des armes surtout, sans compter ce qu'il avait de cruel par lui-même, avait gardé dans une multitude de ses rites un caractère profondément païen. Toutes ces formes de l'activité humaine, toutes ces sources de relations sociales, le chrétien les évitait. Enfermé dans son abstention, il s'y habituait et apprenait insensiblement à se passer d'un monde qu'il forçait à se passer de lui. On ne le rencontrait, pour ainsi dire, nulle part, pas même devant les tribunaux, car il préférait, lorsqu'il avait quelque litige avec un des siens, recourir à l'arbitrage pacifique de son évêque. Y avait-il une illumination à l'occasion de quelque fête religieuse, sa maison restait sombre au milieu des rues ruisselantes de lumière, et sa porte, veuve de la couronne de lauriers qui ornait les autres seuils, trahissait un de ces hommes qui ne savaient pas se réjouir avec les autres, qui peut-être même s'affli-

geaient en secret du bonheur universel. Aussi l'austérité de la vie devenait-elle un danger et la tristesse habituelle était interprétée comme un indice de christianisme.

Tout, en un mot, dans l'attitude des chrétiens, semblait fait pour heurter l'opinion et pour blesser le sentiment public. On ne pouvait plus se méprendre sur la gravité de ce phénomène, bien digne d'inspirer de sérieuses inquiétudes aux hommes d'État. Il était manifeste que les chrétiens formaient une société dans la société, que cette société acquérait tous les jours plus d'importance, qu'elle était rebelle à toute espèce d'absorption ou d'assimilation. Ces masses compactes et calmes qui traversaient l'État sans même lui accorder un regard s'en allaient évidemment dans une direction opposée à celle de la civilisation romaine. On assistait à la silencieuse et irrévocable sécession de la plèbe chrétienne, bien autrement redoutable que celle du Mont-Sacré. L'Église avait beau protester de sa soumission aux lois, obéir au pouvoir, prier pour la patrie et pour l'Empereur, elle n'en était pas moins le germe vivant d'un monde nouveau, qui ne pouvait grandir et se développer qu'au détriment de l'ancien.

Voilà ce que devaient entrevoir, avec plus ou moins de netteté, les esprits qui se préoccupaient du problème social; mais les évènements eux-mêmes vinrent ouvrir les yeux des moins clairvoyants. Le jour où l'on vit les chrétiens refuser de sacrifier à l'Empereur et déclarer, avec une tranquille assurance, qu'ils voyaient dans César un homme et qu'ils gardaient leur culte pour Dieu, alors tous les voiles furent déchirés et l'abîme entre le christianisme et l'Empire apparut dans toute sa profondeur. Jamais encore personne ne s'était avisé, au nom de je ne sais quels prétendus droits de la conscience, de se dérober à l'accomplissement de son plus impérieux devoir envers

la patrie. C'était le crime de lèse-majesté prémédité. En donnant pour la première fois ce scandale, l'Église chrétienne se flétrissait elle-même comme une secte révolutionnaire et ses membres comme des conspirateurs dont il importait de réprimer l'audace si l'on avait quelque souci du salut public. Une fois que cette conviction eut pénétré dans les milieux politiques, les persécutions prirent un caractère nouveau et se transformèrent en une véritable guerre d'extermination.

Cette guerre dura plus d'un demi-siècle, depuis Décius jusqu'à Dioclétien, avec un acharnement sans exemple jusqu'alors. Ce n'étaient plus les multitudes fanatiques et altérées de sang qui demandaient la mort des chrétiens, c'étaient les souverains eux-mêmes qui prenaient l'initiative des poursuites par raison d'État. Aux explosions momentanées de la fureur populaire contre le nom chrétien succéda une persécution froide, opiniâtre, qui disposait de toutes les ressources de la machine publique et qui procédait d'après une méthode savante et raffinée. Elle s'attacha à frapper le christianisme à la tête, c'est-à-dire dans sa hiérarchie ; elle le dépouilla de tout caractère légal en descendant pour la première fois dans ses cimetières, qu'elle confisqua ; elle évita d'infliger aux fidèles ces peines éclatantes où ils apparaissaient comme des triomphateurs, mais elle les soumit à une multitude d'épreuves habilement calculées en vue de provoquer une défaillance et de les faire périr déshonorés. Elle ramassa dans la fange des générations précédentes les vieilles calomnies auxquelles le vulgaire commençait à ne plus croire ; elle les fit certifier par des courtisanes qui prétendaient avoir été chrétiennes autrefois et qui venaient raconter les atrocités dont elles avaient été témoins dans les assemblées. Elle faisait une chasse active aux Livres saints et, en général, à tous les monuments littéraires de

l'Eglise, qu'elle détruisait en les livrant au feu ; d'autre part, elle avait à ses gages des faussaires qui fabriquaient des actes apocryphes, et elle répandait à foison ces productions odieuses dans les provinces et jusque dans les écoles, où on les faisait apprendre par cœur aux enfants (1). En un mot, noyer l'Eglise dans son sang ou, tout au moins, l'étouffer dans la boue, tel fut le *delenda Carthqgo* de l'Empire dans ce duel gigantesque avec un ennemi plus dangereux que toutes les flottes puniques.

L'Eglise chrétienne supporta sans fléchir le poids de l'inimitié romaine. Elle n'avait pas cherché la guerre, mais elle l'accepta tranquillement comme une condition de son existence. Fidèle à elle-même et à son Dien, elle continua de respecter le pouvoir établi, tout en refusant de lui rendre les hommages divins, et, pour le reste, regarda joyeusement couler son sang. Pendant trois siècles, elle un fut spectacle pour les anges et pour les hommes. Elle triomphait par ses défaites, elle était fortifiée par ses blessures, elle revivait par sa mort. La société impériale, arrêtée devant elle avec le naïf étonnement du vice à l'aspect de l'héroïsme, se sentait vaincue par ses victimes et humiliée par leurs châtiments. Ces fous criminels qui rêvaient de détruire la félicité romaine et qui lui substituaient un idéal impossible et absurde, nul ne pouvait leur contester l'indomptable énergie de leurs convictions et le courage étonnant avec lequel ils savaient les défendre.

Leur attitude devant le juge avait quelque chose de superbe et de surhumain. Des accents semblables aux leurs n'avaient jamais été entendus dans aucun prétoire. Loin de chercher à nier leur crime, ils s'en glorifiaient, et le seul châtiment qu'ont pût leur faire craindre était

(1) Euseb., Hist. eccl., IX, 5 et 7.

de ne leur en infliger aucun. Ils proclamaient avec délices ce nom de chrétiens pour lequel ils étaient poursuivis ; ils le répétaient comme un cri de joie et d'amour au fort des plus atroces tourments, et souvent un interrogatoire entier s'écoulait sans que le juge leur eût arraché autre chose que cette fière et unique parole : Je suis chrétien ! Aux questions qui leur étaient posées sur leur patrie, sur leur famille, sur leur condition sociale, ils se complaisaient à répondre dans un langage obscur et inintelligible, dont ils semblaient se servir à dessein pour mieux faire ressortir l'opposition entre eux et le monde. « Mon vrai père, c'est le Christ, disait un martyr, et ma mère, la Foi, par laquelle je crois en lui. — Je suis esclave de Jésus-Christ, disait un citoyen libre. — Je suis affranchi du Christ, disait un esclave. — Ma patrie, c'est Jérusalem, ajoutait un martyr égyptien (1). » Et le juge, désespérant de trouver un sens raisonnable dans ce jargon mystique, passait outre et abordait immédiatement la question de l'abjuration.

En général, il n'était pas requis du chrétien qu'il reniât le nom auquel il était si attaché, ni qu'il blasphémât les saints mystères de sa foi : tout ce qu'on lui demandait, c'était de faire acte de bon citoyen en sacrifiant à l'Empereur ou en jurant par son nom. L'Etat, dans son orgueilleux mépris pour les phénomènes profonds de la vie morale, se contentait de cette marque d'adhésion extérieure, qu'il obtenait sans peine d'une multitude d'incrédules. Les chrétiens seuls ne voulurent pas se rendre coupables d'un mensonge en proclamant un dieu auquel ils ne croyaient pas, ni d'un sacrilège en reniant des lèvres Celui qu'ils adoraient au fond du cœur. De là, des scènes dans lesquelles on rencontre la forme la

(1) Acta Martyrum, pp. 44, 46, 51, 144. *(Ruinart.)*

plus aiguë de l'opposition entre les principes de l'Église et celui du césarisme. Alors on entendait d'ordinaire le dialogue suivant entre le juge et le chrétien :

« Tu dois aimer nos princes.

— Eh ! de qui donc l'Empereur est-il mieux aimé que de ses sujets chrétiens ? Nous ne cessons de prier pour lui ; nous demandons à Dieu qu'il ait un règne long et pacifique et qu'il gouverne ses peuples selon les lois de la justice. Nous prions aussi pour l'armée et pour le salut de l'Empire.

— A la bonne heure ! Mais pour que l'Empereur ait des preuves plus claires de ta fidélité, tu vas lui offrir un sacrifice avec nous.

— J'honore l'Empereur et je fais des vœux pour lui, mais je ne puis pas lui offrir un sacrifice. Je n'adore que le Dieu tout-puissant, créateur de l'univers.

— Les lois te prescrivent d'adorer le divin Empereur.

— Mon Dieu me défend de rendre un culte à d'autres qu'à lui seul.

— Tu dois obéir aux lois.

— Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (1). »

Cette parole était l'argument victorieux qui tranchait, sur le terrain de la justice le débat entre le monde ancien et le monde nouveau ; elle était, depuis les jours de saint Pierre, l'immuable réponse de la conscience chrétienne aux sommations de la force, et, lorsqu'elle était tombée des lèvres du martyr, la discussion théorique était close. Alors s'en ouvrait une autre pour laquelle le juge était mieux armé et où il s'efforçait de faire violence à la volonté après avoir essayé de convaincre l'intelligence. Tantôt, il atténuait le plus possible l'acte d'idôlatrie qu'on attendait du chrétien : quelques grains jetés sur

(1) Acta Martyrum, p. 78, 128, 139, 144, etc. *(Ruinart.)*

un autel, une simple invocation, le silence même suffisait : quel mal y avait-il à cela, et ne fallait-il pas une étrange obstination pour refuser une clémence qui se contentait de si peu ? D'autres fois, c'était le cœur qu'on essayait de surprendre par l'ostentation d'une sollicitude et d'une pitié presque paternelles pour les accusés. On les conjurait au nom de leur propre salut, on évoquait le souvenir de ceux qui leur étaient chers, on les faisait même comparaître à l'audience, et c'était une terrible épreuve pour le martyr quand la voix suppliante d'un père à cheveux blancs ou d'une épouse tendrement aimée se joignait à celle du magistrat pour lui présenter l'apostasie comme un devoir.

Enfin, lorsque tout avait échoué devant l'inflexibilité de sa conscience, le juge recourait au dernier argument, qui était la torture. Ce que la volonté libre avait dédaigneusement refusé, il se serait contenté de le devoir à la faiblesse de la chair ! Mais ce triomphe lui était rarement accordé. Les athlètes du Christ étaient invincibles : ils savaient résister aux violences des bourreaux comme aux arguties des sophistes et aux larmes de leurs proches. Ils souriaient au milieu des plus effroyables tortures et regardaient déchirer par le fer des corps qui ne semblaient plus leur appartenir. « Il y avait, disaient-ils, quelqu'un en eux qui souffrait à leur place (1). »

On se tromperait fort cependant si on croyait qu'ils ne savaient payer que de leur sang. Mis en présence du juge, leur supériorité dans la controverse n'était pas moins grande que leur fermeté dans les tourments. Ces ignorants répondaient comme des philosophes ; ces misérables s'exprimaient dans un langage plein d'une grâce exquise, que relevait discrètement un grain de sel. Ils ne

(1) Acta Martyrum, p. 93 *(Ruinart)*.

se laissaient pas déconcerter par les objections, ni égarer par les sophismes. Une merveilleuse présence d'esprit éclatait dans leurs reparties ; des mots sublimes retentissaient sur leurs lèvres au milieu de toutes les angoisses de l'interrogatoire. « Vous punissez dans vos lois ce que vous adorez dans vos dieux, disait un martyr à son juge. — Vos dieux valent moins que vous, disait un autre, et vous voulez qu'on les adore ! » — Saint Pierre Balsamus, étendu sur le banc de torture, avait soutenu tous les efforts du bourreau et venait d'obtenir un moment de répit : « Sacrifieras-tu maintenant ? dit le juge. — Faites apporter les ongles de fer, » répondit-il. — Une jeune veuve lycienne, du nom de Théonilla, avait été exposée toute nue à la torture : « Ce n'est point moi seule, dit-elle au juge, c'est ta mère et ta sœur que tu couvres d'opprobre en ma personne, car la pudeur est un bien commun à toutes les femmes. » Un mauvais plaisant raillait saint Pionius de ses chaînes : « Pourquoi donc portes-tu ces anneaux-là ? — Pour qu'on ne puisse pas croire, répondit-il, que je vais offrir un sacrifice à tes dieux. » Les actes des martyrs sont tous remplis de paroles semblables, qui laissent loin derrière elles les traits les plus admirés de l'héroïsme antique. Le Maître, fidèle à sa promesse, mettait sur les lèvres les plus humbles, quand l'heure était venue de lui rendre témoignage, des accents pleins de force et de vérité (1).

Le dénouement uniforme des scènes terribles et sublimes du prétoire, c'était une sentence de mort. Les confesseurs l'accueillaient avec un frémissement de joie. Ils rentraient dans leur cachot comme en triomphe et soulevés par le saint enthousiasme du martyre. Comme l'apôtre des nations, ils atteignaient le terme de leur car-

(1) Acta Martyrum, p. 127, 147, 197, 282, 365. *(Ruinart.)*

rière après avoir vaillamment lutté pour la foi, et ils saluaient la couronne de justice qui les attendait. Une majesté sans pareille entourait, aux yeux de leurs frères, ces élus en qui le Seigneur allait de nouveau souffrir. Leur prison devenait le rendez-vous des fidèles ; on y venait prier et lire les Livres saints avec eux, baiser leurs fers sacrés, s'inspirer de leurs paroles et de leurs exemples. L'Église se félicitait de leur constance ; la voix des évêques s'élevait pour proclamer leur gloire, et la conscience populaire vénérait en eux, par anticipation, des citoyens de la patrie céleste, des intermédiaires entre la terre et le ciel. Aussi, par une touchante dérogation à la sévérité de la discipline, leur reconnaissait-on le pouvoir de gracier les pénitents, en appliquant à ces pauvres pécheurs la surabondance de leurs mérites.

Enfin venait le jour du triomphe suprême, c'est-à-dire celui de la mort. Sous les yeux de milliers de spectateurs accourus pour jouir de son agonie, le martyr cueillait les palmes de la victoire au milieu de tourments qu'on ose à peine se figurer et en souffrant, selon l'expression d'un document contemporain, tout ce qu'il est donné à la nature humaine de souffrir. De tels spectacles étaient chers à la plèbe, et elle avait fréquemment l'occasion de s'en repaître ; mais, lorsqu'ils lui étaient donnés par les chrétiens, il s'y mêlait un élément nouveau et inattendu. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans leur supplice, ce n'était pas l'atrocité de leurs tourments, c'était la constance inouïe avec laquelle ils les enduraient. Pas une imprécation, pas un cri de colère ne s'échappait de leurs lèvres, qui ne s'ouvraient que pour louer Dieu et glorifier une dernière fois le nom de Jésus. Des esclaves trônaient comme des demi-dieux au milieu des flammes impuissantes ; de faibles femmes supportaient, comme en se jouant, des souffrances dont le seul récit fait hor-

reur ; des enfants semblaient conquérir la force de l'âge mûr sous la main des bourreaux.

Les païens, qui aimaient à voir leurs victimes mourir avec grâce, frémissaient de rage devant ces étonnants effets de la grâce chrétienne. Leurs philosophes se sentaient humiliés par la force d'âme que déployaient de vulgaires criminels : ils ne pouvaient pas leur pardonner de triompher de leurs bourreaux et de montrer dans les tourments une constance que la philosophie ne donnait pas à ses adeptes. Avec l'hypocrisie propre aux persécuteurs, ils leur reprochaient leur mort théâtrale, alors qu'ils les faisaient périr dans les théâtres, comme si leur supplice devait servir d'amusement au peuple sans que leur héroïsme lui servît de leçon (1). Ils ne voyaient pas qu'en faisant un divertissement public de la mort des chrétiens, ils transformaient eux-mêmes le bûcher en tribune. La forme la plus excellente de la prédication populaire, c'est de savoir mourir pour ce qu'on croit, et c'est pour cette raison que l'Église eut autant d'apôtres que de martyrs. A force d'assister à de pareils spectacles, la foule commençait à revenir de ses préjugés contre les chrétiens ; elle se laissait peu à peu disposer à la pitié pour leurs souffrances, à l'admiration pour leur courage. Par un retour étrange, au moment où l'État devenait impitoyable envers eux, ce fut elle qui se souvint de l'humanité et qui l'invoqua plus d'une fois en leur faveur. Souvent même, et c'était la plus douce récompense des martyrs, une étincelle qui jaillissait de leur bûcher tombait sur l'âme d'un spectateur indifférent et hostile, et y allumait l'incendie qui devait purifier son cœur. Plus d'un venait pour se délecter de leur supplice, qui s'en retournait ému, ébranlé, le cœur plein de ce trouble

(1) Marc Aurel., XI, 3. Epict. Diss., IV, 7.

divin qui est le précurseur des résurrections morales. Tel, comme Saul, avait commencé par être persécuteur, qui finissait lui-même sous les mains des bourreaux en confessant Jésus-Christ. Le sang des martyrs était une semence de chrétiens.

Il fallait donc autre chose que des supplices pour avoir raison du christianisme, et l'orgueil païen dut descendre à discuter avec les sectaires. Il n'apprit qu'à la longue, et comme malgré lui, à manier vis-à-vis d'eux d'autres armes que le fer et le feu. Les premiers adversaires qu'il leur opposa le prirent sur le ton du dédain transcendant et quittèrent bientôt le terrain de la controverse pour réclamer, comme la populace, des mesures de persécution. Tel fut notamment le rôle de ce philosophe cynique nommé Crescentius, qui, vaincu et humilié par la dialectique de saint Justin, se vengea de lui en le dénonçant et eut le plaisir de lui voir fermer la bouche par la main du bourreau. L'illustre rhéteur Fronton ne sut pas se laisser mieux inspirer. Il déclare qu'il ne peut comprendre comment ce ramassis de misérables et d'illettrés, qui formait le gros des chrétiens, se permet d'avoir une solution des problèmes que la philosophie n'a pas su résoudre et conclut qu'il faut les châtier de tant d'outrecuidance et de folie. Tout le plaidoyer de cet ami de Marc Aurèle se résume honteusement dans le vieux cri de fanatisme populaire : Les chrétiens aux lions !

Les polémistes païens du IIIe siècle furent plus sérieux. Témoins des progrès alarmants que faisait le christianisme sous la rosée sanglante de la persécution, ils ne crurent pas qu'il suffisait vis-à-vis de lui d'une fin de non-recevoir. Ils l'étreignirent corps à corps et, s'ils ne parvinrent pas à l'exterminer, ce ne fut pas faute d'efforts et d'énergie. Celse, qui est leur principal représentant, s'est procuré une connaissance générale de la

doctrine chrétienne ; il a lu les Livres saints ; il passe les traditions au crible de la critique et il manie avec une égale vigueur l'arme du raisonnement et celle du ridicule. Ce libre-penseur, qui parle au nom de la raison et de la science, semblerait avoir épuisé le carquois païen si Lucien ne se montrait à côté de lui, comme Teucer à côté d'Ajax : persifleur sans principes et sans moralité, mais dont l'esprit subtil et la verve caustique sont bien faits pour harceler et fatiguer l'ennemi qu'ils ne peuvent détruire. Porphyre, enfin, rassemblant dans un suprême effort d'intelligence et d'érudition toutes les ressources du rationalisme, dressa contre l'Église, aux applaudissements du monde païen, cette énorme encyclopédie qui fut comme l'arsenal des persécuteurs du IIIe siècle et où les attaques les plus habiles contre la doctrine révélée étaient menées de front avec d'ingénieux essais de rajeunir la vieille mythologie au moyen d'explications symboliques.

A la suite de ces hommes marchait une nombreuse armée de pamphlétaires de tout étage, qui versaient sur le christianisme l'ironie et le fiel à larges flots. Les noms de tous ces avocats de la mort sont retombés dans l'oubli, et l'on ne sait rien d'eux, sinon que tous les moyens leur étaient bons et que plus d'un travailla aux ordres de l'État, avec la qualité de faussaire officiel, à arracher les âmes à l'Église. Leur immense travail intellectuel, dont les débris mêmes ont péri, devait rester infructueux, parce qu'il était absolument négatif et qu'il fallait remplacer le christianisme si on voulait le détruire. Raviver la vieille religion d'Etat et lui rendre l'empire qu'elle avait eu autrefois sur les âmes, ce n'était plus qu'un rêve d'antiquaires, auquel d'ailleurs il eût été difficile de convertir les lecteurs du *Discours véritable* et des *Dialogues des Dieux*. Quant à

imaginer une religion nouvelle, c'était là une de ces entreprises désespérées et folles, bonnes tout au plus pour tenter çà et là un jongleur sans scrupule, qui trouvait son profit à fanatiser les éléments les plus abjects des masses populaires. Tout ce qu'on pouvait faire de sérieux dans ce sens, c'était de donner une couleur chrétienne à des cultes qui, venus de l'Orient comme le christianisme, avaient avec lui des analogies extérieures que leurs sectateurs se plaisaient à accentuer. Le plus dangereux rival du Christ auprès des Romains, ce fut le dieu Mithra, dont la religion semblait avoir tout en commun avec la chrétienne : sa liturgie, son langage mystique, son baptême, ses promesses de régénération et de résurrection. Une idée moins heureuse, ce fut d'inventer des Christs païens pour détourner les cœurs du Christ véritable, ainsi que l'essaya, dans l'entourage de Septime Sévère, le petit groupe qui fabriqua la légende d'Apollonius de Thyane. Mais les religions, même les plus fausses, ne s'édifient pas sur la base d'une supercherie, et le pseudo-messie de Philostrate n'enleva d'adorateurs qu'à d'autres dieux aussi vains que lui.

Pourtant, si le paganisme était impuissant par lui-même, il avait au sein de l'Église un allié précieux et dont le travail était plus efficace que le sien. Cet allié, c'était l'hérésie. Dans la multitude sans cesse grandissante de ceux qui venaient faire cortège à Jésus-Christ, il y en avait plus d'un qui ne l'adorait pas en esprit et en vérité, et beaucoup se tournaient vers lui parce qu'il était le Dieu le plus nouveau ou qu'il paraissait le plus puissant. Toutes les folies et toutes les turpitudes des vieux cultes pénétrèrent dans l'Église avec ces compromettantes recrues, qui n'avaient de chrétien que le nom. Dès le IIIe siècle, elles avaient produit un vrai

fourmillement de sectes dont l'histoire se fatiguerait à retenir les noms et les doctrines, mais qui sont toutes marquées au front d'un incontestable cachet païen. Sous l'apparente diversité de leurs physionomies, elles se font reconnaître par un air de famille des plus frappants, provenant de la frivole recherche d'une conciliation impossible entre la pure doctrine du Christ et les rêves malsains de l'imagination orientale.

Le produit le plus caractéristique et le plus affligeant de cette tendance, ce sont les nombreuses sectes connues sous le nom de gnostiques. Rien de moins chrétien que le principe du gnosticisme. Prétendant savoir ce que le christianisme ordonne d'ignorer, et préférant à la révélation les rêveries qu'elle appelle du nom de science, la gnose remplace le dogme simple et sublime de l'Incarnation par une suite monstrueuse de générations divines, et le Messie lui-même par des catégories superposées d'êtres divins, qui vont se dégradant à mesure qu'ils s'engendrent l'un l'autre, jusqu'à ce qu'au degré inférieur d'une série élastique d'éons, on rencontre le créateur de ce monde mauvais, auteur de la loi mauvaise donnée au peuple juif. Le Christ lui-même est un éon supérieur venu quelque temps sur terre pour enseigner le genre humain et qui, incarné dans le corps d'un homme appelé Jésus, en avait disparu avant que celui-ci fût livré au supplice. Le salut pour l'humanité consistait à acquérir la connaissance de cette doctrine ésotérique, qui était faite seulement pour les intelligences supérieures et inaccessible à l'humble multitude des gens de bonne volonté. Tel était ce syncrétisme religieux, qui jetait dans le même alambic, sans parvenir à en tirer un corps nouveau, les nobles débris de la vérité chrétienne, le panthéisme hindou avec ses perpétuelles émanations, et le dualisme iranien

avec son interminable conflit de deux principes opposés. Comme il allait chercher ses erreurs partout, le gnosticisme devait trouver partout des adhérents. Il répondait à l'éclectisme d'une société vieillissante et fatiguée, qui essayait de se refaire des croyances ; il flattait la vanité des sophistes, auxquels il laissait espérer le monopole d'une doctrine qui n'était pas l'apanage du vulgaire ; il charmait enfin la sensualité des multitudes par l'indifférence qu'il affichait vis-à-vis des actes corporels. Grâce à tous ces moyens de séduction, le gnosticisme devint le suprême danger de l'Église chrétienne. Le glaive des bourreaux et la plume des pamphlétaires lui firent moins de mal que le charlatanisme des imposteurs qui escamotaient la doctrine chrétienne au moment où ils se réclamaient d'elle.

L'Église tint vaillament tête à tant d'orages. Assaillie de tous les côtés à la fois, elle sut repousser tous les assauts sans se laisser entraîner, par la chaleur de la résistance, à exagérer dans le sens opposé à celui de l'ennemi. Tout en maintenant, avec une énergie soutenue, la sévérité de sa discipline, elle résista aux réclamations impétueuses des zélateurs qui cherchaient à la pousser dans la voie d'un rigorisme à outrance. Elle ne transforma point le conseil en précepte, elle ne proscrivit point ce qu'elle déconseillait. Elle frappa d'anathème les doctrines excessives qui prohibaient jusqu'à l'usage le plus inoffensif des plaisirs temporels. Elle priva du titre de martyr les ardélions qui couraient au-devant de la mort, en provoquant les païens par des outrages gratuits à leur culte. Avec saint Calixte, elle combattit sans pitié contre les impitoyables qui ne voulaient pas qu'on se dérobât pendant la persécution et qui fermaient toute espèce de pardon aux renégats repentants. Avec saint Etiennne, elle protesta généreusement contre la

dureté imprudente des prélats qui rejetaient la validité du baptême conféré par les hérétiques et qui, dans l'excès de leur zèle, mettaient ainsi en question le grand principe de la valeur intrinsèque des sacrements. Elle garda, en un mot, dans les débats entre ses enfants, cette modération sereine et cette immuable égalité d'âme que lui donnait la conscience de sa maternité divine.

Ce sera l'impérissable honneur de la papauté d'avoir toujours été l'organe de l'Église dans ce noble combat contre les exagérations de ceux que Jésus aurait appelés *les enfants du tonnerre*. Elle ne céda pas au courant du rigorisme, même aux heures où il semblait entraîner tout ; elle défendit courageusement les droits de la charité, sans se laisser déconcerter par le génie et par la vertu de ceux qui prétendaient parler au nom de la justice. Elle résista à saint Hippolyte, à saint Cyprien, à des conciles entiers, elle affronta sans pâlir les menaces du schisme, et elle vit enfin, pour prix de sa constance, ses plus opiniâtres contradicteurs s'humilier devant elle ou désavoués par leurs propres partisans. C'est dans de telles rencontres qu'éclatait la supériorité de l'Église de Rome sur toutes les autres, et le monde chrétien, témoin de ces grands spectacles, acclamait dans le successeur de Pierre le gardien infaillible de la vérité catholique.

Autre était l'attitude de l'Église vis-à-vis des adversaires. Armée du glaive de la parole, elle s'en servait pour riposter à tous les coups qu'ils lui portaient, avec une vigueur et une certitude qui les désarmaient pour longtemps. A ses divers agresseurs : Juifs, hérétiques, païens, elle opposa des bataillons serrés de champions intrépides et aguerris, qui repoussaient les attaques et qui savaient porter la guerre dans le camp ennemi. Le fort de la lutte était dans la controverse avec les païens : ce fut sur ce point qu'elle jeta ses meilleurs soldats. Le christia-

nisme n'a pas à rougir de ses premiers défenseurs ; ils furent dignes de lui. Il n'y a pas, dans l'histoire des lettres humaines, de tableau plus grandiose que celui du développement continu de l'apologétique pendant toute l'ère de la lutte contre le paganisme. Depuis l'âge des apôtres jusqu'à celui de Constantin, elle ne cessa de grandir avec les besoins de l'Église, réfutant toutes les objections, satisfaisant à tous les doutes, parlant tous les langages, s'adressant à tous les esprits, abordant tous les domaines et ne déposant enfin les armes qu'après avoir assisté aux funérailles de l'ennemi vaincu.

A la tête de la phalange sacrée marche le sublime inconnu qui écrivit la *Lettre à Diognète*. Appartenant à une génération qui avait encore connu les apôtres, il a gardé dans son langage quelque chose du frémissement sacré qu'elle devait éprouver à les entendre. Semblable à un prophète, il regarde et parle de haut, pour tracer, en quelques traits immortels, la majestueuse esquisse d'une philosophie de l'histoire au point de vue chrétien, et son cadre est si vaste qu'après dix-huit siècles écoulés, la pensée la plus hardie essayerait en vain de l'élargir. Minucius Félix, lettré plein d'aménité qui semblait, par son génie conciliant, fait pour servir d'intermédiaire entre le monde et l'Église, montra du moins aux païens que les chrétiens aussi savaient, quand ils le voulaient, être rhéteurs,et que l'homme ne devait se dépouiller d'aucune de ses qualités pour entrer dans la clientèle du Christ. Saint Justin représente la philosophie antique égarée dans le labyrinthe des systèmes et qui, au milieu de ses erreurs s'arrête ravie et charmée en voyant briller devant ses yeux la gloire du Verbe incréé. Avec Athénagore, qui, comme lui, portait le manteau de philosophe, il appartient à la race de ces généreux esprits qui voient dans la doctrine chrétienne, non la négation, mais le

couronnement et le magnifique épanouissement de la sagesse humaine. Tertullien, âpre, inégal, plein d'une passion éloquente, se plaît, au contraire, à mettre en relief le contraste entre l'Eglise et ses persécuteurs, et le monde écoute avec émotion cette voix tragique venue du fond du désert, qui retentit par de là la Méditerranée avec des accents poignants et superbes comme ceux d'un lion blessé. Dans la bouche de Clément d'Alexandrie, le christianisme parle le langage de la science profane, et les païens apprennent à respecter la doctrine du Christ en la voyant défendue par un homme dont le savoir universel témoigne en faveur de la foi. Origène, esprit de vaste envergure et muni de toutes les ressources du savoir humain, mais trouvant dans les hardiesses de son génie le même danger que Tertullien dans la fougue de sa passion, prend dans ses mains puissantes l'œuvre redoutable de Celse et la pulvérise à tel point que cet ennemi du christianisme n'est plus connu que par les écrits qui en ont fait justice. Lactance et Arnobe, enfin, descendent dans l'arène au moment où se livre le suprême combat : ils assistent à la déroute du paganisme, ils contribuent au triomphe de l'Eglise et ils entonnent l'hymne de la victoire au milieu du champ de bataille. Autour de ces maîtres de l'apologétique chrétienne se presse une multitude d'écrivains dont le temps n'a pas toujours respecté les œuvres, mais dont l'Eglise a conservé les noms : Aristide, Quadratus, Tatien, Hermias, Méliton, Miltiade, Théophile d'Antioche, Claude Apollinaire et d'autres encore, qui eurent l'honneur d'être les premiers avocats de l'Eglise au prétoire de la philosophie et de la raison.

Mais cette littérature de combat était loin de suffire à l'immense activité intellectuelle, qui régnait dans les chrétientés souterraines. Une soif intense de savoir les

dévorait : elles brûlaient de connaître mieux le trésor de la révélation divine qu'elles possédaient au milieu d'elles, et l'esprit était impatient d'être associé aux jouissances que la possession de la vérité donnait au cœur. Les Livres saints étaient copiés partout et traduits dans toutes les langues : la grecque et la latine en possédaient plusieurs versions, et l'immense travail d'Origène, connu sous le nom d'*Hexaples,* est une preuve éloquente du zèle et de la minutie scientifique avec lesquels on en abordait l'étude. Le canon des Écritures était fixé depuis le commencement du IIe siècle ; déjà l'exégèse en mettait en lumière les parties les plus difficiles ; l'œuvre des six jours devenait l'objet de commentaires ingénieux, et les grands problèmes tels que l'origine du mal donnaient naissance aux premiers essais de la philosophie chrétienne. L'histoire, conscience vigilante et collective d'une société fière d'elle-même, transmettait d'une génération à l'autre le flambeau sacré des souvenirs. L'auteur des *Actes des apôtres* était à peine descendu dans la tombe qu'il trouvait déjà des continuateurs. Les premiers historiens de l'Église n'ont pas cherché son histoire dans des livres, mais sur les lèvres des contemporains et dans les souvenirs encore vivants de l'âge apostolique. A l'exemple d'Hérodote, Papias et Hégésippe ont parcouru le monde et interrogé les vieillards, et leurs œuvres, bien que perdues aujourd'hui, sont un des plus nobles témoignages de la vie intellectuelle du christianisme primitif. En même temps, soucieuse de perpétuer chez les nations à venir la mémoire des enfants qui l'avaient glorifiée, l'Église allait recueillir, dans les tribunaux païens et au pied des échafauds, les matériaux d'une historiographie qui est unique dans le monde et dont les pièces les plus éloquentes sont des récits de supplices ou des procès-verbaux de condamnations à mort. Ensuite, descendant

des hauteurs de la philosophie et de l'histoire dans ces sphères moins élevées où se meut la multitude des intelligences, elle créait à l'usage de celles-ci des formes littéraires nouvelles, comme l'homélie et la lettre pastorale, dans lesquelles elle versait à tous les fidèles le lait pur de sa doctrine.

Cet enseignement était interrompu. Depuis les catéchèses qui se faisaient au seuil du sanctuaire jusqu'aux savantes leçons distribuées aux apprentis du sacerdoce, l'Église, fidèle à sa mission, enseignait sans relâche. Nulle société n'a élevé si haut le docteur, c'est-à-dire l'homme qui enseigne ; nulle autre n'a fait contribuer, dans la même mesure, les progrès de l'intelligence à l'éducation de l'homme moral. Chaque église était une école, et l'histoire de l'esprit humain doit garder une place dans ses annales à celle d'Alexandrie, qui, sous le nom de didascalée, fut immortalisée par des maîtres comme Clément d'Alexandrie et Origène. Bien que fondées essentiellement en vue des études sacrées, ces écoles ne négligeaient pas les œuvres de la littérature profane. Si on les abordait avec de légitimes précautions, on ne les repoussait pas ; on y cueillait, au contraire, les fleurs de l'éloquence humaine pour en orner les sanctuaires du vrai Dieu, comme l'ouvrier des catacombes empruntait à l'art païen les motifs des fresques dans lesquelles il glorifiait Jésus-Christ.

Ainsi, enfermée sous terre au milieu des tombeaux et sous les étreintes sanglantes des persécuteurs, la jeune Église avait déjà tiré de son sein tous les éléments d'une civilisation complète, qui suffisait à toute la vie individuelle et sociale de ses membres. Doctrine, législation, hiérarchie, science, littérature et art, elle avait tout cela en propre, sans devoir rien emprunter au monde. Il n'existait aucun problème philosophique ou social dont

elle n'offrit une solution originale et vivante. Elle formait, en un mot, un monde à part, entouré de son atmosphère à lui et dans lequel vivait une autre humanité que celle de la société romaine. Puissamment unis entre eux par les liens spirituels, les citoyens de ce monde chrétien étaient disséminés dans toutes les provinces et dans toutes les villes du monde terrestre, et celui qui regardait ce spectacle à la lumière de l'Évangile voyait en eux les pèlerins de la cité de Dieu, dont les campements surgissaient partout, à l'ombre des palais de la cité des hommes.

Sources.

Historiens. On peut considérer comme le père de l'histoire ecclésiastique Eusèbe de Césarée, qui, au lendemain des persécutions, recueillit, dans son *Historia ecclesiastica* en dix livres, tous les souvenirs de l'Église depuis son origine jusqu'à l'année 324. Ce qui donne une très grande valeur à cet important ouvrage, c'est qu'Eusèbe y a conservé les fragments d'un bon nombre d'écrivains aujourd'hui perdus, notamment ceux de Papias et d'Hégésippe. La meilleure édition de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe est celle de Hugo Laemmer, Schaffhouse, 1861.

Le même Eusèbe est encore l'auteur d'un *Chronicon* ou résumé chronologique de l'histoire universelle, allant depuis la création jusqu'en 326. Ce livre ne subsiste plus que dans deux traductions : la latine de saint Jérôme, et l'arménienne publiée par Dom Aucher en 1818. Les deux textes sont réunis dans l'édition de Schoene et Petermann, Berlin, 1875.

Les Actes des martyrs sont, avec le grand ouvrage d'Eusèbe, le plus précieux document pour l'histoire de l'Église des catacombes. Beaucoup sont perdus et, parmi ceux que nous avons conservés, tous ne sont pas authentiques.

Le meilleur recueil des Actes des martyrs est celui de Dom Ruinart : *Acta Martyrum Sincera*, Paris, 1713 (nouvelle édition à Ratisbonne, 1859), auquel il faut ajouter le beau travail de M. Leblant : *Les actes des Martyrs. Supplément aux* Acta Sincera *de Dom Ruinart*, Paris, 1882, et celui de Hyvernat : *Les Actes des Martyrs de l'Égypte*, texte, copie et traduction française, Paris, 1886.

Un important document d'histoire locale, c'est le *Liber Pontificalis* de l'Église romaine, édité par Mgr Duchesne, 2 vol. in-4°. Paris, 1886-1892. (*Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, 2e série). Œuvre de plusieurs auteurs et composé à diverses époques, le *Liber Pontificalis,* dans sa partie la plus ancienne, qui remonte au VIe siècle, nous a conservé de précieux renseignements sur les papes de l'Église primitive, ainsi que des catalogues pontificaux qui sont la base de la chronologie des papes.

Plus nombreux et au moins aussi importants pour la connaissance de l'Église primitive que les documents historiques proprement dits, les autres monuments de la littérature sacrée pendant les trois premiers siècles ne sauraient être passés sous silence. Nous les rangeons en diverses catégories.

Pères apostoliques. On comprend sous ce titre les auteurs de l'époque des apôtres et de celle qui l'a suivie immédiatement. Leurs ouvrages, bien qu'ayant spécialement un caractère doctrinal, sont très importants pour l'histoire de la société chrétienne au berceau. Ces ouvrages sont les suivants : la lettre de saint Clément Romain aux Corinthiens et l'homélie qui la suit ; la lettre de saint Barnabé, la lettre à Diognète, les sept lettres de saint Ignace, le pasteur d'Hermas, la lettre de saint Polycarpe, et les fragments de Papias. Ils ont été publiés à différentes reprises ; les meilleures éditions sont celle de Funck, *Patres apostolici*, 2e édition, Tübingue, 1901 (catholique) ; celle de Gebhardt, Harnack et Zahn, *Patrum apostolicorum opera*, Leipzig, 5e édition, 1901 (protestants), et celle de Lightfoot, Londres, 1889-90 (anglican). Ces diverses éditions contiennent le célèbre ouvrage du IIe siècle, intitulé : Διδαχή τῶν δώδεκα ἀποστόλων, découvert par Philothée Bryennius, métropolite grec de Nicomédie, et publié par lui à Constantinople en 1883, et par plusieurs autres depuis, notamment en France, par Jacquier, Lyon 1881 et P. Sabatier, Paris, 1885.

Apologistes. Les plus importantes apologies du IIe siècle nous ont été heureusement conservées : ce sont les deux de saint Justin, puis l'*Oratio ad Græcos* de Tatien, le *Supplicatio pro Christianis* d'Athénagore, l'*Ad Autolycum* de Théophile d'Antioche, l'*Irrisio Gentilium* d'Hermias, et les fragments de Quadratus, d'Aristide, d'Ariston, de Miltiade, de Méliton et d'Apollinaire. Tous ces précieux écrits, également rédigés en grec comme les Pères apostoliques, ont été recueillis dans le *Corpus Apologetarum sæculi secundi* d'Otto, 9 volumes, Iéna, dont les cinq premiers, contenant

les œuvres de saint Justin, ont paru en 3e édition, 1875-1881, et les quatre autres de 1851 à 1872.

A la fin du IIe siècle ou dès les premières années du IIIe, l'apologétique latine élève à son tour la voix ; Minucius Felix avec son *Octavius*, (édit. Waltzing, Louvain, 1903), et Tertullien avec l'*Apologeticus* et l'*Ad Nationes* (*Tertulliani Opera omnia,* édit. Oehler, Leipzig, 1854), à côté desquels se placent les Grecs Clément d'Alexandrie avec son *Cohortatio ad gentes,* et Origène avec le *Contra Celsum*.

Il faut encore comprendre dans la littérature apologétique de cette période plusieurs beaux traités de Tertullien, comme *Adversus Scapulam*, *Ad Martyres*, *de Spectaculis, de Idololatria ;* de même le *De idolorum vanitate* et les *Ad Demetrianum* de saint Cyprien, l'*Exhortatio ad Martyrium* d'Origène, et enfin les poèmes populaires de Commodianus (*Spicilegium Solesmense* de Dom Pitra, t. I et IV).

Enfin, au commencement du IVe siècle, Arnobe avec le *Disputationes adversus gentes*, édit. Reifferscheidt, 1875 et Lactance avec le *De Mortibus persecutorum* et les *Institutiones Divinæ* viennent clore l'ère de l'apologétique primitive.

Controverse. Le IIe, le IIIe et le IVe siècle ont vu naitre chacun une réfutation générale de toutes les sectes connues jusqu'alors : ce sont le *Adversus hæreses* de saint Irénée, le *Philosophumena* de saint Hippolyte, retrouvés en 1851, et le *Panarion* de saint Epiphane.

Les Juifs ont rencontré leurs principaux adversaires dans saint Justin, *Dialogus cum Triphone*, dans saint Cyprien, *Testimonorium libri tres adversus Judæos* (dans ses œuvres complètes, édit. Hartel, Vienne, 1868) et dans Tertullien, *Adversus Judæos.*

Ouvrages didactiques. Ils sont très nombreux ; nous mentionnerons spécialement le *Pædagogus* et le *Stromata* de Clément d'Alexandrie, qui sont une mine de renseignements précieux sur la société chrétienne des premiers siècles.

Monuments législatifs. *Canones apostolorum*, édités dans les principales collections des conciles, et en dernier lieu dans Hefelé, *Conciliengeschichte*, t. I.

Constitutiones apostolicæ, grand ouvrage à la fois dogmatique, moral et liturgique, que l'on trouve également dans les collections conciliaires et dont la meilleure édition est celle de Lagarde, Leipzig, 1862.

Correspondance. Celle de saint Cyprien est particulièrement attrayante et instructive,

Celle des papes a été publiée par Dom Coustant, *Epistolæ romanorum pontificum,* Paris, 1721, rééditée par Schoenemann à Goettingue 1796, continuée jusqu'au pape Hormisdas par Thiele, Braunsberg, 1868. Le *Regesta pontificum romanorum* de Ph. Jaffé, à consulter dans la seconde édition, t. I, Leipzig, 1885, contient d'utiles indications critiques et bibliographiques sur toutes les pièces de cette correspondance.

Inscriptions. De Rossi a recueilli celles de la ville de Rome, dans son recueil intitulé : *Inscriptiones christianæ Urbis Romæ*, Rome, 1857. Les autres pays européens offrent peu d'inscriptions chrétiennes que l'on puisse faire remonter avec quelque certitude à l'un des trois premiers siècles.

CHAPITRE IV

LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN EN OCCIDENT

Après trois cents ans de combats contre ses ennemis intérieurs et extérieurs, l'Empire, affaibli par la grandeur de ses efforts, atteignait péniblement son quatrième siècle. Les graves problèmes qu'il avait eu pour mission de résoudre se dressaient devant lui, plus menaçants que jamais. Il n'avait pas extirpé le christianisme, il n'avait pas dompté les barbares ; tout au contraire, miné par celui-là, envahi par ceux-ci, déserté par les Romains eux-mêmes, il voyait, au soir d'une journée orageuse et brillante, ses destinées s'incliner à l'horizon sans espoir de lendemain. Le poids de l'Empire pesait lourdement sur les épaules de ses souverains, les ris et les plaisirs fuyaient le trône, chassés par les pénibles préoccupations qui assiégeaient les hôtes augustes du Palatin. Le malaise et l'accablement étaient universels ; partout régnait le pressentiment d'une catastrophe prochaine. Mais, comme il arrive en ces heures troublées, si chacun se rendait compte du danger, tous en prenaient gaiement leur parti et le monde continuait de descendre en riant et en s'amusant la pente du gouffre fatal.

Il fallait donc désespérer de l'Empire, à moins qu'une main puissante ne vînt arracher le char de l'État à l'ornière traditionnelle, pour le lancer hardiment dans la voie d'un avenir nouveau. Tôt ou tard, l'idée d'une tâche

pareille devait se présenter à quelque esprit politique doué d'assez de génie pour la concevoir et d'assez de caractère pour oser l'entreprendre. Terminer l'énervant conflit qui, depuis des siècles, mettait Rome aux prises avec les chrétiens et avec les barbares, la réconcilier d'une manière sincère avec les uns et avec les autres, engager à son service, par des concessions devenues inévitables, ces deux grandes forces qui avaient toujours travaillé contre elle et, en donnant ainsi à la civilisation romaine une base plus large et vraiment universelle, intéresser tout le genre humain à l'éternité de l'Empire, quelle œuvre grandiose ! C'est la gloire de Constantin le Grand d'en avoir pris l'initiative ; c'est celle de Théodose le Grand d'avoir, parmi tous ses successeurs, le mieux pénétré sa pensée et d'en avoir poursuivi la réalisation avec le plus d'intelligence et de bonheur. Le dernier siècle de l'Empire d'Occident est compris tout entier entre ces deux hommes illustres, qui l'ouvrent et le ferment avec un mélancolique éclat et qui doivent à une grande pensée la grandeur de leur nom.

Un si prodigieux revirement de la politique romaine semblait avoir quelque chose de surnaturel, et Constantin lui-même y reconnut l'effet d'une inspiration divine. Ce fut, en effet, un spectacle inouï que de voir, à partir de son règne, les barbares introduits dans les charges civiques, et les évêques siéger dans les conseils de l'Empereur. Les persécuteurs, dont les mains étaient encore rouges de sang, ne purent plus franchir le seuil du palais impérial sans y rencontrer, éclairés des faveurs et des sourires du maître, ces pontifes qui jusqu'alors n'avaient comparu devant eux que pour entendre une sentence de mort, et les vétérans des légions, qui avaient blanchi dans la guerre contre les Germains, purent lire, dans les fastes consulaires, les noms étranges de ceux-ci mêlés à ceux des

plus illustres familles patriciennes. Révolution pacifique, mais profonde et qui changeait la face de la société ! Qu'auraient dit un Auguste ou un Trajan s'il leur avait été donné d'en être les témoins ? Auraient-ils reconnu leur successeur dans le prince qui s'entourait d'évêques, qui les faisait dîner avec lui, qui les appelait ses frères, qui baisait, sur les traits de leurs visages, les traces des mutilations qu'ils avaient subies pour la foi sous ses prédécesseurs, qui s'asseyait, humble et attentif, sur un tabouret au milieu des Pères du concile de Nicée et qu'on entendait revendiquer, comme un titre de gloire, le nom d'*évêque du dehors* (1) ? Et quelle n'eût pas été leur stupeur de voir son palais assiégé par des foules de barbares pacifiés, qui lui apportaient les hommages et les présents de leurs nations et qui, dans leurs costumes pittoresques et variés, avec leurs corps énormes, leurs chevelures blondes, leur aspect farouche, formaient autour de lui, non plus une garde du corps comme au temps d'Auguste, mais une véritable cour nouvelle, moins obséquieuse et plus dévouée que l'autre (2) ? Une Rome chrétienne et barbare, quel contre-sens pour des esprits qui voyaient, dans les barbares et dans le christianisme, la négation de la civilisation romaine !

Cet aspect nouveau du monde s'accentua encore sous les successeurs de Constantin. On vit un Gratien se revêtir du costume barbare et rejeter avec mépris la robe de grand pontife païen, comme pour donner une forme sensible à la double réconciliation de l'Empire avec le monde germanique et avec l'Église chrétienne. Sous Théodose, la transformation apparut dans tout son éclat. Les évêques ne furent plus des suppliants ni des protégés, mais de véritables princes, entourés d'une

(1) Euseb., Vit. Constantin., IV, 24.
(2) Id. ibid., IV, 7.

majesté sans pareille. Au lieu de devoir une partie de leur éclat à l'Empereur, comme sous Constantin, ils semblaient, au contraire, lui communiquer le leur. Pendant qu'il leur ouvrait toutes grandes les portes de son palais, eux ne craignaient pas de lui fermer celles de l'Église comme à un simple fidèle, jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence de ses fautes. Quant aux barbares, bien qu'il leur fît sentir à plus d'une reprise le poids de ses armes victorieuses, il voulut les dompter plus par la douceur que par la force : aussi lui donnèrent-ils eux-mêmes le nom d'ami de la nation gothique, et on se plaignait parfois que les Goths fussent plus favorisés de l'Empereur que ses propres sujets. A force de grandeur d'âme, il parvint à regagner les cœurs les plus ulcérés des ennemis de Rome. Lorsque Athanaric mourut à Constantinople, réconcilié avec l'Empire et plein de vénération pour son généreux vainqueur, la capitale assista avec étonnement aux funérailles splendides que ce grand homme fit faire au chef barbare et dans lesquelles il voulut lui-même suivre à pied le cercueil (1). C'est à de pareilles manifestations qu'on reconnaissait la politique nouvelle, qui se proposait de supprimer à jamais les funestes dissensions des trois siècles précédents et qui entrevoyait au bout de ses efforts, dans une vision magnifique, les deux grandes familles des peuples occidentaux s'avançant ensemble vers un avenir nouveau sous le même *labarum !*

Cet idéal sublime, ce n'est ni dans l'Église ni chez les barbares qu'il devait trouver des obstacles à sa réalisation. Les barbares ne méprisaient pas la civilisation romaine. Loin de là, ils en convoitaient ardemment les jouissances, et s'ils voulaient y pénétrer, ce n'était pas

(1) Jordan., de orig. actibusque Getarum, c. 28.

pour la détruire, mais pour en prendre leur part. Ils avaient pour l'Empire une admiration profonde et ils subissaient, à leur insu bien souvent, le prestige que répandait autour d'elle l'ombre de Rome. Cette gigantesque société, qui s'étendait dans les pays les plus fertiles et les plus riants du monde, autour d'une mer magnifique dont elle avait fait un lac national, qui réunissait tant de peuples divers dans les délices de la paix romaine, dont les proportions, la richesse et la gloire semblaient défier la pensée, et qui, pleine d'ordre et d'harmonie, en était pénétrée et dirigée, dans toute son immensité, par un souverain rival des dieux, c'était là, en comparaison des chétives sociétés germaniques, de leurs tristes climats, de leur pauvreté, de leur anarchie et de leur impuissance, quelque chose de trop merveilleux pour ne pas frapper vivement des imaginations jeunes et ardentes. La divinité de l'Empereur était un dogme accepté des barbares comme des Romains ; à toutes les époques, il s'éleva des voix parmi eux pour lui rendre hommage. « J'ai vu un dieu, je suis content, » disait ce vieillard inconnu qui traversa l'Elbe dans un canot pour voir Tibère et qui repartit sans demander autre chose. — « Oui, répétait trois siècles plus tard Athanaric à Constantinople, oui, c'est un dieu que l'Empereur, et c'est un sacrilège que de toucher à sa personne (1). » La sincérité de ces paroles ne saurait être contestée ; elles sont l'expression naïve de l'enthousiasme des barbares pour la majesté de l'Empire, dont quatre siècles d'une expérience décevante n'avait pas encore refroidi la chaleur. Leur respect pour la pourpre impériale devait survivre à toutes les humiliations de celle-ci. Même lorsqu'elle fut tombée entre leurs mains,

(1) Vellej. Patercul., II, 107 ; Jordan., c. 28 ; Zosim., IV, 34.

ils n'osèrent pas s'en revêtir convaincus qu'elle porterait malheur à l'audacieux qui jetterait sur ses épaules le fardeau redoutable de ce vêtement divin. Là est le secret des hésitations et de la modération apparente d'un Arbogast, d'un Alaric, d'un Ricimer, d'un Oreste, de tous les barbares, en un mot, qui, avant Odoacre, se trouvèrent en état de disposer des destinées de l'Empire.

Les Germains ne se bornaient pas à être les admirateurs de la civilisation romaine : il y avait longtemps qu'il avaient pris l'habitude de se mettre à son service. C'étaient d'excellents soldats, d'une bravoure à toute épreuve, d'une fidélité remarquable. Les Empereurs recrutaient parmi eux leur garde du corps et, déjà sous Néron, leurs contingents étaient considérés par leurs propres frères d'armes comme l'élément le plus solide de l'armée (1). Tous les jours leur nombre grossissait, et leur influence plus encore. Ces jeunes barbares qui sortaient des forêts de la Germanie, demi-nus et n'ayant pour toute fortune que leur framée, arrivaient, grâce à leur supériorité morale et physique sur les Romains dégénérés, aux plus hautes fonctions militaires. Le IIIe siècle nous montre encore, à la tête des armées, quelques Romains illustres ; à partir du IVe, nous n'y rencontrons plus qu'un catalogue de noms germaniques: Stilicon, Gainas, les deux Arbogast, Charietto, Merobaudes, Ricimer, Carausius, sans compter ceux qui, comme Aétius, Silvanus, Oreste et tant d'autres, cachent sous un nom romain une origine barbare. Ils furent les derniers défenseurs de l'Empire, qu'ils servirent même contre leurs propres frères, préférant à la voix du sang la fidélité au drapeau et le respect de leurs engagements. Ceux d'entre eux qui, sous le nom de *Laeti*, furent établis sur

(1) Tacit., Hist., II, 28.

les frontières, avec mission de les couvrir en échange des terres qu'on leur abandonnait, se laissèrent marcher sur le corps par les envahisseurs plutôt que de trahir la confiance dont ils étaient honorés. Leur nom même, à ce que prétendent des étymologistes naïfs, était une preuve du bonheur qu'ils éprouvaient à se voir admis au sein de la grande civilisation impériale (1) !

Enfin, les nations indépendantes qui s'échelonnaient le long des rives du Rhin et du Danube étaient aussi souvent les alliées que les adversaires de l'Empire. Elles le combattaient, il est vrai, quand le besoin de nouvelles terres ou la pression de quelque ennemi les forçait à se dilater du côté des provinces romaines, mais, en dehors de ces circonstances, elles mettaient leurs armes au service de Rome et consentaient à n'être que les instrumenis de sa politique. « *Levez-vous,* leur écrivit Valentinien III, *et venez défendre l'État dont vous faites partie* (2). » Et ils accoururent en foule. Francs, Burgondes, Visigoths combattirent à l'ombre des aigles romaines dans cette fameuse bataille de Chalons-sur-Marne, qui fut le duel à mort de la civilisation et de la sauvagerie. Ils étaient du côté de la civilisation en ce jour décisif, et c'est par eux qu'elle fut sauvée. Tant, vis-à-vis des hordes dévastatrices de la Mongolie, l'unité de race et la communauté d'aspirations s'affirmaient puissamment entre eux et les Romains !

L'histoire de la civilisation ne saurait passer avec indifférence devant les légendes nationales qui attribuaient à certains barbares, aux Burgondes et aux Francs notamment, une origine romaine. Quelle que soit leur fausseté intrinsèque, ces légendes attestent qu'une parenté loin-

(1) Par exemple Boulainvilliers et Dubos. Cf. Guérard, *Polyptique d'Irminon*, t. I, p, 254.

(2) Jordan, c. 36.

taine avec les maîtres du monde ne suffisait plus aux barbares et qu'ils mettaient leur gloire à être de vrais Romains! L'antipathie pour la civilisation pouvait être le partage des guerriers qui n'étaient jamais sortis de leurs forêts, et qui ne savaient pas ce que c'était que la vie romaine ; mais tous ceux d'entre eux qui furent mis en contact avec elle s'en passionnèrent. Ils aimaient à prendre des noms romains, à porter des costumes romains, à se revêtir des titres de diverses dignités romaines ; ils parlaient, non sans un rude accent germanique, le langage romain ; ils subissaient l'ascendant de ces femmes romaines si belles, si séduisantes ; ils cédaient à la fascination qu'exerçaient sur eux toutes les merveilles du luxe et des arts, et, au moment où ils tenaient les destinées de l'Empire dans leurs mains, ils éprouvaient qu'il y avait une gloire plus éclatante que celle de le détruire, à savoir celle de le sauver. Qu'on écoute ces grandes paroles d'un de leurs plus puissants conquérants : *Dans la présomption de la jeunesse et de la force*, disait Ataulf en présence d'un citoyen de Narbonne, qui en fit rapport à saint Jérôme, *je rêvais d'effacer de la terre le nom romain et de lui substituer le nom et l'autorité des Goths. Mais l'expérience m'a démontré que les Goths sont incapables, à cause de leur barbarie, d'obéir aux lois, et, d'autre part, reconnaissant que sans lois aucun État ne peut subsister, j'ai choisi la gloire de rétablir dans son intégrité le nom romain et de l'augmenter même au moyen des forces de mon peuple, dans l'espoir que je serai regardé par la postérité comme le restaurateur de l'Empire, n'ayant pu en être le destructeur* (1).

Ainsi les meilleurs éléments du monde barbare venaient au-devant de l'influence romaine, prêts à se lais-

(1) Paul Oros., VII, 43, Cf. Olympiod., p. 459. *(Corp. script. byz.)*

ser absorber et transformer par l'action d'un pouvoir qui serait bienveillant et pacifique, mais intelligent et ferme. L'Église était encore plus disposée à seconder et même à subir une action de ce genre. Pas un instant, depuis le jour où son divin Fondateur avait proclamé la nécessité de rendre à César ce qui était à César, elle n'avait pris vis-à-vis de lui l'attitude d'une hostilité systématique. Au fort des persécutions qu'elle avait subies, on avait bien, il est vrai, entendu çà et là l'indignation légitime d'un confesseur s'exhalant en paroles amères contre une société qui versait si cruellement le sang de ses meilleurs enfants; mais ce n'étaient là que des exceptions. L'Église ne cessait d'enseigner la soumission au pouvoir, même tyrannique, aux maîtres, même injustes ; elle en faisait un devoir religieux, et elle défendait, à l'égal du crime, la révolte ou la résistance à main armée. A part le concours actif au mal, qui aurait été un péché, et auquel il fallait se refuser même au prix de la vie, l'État pouvait tout exiger du chrétien sans rencontrer aucune entrave de la part de l'Église.

C'est qu'aux yeux de l'Église, l'Empereur, qu'il fût païen ou chrétien, était investi d'une mission providentielle. Elle honorait en lui l'organe de ce pouvoir que Dieu lui-même a déposé au sein de toutes les sociétés humaines pour leur permettre d'y faire régner la paix et respecter le droit. Cette attitude si conciliante vis-à-vis de l'autorité temporelle se changea en une véritable amitié lorsque les Empereurs se firent chrétiens. L'Église leur montra, dans toutes les choses qui n'étaient pas du domaine de la conscience, la soumission la plus respectueuse, voire la plus humble. Ses philosophes et ses penseurs accueillirent sans répugnance les doctrines romaines sur la durée de l'Empire et les rajeunirent même en les rattachant aux prophéties de l'Ancien Testament.

Cette réconciliation de la pensée chrétienne avec l'esprit païen sur le terrain du patriotisme donna naissance à une nouvelle théorie de l'Empire, qui était appelée à exercer une longue influence sur l'esprit moderne. L'Empire, d'après cette théorie, représentait, dans la vie terrestre, cette unité du genre humain que l'Église réalisait dans la vie spirituelle. Il n'y avait qu'un Empereur sur terre, de même qu'il n'y avait qu'un Dieu au ciel, et le souverain d'ici-bas recevait son pouvoir du souverain céleste pour faciliter l'œuvre du salut de l'humanité, en se faisant le protecteur de l'Eglise et en lui fournissant les moyens de remplir sa tâche sociale. Des apologistes se complaisaient à faire remarquer que l'Empire et le christianisme étaient nés en même temps, et l'on voyait dans cette circonstance l'indice d'une volonté providentielle, qui avait indissolublement lié les destinées de l'un à celles de l'autre. Et, en effet, que ne pouvait-on pas espérer d'une alliance dans laquelle l'Eglise et l'Etat, ces deux grandes forces sociales, se seraient donné une main fraternelle et auraient travaillé de concert au bonheur du genre humain ?

L'Eglise fit tout ce qu'elle put pour réaliser cette grande idée. Elle accepta sans arrière-pensée le protectorat des Empereurs. Autant elle avait déployé de précautions vis-à-vis de leurs prédécesseurs païens, autant elle leur montra de confiance et d'abandon, maintenant qu'ils étaient devenus ses enfants. Bien des fois, depuis cette époque, elle a soutenu de rudes assauts pour défendre, contre des princes chrétiens, des droits qu'en cette première heure de la réconciliation elle laissa exercer par les Empereurs, tant elle s'était ralliée avec sincérité au régime inauguré par Constantin.

Mais l'Empire ne sut pas profiter des bonnes dispositions qu'il rencontrait à la fois chez les Germains et

dans l'Eglise, et il resta en dessous de l'œuvre ardue qui semblait solliciter son activité. Il ne parvint pas à transformer les barbares en Romains, n'ayant plus, à partir du jour où il fit leur rencontre, la puissance d'action nécessaire pour les soumettre à ses lois. Ceux-là mêmes en qui il trouva des défenseurs, il ne réussit jamais à en faire des sujets. Ils prirent de la civilisation ce qui convenait à leurs goûts grossiers : ses festins et son luxe, mais ils restèrent barbares sous la toge comme au milieu des camps. Leur imagination seule fut éblouie par l'aspect prodigieux que gardait encore l'Empire, mais leur naturel ne fut pas modifié, et ce qui faisait le citoyen antique, à savoir le culte passionné de la patrie et l'abdication de l'individu entre les mains de l'Etat, les barbares ne le connurent jamais.

Par contre, il leur arriva ce qui arrive à toute société jeune et sans expérience, mise en contact avec une société vieille et blasée. Leurs mœurs s'altérèrent avec une rapidité prodigieuse, et d'un état qui était presque celui de nature, ils tombèrent d'emblée dans une espèce de décrépitude sénile, sans avoir passé par les phases intermédiaires entre la barbarie et la civilisation, entre la civilisation et la décadence. A la fois grossiers et subtils, incultes et raffinés, naïfs et vicieux, ils présentèrent ce genre particulier de corruption que l'on peut comparer à la pourriture du fruit vert. Aussi, tout en combattant pour l'Empire contre ses ennemis du dehors, ils furent dans ses flancs un dissolvant de plus. Le mépris affecté que les Romains ne cessèrent d'étaler vis-à-vis de ces hommes dont ils avaient tant besoin continua de les aigrir et de les exaspérer. Se croyant toujours les maîtres du monde, ils ne pouvaient se résoudre à voir en eux des égaux alors même qu'il fallait déjà les subir comme des protecteurs. Rien de pitoyable comme l'ineptie mêlée

de déloyauté avec laquelle des gouvernements tels que celui de Valens et d'Honorius les poussaient, en quelque sorte, à tourner leurs armes contre l'Empire. C'était littéralement exciter le lion. Quoi d'étonnant si les barbares rendaient à Rome le mal pour le mal ? Lâchés sur le monde civilisé par ceux-là mêmes qu'ils servaient, ils erraient à travers l'immensité des provinces comme des corps étrangers, dont le rude contact produisait des meurtrissures cruelles. Le pas pesant de leurs masses énormes qui se jetaient lourdement d'une extrémité de l'Empire à l'autre, au gré de leurs caprices, déplaçait à chaque instant l'équilibre factice de la vie politique, et ébranlait jusque dans sa base l'édifice dont la garde leur était confiée.

On eût pu croire que le christianisme rendrait à l'Empire la force morale et le prestige nécessaires pour assimiler les barbares. Et sans doute il en aurait été ainsi si l'Empire, abjurant les vices qui le menaient à la tombe, était allé chercher la guérison dans les ondes régénératrices du christianisme. En se débarrassant des causes de mort qui le minaient et en asseyant désormais ses institutions sur la base de la morale chrétienne, il aurait introduit dans ses flancs un principe d'immortelle jeunesse, qui lui aurait assuré un avenir indéfectible. Mais il n'en fut rien, et malgré de fallacieuses apparences, il resta profondément et obstinément païen. Cette assertion peut surprendre à première vue : un examen approfondi de ses relations avec l'Eglise chrétienne en attestera la rigoureuse exactitude. Certes, on ne peut nier que des efforts sincères aient été faits par quelques Empereurs pour sceller, entre l'Empire et le christianisme, un pacte durable d'alliance et d'amitié. A partir de l'édit de Milan, qui proclamait la liberté des cultes, les souverains donnèrent au culte chrétien des preuves nombreuses de

leur bienveillance en même temps qu'ils se détournaient de plus en plus du vieux culte national. Pendant plus d'un siècle, les faveurs à l'Eglise chrétienne et les mesures de rigueur contre la religion païenne se développèrent parallèlement dans le code. Tandis que, d'une part, le culte officiel, gêné d'abord dans ses manifestations et persiflé par les constitutions impériales, puis répudié comme religion d'Etat, était enfin frappé d'une interdiction formelle, le christianisme, devenu la religion de l'Empereur et bientôt celle de l'Empire, était accablé de largesses, obtenait des dotations annuelles pour son culte, héritait du droit d'asile des temples, voyait son clergé soustrait aux principales charges civiques, exempté des fonctions municipales, des servitudes personnelles, de la capitation, de la juridiction séculière, investi d'attributions publiques, et élevé peu à peu à une condition qui en faisait une des autorités de l'Etat.

La législation se ressentit aussi du changement d'attitude des Empereurs. Le christianisme, qui, à une époque où il était traqué et proscrit, avait su parfois pénétrer par les mœurs jusque dans les lois, devait à plus forte raison y faire valoir son influence, maintenant qu'il était publiquement reconnu et honoré par les souverains. Les lois qui étaient en contradiction manifeste avec ses exigences tombèrent d'abord, comme, par exemple, les sévères dispositions contre le célibat, qui mettaient des entraves au libre exercice de la vie monastique et sacerdotale. Le dimanche devint un jour de repos légal ; les grandes fêtes chrétiennes, Noël et Pâques, furent prises pour dates des vacances publiques ; la fureur pour les spectacles dut faire relâche le jour de la Résurrection, et, à cause de la sainteté du carême, tous les procès criminels furent suspendus pendant ce temps *où les fidèles atten-*

daient l'acquittement de leurs âmes (1). Une inspiration nouvelle se fait jour dans les mesures relatives aux questions d'ordre moral ; la loi devenait plus humaine, plus respectueuse des droits individuels. Parfois même, comme on vient de le voir, pour bien marquer l'influence à laquelle elle obéissait, elle employait jusqu'aux expressions chrétiennes, qu'on rencontre avec étonnement dans la langue de Papinien. Le législateur se préoccupa de la pureté des mœurs : il déclara incestueux les mariages entre proches parents ; il punit du feu les amours contre nature, par respect, dit le texte, *pour la sainteté du logis de l'âme humaine* (2). La pudeur du sexe faible fut protégée par la loi qui défendit d'arracher de leurs maisons les matrones déférées au juge. Le rapt des jeunes filles entraîna, pour les séducteurs et même pour leurs complices, des peines d'une sévérité exceptionnelle. La prostitution obligatoire, supprimée d'abord pour les esclaves chrétiennes, puis pour toutes les autres en général, finit par être frappée d'un châtiment rigoureux, et il y eut même un moment où toute espèce de prostitution fut interdite.

Avec cet esprit de pureté se répandait un esprit de douceur dont les bienfaisants effets trouvèrent également leur expression dans les lois. L'autorité paternelle perdit son droit abusif de vie et de mort, et l'exposition des enfants fut, sinon abolie, du moins entravée. Quiconque recueillait un enfant exposé avait sur lui, de par la loi, tous les droits du maître sur son esclave, pour que le père dénaturé fût empêché à jamais de revendiquer les siens : mesure bien remarquable qui, sous couleur de rouvrir une source de l'esclavage, était, en somme, une précaution de plus en faveur de la faiblesse menacée. C'est une

(1) Cod. Theod., IX, xxxv, 4 et 5.
(2) Cod. Theod., IX, vii, 6.

pensée du même genre qui a déterminé le législateur à décréter, par une autre loi, que les enfants des indigents seraient élevés aux frais du fisc, de peur que les parents ne fussent tentés de les tuer, car, dit Constantin, *l'éducation de l'enfance ne souffre aucun retard, et les mœurs de notre temps ne permettent pas qu'on laisse périr de faim une créature humaine* (1). Le régime des prisons fut adouci, la promiscuité des sexes supprimée, chaque prisonnier assuré d'une nourriture suffisante et de l'usage des bains, et tous placés sous la protection du prêtre, qui était l'homme de la miséricorde. La durée de la prison préventive fut diminuée, et la prison privée interdite. Le maître qui faisait périr un esclave dans les tourments s'entendit déclarer homicide. Il fut défendu de marquer d'un stigmate la figure des condamnés aux mines, car c'était *souiller cette face humaine qui a été moulée à l'image de la beauté céleste* (2). Les chrétiens ne purent plus être condamnés aux bêtes. Une loi, sous laquelle l'histoire écrit le nom de saint Ambroise, décida que, pour laisser aux inspirations de la clémence le temps d'intervenir, un délai de trente jours s'écoulerait entre une sentence capitale et son exécution. Une autre stipula que les propos outrageants contre l'Empereur ne seraient plus punis, à moins que l'Empereur ne le décidât formellement pour chaque cas en particulier. L'héritage des condamnés à mort resta assuré à leurs proches parents. De plus, et ceci peut être considéré comme le plus grand triomphe du christianisme sur la passion prédominante de la société païenne, les combats de gladiateurs furent abolis ! Il fallut porter plus d'un coup pour avoir raison de la monstrueuse institution. Constantin l'avait déjà interdite en 325, mais il avait dû

(1) Cod. Theod., XI, XXVII, 1 et 2.
(2) Cod. Theod., IX, XL, 2.

finir par la tolérer ; Valentinien n'avait limité ses excès que d'une main timide ; Théodose n'avait pas osé l'abolir, et pendant que le chrétien Prudence adressait en vain ses réclamations à Honorius, le païen Symmaque offrait au monde le scandaleux spectacle des somptueuses *éditions* gladiatorales par lesquelles il célébrait la préture de son fils ! Un siècle après l'initiative de Constantin, la loi triompha pourtant des mœurs, mais ce ne fut que grâce au généreux sacrifice du moine Télémaque, qui se jeta entre les combattants pour les séparer, et dont le sang fut le dernier versé dans l'arène. Enfin, la liberté humaine fut déclarée imprescriptible, et pendant que la loi ébranlait ainsi le principe de l'esclavage, elle créait un nouveau mode d'affranchissement, qui était mis sous la protection de l'Église et dont la cérémonie se passait dans ses temples, en présence de l'évêque. Il était bien digne du christianisme de présider à des actes de ce genre, et c'est son esprit encore qu'on retrouve dans la disposition légale qui, par une exception des plus rares, les autorisait même le dimanche, la charité ne connaissant pas de jour de repos !

Ces conquêtes partielles réalisées par l'idée chrétienne sur le terrain de la politique ne doivent cependant pas faire illusion. L'empire ne se convertit pas. Il resta païen avec des Empereurs chrétiens, avec des populations chrétiennes, avec une législation chrétienne. Il prit, à la vérité, les dehors du christianisme ; il n'en laissa pas pénétrer l'esprit jusqu'à son cœur. Là continuait de vivre le vieux principe païen qui était, à proprement parler, l'âme de l'Empire. Là, l'idée de la divinité de l'État, et comme corollaire, celle de l'omnipotence illimitée du souverain, gardait toute son autorité sur les esprits et ne cessait de diriger la vie de la société politique. Retranché sur le trône impérial, le césarisme ne se laissa

pas débusquer de ce poste suprême d'où il tenait le monde, et où les Empereurs chrétiens eux-mêmes devenaient ses dupes ou ses complices. Pas plus que leurs prédécesseurs païens, ils n'échappèrent au charme de cette voix qui leur répétait par mille organes la parole du tentateur : « Vous serez semblables à des dieux ! » Ils se prêtèrent complaisamment à l'apothéose ; ils ne regimbèrent pas contre la déification et, souvent, ils s'offrirent eux-mêmes à l'adoration des peuples. Parcourez les actes officiels des Empereurs chrétiens à partir de Constantin, prêtez l'oreille au langage qu'ils se laissent tenir, étudiez l'esprit de l'étiquette qui règne à leur cour, vous vous croirez en pleine société païenne, et rien ne vous permettra de deviner que ces souverains courbent le front, comme tous leurs sujets, devant la majesté du Dieu jaloux.

L'Empereur est dieu lui-même, il fait retentir toutes ses constitutions des titres sacrilèges que lui a légués la tradition officielle, il étend les qualificatifs de *divin* et de *sacré* à tout ce qui a quelque rapport à sa personne, et il ne semble pas comprendre qu'en profanant ainsi les noms les plus augustes que la langue humaine puisse nommer, il outrage à la fois la sainteté du Dieu qu'il adore et la liberté du peuple auquel il commande. Ce n'étaient là, il est vrai, que des formules, et on peut admettre qu'elles eussent perdu, à la longue, leur sens premier, pour devenir entièrement inoffensives le jour où l'esprit du pouvoir impérial aurait cessé d'y correspondre. Mais les Césars ne l'entendirent pas ainsi. Le pouvoir absolu qu'ils s'attribuaient en paroles était bien une réalité à leur yeux, et leur conversion au christianisme ne devait pas avoir pour résultat de le diminuer. Ils ne paraissent pas s'être rendu compte de la transformation que ce pouvoir devait nécessairement subir entre

leurs mains, s'ils voulaient être de vrais chrétiens. Ils ne comprirent pas l'opposition radicale qu'il y avait entre la politique païenne, qui leur livrait les corps et les âmes de tous leurs sujets, et la doctrine chrétienne, qui soustrayait à leur autorité le domaine sacré de la conscience. Ils ne doutèrent pas qu'ils n'eussent sur la religion nouvelle tous les droits qu'ils avaient eus sur l'ancienne. Ils avaient été les pontifes suprêmes de celle-là, ils voulurent le rester de celle-ci. L'histoire est pleine de ces distractions de despotes qui oublient à chaque instant que le monde est changé et que le christianisme, en proclamant l'émancipation de l'âme humaine vis-à-vis de l'État, a mis fin à la mission religieuse de César ! L'idée qu'il pût y avoir un droit quelconque qui ne fût pas impliqué dans le titre impérial n'avait pas d'accès dans leurs têtes. La notion d'une société spirituelle indépendante de leur autorité et s'administrant elle-même en vertu d'une délégation divine était, de toutes les notions chrétiennes, la plus incompréhensible pour le vrai Romain, et on peut dire que les Empereurs ne la saisirent jamais. L'Église, pour eux, faisait partie de l'État et, par conséquent, était sous leurs ordres ; ils s'indignaient qu'elle ne voulût pas le reconnaître, et toute résistance opposée à leurs caprices était à leurs yeux de l'ingratitude et de la rébellion. L'avaient-ils donc honorée, protégée, élevée à la dignité d'institution officielle pour être payés de tant de bienfaits par une opposition que jamais ne leur aurait faite la religion païenne ? Elle n'avait pas même le droit de discuter les limites de l'obéissance qu'elle leur devait. *Ma volonté tient lieu de canons* (1), répondait naïvement Constance aux prélats qui invoquaient les lois de l'Église pour ne pas souscrire

(1) S. Athanas, Histor, arian. ad monach., c. 33 et 34.

à une décision injuste. C'était la traduction fidèle du principe d'Ulpien : *Quod principi placuit legis habet vigorem.*

Il faut bien se rendre compte de la toute-puissance de ce préjugé sur l'esprit des Empereurs chrétiens, si l'on veut comprendre quelque chose à leur conduite envers l'Église. Ils s'imposèrent à elle comme des papes laïques dont les titres étaient au-dessus de toute contestation et qui, d'ailleurs, ne voulaient faire usage de leur autorité que pour son bien. On ne peut pas nier qu'ils aient apporté beaucoup de zèle et d'ardeur à remplir l'étrange pontificat qu'ils s'étaient attribué à eux-mêmes. Ils se donnèrent infiniment de mal pour faire une œuvre détestable et ils négligèrent plus d'une fois les affaires de l'État pour brouiller celles de l'Église. Ils nommèrent et déposèrent des évêques, ils créèrent des patriarcats, ils convoquèrent des conciles, ils en fixèrent l'ordre du jour, ils dictèrent et firent signer par force, aux confesseurs réunis, des formules fabriquées sous leurs auspices, ils allèrent jusqu'à publier, en vertu de leur autorité impériale, des symboles qu'ils imposèrent aux peuples comme la seule règle de leur foi, en attendant qu'il leur plût de les remanier au gré de leurs caprices ! Toutes les affaires ecclésiastiques, dit un chroniqueur du Ve siècle, étaient dans la main des Empereurs depuis qu'ils étaient chrétiens (1).

Il est à peine besoin de dire que l'Église chrétienne ne pouvait pas accepter une pareille servitude de la part de ses nouveaux fidèles. La résistance était pour elle un devoir : aussi la reprise des hostilités ne se fit-elle pas attendre. L'Église, à vrai dire, pouvait envisager sans crainte le résultat du conflit avec des adversaires qu'elle avait déjà vaincus et à qui elle avait imposé, en signe de

(1) Socrat, Hist. Ecclesiast. V. prooem, *in fine.*

son triomphe, la livrée de son Dieu ! D'autre part, les conditions de la lutte étaient changées à son détriment. L'ennemi était maintenant dans le sanctuaire, plus nombreux que jamais. Depuis les jours de Constantin, l'Église, triomphante et glorifiée, avait vu accourir à elle la multitude de ces âmes vénales que la victoire attire et qui deviennent l'embarras ou l'opprobre du vainqueur. En vain l'eau du baptême avait coulé sur le front de ces néophytes équivoques : ils gardaient et propageaient autour d'eux la corruption de l'esprit et du cœur, ce triste legs de la société romaine, et ils se trouvaient mal à leur aise dans l'austère milice de Jésus-Christ. Esprits superbes humiliés de n'avoir dans l'Eglise d'autres droits que la plèbe des pauvres et des humbles, rhéteurs et sophistes indignés de l'immuable fixité du dogme chrétien, qui les enchaînait dans les limites odieuses de la vérité, débauchés dont la vie était une protestation quotidienne contre les prescriptions de la morale évangélique, tous ces hommes, qui n'étaient chrétiens qu'à regret, portaient avec impatience le joug de l'Église et trouvaient dans l'hérésie la seule forme supportable du christianisme. Il y eut autant d'hérésies qu'il y avait de passions humaines. A chaque vice, à chaque erreur, correspondait un certain groupe de sectaires qui, cachés dans la société religieuse, minaient perfidement les points les plus essentiels de sa doctrine ou de sa morale. Tous les éléments impurs qui s'étaient vus entraînés dans l'Église par le courant de l'esprit public prenaient leur revanche en y fomentant quelque trouble.

C'est pour avoir le mieux saisi le caractère de cette réaction païenne intérieure que l'arianisme fut, de toutes les hérésies, la plus populaire et la plus durable. Sa fortune fut singulière. Il n'était nulle part, et tout à coup, il éclata partout, comme si les tendances auxquelles il

faisait appel n'avaient attendu qu'un mot d'ordre pour se déclarer avec ensemble et opérer de concert. Sa base est toute rationaliste. Se riant de la tradition et des enseignements de l'Église, ces deux autorités suprêmes du fidèle, il invoque la raison individuelle, s'appuie sur le raisonnement, combat le dogme à coup de syllogismes et substitue aux lumières de la Révélation les rêves et les folies de l'intelligence humaine. Toute l'ingénieuse subtilité de l'esprit grec, comme aussi tout son insolent mépris pour les principes immuables de la vérité, se retrouvent dans ses demi-mots, dans ses sous-entendus, dans ses équivoques, dans ses formules élastiques, dans ses dogmes vagues et ondoyants. La plupart de ses chefs sont de vrais descendants des rhéteurs et des sophistes, exclusivement nourris de l'antiquité profane, plus familiers avec les *Catégories* d'Aristote qu'avec l'Écriture sainte, plus versés dans Euclide, Galien ou Théophraste que dans les Pères de l'Église (1). Doués d'une extrême abondance de paroles et d'une érudition fallacieuse, les docteurs de l'arianisme étaient assurés d'éblouir un auditoire toujours prêt à se pâmer d'admiration devant le premier virtuose venu. Ils s'entendaient d'ailleurs admirablement à manier les âmes mobiles et superficielles, comme l'étaient en grande majorité toutes celles qui avaient respiré l'air de l'hellénisme. Ils les flattaient en les appelant à participer à l'élaboration de la théologie; ils mettaient leur doctrine en chansons et en plaisanteries à l'usage des masses (2); ils leur inspiraient un profond mépris pour les lourdes et vulgaires intelligences qui acceptaient sans discussion des dogmes faits sans leur concours.

Leur succès fut grand dans tous les milieux mondains.

(1) Euseb. Hist. eccles. V, 28; Socrat. o. c. II, 35 et 46; IV, 7; V, 24; VI, 22, et VII, 7.

(2) Socrat. VI, 8.

C'était faire preuve de culture intellectuelle que de professer l'arianisme. Avec quel sentiment de pitié hautaine les beaux esprits de la secte devaient regarder la société religieuse du temps, lorsque, grâce à une de leurs savantes manœuvres, ils étaient parvenus à altérer sa foi et à l'entraîner dans l'erreur à son insu ! Ces maîtres jongleurs connaissaient à fond l'art de glisser perfidement dans une formule orthodoxe, par un changement à peine perceptible, la quintessence de l'hérésie et de bouleverser radicalement, par l'addition ou par la suppression d'une seule lettre, les notions fondamentales sur la nature du Verbe et de la Trinité. Transformer l'ὁμοούσιος du Concile de Nicée en ὁμοιούσιος ou le γεγεννημένος appliqué au Verbe en γεγενημένος (1), cela n'était rien, à les entendre, mais le triomphe de l'arianisme consistait précisément à cacher, sous une apparence de futilité, la gravité des coups qu'il portait à la doctrine chrétienne. « Querelle de mots ! » répondait-il à ceux qui protestaient contre ces falsifications, et les badauds étaient tout prêts à rejeter sur l'orthodoxie la responsabilité du scandale que causaient ces discussions sur des *iota*.

Au fond, indifférent aux doctrines et passant avec une égale facilité de l'une à l'autre, selon les besoins du moment l'arianisme n'avait de fixité qu'en un seul point, c'est-à-dire dans sa répugnance pour l'autorité de l'Église. Il souscrivit tour à tour aux symboles les plus opposés se réservant de les écarter plus tard au moyen d'une interprétation subtile, mais il ne cessa de se déchainer avec frénésie contre la force qui maintenait, au sein de la communion chrétienne, l'unité et la stabilité de la

(1) La première de ces altérations, en substituant à la *consubstantialité* une simple *similitude de substance*, supprimait d'un trait de plume le dogme de la Trinité ; l'autre, en mettant un Verbe *créé* à la place d'un Verbe *engendré*, niait du même coup sa divinité. Que restait-il du christianisme?

doctrine. Reconnaître l'Église comme une société indépendante, qui fût gouvernée par sa magistrature propre et qui eût le droit de commander aux intelligences, voilà à quoi il ne put jamais se résigner, et son vrai caractère se reconnaît à la radicale opposition qu'il ne cessa de faire au principe chrétien de la distinction des deux pouvoirs. L'abjection des Ariens vis-à-vis de l'Empereur fut aussi grande que leur insolence vis-à vis de l'Église. Il resta pour eux ce qu'il avait été pour ses sujets païens, un dieu incarné, source de tous les droits, et ils ne craignirent même pas, comme fit Eusèbe dans son indigne *Vie de Constantin*, de lui accorder les honneurs d'une véritable apothéose. L'autorité religieuse qu'ils refusaient à l'Église, ils la lui reconnurent sans contestation ; ils firent de lui le chef suprême de la société chrétienne et ils le saluèrent du titre sacrilège *d'Évêque universel* (1). « Eh quoi ! s'écriaient avec une ironie triomphante les défenseurs de l'orthodoxie, vous niez l'éternité du Verbe Fils de Dieu, et vous traitez l'Empereur de *Seigneur éternel* (2) ! » Mais ce retour pur et simple à la tradition païenne, c'était précisément l'essence de l'arianisme. Pour lui, il n'y avait pas de pouvoir spirituel, il n'y avait que l'omnipotence des Empereurs, dictant à la conscience chrétienne des lois qui changeaient avec leurs caprices, et tranchant à coups de glaive les controverses dogmatiques. Cela pouvait paraître un peu dur parfois ; mais, du moins, on avait secoué le joug de l'Église, et on ne pouvait pas payer trop cher l'affranchissement de l'esprit humain.

Telle fut la résurrection du césarisme païen sous les auspices de l'hérésie arienne. Il est inutile de dire avec quelle sympathie la plupart des Empereurs accueillirent les avances de la secte. Elle leur offrait un christianisme

(1) Euseb. Vit. Const. I, 44.
omen. Hist.eccl. IV, 17.

apprivoisé, qui ne gênait pas leur ambition ; eux-mêmes et leurs eunuques s'accommodaient fort de cette religion de palais, qui tendait le cou avec tant d'empressement au joug de la servitude. Ils trouvaient d'ailleurs, parmi les prélats ariens, des personnages obséquieux, pleins de respect pour la pourpre impériale et qui ne se seraient pas permis, comme faisaient les évêques catholiques, l'importune distinction entre les droits de César et ceux de Dieu. Aussi l'arianisme fut-il patronné par les premiers successeurs de Constantin comme la vraie forme de la religion chrétienne, et il ne tint pas à eux qu'il ne supplantât la foi orthodoxe dans tout l'Empire.

L'Église connut alors pour la première fois, dans une partie de ses membres, des humiliations qui lui avaient été épargnées sous les Empereurs païens. Ses évêques furent transformés en employés révocables nommés par le pouvoir temporel ; ses conciles furent présidés par des commissaires impériaux et délibérèrent, sous la menace des armes, sur les formules toutes faites qu'on leur envoyait de l'antichambre du palais de Byzance. L'intrigue disposa à son gré des dignités hiérarchiques, et la parole de Dieu n'arriva bien souvent aux fidèles qu'à travers la bouche impure des sophistes et des courtisans. La disgrâce, l'exil, la prison devinrent le lot des prélats qui se souvenaient de leurs devoirs, heureux quand d'atroces calomnies, ourdies avec un art infernal, ne venaient pas offrir un prétexte contre eux aux rigueurs du pouvoir ou à l'inimitié de la foule. A cette persécution sourde et hypocrite se joignirent plus d'une fois les violences. On vit, sous le règne du Labarum, le sang chrétien couler de nouveau, comme aux jours de Dioclétien, et de grandes villes furent témoins de scènes révoltantes où les fidèles avaient à souffrir les mêmes tourments que pendant les trois premiers siècles. Tous les ennemis du nom chrétien

se levaient, pleins d'espérance, pour prendre part à la guerre dirigée contre les vrais disciples de Jésus-Christ. Si l'on veut savoir laquelle des deux confessions était restée fidèle à la doctrine de l'Évangile, il suffit de voir de quel côté les païens et les juifs, guidés par l'instinct infaillible de la haine, se plaçaient dans ces débats qui leur étaient étrangers. « Tu es cher à Sérapis, salut ! » criaient les païens d'Alexandrie à l'évêque arien Lucius, lorsqu'il fit son entrée dans leur ville, et ce cri retentit dans l'histoire comme la sentence inconsciente, mais terrible, portée sur l'hérésie arienne par ses propres alliés (1).

Cette fois encore, les efforts de l'Empire furent infructueux. L'ennemi qu'il n'avait pu exterminer à l'époque où lui-même était encore plein de vigueur, il ne devait pas s'attendre à le dompter, maintenant qu'il se sentait affaibli et qu'il ne combattait plus que sous un déguisement. Ce fard même de christianisme qu'il portait sur ses vieilles joues était un hommage rendu au principe victorieux dont il cherchait à entraver la marche. Il remporta, à vrai dire, des succès partiels, qui durent lui faire illusion sur le résultat final de sa campagne. Il énerva sur plus d'un point la résistance de la société chrétienne ; il produisit, comme les persécuteurs païens, un certain nombre de défaillances et d'apostasies ; il accéléra, dans plusieurs provinces, les effets de la maladie morale qui devait entraîner la disparition du christianisme et de la civilisation ; il put même se flatter un moment d'avoir été plus heureux que Décius et Galère, et de tenir toute l'Église prosternée à ses pieds. Il est une heure sombre entre toutes dans la lumineuse histoire du christianisme : ce fut lorsque, sous le règne du tyran Constance, tous les évêques orthodoxes ayant été dis-

(1) Theodoret, IV, 19.

persés et envoyés en exil, toutes les résistances brisées et toutes les intelligences surprises, le phare de la vie religieuse parut éteint, et où l'univers étonné, selon la parole de saint Jérôme, gémit de se réveiller arien ! (1) Certes, ceux qui, après avoir assisté aux lamentables épisodes du concile de Rimini, voyaient fléchir un Osius et entendaient parler de la défection de Libère lui-même pouvaient être tentés de désespérer de l'avenir de l'Eglise : jamais sa gloire n'avait subi une éclipse plus humiliante, jamais sa vitalité n'avait reçu une atteinte plus cruelle.

Mais, pendant que l'Empire s'abandonnait à l'ivresse de ce triomphe sans lendemain, la terre se dérobait sous ses pas et ses propres racines séchaient dans le sol. Le paganisme, dont il était l'expression politique et sans lequel il ne pouvait vivre non plus que le fruit sans l'arbre qui le porte, périssait rapidement, et lui-même, par une contradiction étrange, lui portait les coups les plus cruels. Dépouillé du prestige que lui prêtait la majesté du pouvoir public, le vieux culte national n'inspirait plus que dégoût et mépris. La conscience humaine se révoltait contre l'immoralité de ses rites sanglants et impurs, et rougissait de ce qu'elle avait si longtemps vénéré. Le plein jour, en pénétrant brusquement, à la suite des polémistes chrétiens, dans les ténèbres sacrées des temples antiques, mettait à nu l'inanité et les supercheries du culte païen. Les populations désabusées entraient le front haut dans ces sanctuaires autrefois si redoutés et faisaient le tour de ces divinités devant lesquelles tant de générations s'étaient prosternées dans la poussière. Elles y trouvaient des idoles bourrées de paille et de loques, des fantoches de bois dont l'intérieur était occupé par les araignées et les souris, des colosses creux dont les yeux

(1) S. Hieronym. Dialog. adv. Luciferian. c. 19.

s'ouvraient et se fermaient au moyen de ficelles, et dans l'intérieur desquels les prêtres se glissaient pour rendre, au nom des dieux, leurs fallacieux oracles. Tous ces emblèmes ridicules ou obscènes, on les promenait maintenant, au milieu de l'hilarité générale, à travers les rues des grandes villes de l'Orient, et on redisait avec le psalmiste : « Les simulacres des Gentils sont l'œuvre de la main humaine ; ils ont une bouche pour ne point parler, des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre (1). » Au sommet des Alpes, les soldats de Théodose riaient en arrachant les foudres d'or de la main de Jupiter (2), et, à Rome, en plein temple de Vesta, des femmes détachaient les colliers de la déesse pour les suspendre à leurs propres cous (3). Les païens eux-mêmes prodiguèrent les railleries à Julien lorsqu'il s'avisa de rétablir les sacrifices. On se moquait de ce garçon boucher qui, ceint d'un tablier ensanglanté, ne cessait de fouiller dans les entrailles des bestiaux, et de ses monnaies qui représentaient un autel avec un taureau renversé sur le dos, symbole, disait-on, du monde mis sens dessus dessous par le zèle païen de l'empereur (4).

Pourchassée par les sarcasmes de l'opinion, la religion agonisante s'enfonçait de plus en plus dans l'abîme des pratiques superstitieuses, où elle n'était suivie que par un groupe toujours plus faible et plus méprisable de fidèles. La théurgie prit la place du culte ; la magie devint la forme la plus familière de la pratique religieuse, et le plus grand nom que le paganisme de cette époque puisse

(1) Euseb. Vit. Constantin. III, 54-58 ; id de laud. Constantin. c, 8 ; Socrat. III, 2 et V. 16 ; Sozom. II, 5 et VII. 15 ; Theodoret, V, 22 ; Rufin II, 22, 24, 25.

(2) S. Augustin. De civit. Dei, V, 26.

(3) Zosim. V. 38.

(4) Sozom. V, 19.

revendiquer parmi ses autorités est celui de Jamblique, sur qui les sorciers ont au moins autant de droit que les philosophes. Il faut voir à quelles momeries recourut Maxence pendant les dernières journées qui le séparèrent de la lutte suprême contre Constantin ! Tandis que, d'un côté, l'enthousiasme sacré était entretenu par la prière et par la confiance en Dieu, de l'autre, on conjurait des esprits, on disséquait des femmes enceintes, on égorgeait des enfants nouveau-nés, on lisait dans les entrailles des bêtes fauves (1) ! La fin de ce siècle offrit un spectacle identique, lorsque le dernier prétendant païen à l'Empire, le rhéteur Eugène, osa se mesurer contre le victorieux Théodose. Les hommes politiques dont il était l'instrument ne connaissaient pas de dévotion plus efficace et plus méritoire que celle du *taurobolium*, et il n'est pas sans intérêt d'expliquer en quoi consistait cet acte solennel d'un culte qui allait être proscrit par les lois. L'homme qui voulait attirer sur lui les bénédictions du *taurobolium* se couchait dans une fosse recouverte de planches percées de trous nombreux, au-dessus de laquelle on égorgeait un taureau, et le sang de l'animal ruisselait tout chaud sur le croyant, qui le recevait comme un gage de purification. De cette fosse ignoble où s'administrait le baptême au sang de bœuf, on vit sortir un jour, hideux et tout maculé de sanie, l'illustre Nicomachus Flavianus, l'orgueil et l'espoir du parti païen, consulté par Eugène et respecté par Théodose lui-même (2).

Le paganisme n'en sortit pas avec lui : sa dernière heure avait sonné. Il n'avait pas fallu un siècle pour l'anéantir. Aussitôt qu'il ne fut plus dans les lois, il disparut des cœurs. La conversion de Constantin lui avait porté le

(1) Euseb. Vit. Constantin I, 36 et 37.

(2) Poème anonyme du IVe siècle publié par Morel dans la *Revue archéologique*, juin 1868.

coup de mort. Abandonné par les Empereurs, il se vit à l'instant trahi par les multitudes qui, la veille encore, faisaient fumer l'encens devant ses autels, et les persécuteurs des chrétiens ne furent pas les derniers, sans doute, à se sentir touchés par la grâce. Dès le milieu du IVe siècle, les idoles n'avaient plus d'adorateurs que dans les campagnes, et les mots de *païen* et de *paysan* étaient devenus synonymes. Jamais doctrine religieuse ne fit une chute plus lamentable. Pas un rayon de gloire ne consola l'agonie du paganisme. Ses malheurs ne firent pas couler de larmes, et, au milieu de l'indifférence du monde, il expira, sans martyrs et sans apologistes, dans le trou infect où il prosternait la dignité de ses derniers hiérophantes.

Le christianisme aurait célébré de trop faciles triomphes s'il n'avait eu d'autres adversaires que des exaltés comme Julien ou Nicomachus. Mais, en disparaissant comme religion, le paganisme survécut, au moins dans les couches supérieures de la société, comme philosophie et comme tendance sociale. Il se contenta du caractère tout négatif d'une espèce d'opposition philosophique et devint la religion de tous ceux qui n'en avaient aucune. Il suffisait de n'être pas chrétien pour lui appartenir. Quiconque restait en dehors de l'Église était par là même considéré comme appartenant au groupe des derniers tenants du paganisme. Ce groupe était d'ailleurs, cela se comprend, moins considérable par le nombre que par le caractère et par la position sociale de ses membres, et il se voyait obligé, vis-à-vis des croyances régnantes, à une grande circonspection. On y professait une espèce de rationalisme modéré, qui affectait une impartialité sereine entre les partis religieux et qui évitait de se prononcer sur la nature de la *Divinité*, comme on disait dans ce monde. Pour le reste, on aimait à donner des conseils de

tolérance et de modération que les petits-fils des martyrs ne devaient pas écouter sans ironie.

En somme, l'idée religieuse ne tourmentait guère les ennemis du christianisme. La véritable raison de l'antipathie qu'ils nourrissaient pour lui, c'était, chez les uns, l'amour des lettres, chez les autres, le sentiment patriotique. La littérature païenne gardait un grand empire sur les imaginations. Bien des lettrés, fascinés par les souvenirs classiques, croyaient rester fidèles aux anciens dieux, alors qu'ils l'étaient seulement à des formes littéraires. Toute leur pensée tournait dans le cercle enchanté de la mythologie païenne. Il était presque impossible d'amener au pied de la croix des hommes si épris de tout ce que le christianisme poursuivait de ses anathèmes. Les lettres profanes étaient un terrain trop glissant pour qu'un chrétien pût y poser le pied sans s'exposer à glisser dans la boue. Il ne pénétrait pas dans les sanctuaires académiques sans compromettre son caractère, car les Muses du IVe siècle ne se complaisent que dans les niaiseries difficiles et dans les tableaux obscènes, choses peu compatibles avec le tour d'esprit sérieux et l'absolue pureté de pensée que le Christ exigeait de ses fidèles. Et qui donc, en lisant l'immonde *Centon nuptial* d'Ausone, pourrait se persuader que c'est l'œuvre d'un poète chrétien ? L'obscénité, à vrai dire, était ici une pure convention littéraire, comme est encore restée dans les poésies d'Ennodius, cet évêque italien qui écrit en prose d'édifiants sermons, et en vers plusieurs épigrammes des plus malpropres sur le taureau de Pasiphaé. Mais rien ne montre mieux que cet exemple l'incompatibilité entre la profession de la foi chrétienne et les occupations de la vie littéraire.

Qu'allaient-ils devenir, d'ailleurs, ces professeurs de littérature et ces maîtres d'éloquence, le jour où l'austère

et sombre doctrine du Galiléen, en dépeuplant l'Olympe et la nature, tarirait du même coup les sources de leur inspiration et de leurs revenus ? A défaut du cœur et de la conscience, l'intérêt et la vanité faisaient aux gens de lettres une loi de la fidélité au vieux culte. Leur métier étant tout païen, ils étaient en quelque sorte obligés de l'être eux-mêmes par décence. On sait quelle sensation produisit à Rome la conversion de l'un d'eux, le célèbre Marius Victorinus : cela semblait chose inouïe ! Malheureusement, si les rhèteurs amusaient encore le monde, ils ne le persuadaient plus. Leur dévotion voulue et leur enthousiame factice le laissaient froid. Ils ne parvinrent pas même à réchauffer son zèle pour la mythologie, le jour où ils prirent possession du trône impérial dans la personne de ce jeune pédant naïf et intrépide, disciple d'Homère égaré sur le trône des Césars.

On doit plus de respect à cette autre famille d'esprits, dont l'attachement au paganisme avait sa source dans une idée patriotique. Voyant dans le vieux culte le représentant de tous les glorieux souvenirs auxquels il était lié d'une manière indissoluble, ils se persuadaient que l'Empire ne serait sauvé que s'il lui restait fidèle. Le spectacle d'une décadence continue, dont les causes étaient situées beaucoup trop haut pour être aperçues des hommes de ce temps, fournissait un aliment à ces convictions. Selon eux tous les malheurs publics provenaient de l'abandon du culte national, et Rome ne retrouverait sa puissance d'autrefois qu'en retournant à ses dieux. Mais comment l'Empire pouvait-il ramener la victoire sous ses drapeaux quand, à la voix des évêques chrétiens, il enlevait lui-même la statue de cette déesse de la salle des délibérations du Sénat ? Telle était l'argumentation des polémistes païens aux derniers jours

du IVe siècle. Fondée exclusivement sur des considérations d'ordre politique, elle n'était pas faite pour persuader les cœurs. La foi de Symmaque ressemble à celle que professait Cicéron, à celle que préconisait Varron : c'est la patrie que ces illustres citoyens adoraient dans leurs dieux, et leur seule religion, c'était la grandeur de Rome. Mais l'heure était venue où un pareil culte ne pouvait plus suffire à la conscience du genre humain.

L'Empire eependant, devenu semblable aux dieux qu'il avait reniés, parvenu au même point de sénilité et d'impuissance, offrait à ses derniers fidèles le spectacle d'une décrépitude qui devait décourager l'adoration la plus intrépide. La foi dans son éternité avait disparu, et le pressentiment de sa fin imminente gagnait de proche en proche. On en venait à se dire que les douze vautours aperçus par Romulus sur le Palatin représentaient les douze siècles d'existence réservés à la domination romaine et que le dernier de ces siècles était déjà commencé. Tel était l'abattement universel qu'un écrivain de ce temps blâme Léon Ier d'avoir laissé venir à Constantinople un prince sarrasin qui devait recevoir l'investiture des mains de l'Empereur : il ne fallait pas, dit-il, permettre que ce barbare pût se rendre compte, par ses propres yeux, de la faiblesse et de la pauvreté de l'Empire. Qu'on se rappelle la prodigieuse impression d'admiration et de respect qui, un demi-siècle auparavant, terrassait l'âme d'un autre barbare reçu dans la même capitale, et on pourra mesurer le chemin parcouru sur la pente de la décadence depuis les jours de Théodose le Grand (1).

Et, à considérer l'allure des affaires publiques, qui ne devait désespérer de l'avenir ? L'Empereur faisait pitié

(1) Malchus Excerpt. ex legatt. gent. p. 333 (*Corpus script. byzant.*) cf. ci-dessus p. 150.

à voir. C'était un dieu retombé en enfance. Le vertige impérial ne se produisait plus chez lui, comme autrefois, par les crimes grandioses qui épouvantaient le monde, mais par des accès de folie imbécile qui le faisaient sourire. Il s'amusait avec des titres et avec des hochets ; il se perdait dans la contemplation de sa grandeur, et tous les jours il inventait quelque appellation plus sainte et plus sublime pour se désigner lui-même aux mortels. Il faut l'entendre parler de *l'aurore de son principat sacré*, et de *la splendeur de sa divinité qui rayonne sur le monde.* Honorius, quelques années avant la prise de Rome par Alaric, se vante sur son arc de triomphe d'avoir dompté les Goths *à tout jamais ;* Théodose II, dans le Code, nous confie que *dans ses augustes sollicitudes, il se préoccupe nuit et jour des intérêts du genre humain,* et Majorien édicte des lois qui doivent durer *toute l'éternité* (1). Et on entend un préfet du prétoire, digne serviteur de pareils maîtres, déclarer qu'un serment prêté devant Dieu peut, par raison d'État, être violé, mais qu'il serait bien plus grave de l'enfreindre si on avait juré sur la tête de l'Empereur (2). Il n'y avait pas, dans l'Empire, de lois plus sacrées que celle de l'étiquette palatine. Un jour, le monde entier fut rempli de stupeur : le médecin du prince avait osé s'asseoir au chevet de son auguste malade ! De Byzance, la nouvelle se répandit dans tout le monde romain, et la chronique du temps qui ne consignait plus que des batailles désastreuses ou des pertes de provinces, a enregistré le fait à l'égal d'une calamité publique (3). Un peuple d'eunuques et de courtisans chamarrés se pressait autour de l'auguste fétiche

(1) Mabillon Analecta, IV, p. 359 ; Novell. Theodos., I. 1, 1 ; Novell. Majorian., tit. IV et *passim.*

(2) Zosim. Vol., 50 *in fine.*

(3) Marcellin. Comit. Chronic. a, 462.

impérial, auquel ils formaient une espèce de sénat occulte, mais tout-puissant, qui gouvernait avec lui, ou par lui, ou sans lui. En dessous d'eux le monde officiel s'étageait en catégories hiérarchiques, à chacune desquelles correspondait un titre propre. Malheur à l'ignorant qui se serait égaré dans le dédale de ces Gravités, de ces Sublimités, de ces Excellences et qui, par mégarde, n'aurait pas donné à chaque mandarin le titre que lui attribuait l'Almanach impérial !

Ce monde de fonctionnaires, c'était tout l'Empire. Pourvu qu'il continuât de tourner avec une régularité automatique, tout était bien. On eût dit que ces rouages si savants étaient faits pour eux-mêmes, et le genre humain pour leur donner le moyen de fonctionner. Et ils fonctionnaient sans relâche ! L'Empereur continuait de faire des lois ; il en faisait même plus que jamais, à en juger d'après le code Théodosien, qui en contient des douzaines consacrées coup sur coup au même objet ; mais cette activité fébrile de la législation ressemble assez à celle d'un cœur dont les pulsations se multiplient à mesure que la vie s'affaiblit. La loi n'était plus obéie, parce que l'autorité n'avait plus la force de la faire respecter et qu'elle n'était plus à la hauteur d'aucune de ses attributions. On aura une idée de ce qu'elle pouvait en matière économique, quand on apprendra, par l'historien Socrate, qu'une famine dévorait la Phrygie pendant que Constantinople était dans l'abondance (1).

L'Empire se vidait rapidement. En vain il essayait de guérir l'anémie des provinces par des transfusions toujours plus abondantes de sang germanique : les lètes et les colons établis sur le sol romain y restaient barbares, et la dépopulation avec la misère continuait sa marche

(1) Socrat. IV, 16.

envahissante. Les remises d'impôts se succédaient incessamment, sinistre présage ! A la fin du IVe siècle, il y avait, au cœur de l'Italie, dans cette Campanie surnommée l'*Heureuse*, plus de cinq cent mille arpents de terres abandonnées (1). La *malaria* gagnait les côtes de l'Étrurie et du Latium. Dans bien des provinces, on voyait les forêts repousser sur les ruines des villas, et la barbarie de la nature, précédant celle des peuples, envahir les terres civilisées. En Gaule, les fertiles campagnes vinicoles s'assauvagissaient, les voies militaires se dégradaient faute d'entretien, les cours d'eau obstrués se transformaient en marécages, les loups et les bêtes fauves pénétraient impunément jusqu'au cœur des villes (2). Les frontières du Rhin et du Danube présentaient un aspect affreux ; le sol y était jonché de décombres, les villes s'écroulaient incendiées ou abandonnées et les ossements des morts blanchissaient dans les campagnes (3). Sur la simple rumeur d'une invasion prochaine, les populations des pays menacés fuyaient éperdument à travers l'Empire, comme des nomades sans patrie (4). Chaque fois qu'on peut lever un voile, écouter la voix d'un contemporain, on assiste à des tableaux déchirants, on entend des plaintes lugubres : que serait-ce si l'on savait tout ! Quelle triste lumière, par exemple, jette sur l'état de la société une loi comme celle de Valentinien en 364, qui défend aux pâtres de monter des chevaux, et cela pour réduire à l'impuissance leurs tentatives de brigandage (5) ! C'est

(1) Cod. Theod. XI, xxviii, 2.

(2) Incerti gratiarum actio Constantino dicta, c. 6 ; Eumen. de restaurandis scholis, c. 18 ; Greg. Tur. Historia Francorum, II, 34 ; Sid. Apoll. *Epist*., vii, 1.

(3) Priscus, Fragmenta, p. 171 (*Corp. script. biz.*)

(4) Cod. Theod. X, x, 15.

(5) Cod. Theod. IX, xxx, 2 et 5.

sous la pression de pareilles calamités que les classes agricoles, qui étaient les plus éprouvées, finirent par secouer le joug. Elles prirent les armes par désespoir, et, en Gaule et en Espagne, elles organisèrent, sous le nom de Bagaudes, ces redoutables jacqueries qui favorisaient si puissamment les envahisseurs. Attila leur semblait moins à craindre que César : aussi saluèreut-elles avec joie l'arrivée des barbares, qui, en venant tout détruire, devaient briser aussi leurs chaînes.

C'était la première fois qu'un pareil spectacle était donné au monde. L'homme rompant violemment le contrat social et renonçant à son héritage de civilisation pour se replonger, avec la frénésie du désespoir, dans cet état de barbarie d'où il était sorti après douze siècles d'efforts et de travaux, voilà certes la leçon la plus saisissante et la plus instructive que la société antique, sur le point de terminer ses destins, ait pu léguer aux méditations de la postérité. A ce moment funèbre où, sortant avec douleur de son rêve divin, l'humanité détrompée s'aperçoit qu'elle a fait fausse route, il est intéressant de prêter l'oreille à ses plaintes, puisqu'aussi bien un contemporain nous en a consigné l'expression dans un récit dont on ne surpassera pas la profondeur et la vérité.

Un jour, une ambassade romaine s'en allait, humble et tremblante, trouver le farouche Attila dans sa cité de bois sur les bords du Danube. En errant dans les rues de cette ville étrange qui était un camp, un des membres de l'ambassade — c'est le narrateur lui-même — fut étonné de s'entendre saluer en grec par un homme vêtu du costume barbare. Dans la conversation qu'il engagea avec lui, il apprit que son interlocuteur était un marchand grec qui, victime comme tant d'autres de la ruine universelle, s'était réfugié parmi les Huns et qui, heureux et enrichi, se félicitait de sa condition nouvelle, parce qu'il

y trouvait trois choses qu'on ne rencontrait plus dans l'Empire : la liberté, la sécurité et le bien-être. Ce néo-barbare traça un tableau sombre et douloureusement exact des maux qu'il avait eu à souffrir sous le régime romain. Les entraves mises à la liberté individuelle, la lâcheté et l'impuissance des défenseurs de l'État, la rigueur impitoyable déployée dans l'exaction des impôts, l'iniquité de la justice qui ne punissait que les pauvres et les faibles, laissant échapper les riches à prix d'argent, tels étaient les griefs invoqués contre l'Empire par un homme dont la vie était une accusation plus éloquente encore que ses paroles. Priscus entreprit de lui répondre, mais, accablé sans doute par la difficulté du sujet, il omit de réfuter les trop justes plaintes de son interlocuteur et il déplaça instinctivement le terrain du débat en présentant, non pas la défense de la société romaine telle qu'elle était, mais le panégyrique de ce qu'elle aurait dû être. Il fit passer devant ses yeux le tableau enchanteur de la civilisation idéale ; il énuméra tous les bienfaits dont le genre humain lui est redevable : une législation sage et prévoyante, des institutions destinées à satisfaire tous les intérêts, la justice rendue par des tribunaux éclairés, l'armée combattant aux frontières pour protéger la sécurité du laboureur dont les sueurs alimentent le trésor public, la liberté pour chacun de disposer de sa propriété, enfin la douceur des mœurs romaines, qui formaient un si éclatant contraste avec la férocité hunnique. Le néo-barbare n'avait que trop bien appris combien la réalité s'éloignait de ce rêve magnifique; néanmoins, il lui suffit de l'entendre évoquer pour que la nostalgie de la civilisation le reprît au milieu de sa condition nouvelle, et, saisi d'une émotion profonde, il répondit en versant des larmes : « Oui, c'est une excellente chose que la civilisation romaine, mais les

gouvernements d'aujourd'hui n'ont plus la sagesse de ceux d'autrefois, et ce sont leurs fautes qui l'ont amenée à sa ruine (1). »

Il se trompait, ce Grec devenu barbare. Les gouvernements de son temps n'étaient que les tristes héritiers d'un passé qui les écrasait sous le poids de ses fautes accumulées, et c'était la sagesse d'autrefois qui avait engendré les désastres du temps présent. Mais quel enseignement, pour l'historien et pour le philosophe, dans la conversation de ces deux malheureux citoyens, qui, sans le savoir, débitent l'épilogue de l'histoire romaine, à l'ombre de la baraque formidable d'où le Fléau de Dieu doit sortir bientôt pour y mettre un terme !

Heureusement, au sein de ce monde condamné à la destruction grandissaient, pleines de sève et d'avenir, les forces qui allaient lui succéder. Elles étaient en lui sans faire partie de lui ; elles absorbaient toute sa substance et transformaient en sucs féconds les éléments qu'elles lui dérobaient. A travers ses formes amaigries et transparentes, sous lesquelles apparaissait le squelette, il semble que l'œil aperçoive les mouvements énergiques et les battements impétueux d'une vitalité nouvelle, qui, emprisonnée dans des formes vieillies, devait les briser pour éclore. La société était grosse d'un avenir inconnu : et il y a tel moment, dans les derniers siècles de l'Empire, où cet avenir semble vouloir se manifester, comme à la lueur d'un éclair, avec une évidence saisissante. Qui ne serait frappé, par exemple, de voir, après la bataille d'Andrinople, quand Byzance fut assiégée par les Goths et défendue par les Sarrazins, une espèce d'ironie prophétique mettre en face l'une de l'autre les deux races appelées à se partager les lambeaux de l'Empire en

(1) Priscus. Fragmenta, p. 190. (*Corp. scrip. byz.*)

Orient et en Occident, et qui, en attendant, se rencontraient comme des ennemis au pied de son dernier boulevard (1) !

Lorsque tout fut prêt pour l'avènement du monde moderne, alors retentit ce que le prophète appelle le coup de sifflet de la Providence. Des commotions violentes, dont l'origine et les phases diverses sont restées plongées dans les ténèbres, ébranlèrent l'immobilité de l'extrême Orient et précipitèrent sur l'Europe un de ces peuples mongoliques habitués à errer jusqu'alors dans les immenses déserts de la Haute-Asie. La seule apparition de ces nouveaux venus sur les confins orientaux de l'Empire fut accueillie avec une stupeur pleine d'épouvante par les races plus nobles à qui elles venaient disputer leurs foyers. On frissonnait à la vue de ces hideux centaures imberbes, au teint jaune, à la figure tailladée, au crâne et au nez aplatis, aux cheveux rasés, aux yeux petits et enfoncés comme deux points lumineux dans de profondes cavernes, au corps difforme comme ces grossières idoles de bois qu'on rencontrait sur les ponts. Sales, mal vêtus, les pieds enveloppés de loques, se nourrissant de laitage ou de viande crue qu'ils gardaient sous leurs selles, ils passaient toute la journée à cheval et dormaient pêle-mêle la nuit, dans une promiscuité révoltante, sous la toile des chariots qu'ils roulaient avec eux. On ne voulait rien voir d'humain dans ces monstres étrangers à tout sentiment de pudeur et d'humanité, que l'on disait nés du commerce des sorcières avec les esprits impurs des steppes. Ils faisaient aux populations consternées l'effet de ces fléaux de la nature contre lesquels il serait inutile de chercher des armes. Prompts comme la foudre dans l'attaque, infaillibles dans les coups qu'ils

(1) Ammian. Marcellin. XXXI, 16, 5.

portaient, insaisissables chaque fois qu'ils étaient poursuivis, ils ne semblaient vivre que pour détruire, et ils se vantaient que l'herbe ne repoussait plus là où avait passé le sabot de leurs chevaux.

Lorsque, quittant les déserts immenses où ils pouvaient se déployer au large avec leur bétail, ces nomades tombèrent sur les populations sédentaires et denses de l'Europe orientale, il se produisit des chocs dont l'Empire ressentit le contre-coup longtemps avant de voir les traits du masque hunnique. La destruction de l'Empire par les Huns fut un drame en trois actes, dont les premiers furent remplis tout entiers par les précurseurs d'Attila, lui-même n'apparaissant qu'à la fin, pour porter le coup de grâce à la victime épuisée. Tout d'abord, le vaste royaume gothique, voisin des Romains sur les grands fleuves de la mer Noire, vola en éclats sous la pression des barbares et jeta sur l'Empire les débris de cette forte et vaillante nation des Goths, qui allaient lui devenir si redoutables. Les Goths, reçus d'abord sur la rive droite du Danube et bientôt provoqués par la déloyauté de leurs hôtes, prennent les armes, exterminent l'armée romaine avec son Empereur dans cette fatale bataille d'Andrinople, qui fut pour l'Empire un Cannes sans lendemain, puis, maîtres de leur avenir et du monde, se remettent en campagne après un repos de quelques années, dévastent l'Illyrie et la Grèce, tombent sur l'Italie, pillent la Ville Éternelle, passent de là en Gaule et en Espagne, et ne s'arrêtent qu'après avoir, en une seule génération, occupé en conquérants les trois grandes péninsules du monde méditerranéen.

Ce fut le premier acte. Un nouveau pas en avant, fait par les Huns dans la direction des plaines de l'Allemagne et de la Hongrie, détermina une seconde catastrophe, non moins terrible. Chassées de leur pays, des multitudes de

peuplades babares, s'écroulant en débris les unes sur les autres, formèrent, par leur accumulation, une formidable avalanche qui tomba sur la Gaule, où elle se partagea en deux masses dont l'une roula jusqu'au delà de l'Apennin, tandis que l'autre se précipitait sur l'Espagne et, de là sur l'Afrique, si bien qu'après cette double invasion il ne restait plus, en Occident, que des lambeaux de provinces qui ne fussent pas aux mains des barbares. La Gaule centrale, l'Italie, une partie de l'Afrique émergeaient encore comme des îlots de culture romaine dans une vaste inondation. Immobile au milieu de ces cataclysmes sans précédent, Honorius, *l'Empereur reclus*, protégé par les lagunes inaccessibles de Ravenne, avait vu sans émotion disparaître son empire. Il versa des larmes, à la vérité, sur les tristes destinées de Rome, mais ces larmes, dit-on, s'adressaient à un caniche qui portait ce nom, et qu'il perdit vers la même époque qu'il perdit le monde.

Du fond de sa cité de bois, Attila, auteur de ces désastres avant d'y avoir mis la main, contemplait son œuvre et achevait par les artifices d'une diplomatie raffinée ce qu'avait commencé l'épée. Cet homme terrible, adroit autant que brutal, maniait avec la même supériorité le glaive des batailles et le fil des intrigues. Sa duplicité égalait sa fierté, et il ne recourait à la force que lorsqu'il avait vu échouer la ruse. Capable de se contenir tant qu'il y trouvait son intérêt, il éclatait, aussitôt après, en des violences inouïes, sans qu'on puisse dire si ces violences elles-mêmes n'étaient pas en partie préméditées et voulues. Longtemps il se plut à tenir la mort suspendue sur les deux empires à la fois, les menaçant et les pressurant à tour de rôle, demandant en Occident la main d'une petite-fille de Théodose, en Orient, traitant de menteur et d'esclave l'Empereur, petit-fils de ce grand homme.

Enfin, un jour, le bruit courut qu'il s'avançait sur l'Occident. Immense fut l'épouvante qui s'empara des provinces lorsqu'on apprit que le Fléau de Dieu approchait. Il ne venait pas seulement exterminer l'Empire ; il venait détruire la société et la civilisation et, sur les ruines du passé, écraser l'avenir qui y germait. L'Église et les barbares allaient périr. Alors le sentiment de la solidarité entre Romains et Germains s'éveilla avec une vivacité qu'il n'avait pas encore eue dans l'histoire. Toutes les peuplades germaniques, les Francs, les Burgondes, les Visigoths, dix autres encore vinrent, à l'appel d'Aétius, se ranger sous les aigles romaines. L'Occident tout entier, par un effort héroïque, se dressa contre l'exterminateur. Les barbares coururent au-devant du Fléau de Dieu, les évêques montèrent sur les murailles de leurs villes. Il semble que, dans le silence universel qui se fait devant le pas de l'homme de mort, on entende haleter l'Europe. Puis un grand choc a lieu, le choc de deux familles humaines, le choc de toutes les forces civilisatrices contre toutes les forces de la destruction. Des torrents de sang coulèrent, des montagnes de cadavres furent élevées à la journée de Mauriac : le soir, cent mille hommes étaient égorgés, mais le monde était sauvé et Attila se retirait ! Le souvenir de cette grande journée demeura impérissable dans la mémoire des peuples qui y prirent part : les Goths y trouvèrent le sujet de leur épopée nationale, et il en est resté un reflet dans la légende de tous les évêques de cette époque.

L'Empire avait disparu au milieu de ces convulsions. Le dernier Empereur qu'il faille nommer, Valentinien III, n'est connu dans l'histoire que pour avoir violé une femme et assassiné un homme : il est vrai que cet homme était Aétius, le vainqueur de Mauriac, le bouclier de Rome. Après cet attentat, qui livra la Ville

Éternelle sans défense aux pillages du Vandale, il y eut encore quelques Empereurs, bien qu'il n'y eût plus d'Empire, parce qu'on ne s'était pas encore habitué à la disparition d'un si grand titre ; mais ce n'étaient plus, à vrai dire, que des commissaires impériaux envoyés de Byzance pour gouverner la province d'Italie, ou des mannequins choisis par les barbares qui les mettaient en mouvement. Un de ces barbares, Ricimer, nomma successivement plusieurs de ces pauvres gens, qui régnaient à sa place et qu'il faisait disparaître chaque fois qu'ils s'avisaient de prendre leur rôle au sérieux. Après qu'une demi-douzaine d'Empereurs de Ravenne se furent ainsi succédé en l'espace de quelques années, un autre barbare imagina de faire de la couronne impériale un hochet pour son petit garçon, qui, par une dérision du sort, joignait le nom de Romulus à celui d'Auguste. Mais l'enfant, à son tour, se vit arracher la couronne par un soldat de fortune qui, n'osant prendre la pourpre parce qu'il était barbare lui-même, s'avisa d'une solution radicale de la difficulté en supprimant le titre impérial. Il y mit des formes, en ce que l'abdication forcée de Romulus Augustule fut présentée aux contemporains comme le rétablissement de l'ancienne unité romaine, telle qu'elle avait existé avant Dioclétien. Les insignes impériaux furent, en conséquence, renvoyés à Constantinople et on essaya de calmer la susceptibilité des Byzantins en leur assurant que le pouvoir d'Odoacre était une émanation de celui des Empereurs d'Orient. Mais la réalité ne répondit pas à cette fiction du cauteleux barbare. Il n'y avait plus d'Empire d'Occident. La mesure prise par Odoacre était la constatation de ce fait, et le chef des Hérules ne faisait que proclamer, à un moment donné, le verdict que l'histoire avait rendu bien avant lui.

Sources.

Historiens. Le plus remarquable qu'ait produit le IVe siècle est, sans contredit, Ammien Marcellin, auteur d'un vaste ouvrage historique dont il nous reste la fin, qui comprend les livres XIV à XXXI et qui s'étend des années 353 à 378.

A part lui, l'Occident n'a plus que des travaux d'abréviateurs : les *Césars* et l'*Epitome* d'Aurelius Victor, le *Breviarium* d'Eutrope et celui de Rufus Festus. Tous ces écrivins appartiennent à la seconde moitié du IVe siècle.

Les lettres grecques sont plus fécondes ; malheureusement, ce qui nous reste des historiens de l'époque a beaucoup souffert de l'injure du temps. Nous n'avons conservé que des fragments d'Eunape, païen fanatique et partial qui raconte les événements compris entre les années 268 à 404 ; de son continuateur Olympiodore, dont le récit embrasse la période de 407 à 425 ; de Priscus, précieux surtout pour l'histoire des barbares et qui allait de 433 à 474 ; de son continuateur Malchus, source pour les années 474 à 480, et du chrétien Candidus, dont l'ouvrage s'étendait de 457 à 491. Le plus important et le mieux conservé de tous ces historiens, c'est Zosime, dont l'ouvrage en six livres, malheureusement défiguré par son animosité contre le christianisme, allait d'Auguste à la reprise de Rome par Alaric (410), et devient particulièrement intéressant à la mort de Théodose, en 395. (Tous édités dans le *Corpus historicorum byzantinorum* de Niebuhr.)

Panégyristes. Après les historiens proprement dits, il n'y a pas de sources historiques plus abondantes, au IVe siècle, que les panégyriques d'empereurs, malgré les exagérations qui sont propres à ce genre d'écrits. On a réuni en un seul recueil ceux de Pacatus, de Mamertinus, de Nazarius et d'Eumenius, auxquels il faut ajouter ceux de Symmaque, et les poésies historiques de Claudien et de Merobaudes. En grec, outre Eusèbe, dont il sera parlé plus loin, il faut encore mentionner Thémistius.

Documents officiels. Il y en a deux, d'une importance capitale : le premier, c'est le *Codex Theodosianus,* recueil fait par ordre de Théodose II et contenant, en seize livres, les constitutions de tous les empereurs chrétiens jusqu'en 438 ; il faut toujours lire cet ouvrage dans l'édition de Godefroy. L'autre, c'est le *Notitia Dignitatum*, espèce d'annuaire impérial de la fin du IVe siècle, qui a été publié, en 1839-63 par Boecking, avec un commentaire, et en 1876 par Seeck.

Une assez vive image de l'état social se reflète dans les principaux écrivains contemporains, notamment, parmi les Latins, dans les lettres de Symmaque et de Sidoine Apollinaire, dans les poésies de ce dernier et dans celles d'Ausone, de Merobaudes et de Rutilius Namatianus ; parmi les Grecs, dans les lettres de Libanius, dans les lettres et discours de Synesius, et dans les traités polémiques de Julien l'Apostat.

CHAPITRE V

PROGRÈS DE L'ÉGLISE

Au milieu de l'édifice impérial en ruines, la cité de Dieu surgissait majestueuse et riante, prête à accueillir l'héritage de la cité des hommes. Des profondeurs des catacombes, où elle cachait ses puissantes assises cimentées dans le sang des martyrs, elle poussait vers le ciel la masse imposante de ses constructions multiples, encore inachevées, mais auxquelles des milliers de mains travaillaient sans relâche. En moins de trois siècles, elle avait envahi l'Empire tout entier et créé dans chaque ville une communauté chrétienne. Mais les frontières dans lesquelles était enfermé l'essor du génie romain étaient trop étroites au gré de ses apôtres. Dans son expansion universelle, elle avait débordé sur les barbares et introduit dans la communion catholique une multitude de peuples demeurés étrangers à l'Empire. Le flambeau de la foi brillait chez les Goths du Danube, dont l'évêque Théophile siégea au concile de Nicée, et parmi les populations groupées au pied du Caucase, où il avait été porté par une pauvre esclave ; il jetait un éclat radieux dans les montagnes de l'Arménie, devenue le boulevard de la civilisation chrétienne du côté de l'Orient, et, de là, il avait pénétré dans l'empire des Perses, où il éclairait un grand nombre d'âmes et où seize mille martyrs formèrent la couronne de l'Église

militante vers le temps que Constantin lui donnait la paix, comme si la Providence avait voulu la tenir continuellement en haleine, sans lui permettre jamais de goûter un repos complet. L'Arabie connaissait Jésus-Christ; les Himyarites vivaient sous des rois chrétiens ; Aden et Ormuz avaient des évêques, et les Sarrazins nomades, convertis avec leur reine Mavia, venaient demander des missionnaires à l'Empire. De l'autre côté de la mer Rouge, le signe de la croix se dressait triomphant sur les plateaux de l'Abyssinie, qui, comme l'Ibérie, devait à des esclaves chrétiens la connaissance du Rédempteur. Et pendant que, s'il faut en croire des traditions dignes de foi, quelques lointaines lueurs de christianisme perçaient, comme un crépuscule matinal, les antiques ténèbres de l'Inde et de la Chine, le plein jour de l'Évangile se levait, à l'extrême Occident, sur ces contrées fabuleuses dont les légions romaines n'avaient pas même exploré les rives. L'Irlande, l'*Ultima Thule* des poètes, venait tout entière au-devant de Jésus-Christ et, baptisée par saint Patrick, allumait, au milieu des solitudes de l'Océan, un foyer de civilisation chrétienne qui devait bientôt réchauffer le continent lui-même. Ainsi, s'étendant à la fois sur les Romains et sur les barbares, sans faire aucune distinction entre les races, l'Église ouvrait ses bras à tous les peuples de la terre et réalisait pour la première fois le type d'une famille du genre humain. L'Empire pouvait crouler désormais, l'Église n'avait pas à craindre d'être écrasée sous les débris de l'édifice qui avait abrité sa jeunesse : elle régnait déjà sur ceux qui allaient le détruire.

L'heure de l'épanouissement était venue pour elle. Après avoir lentement grandi sous terre pendant trois siècles, voici que ses institutions allaient se déployer largement au soleil, avec les couleurs et les formes

opulentes d'une vigoureuse jeunesse. Tous les germes s'ouvraient ; des fleurs et des fruits apparaissaient à chaque extrémité de la vigne si longtemps émondée par le fer des persécuteurs. Les communautés chrétiennes élargissaient leurs limites. Chacune d'elles comprenait le domaine entier de la ville où elle s'était formée et groupait sous la houlette de son pasteur tous les fidèles épars dans la circonscription. Les paroisses dilatées devenaient des diocèses; les diocèses agrandis se partageaient à leur tour en paroisses nouvelles. Le clergé croissait en nombre ; de nouvelles dignités ecclésiastiques naissaient pour satisfaire aux besoins nouveaux d'un gouvernement plus vaste. Des liens hiérarchiques se nouaient entre les diocèses. Tous ceux d'une même province politique formaient, par leur réunion, une même province religieuse et l'évêque de la métropole était le chef de celle-ci avec le titre d'archevêque. Les archevêques eux-mêmes reconnaissaient l'autorité des patriarches, fondée sur la tradition et sur le respect des peuples pour les souvenirs de l'époque apostolique. Les sièges patriarcaux de Rome, d'Antioche et d'Alexandrie, auxquels on ajouta par la suite ceux de Jérusalem pour des motifs de piété, et de Byzance par déférence pour les Empereurs, se partageaient la direction du monde chrétien. Celui de Rome voyait grandir le respect et les prérogatives attachés à sa primauté incontestée. Pierre y revivait dans chacun de ses successeurs, s'adressait par leur organe à toute l'Église, enseignait par leur bouche, jugeait tous ses frères et ne pouvait être jugé par personne. C'est lui, gardien indéfectible de la foi et des traditions qui disait le dernier mot dans les controverses doctrinales, et quand Pierre avait parlé, la cause était jugée.

Toute cette hiérarchie était forte et respectée, parce qu'elle ne reposait pas sur la contrainte, mais sur la

charité. La charité rapprochait les distances ; elle donnait aux rapports entre les supérieurs et les inférieurs un caractère de douceur paternelle chez ceux-là, de filiale confiance chez ceux-ci. L'humilité régnait en haut et l'obéissance en bas, et ces deux vertus, venant au-devant l'une de l'autre, se rencontraient et s'embrassaient dans la joie de la communion chrétienne. Celle-ci consistait surtout dans l'union spirituelle des âmes, qui avait une douceur si exquise pour les fidèles, et elle se traduisait dans la vie par les nombreuses institutions qui, à des occasions périodiques, les rassemblaient autour de la même chaire ou au pied des mêmes autels.

De toutes ces institutions, la plus vaste et la plus universelle, ce fut le concile. C'est ici le moment d'étudier cette remarquable création, qui appartient en propre au christianisme et qui, offerte plus tard en exemple à la société politique, devait en renouveler les formes. Les conciles sont aussi anciens que l'Église : on peut même dire que, dans son origine, elle se confond avec eux, car il y eut un moment où elle tenait tout entière dans le Cénacle, qui fut le premier concile. Plus tard, dispersés par ordre du Maître dans tous les pays, les ouvriers de l'Évangile aimaient à se retrouver, aux heures propices, dans ces saintes assemblées où le Sauveur était au milieu d'eux, selon sa promesse, et où l'Esprit-Saint les inspirait comme au jour de la Pentecôte. Difficiles à réunir aussi longtemps que sévit la persécution, elles ne rencontrèrent plus d'obstacle dès que la liberté fut rendue à l'Église : aussi leur ère semble-t-elle s'ouvrir définitivement avec celle de Constantin. A partir de cette époque, elles devinrent périodiques et fréquentes, et elles prirent dans l'économie de l'Église la place qui leur revenait. Il y en eut à tous les degrés de la hiérarchie, il y en eut dans toutes les régions du monde. Chaque dignitaire hiérar-

chique réunissait autour de lui son clergé et même ses fidèles, pour prier et travailler avec eux. Les diocèses, les métropoles, les patriarcats, l'Église tout entière eurent leurs conciles, et chacune de ces assemblées était, dans sa sphère, la source féconde de la législation religieuse. La plupart des institutions chrétiennes sont sorties du travail ininterrompu de ces parlements ecclésiastiques. En parcourant les gigantesques recueils dans lesquels l'histoire a enregistré leurs actes, il semble qu'on pénètre dans les ateliers de la civilisation et qu'on voie s'élaborer les richesses spirituelles des générations à venir. Là règne une activité qui embrasse tout, avec une intelligence qui comprend tout et une charité qui épure tout. Pas une question morale et religieuse qui n'y soit débattue, pas un intérêt social qui n'y soit l'objet d'un examen approfondi. Il faudrait les étudier l'un après l'autre, pour voir ce que chacun d'eux a successivement ajouté au patrimoine de l'humanité, soit en extirpant des vices ou en redressant des idées, soit en appelant à la vie des œuvres réclamées à tour de rôle par les besoins du progrès. On assisterait ainsi, jour par jour, à toutes les phases de l'éducation du genre humain.

La tâche de ce livre est plus modeste : il doit se borner à indiquer les résultats généraux de l'œuvre telle qu'elle nous apparaît dans ses proportions les plus vastes, et il ne peut que jeter un coup d'œil sur ses manifestations les plus éclatantes, qui se produisent sous la forme de conciles œcuméniques. Rien n'égalait la majesté de ces assemblées plénières de la chrétienté, dont le nombre marche de pair avec celui des siècles chrétiens. Le jour où trois cent dix-huit évêques, arbitres de la vie religieuse d'autant de florissantes provinces, se réunirent pour la première fois dans la basilique de Nicée, sous la protection de l'autorité publique, païens et chrétiens purent se

rendre compte qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour la société humaine. L'Église, à peine sortie des persécutions et ruisselante encore du sang qu'elle avait donné pour la foi, préludait à la prise de possession du monde en passant, sur les bords de la Propontide, la revue des forces dont elle disposait pour en faire la conquête. Là vinrent siéger les martyrs dont le corps mutilé portait encore les cicatrices de leur récent témoignage : ceux-ci privés d'un œil, ceux-là traînant avec effort un jarret énervé par le fer des bourreaux ; là apparurent, avec les vénérables représentants du premier âge de l'Église, les jeunes et magnanimes athlètes des combats futurs : saint Paphnuce y échangea le baiser de paix avec Athanase d'Alexandrie, et dans cette rencontre sublime entre un passé plein de fatigues glorieuses et un avenir déjà illuminé par l'éclat de triomphes nouveaux, il semblait que la cité de Dieu fût devenue une réalité visible. Le monde se tournait avec respect vers le Sénat de la Rome nouvelle, qui allait délibérer sur ses destinées. Le prestige de l'Empereur disparaissait devant celui de cette assemblée auguste ; lui-même, catéchumène couronné, y siégea en simple auditeur, pour écouter, comme un oracle sans appel, la voix de l'Esprit-Saint qui parlait par la bouche des princes de l'Église. Au concile de Nicée fut promulguée pour la première fois, en opposition avec les mensonges de l'hérésie, l'immortelle formule qui contient le résumé de toute la foi chrétienne, en même temps que les règles essentielles de la hiérarchie, de la discipline et de la liturgie étaient posées sur des bases inébranlables. Trois siècles se voyaient récapitulés et couronnés par une assemblée unique dans les fastes du monde et qui acceptait, pour en faire l'héritage éternel de l'Église, les dogmes qu'ils avaient crus, les œuvres qu'ils avaient produites.

Chacun des conciles suivants continua l'œuvre du premier et ajouta un étage à l'édifice des croyances chrétiennes. Celui de Constantinople, en 381, élabora définitivement la doctrine de la Trinité; ceux d'Éphèse en 431 et de Chalcédoine en 451 fixèrent à jamais les croyances de l'Église sur la personne du Sauveur. Tous les quatre restèrent, pour les générations futures, les phares lumineux de la vérité, les fondements inébranlables de la discipline, les autorités suprêmes de la législation. Sous leur puissante impulsion, une riche vitalité se manifestait dans tous les domaines du monde religieux. Les canons se multipliaient, réglant les mille détails de la vie d'une grande société d'après les lois de la justice et de la charité. La liturgie déployait toutes ses pompes dans une atmosphère libre, et chaque nation travaillait à en augmenter l'éclat par les formes variées qu'elle tirait spontanément de son cœur. Le chant ambrosien, en se répandant comme une âme sonore dans les paroles de la prière, semblait leur donner des ailes qui les portaient jusqu'au ciel. Les basiliques, ces antres de la justice humaine dont le christianisme avait fait les sanctuaires de la miséricorde divine, rajeunissaient le type architectural du prétoire, en l'ornant de tout ce que l'art et la piété pouvaient inventer pour embellir la maison de Dieu. La beauté de l'Église rayonnait maintenant sur le monde avec un éclat éblouissant; elle charmait les imaginations de même qu'elle éclairait les esprits et qu'elle pacifiait les cœurs.

Grande dans ses œuvres, elle était, elle devait être grande dans ses hommes. Les saints qu'elle produisit aux jours du triomphe restèrent dignes de ceux qu'elle avait enfantés aux heures de la détresse, et les martyrs des trois premiers siècles trouvèrent des émules dans les docteurs du quatrième. Ce fut le siècle des grands évêques. En

Orient et en Occident, on vit paraître alors, à la tête des églises, des personnages presque surnaturels, dont les vertus, les talents et les souffrances commandaient le respect de leurs ennemis et l'admiration émue des fidèles. Tout ce que l'Évangile avait versé de douceur et de charité dans les âmes semblait s'être fondu, chez ces hommes prodigieux, avec la puissance et la richesse du génie antique, pour offrir aux regards du monde les caractères les plus rares qu'il eût jamais contemplés.

Saint Athanase est la plus grande figure qui ait paru en Égypte. La Providence, qui le destinait à être le docteur et le martyr du dogme de la Trinité, cette pierre angulaire de la foi chrétienne, le jeta, pour ainsi dire, seul et sans appui, au milieu de l'Orient coalisé contre lui. Proscrit par quatre Empereurs, condamné par plusieurs conciles, obligé de disputer tous les jours sa tête ou sa renommée à une meute d'assassins ou de calomniateurs, il passa la plus grande partie de sa vie dans l'exil, au milieu des déserts ou au fond des tombeaux, sans qu'un seul instant la vigueur de son âme fléchît sous le poids de tant d'épreuves ou que sa voix cessât de se faire entendre à travers le monde pour confondre l'hérésie et protester contre l'iniquité. Adoré de son troupeau qu'il gouvernait du fond de ses retraites inconnues, inébranlablement appuyé sur la communion de la chaire romaine et puisant dans une piété ardente une vigueur et un courage indomptables, il vit enfin périr tous ses ennemis, et il lui fut donné d'achever sur son siège patriarcal une carrière dans laquelle il avait résumé tous les triomphes et toutes les épreuves de l'Église.

Saint Basile de Césarée ne fut pas seulement une des lumières de son époque, mais aussi une des forces les plus fécondes de l'Église naissante. Sa carrière, plus paisible que celle de l'illustre patriarche d'Alexandrie,

s'écoula au milieu d'un modeste diocèse de Cappadoce, mais son zèle et son génie en franchissaient les limites. Aussi grand par les œuvres que par la parole, il fondait aux portes de Césarée toute une ville de la Charité, la Basiliade, et il traçait une règle de la vie religieuse qui faisait de lui le législateur monastique de l'Orient. Deux Empereurs, l'apostat Julien et l'hérétique Valens, s'attaquèrent successivement à ce doux pasteur d'hommes, qu'ils croyaient facile d'intimider : ils reculèrent interdits et déconcertés. Son dialogue avec Modestus, préfet du prétoire de Valens, rappelle les scènes qui se passaient, au temps de l'Église primitive, entre les martyrs et leurs juges.

— De quel droit, lui demanda Modestus, rejettes-tu la religion de l'Empereur ?

— L'Empereur est une créature de Dieu comme moi, je n'adore pas une créature.

— Crains les châtiments de ton audace.

— Lesquels ?

— La confiscation, l'exil, la mort.

— Menace-moi d'autre chose. Je n'ai rien à perdre, ne possédant que mon manteau et quelques livres. Pour ce qui est de l'exil, je suis un étranger sur cette terre, et j'y suis partout l'hôte de Dieu. Quant à ce corps, après les premiers coups, il sera insensible aux souffrances. La mort sera d'ailleurs un bienfait pour moi, puisqu'elle me rapprochera plus tôt de mon Créateur.

— On ne m'a jamais parlé ainsi à moi, préfet.

— C'est qu'apparemment tu n'as jamais rencontré un évêque (1).

Saint Ambroise, le consul devenu évêque, a laissé, avec l'exemple du courage sacerdotal en face de la tyran-

(1) S. Gregor. Nazianz. orat. 43 (*al.* 20)

nie, celui de la constante fidélité au monarque légitime. Transformant son église en citadelle, il en repoussa tour à tour une Impératrice hérétique et un Empereur orthodoxe, mais il sut en sortir pour aller, au travers de mille dangers, défendre devant l'usurpateur la cause du souverain légitime. L'histoire se plaît à le représenter dans l'attitude vengeresse qu'il prit au seuil de son église vis-à-vis de Théodose, couvert du sang des Thessaloniciens, mais il apparaît plus grand encore lorsqu'il se glisse dans l'amphithéâtre par la porte des bêtes, pour aller arracher à Gratien (1) le pardon d'un idolâtre condamné à mort pour outrages envers sa personne. Tel fut son prestige qu'il vit à ses pieds les monarques chrétiens et les chefs barbares, subjugués également par la grandeur surhumaine de cette âme de Pontife. « Nous savons maintenant pourquoi tu es invincible, disaient des Francs païens à leur compatriote Arbogaste, qui se vantait de son amitié avec saint Ambroise : c'est parce que tu es l'ami de l'homme qui dit au soleil : Arrête-toi, et le soleil s'arrête (2). »

Saint Martin de Tours, l'un des noms les plus populaires de l'histoire, jeta dans l'Occident les racines de la vie monastique, en même temps qu'il arrachait celles du paganisme dans les campagnes gauloises. Mais ces deux grandes œuvres, auxquelles il consacra sa vie, lui ont valu moins de gloire et d'admiration que l'exquise délicatesse de sa conscience et l'ardeur brûlante de sa charité. Ce soldat devenu moine, qui se servait de l'épée pour tailler dans ses vêtements la part du pauvre, ne connut jamais qu'un seul remords, et ce remords était dû à un excès de cette même charité que les siècles ont immortalisée. Lui aussi, pour sauver la vie de quelques malheureux héré-

(1) Sozomen. VII, 25.
(2) Paulinus, Vita S. Ambrosii, c. 30.

tiques condamnés à mort, il s'humilia comme Ambroise et consentit à communier avec les évêques dont il avait anathématisé la cruauté : sacrifice sublime que l'amour du prochain demandait au zèle du prélat orthodoxe. Mais ce conflit entre deux devoirs avait profondément remué son âme : il ne pouvait se pardonner d'avoir fait fléchir la discipline ecclésiastique en faveur de ces prélats indignes et il fallut qu'un ange lui apparût au milieu de la solitude pour le consoler et pour lui apporter l'amnistie du ciel.

De tels hommes étaient l'impérissable honneur de l'Église victorieuse : ils prouvaient au monde qu'elle ne savait pas seulement souffrir, mais qu'elle possédait à un degré éminent l'art de gouverner et de civiliser. Ils n'étaient pas isolés dans l'épiscopat. Si ceux qu'on vient de citer brillent d'un éclat exceptionnel, c'est par la grandeur de leur génie ou par l'étendue de leur champ d'action, mais l'héroïsme des vertus chrétiennes leur était commun avec une multitude innombrable de pasteurs, qui, dans toutes les régions du monde civilisé, travaillaient nuit et jour à l'œuvre du salut. Ces infatigables artisans de la civilisation se reconnaissent à un certain air de famille qui les isole, en quelque sorte, au milieu de la dégradation du siècle. L'intégrité du caractère et la droiture de la volonté, voilà ce qui fait la beauté idéale de ces figures d'évêques, dont les traits se détachent, avec une lumière si vive et si pure, sur le fond terne et triste du monde officiel. C'est dans l'épiscopat chrétien qu'on trouvait les derniers Romains, avec quelque chose de plus qui manquait à la dure physionomie des fils de Romulus, j'entends ce rayon de la charité qui brille sur les fronts illuminés par l'Évangile. Jamais une grande cause n'avait enfanté tant de héros. Il y en eut dans chaque ville, et il serait difficile de citer un siège épiscopal qui n'ait été illustré alors par le cou-

rage et la sainteté de plusieurs de ses pontifes. Combien n'y eut-il pas d'évêques qui prirent le chemin de l'exil sur le soir de leur vie, pour avoir refusé de pactiser avec l'erreur! Combien qui, armés du seul prestige de leur supériorité morale, défendirent victorieusement leur troupeau contre la tyrannie des Empereurs ou contre la férocité des barbares! Combien encore dont les fatigues et les combats n'ont pas été enregistrés par l'histoire et dont les noms ont péri, pendant que leur œuvre continue de braver les siècles!

Et ce n'était pas une tâche facile à remplir que celle des évêques. Depuis que l'Empire avait abaissé la barrière qui séparait l'Église du monde, les conditions d'existence de la société chrétienne s'étaient profondément modifiées, et la mission de la hiérarchie avec elles. Plus d'une fois, les confesseurs de ce temps durent être tentés de saluer l'âge d'or du christianisme dans l'époque des persécutions, pendant laquelle il suffisait de donner son sang, quand ils la comparaient avec les dangers et les difficultés presque inextricables où ils se débattaient. C'est contre des chrétiens qu'il s'agissait maintenant de lutter, c'est dans le sanctuaire qu'il fallait combattre, et les victoires même avaient quelque chose de douloureux et d'amer, puisqu'en somme elles étaient remportées sur des enfants de l'Église. Le troupeau des fidèles ne se composait plus principalement, comme jadis, de ceux qui étaient venus spontanément à Jésus-Christ à l'heure du danger. C'était tout le flot du paganisme qui se versait de jour en jour plus abondant sur le peuple chrétien, auquel il apportait ses préjugés et ses erreurs. L'évêque redevenait apôtre au sein de son propre troupeau, et souvent, au lieu de convertir à la morale évangélique les païens baptisés qui en formaient la moitié, il avait la douleur de voir les fidèles corrompus par eux. Heureux

quand, au milieu d'une pareille confusion entre les fils de Dieu et les fils du siècle, il parvenait au moins à garder intact le noyau primitif, laissant le reste déshonorer le baptême et le nom chrétien dont ils étaient indignes !

Grâce à ce mélange d'éléments hétérogènes, il y avait, dans la société chrétienne, un double esprit et, si l'on peut ainsi parler, un double courant, et le même nom couvrait à la fois les vertus écloses au souffle de l'Évangile et les vices nés dans le bourbier de la vie païenne. On a déjà vu comment le paganisme, entré dans l'Église à la suite de Constantin, avait essayé, au moyen de l'hérésie arienne, de la mettre dans la main des Empereurs, sous la forme d'une religion d'État dont ils auraient été les chefs. Mais ce n'était là qu'un des épisodes du vaste combat qui se livrait sur tous les points à la fois, au sein de l'Église, entre l'esprit chrétien et l'esprit païen. Pendant que ce dernier essayait de l'inonder sous le débordement de ses immondices, elle réagissait par des efforts énergiques, et ce sont ces prodiges de corruption et de sainteté se rencontrant à la fois dans un même corps qui font la physionomie particulière de l'Église au IVe siècle. On ne comprendra rien à son histoire si l'on ne veut tenir compte d'une dualité si caractéristique et si on ne consent à faire exactement la part des deux responsabilités.

En étudiant donc la société chrétienne dans ce qui mérite véritablement le nom d'Église, c'est-à-dire dans les fidèles qui obéissaient à ses lois et non dans les infidèles qui les violaient, on constate tout d'abord, chez ceux-là, la perpétuité des vertus chrétiennes qui ont brillé aux trois premiers siècles. Aucune n'avait péri ; toutes continuaient de porter des fruits de salut. La vie morale du vrai chrétien était pleine d'harmonie et de dignité. La famille s'épanouissait libre et heureuse dans des liens

qu'elle savait éternels. L'éducation des âmes était l'objet des sollicitudes les plus constantes. L'antiquité s'en déchargeait sur les esclaves, c'est-à-dire sur ce qu'elle avait de plus vil ; les parents chrétiens ne la confiaient qu'aux religieux, c'est-à-dire à ce qu'ils connaissaient de plus saint ! Les femmes, ces bons génies du foyer, purifiaient et sanctifiaient toute chose autour d'elles. On admirait les vertus d'une Flaccilla et d'une Pulchérie sur ce trône impérial où l'empire païen n'avait connu que l'ambition d'une Agrippine ou les débauches d'une Messaline. Qu'était-ce que Cornélie, mère des Gracques, au regard de Monique, mère de saint Augustin ? Lorsqu'au soir de son existence, debout auprès de la fenêtre d'Ostie, et les mains dans les mains de ce « fils de tant de larmes », elle guidait vers le ciel les dernières paroles qu'ils échangèrent sur terre, Monique pouvait mourir en paix : elle avait conquis à l'Église son plus merveilleux génie et elle laissait à toutes les mères chrétiennes un exemple d'une fécondité immortelle (1). C'est aux femmes que l'Église devait presque tous ses grands hommes. Une d'elles celle qui lui a donné saint Jean Chrysostôme, arrachait à Libanius ce cri de désespoir et d'admiration : « Quelles femmes il y a parmi ces chrétiens (2) ! » La suave beauté de ces nobles figures féminines a quelque chose de touchant et de vénérable à la fois : elles vivent au milieu de la corruption sans en être atteintes, et leur vertu brille avec d'autant plus d'éclat que les séductions du monde la menacent davantage. C'est un beau spectacle que donnaient, en pleine ville de Rome, dans cette ardente capitale des voluptés sensuelles, les grandes dames romaines de l'entourage de saint Jérôme, les Paula, les Marcella, les Eustochium, les Mélanie, les Fabiola et

(1) S. Augustin. Confess. IX, 10.
(2) S. Joann. Chrysost. Ad. viduam jun. (*Migne, t. I, col. 601.*)

beaucoup d'autres encore. Oubliant leur rang, leur beauté, leurs richesses, elles transformaient leurs maisons en monastères, se faisaient pauvres et devenaient les humbles servantes des malheureux.

La chaîne de l'esclavage se détendait là où elle n'était pas brisée. Les dures mains du maître se relâchaient à la voix du prédicateur, et des centaines de bouches inspirées lui répétaient, sous des formes variées, les éloquentes paroles de saint Paul à Philémon. « Ne te laisse plus porter en litière, disait en mourant saint Ephrem à une jeune fille qui pleurait auprès de son chevet, parce que la tête de l'homme ne doit porter que le joug du Christ (1). » Il y avait une double leçon dans ce suprême conseil, qui indiquait la suppression du luxe comme le moyen de supprimer l'esclavage. Et c'est, en effet, l'horreur du luxe, jointe à l'amour du travail, qui peu à peu faisait perdre sa raison d'être à l'odieuse institution. L'Église, ici encore, prêchait d'exemple. Elle rachetait par milliers les esclaves et les captifs sans distinction de nationalité, et elle vendait jusqu'aux vases du sanctuaire pour rendre la liberté aux victimes de l'iniquité sociale. Elle n'oubliait pas ses chers pauvres. A peine était-elle sortie de dessous terre, qu'elle en faisait jaillir avec elle une multitude d'édifices destinés à soulager les souffrances de ces déshérités, que la société antique traitait avec une rigueur si cruelle. La charité inventait autant de remèdes qu'il y avait de maux et créait tout un vocabulaire nouveau pour les innombrables institutions de bienfaisance dont elle couvrait le sol de l'Empire. Les hôpitaux pour les malades et les infirmes, les orphelinats, les refuges pour les veuves, les asiles pour les voyageurs et pour les indigents s'élevèrent partout, édifiés, ici aux

(1) Testam. S. Ephrem. c. 7. *(Acta Sanctor., 1 februar.)*

frais de l'Église, qui administrait les aumônes de la communauté, là par le zèle de simples fidèles qui se regardaient comme les économes des pauvres et leur consacraient de leur vivant toutes leurs richesses. « Ils nourrissent nos propres pauvres ! » disaient les païens ; et Julien l'Apostat, dans son impuissant dépit, était obligé de signaler à l'imitation de ses coreligionnaires les beaux exemples de charité offerts par les Nazaréens tant détestés.

La supériorité intellectuelle de l'Église sur le monde païen était également incontestable. Tandis que les lettres antiques, grimaçantes, fardées, momifiées, venaient expirer dans le puéril et dans l'obscène, voici que l'on voit surgir la grandiose littérature chrétienne, pleine de force et d'éclat, qui dédaigne les chétifs artifices de la rhétorique, mais qui, d'un bond sublime, atteint les sommets de la pensée. Le souffle puissant de l'esprit créateur brisait le moule étroit dans lequel les idiomes anciens renfermaient l'expression des idées morales et des vues théologiques, pour créer de toutes pièces une langue nouvelle, large et libre, pleine d'une superbe négligence, qui faisait fleurir, sur les lèvres du peuple, les suaves expressions de l'amour le plus pur et le fier accent de la spéculation la plus haute. Bien plus, l'Église, à l'étroit dans les langues classiques, courait, jusqu'aux extrémités du monde, appeler à la connaissance d'eux-mêmes les idiomes encore endormis dans les langes de la barbarie. Elle parlait tous les langages, comme au jour de la Pentecôte ; elle versait dans chaque dialecte quelque chose de sa chaleur d'éloquence et de sa surabondance de vie. Les Goths qui promenaient leurs chariots mobiles le long du Danube écoutaient avec étonnement la voix de leur évêque Vulfila, qui, pour leur rendre accessibles les livres sacrés, créait du même

coup leur alphabet et leur littérature. Les Éthiopiens et les Égyptiens lisaient, dans l'idiome des Pharaons, l'histoire merveilleuse de Joseph et de Moïse ; l'Arménie et la Syrie, inspirées par le zèle pour la foi, faisaient passer dans leur langue, par la main d'une multitude de traducteurs, le trésor entier des lettres chrétiennes. L'Occident rivalisait avec l'Orient : pendant que, grâce aux traductions de Rufin et d'autres, il s'initiait avec joie à la connaissance des chefs-d'œuvre du génie grec, ses docteurs et ses polémistes le dotaient à son tour d'une littérature qui n'avait rien à envier aux lettres helléniques.

Les genres nouveaux créés par le christianisme s'enrichissent tous les jours ; la science biblique se partage en deux grandes écoles d'exégèse qui sont comme les deux rameaux d'un tronc vigoureux : celle d'Antioche, qui s'attache à serrer de près le sens littéral, et celle d'Alexandrie, qui scrute les profondeurs du sens allégorique. L'homélie fait retentir dans toutes les églises du monde chrétien ses accents pleins d'onction et d'éloquence. L'apologétique oppose aux derniers tenants du paganisme et aux innombrables représentants de l'hérésie un bataillon serré d'intrépides champions de la foi. La poésie, avec saint Éphrem, saint Ambroise et Prudence, chante au Seigneur des cantiques nouveaux, qui sont plus doux et plus purs que les hymnes païens. L'oraison funèbre, cette grande voix de l'Église qui parle auprès des tombeaux glorieux, trouve sa place dans le sanctuaire le jour où l'on entend, du haut de la chaire sacrée, l'évêque de Milan pleurer la mort de Théodose. L'histoire prend un essor magnifique ; sous la plume d'un Sulpice Sévère ou d'un Paul Orose, elle embrasse du regard l'humanité entière et montre dans ses annales l'accomplissement d'un plan divin ; puis, pour en saisir les contours, elle s'élève jusqu'au ciel avec saint Augustin,

et c'est de là qu'elle contemple et qu'elle retrace la marche du genre humain dans un tableau dont la grandeur sublime ne sera plus égalée.

A la tête de ce vaste mouvement intellectuel marchait une légion de grands esprits comme l'humanité n'en a peut-être plus revu en pareil nombre à la fois, tous consacrant leur génie à la défense de l'Église et rehaussant, par la sainteté de la vie, l'éclat du talent. L'éloquence et l'art d'écrire semblaient devenus l'apanage de tous les saints. On dirait qu'aucune nation, qu'aucune province n'a voulu se taire dans le concert harmonieux de tant de voix inspirées. Pas un siège épiscopal qui n'ait produit, à cette belle époque de la littérature sacrée, quelque remarquable monument intellectuel; pas un diocèse qui n'ait eu sa littérature et ses écrivains. A elle seule, la stérile Cappadoce, dont le nom n'avait jamais été prononcé dans l'histoire des lettres antiques, a fourni trois docteurs de premier ordre qui ont valu à ce pauvre pays une gloire impérissable.

Et avec quelle prodigalité la nature semblait avoir dispensé ses dons les plus enviables aux merveilleux génies qui nous apparaissent au premier rang de cette brillante pléiade d'intelligences ! Jamais Socrate n'avait déployé, dans la lutte contre les sophistes, une dialectique plus victorieuse que ne le fait saint Athanase, le lion de la controverse, dont l'irrésistible argumentation donna le coup de mort à la pensée arienne dans son berceau. L'âme et l'éloquence de Démosthène semblent revivre, sanctifiées et ennoblies, dans la bouche d'or de saint Jean Chrysostôme, cet orateur magnifique dévoré par le feu sacré de la chaire, plus pathétique lorsqu'il pleurait sur Eutrope prosterné au pied de l'autel, que le grand Athénien lorsqu'il foudroyait Eschine. Calme et serein comme un demi-dieu de l'antiquité, saint Basile transportait

dans ses écrits toutes les richesses de l'imagination grecque, tandis que saint Grégoire de Nazianze exhalait dans des gémissements immortels la mélancolie de l'âme exilée, qui ne peut trouver de repos que dans la patrie céleste. Saint Jérôme, esprit vaste et inquiet dont la curiosité universelle se porte tour à tour sur toutes les parties du savoir, est le précurseur de ces prodiges de travail et de science que le monde chrétien abritera plus tard dans ses monastères. Saint Augustin, génie à l'envergure immense, qui alimente dans le brasier d'un cœur brûlant d'amour la flamme d'un esprit lumineux, semble réunir dans un harmonieux ensemble tous les trésors de l'intelligence fécondée par les inspirations surnaturelles de la foi. Debout sur le faîte le plus élevé que puisse atteindre l'aile de l'esprit humain, il reste pour les siècles à venir le type complet du philosophe et du penseur chrétien.

Voilà sous quel aspect et avec quelles proportions l'œuvre et la pensée de l'Église se révélaient à l'humanité. Mais ce n'était là que ce qu'on voyait du dehors, et on ne la connaîtrait que d'une manière imparfaite, si l'on ne pénétrait jusqu'à son cœur pour l'étudier dans une création qui était son vrai chef-d'œuvre et dans laquelle elle avait mis le meilleur de son âme. Semblable à une fleur superbe, l'institution monastique s'épanouissait au sommet de l'Église, comme le plus pur produit de sa sève et le terme suprême de ses efforts créateurs. En elle se réunissait l'élite des chrétiens qui, ne se contentant pas du strict accomplissement des préceptes divins, rêvaient de s'élever plus haut et d'atteindre la perfection. Le Sauveur lui-même, sans imposer à tous la poursuite d'un but si noble, y avait cependant encouragé les fidèles : « Soyez parfaits, avait-il dit, comme votre Père céleste est parfait. » Il avait fait plus : il avait indiqué le

chemin de la perfection aux âmes assez fortes pour s'y engager. « *Si vous voulez être parfait*, avait-il répondu au jeune homme qui croyait avoir accompli tous les préceptes, *vendez tous vos biens et distribuez-en le produit aux pauvres, puis venez et suivez-moi* (1). »

Le suivre, c'était partager sa pauvreté absolue, sa chasteté angélique et son humilité parfaite, c'était se soumettre avec lui aux opprobres et aux persécutions, et, comme lui, monter sur le Calvaire et mourir sur la croix. Voilà pourquoi, parmi les fidèles eux-mêmes, beaucoup frémissaient de s'engager dans cette voie étroite, se sentant incapables de boire l'amer calice de Jésus-Christ. Mais une fois que la vision sublime de la perfection angélique eut brillé aux yeux du genre humain, elle ne cessa d'avoir des amants intrépides qui coururent à elle par le sentier d'épines et qui, le cœur plein d'amour et de joie, marchèrent sur les pas du Sauveur sans regarder derrière eux. Ces ascètes furent nombreux dès la première génération parmi le peuple chrétien. S'affranchissant de toutes les préoccupations et de toutes les affections de ce monde pour se livrer uniquement à la grande œuvre du salut, ils travaillaient à devenir les images vivantes de leur Maître. Leur cœur n'était pas sur terre ; leur vie se passait dans le ciel, et, bien qu'au milieu du siècle, ils y jouissaient d'un solitude divine. D'ailleurs, la situation qui était faite, dans l'origine, à tous les chrétiens les isolait du reste de la société humaine et écartait les principaux obstacles qu'ils auraient rencontrés, dans le monde, à la réalisation des conseils évangéliques. L'Église des catacombes était un monastère, et tout vrai chrétien, un moine.

Il en fut autrement lorsque la révolution religieuse

(1) Evang. s. Math., XIX, 21.

inaugurée par Constantin, en abaissant brusquement les barrières qui la protégeaient autant qu'elles l'isolaient, eut versé dans son sein une multitude d'éléments nouveaux et en grande partie impurs. La retraite bénie dans laquelle ils livraient leurs combats sous l'œil de Dieu cessa d'exister pour les amants de la perfection chrétienne, et ils ne se trouvèrent plus à l'aise dans un monde qui, au lieu d'opprobres et de supplices, offrait à l'Église des honneurs et des richesses. C'est alors que commença, chez les ascètes, le mouvement qui les poussa dans le désert, pour échapper à des persécutions plus dangereuses que celle des bourreaux. Voilà pourquoi la solitude devint, au IVe sciècle, un des éléments essentiels de la vie parfaite. Sans doute, on y voyait moins un but qu'un moyen de sanctification, mais à peine en avait-on goûté les douceurs qu'on ne pouvait plus aimer autre chose sur la terre, tant cette conversation perpétuelle de l'âme avec Dieu seul avait des délices pour les natures religieuses. La vie monastique fut donc, dès l'origine, l'expression des efforts les plus sincères pour réaliser les conseils évangéliques sous une forme appropriée aux besoins d'une situation nouvelle. L'Orient, qui avait été le berceau de la foi chrétienne, le fut aussi de l'institut monastique. Sur les pas des premiers initiateurs, il y eut dans ses provinces un long et continuel exode, qui semblait vider les cités pour peupler les déserts. Les montagnes de la Thébaïde, les rochers du Sinaï, les sables de la Syrie et de l'Arabie, les ruines désolées des plaines mésopotamiennes se remplissaient d'anachorètes ; la seule montagne de Nitrie en comptait trente mille ! On y accourait de toutes les provinces de l'Empire. Il y avait, parmi les solitaires de la Thébaïde, des hommes qui ne comprenaient que le latin et qui jouissaient d'une double

solitude parmi des frères dont la langue même leur était inconnue.

L'Occident ne devait pas tarder à voir cette nouvelle forme de vie parfaite fleurir également dans son sein. Lorsque, au cours de ses migrations, saint Athanase vint à Rome invoquer la protection du Saint-Siège contre l'hérésie, il était accompagné de moines, et il fit le premier connaître aux Romains le genre de vie extraordinaire que professaient ces humbles ascètes. En peu de temps, ils trouvèrent des imitateurs dans toutes les provinces occidentales, et il y eut des moines partout où il y avait des chrétiens. Dans les affreuses solitudes où il fallait disputer son existence aux bêtes sauvages, dans les tristes étendues que la culture ancienne, en expirant, ne cessait de livrer à l'abandon, des hommes apparurent qui vivaient au milieu de la nature comme des anges et qui rétablissaient l'empire de l'homme sur les domaines les plus désolés. Dès la fin du IVe siècle, la ville de Trèves était cernée, pour ainsi dire, par la multitude des anachorètes, qui poussaient leurs cellules paisibles jusqu'aux bords des collines sanglantes de l'amphithéâtre, où retentissaient les cris des victimes humaines (1). Ces solitaires pratiquaient des austérités inouïes. L'Orient surtout, où la chaîne du corps semble moins lourde à porter, voyait se passer des prodiges qui laissaient derrière eux les exploits les plus vantés de l'ascétisme antique. L'existence de certains moines semblait un défi à la nature. Privés de toute autre société que celle de Dieu, de toute autre nourriture qu'un peu de pain et d'herbes crues, ne s'accordant que quelques rapides instants de sommeil, ils planaient au-dessus de leur enveloppe de chair plutôt qu'ils ne l'habitaient.

(1) S. Augustin. Confess., VIII, 6.

Leur prière était aussi longue que la nuit, et la contemplation des choses éternelles était le seul aliment de leurs âmes.

Le patriarche de ces milices sacrées, saint Antoine l'Ermite, est le type le plus saisissant du moine chrétien tel que le concevait cette époque. Lorsque, sur la fin du III[e] siècle, il embrassa la vie monastique, les anachorètes, à part quelques exceptions, n'avaient pas encore pénétré dans le désert ; ce fut lui qui, le premier, en ouvrit le chemin et s'y enfonça graduellement. Il demeura longtemps dans un tombeau ; plus tard, il s'enferma dans un château ruiné, peuplé de serpents, dont il mura l'entrée, et où il vécut pendant vingt ans, sans autres ressources qu'une petite provision de pain et d'eau qu'on lui renouvelait tous les six mois. Au bout de ce temps, sa porte fut forcée par un disciple qui voulait partager sa vie, et il apparut beau et majestueux, et le regard inspiré. D'autres ascètes bâtirent leurs cabanes dans son voisinage, et sa montagne se peupla de moines. Il vivait au milieu d'eux comme un père et les gouvernait avec une autorité qu'il n'avait pas cherchée. Plus tard, l'amour de la solitude le poussa dans des parties plus inaccessibles de la Thébaïde, où de nouveau ses disciples le rejoignirent et se mirent sous sa loi. Parfois, entraîné par un mystérieux attrait, il se dérobait à leur amour filial pour fuir sur une autre montagne ; puis, ramené parmi eux par la charité, il reparaissait, visitant les groupes d'anachorètes éparpillés dans les déserts, les consolant, les encourageant, priant avec eux, mais refusant par humilité de leur donner une règle et les renvoyant aux conseils évangéliques. Il travaillait de ses mains et distribuait aux pauvres ce qu'il gagnait, après y avoir prélevé seulement les frais de sa nourriture, qui se composait toujours d'un peu de pain, d'eau et de sel.

C'est à peine si, dans son extrême vieillesse, il se laissa décider de temps en temps à accepter un peu d'huile et quelques légumes. Il ne dormait que sur une natte ou sur la terre nue. Il ne riait jamais et il n'était jamais triste. On ne lui voyait pas l'air farouche que donne la solitude, mais la parfaite égalité de son humeur et la paix intérieure de son âme avaient mis sur son visage une telle sérénité qu'on le reconnaissait sans l'avoir jamais vu. Il méprisait les lettres humaines et il ne savait pas même le grec ; mais il était tout nourri de l'Écriture Sainte et il la repassait continuellement dans sa mémoire, qui lui tenait lieu de livre. Une sagesse divine éclatait dans ses discours et sa parole pénétrait dans les cœurs. Des philosophes païens, qui étaient venus disputer avec lui, le quittèrent vaincus et charmés. Lui-même dédaignait la discussion et ne se mêla pas aux conflits d'opinions de son temps. Cependant, bien que, selon sa propre expression, le solitaire au milieu des hommes fût semblable à un poisson hors de l'eau, il se montra à plusieurs reprises parmi les multitudes bruyantes des villes, tantôt pour intercéder en faveur de pauvres prisonniers, tantôt pour menacer de la colère divine de cruels persécuteurs. Il avait cent ans lorsqu'Alexandrie le vit paraître une dernière fois dans ses murs, semblable à un prophète, pour confondre les Ariens qui avaient répandu le bruit qu'il partageait leurs erreurs. Il y prêcha devant le peuple entier, démasqua l'hérésie et convertit une multitude de païens, puis il regagna sa chère solitude, qu'il ne devait plus échanger que pour le ciel. Arrivé à l'âge de cent cinq ans, il avait gardé dans sa démarche la force de sa jeunesse ; ses yeux étaient restés pleins de vie et ses dents étaient entières, bien qu'un peu usées. Il s'éteignit enfin, après avoir adjuré ses disciples de ne pas se laisser séduire par les doctrines hérétiques, et

son âme déposa sans douleur ce corps qu'elle avait à peine habité.

Tel fut saint Antoine, tels furent tous ces anachorètes illustres, ses émules et ses frères, dont la carrière ouvre avec un éclat surnaturel l'âge héroïque de la vie religieuse. L'histoire de la société humaine est étonnée de devoir s'arrêter si longtemps devant ces hommes qui l'ont fuie : ils occupent, en effet, dans ses annales, une place considérable, et nul n'exerça une plus puissante action sociale que ces grands solitaires. Une attraction irrésistible amenait autour de chacun d'eux des légions de disciples qui les prenaient pour modèles et pour guides : ils édifiaient leurs cellules autour de la sienne, à peu de distance les unes des autres, de manière à participer à ses prières et à profiter de ses exemples et de ses conseils. Ainsi la solitude elle-même devenait mère de la société, mais c'était une société nouvelle, qui laissait subsister la solitude en détruisant l'isolement et dont les membres continuaient d'être des moines, tout en cessant d'être des anachorètes pour devenir des cénobites. Il fallut bien que les patriarches du désert cédassent à la charité qui assemblait autour d'eux de si pieux entourages et qu'ils consentissent à en devenir la tête. Peu à peu, les cellules se rapprochèrent davantage et s'abritèrent sous le même toit, comme elles s'abritaient déjà sous la même autorité. Le principe de la communauté absolue en toutes choses prévalut sur les prédilections pour la solitude ; le dortoir et le réfectoire communs remplacèrent dans beaucoup de maisons l'isolement de la cellule, et la vie ascétique, après de longs circuits, aboutit ainsi à rebâtir, dans l'amour de Dieu, la société que l'amour de Dieu lui avait fait fuir. La communauté idéale des jours apostoliques, telle que Jérusalem l'avait connue, était rétablie par des

groupes de frères qui n'avaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. Lorsqu'elle eut fait cette dernière évolution, la vie religieuse éprouva le besoin d'une législation propre. Alors aussi surgirent les législateurs : saint Macaire, saint Pacôme, saint Basile rédigèrent les premiers codes de ces républiques spirituelles qui essaimaient, d'année en année, hors de la ruche féconde de l'Église. Les règles se ressemblaient toutes dans leurs traits essentiels : la prière, la méditation, le travail, le jeûne, voilà quelles étaient les principales occupations de la journée; elles facilitaient la pratique de la chasteté, de l'obéissance, de l'humilité, de la pauvreté évangélique. La prière était comme la respiration de l'âme ; la méditation, que fécondait la lecture assidue des Livres Saints, était l'aliment de la prière, et le travail manuel s'ajoutait au travail de l'esprit. « Soyez fatigué quand vous gagnerez votre couche (1) », disait la règle de saint Macaire, et saint Antoine avait comparé l'âme du paresseux, envahie par les passions, à une ruine qui devient bientôt le repaire des ordures et des infections.

L'ascèse, cette gymnastique de l'âme, contribuait avec le travail et la prière à entretenir l'indépendance de l'esprit vis-à-vis des sens. Le jeûne, rigoureux et continu, n'était ordinairement rompu que vers le soir ; encore la viande et le vin restaient-ils éloignés de la table des moines. Les moindres relations entre les sexes étaient sévèrement prohibées. Nul ne pouvait franchir le seuil d'un monastère habité par des religieux d'un sexe différent. Quant à la pauvreté, elle était absolue. Avant d'entrer au monastère, le moine vendait tous ses biens, et, une fois entré, il ne possédait pas même en propre ses livres et ses habits. Il devait obéir non seulement

(1) Reg. S. Macar., c. 8. *(Holsten).*

aux ordres de son supérieur, mais même aux désirs de ses frères, le sacrifice perpétuel de la volonté étant, de tous, le plus agréable à Dieu. « Sache, disait une règle, que le plus grand des deux, c'est celui qui obéit. » Une pareille existence, qui aurait semblé un enfer au mondain, était un paradis pour le moine. Fermée au vice, elle l'était par là même à la douleur, et, avec l'innocence de l'Eden, elle en avait retrouvé la félicité. La société humaine reparaissait dans le désert avec cet aspect virginal et ce parfum céleste qui en faisaient une société angélique. Aussi, lorsqu'au milieu des plaisirs et des souillures du siècle, un jeune homme au cœur généreux venait à tomber sur la vie de quelque Père du désert, c'était comme si la voix grave et douce de l'éternité lui parlait du fond de la solitude, et plus d'un, obéissant à l'appel de la grâce, disait adieu au monde pour devenir, lui aussi, un disciple parfait du Sauveur. Il y a dans l'histoire du christianisme une scène particulièrement émouvante, qui nous fait assister à la plus célèbre de ces conversions soudaines opérées par une seule lecture : le livre était la vie de saint Antoine par saint Athanase, et le narrateur s'appelle Augustin (1) !

On voit déjà, par cet exemple, quelle mission les moines remplissaient dans l'Eglise et dans le monde. Ils étaient venus à leur heure pour sauver, en l'emportant dans la solitude, le trésor des vertus chrétiennes les plus opposées à l'esprit du siècle. Au moment où la subite invasion des masses païennes dans les rangs des fidèles y faisait pénétrer la sensualité et la mollesse, ils protestèrent, par leurs mortifications obstinées, contre les atteintes portées à l'austère discipline de l'Évangile, et ils maintinrent, dans toute sa pureté, la tradition des

(1) S. Augustin. Confess., VIII, 6-12.

premiers jours. Par la prédication et par l'exemple, ils répandirent sur l'Église entière les flots vivifiants de l'esprit évangélique, en envoyant les frères qui avaient vieilli parmi eux gouverner les chrétientés du haut des sièges épiscopaux. On a remarqué que tous les grands évêques du IVe siècle, à part deux exceptions, furent des moines, et il faut ajouter qu'au Ve il y eut tel monastère, comme Lérins, qui devint une véritable pépinière d'évêques. Au surplus, tout moine était un apôtre ou un pasteur. La conversion d'une bonne partie de l'Orient fut l'œuvre des solitaires disséminés dans les sables de la Syrie et des régions voisines. Ils avaient beau se dérober à leurs semblables, ils étaient suivis jusqu'au fond des déserts par des multitudes avides de les entendre et dociles à leurs leçons. Du haut de la colonne où il vécut quarante-huit ans, saint Siméon le Stylite prêcha à des pèlerins accourus de toutes les parties du monde, et des milliers de Gentils furent convertis à la voix de cet homme qui scandalisait la raison païenne : il valait bien la peine de monter sur une tribune aussi étrange, quand on y obtenait de tels résultats !

L'Église savait ce qu'elle devait aux moines. Elle les aimait, elle les admirait, elle en était fière, elle voyait en eux les fruits les plus glorieux de sa maternité. Ses conciles consacraient leur existence ; ses docteurs leur traçaient des règles ; ses plus illustres pontifes ne dédaignaient pas de prendre leur défense contre leurs détracteurs et de se faire les biographes de leurs saints. Elle aimait à montrer, dans ces pauvres volontaires, l'élite de ses philosophes à elle et à opposer leur enseignement à celui des diverses écoles philosophiques qui avaient partagé l'admiration de l'antiquité. Leur supériorité sur les disciples de Zénon, de Platon ou d'Épicure était une des preuves les plus fortes de la supériorité du

chistianisme : elle suffisait pour amener à Jésus-Christ de grands esprits fatigués, qui avaient frappé à la porte de toutes les écoles et bu à la coupe de toutes les doctrines. Elle explique aussi l'acharnement avec lequel cette philosophie chrétienne, à l'exclusion de toutes les autres philosophies, fut poursuivie et attaquée par le fanatisme populaire.

Phénomène remarquable et bien digne de l'attention de l'histoire ! Comme l'institution monastique était l'expression la plus pure et la plus complète de la pensée chrétienne, elle hérita de toutes les haines qui avaient assailli le christianisme au berceau, et on réédita contre elle, avec une servile uniformité, les accusations banales qu'on avait portées contre les premiers fidèles. Cette même plèbe de Rome et de Carthage qui, un siècle auparavant, criait : *Les chrétiens aux lions !* poussait maintenant des imprécations non moins furieuses contre les premiers moines qui se montraient dans les rues, et elle les accablait d'outrages et de coups avant de les connaître. Les derniers écrivains païens, qui défendent avec tant de mollesse la cause des faux dieux, retrouvent leur vigueur et leur faconde lorsqu'il s'agit de se déchaîner contre les moines. Ce sont, à les entendre, des ennemis du genre humain, de noirs et sombres fanatiques tremblant devant la lumière, des fous furieux qui, sous prétexte de tout donner aux pauvres, veulent réduire tout le monde à la pauvreté. « Etre moine, dit un de ces beaux esprits, c'est être un misérable et le paraître (1). » On retrouve les mêmes préjugés chez les chrétiens mondains qui s'habillaient d'or et de soie, et qui voyaient, dans l'austérité de la vie monastique, un reproche muet à leur lâcheté. Il n'est pas jusqu'aux Empereurs qui, du

(1) Eunap. Excerpt. de sentent., frag. 46 *(Corp. Script. byzant.)*. Salvian. de gub. Dei, VIII, 5 ; Rutil. Namatian. Itin, I, 439 et 514.

haut du code Théodosien, ne laissent à l'occasion tomber sur les élus du Christ leurs insultes souveraines, en les traitant d'*individus voués à la fainéantise* (1) !

Ces fainéants, il est vrai, ne prenaient point part aux laborieuses occupations du peuple romain. Ils ne faisaient pas d'émeute, ils ne demandaient pas de pain blanc, ils ne passaient pas leurs journées dans les thermes et dans les cirques, et, lorsqu'on voyait l'un d'eux apparaître dans l'amphithéâtre, c'était pour se jeter entre les combattants et périr en essayant de les séparer (2). Voilà pourquoi ils étaient un objet d'horreur pour une société dont le représentant le plus illustre, Symmaque, disait, en parlant de gladiateurs qui s'étaient suicidés, qu'ils avaient commis un attentat criminel contre les plaisirs du Peuple romain (3) ! Les païens détestaient dans les moines ce qu'ils avaient détesté dans l'Église primitive : la fidélité inviolable à l'austère doctrine du Christ, qui mettait fin aux joyeuses saturnales de l'antiquité, et qui faisait de la vie un combat et non un festin. Ils voyaient en eux le christianisme tout nu et ils s'en détournaient avec le même dégoût qu'aux jours de Néron.

Si l'esprit anti-chrétien s'était borné, dans son opposition systématique, à cette hostilité ouverte qui se traduisait par des injures et parfois par des violences, il aurait été peu à craindre pour l'Église, et sa marche triomphale n'aurait pas même été arrêtée un instant. Mais, comme on l'a dit plus haut, le mal était autrement redoutable. L'élément païen qui s'était introduit dans ses rangs suffisait pour paralyser son action sur plus d'un point et pour ternir une bonne partie de l'éclat radieux dont elle brillait.

(1) Cod. Theod. XII, 1, 63. C'est le même recueil législatif qui, quelques articles plus haut, parle avec un si superbe mépris des mains couvertes de *la boue du travail*. (XII. 1, 6.)

(2) V. ci-dessus p. 162.

(3) Symmach. Epist. II. 46.

Ces énormes masses réfractaires, qui semblaient s'être incorporées en elle pour la dissoudre, troublaient profondément son harmonie intérieure, et, sans l'atteindre jusqu'aux sources de sa vie, engendraient dans son sein un état de malaise et même de souffrance.

Leur action se faisait sentir à la fois sur le terrain de la doctrine et sur celui des mœurs. Dans le dogme, elle s'appelait l'hérésie. L'hérésie avait été à l'œuvre dès les premiers siècles, alors que l'Église était encore cachée dans les catacombes ; aujourd'hui, devenue plus puissante et plus dangereuse, elle multipliait ses attaques sous la protection des Empereurs chrétiens et créait avec l'arianisme une Église dans l'Église. Mille autres formes de l'opposition naissaient en même temps, qui ne se rencontraient que dans une haine commune contre l'orthodoxie. De tous les points du monde intellectuel, les sophismes et les erreurs fondaient sur la vérité. Pendant que l'Orient semblait avoir le privilège d'engendrer les hérésies d'ordre métaphysique et faisait succéder aux innovations d'Arius les doctrines contradictoires d'un Nestorius, d'un Eutychès, d'un Apollinaire, d'un Sabellius, d'un Macédoniuset d'une foule d'autres, l'Occident, où les esprits étaient moins aventureux et le sens plus rassis, s'attaquait, de préférence, aux questions qui avaient un rapport direct avec la vie morale de l'homme : il fut la patrie des Donat, des Pélage et des Priscillien. C'est un lugubre catalogue que celui de toutes ces aberrations de l'esprit humain enrévolte contre ses propres lois et gaspillant sans remords le patrimoine de l'unité intellectuelle !

On vit tour à tour fléchir sous tant d'assauts les Églises les plus illustres; on vit les sièges d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie, occupés par les hérétiques, se mettre à la tête de la révolte, et la foi la plus intrépide devait se sentir troublée par ces affligeants spectables.

Seul, au milieu du tourbillon qui emportait les esprits à tout vent de doctrine, le siège de Rome, semblable à un phare sublime au milieu d'une nuit orageuse, fit toujours briller d'un éclat lumineux le flambeau de l'orthodoxie. Là ne retentissait jamais une autre voix que celle de la tradition apostolique la plus pure. L'apôtre qui avait reçu la glorieuse mission de confirmer ses frères dans la foi ne cessa de dénoncer l'erreur et de proclamer la vérité, et telle fut la force de cette parole immobile et invaincue au milieu de toutes les révolutions dogmatiques, qu'elle contrebalança l'effet de tant d'hérésies et que Rome, à elle seule, sauva l'unité de la société chrétienne et l'intégrité de sa foi. Sans cette merveilleuse et infatigable résistance du siège romain, le christianisme tou entier aurait fini par être emporté dans le flot montant de cet océan qui battait avec rage les fondements de l'Église.

Un phénomène plus effrayant encore que le déchaînement des hérésies, c'est l'incroyable débordement des mœurs que l'on rencontre au sein de la société chrétienne d'alors. Les vertus monastiques se cachaient à l'ombre du cloître, et l'histoire les ignore en grande partie. La pudique retraite du foyer protégeait également, contre l'éclat de la publicité, la vie modeste et recueillie de la famille chrétienne. Mais l'impureté et le cynisme des vices païens s'étalaient en plein jour et s'offraient seuls, pour ainsi dire, aux regards de l'observateur. Celui qui, à la fin du IVe siècle, aurait assisté aux réjouissances publiques des grandes villes, ou aurait voulu suivre, dans le dédale de leurs débauches, les multitudes affolées de plaisirs, ne se serait guère douté que l'Empire avait changé de religion. Aux grands jours les gradins des cirques étaient mieux garnis que les bancs des églises et les spectacles les plus obscènes étaient savourés avec

délices par des milliers de spectateurs chrétiens. Les lamentations des moralistes de cette époque jettent une triste lumière sur l'état de la société. Sans doute, elles sont empreintes de cette exagération naturelle aux zélateurs qui parlent sous la dictée de leur indignation, mais enfin, en réduisant à leur juste mesure les griefs qu'ils articulent, on se trouve encore devant un tableau qui épouvante et qui désole. Et certes, personne n'oserait s'inscrire en faux contre Salvien, lorsqu'il déclare qu'il faudrait se féliciter si seulement la moitié des chrétiens de son temps étaient dignes de leur nom (1).

Ce qui aggravait cette lamentable situation, c'est qu'aucune classe sociale et même aucun degré de la hiérarchie n'étaient épargnés par la corruption. Le sacerdoce était envahi par une multitude de prêtres indignes ; les sièges pontificaux étaient déshonorés par des prélats qui rivalisaient d'abjection avec les eunuques ; des conciles entiers conspiraient contre la justice, et se livraient à des actes de véritable brigandage. Les monastères eux-mêmes, ces imprenables asiles de la vie parfaite, n'étaient pas toujours protégés contre les violents et les impurs qui venaient cacher leur ambition et leurs vices sous la robe du cénobite. Ces scandales étaient observés et jugés avec sévérité par les quelques honnêtes gens que le paganisme comptait encore, et il croyait y trouver le droit de regarder avec mépris une société religieuse qui portait de pareilles souillures. On comprend leur répulsion devant les scènes de carnage qui ensanglantèrent, en 366, l'élection du pape saint Damase. Le fer et le feu mis au service des candidatures ecclésiastiques, les sanctuaires devenus les champs de bataille des factions exaspérées, des multitudes de cadavres des deux sexes jonchant les abords du

1 Salvian. De gubernatione Dei, VI. 1, cf. III, 9.

trône pontifical, voilà le hideux spectacle que la chrétienté de Rome offrit en ce jour néfaste au monde épouvanté (1).

Mais telle était la vitalité de l'Église que ces cruelles épreuves ne parvenaient pas à l'ébranler. Le principe de vie caché au fond de son cœur renouvelait incessamment les forces qu'elle consumait dans ses combats, et les scandales qui l'affligeaient étaient plus que compensés par la prodigieuse abondance des vertus qu'elle enfantait tous les jours. Les vices du siècle passaient comme des nuages sur sa face radieuse sans pouvoir la ternir, et si elle semblait parfois s'éclipser dans la tourmente, c'était pour reparaître bientôt plus belle et plus pure. La guerre sans trêve qu'elle faisait aux abus ne leur permettait pas de prendre racine dans son sein et d'y conquérir leur droit de cité. Même enchaînée, elle savait encore, par ses incessantes protestations contre les atteintes portées à sa foi ou à sa discipline, dégager sa responsabilité devant Dieu et empêcher la prescription de s'établir au profit de l'erreur ou du mal. Un énergique travail d'élimination refoulait sans relâche les éléments impurs qui se glissaient dans son sein. Tantôt, en les ramenant à leur forme première, elle les forçait à sortir par la porte de l'hérésie ; tantôt, elle les retranchait elle-même par le fer de l'excommunication. C'était là sa victoire sur le monde, qu'éternellement assiégée, elle ne se laissait pas envahir et que, toujours blessée, elle n'était jamais atteinte d'un coup mortel.

La portée de cette victoire était incalculable. De même qu'au fond des catacombes, pendant trois siècles de persécutions sanglantes, l'Eglise avait sauvé l'existence des principes chrétiens, de même, au milieu des séduc-

(1) Ammian. Marcell. XXVII., 3, 12.

tions du monde, elle en sauva l'intégrité. Si ce triomphe apparaît au premier abord moins éclatant que l'autre, c'est que les conditions de la lutte étaient changées et qu'au lieu de se passer en plein jour, au milieu des amphithéâtres et avec tout le tragique appareil des guerres sanglantes, elle se livrait au fond des consciences et des sanctuaires, dans les replis les plus obscurs des cœurs. La victoire elle-même, d'ailleurs, manquait de la pompe sublime d'autrefois, puisque, dans les ennemis dont elle célébrait la défaite, l'Église devait pleurer les enfants qu'elle avait perdus.

Mais, si cher qu'il fût acheté, son triomphe était incontestable. Malgré tout, il ne restait plus qu'un seul idéal de vie morale, celui qu'elle prêchait, et qu'un seul type de société, celle qu'elle réalisait. On ne luttait plus contre elle qu'en lui dérobant une parcelle de sa vitalité, et ses ennemis les plus intelligents étaient obligés de venir lui emprunter les armes avec lesquelles ils voulaient la combattre. On le vit bien lors de la piteuse réaction de Julien l'Apostat. Son paganisme n'était qu'un christianisme à rebours et, par une contradiction choquante, mais palpable, tout ce qu'il imaginait pour le rajeunir était pris à la société chrétienne. Qu'était-ce que son clergé païen, auquel il recommandait la continence et le célibat, et qu'il écartait des représentations sanglantes de l'amphithéâtre, sinon la caricature du clergé chrétien ? Ses essais de prédication morale et d'institutions pénitentiaires, ses projets d'établissements de charité, qu'était-ce que tout cela, sinon les souvenirs d'un chrétien apostat, qui emportait ses stériles réminiscences dans le camp ennemi ? L'opinion païenne elle-même était profondément imprégnée de christianisme. Quand Ammien Marcellin s'indigne des titres d'*Éternité* et de *Maître du Monde* que prennent les Empereurs, c'est au principe

chrétien qu'il rend un hommage inconscient ; quand il flétrit les cruautés de Gallus, frère de Julien, qui livrait aux bêtes de l'amphithéâtre des captifs isauriens et qu'il voit dans ces supplices, si conformes à la tradition romaine, des atrocités d'un autre âge, ce sont les progrès de l'influence chrétienne qu'il constate sans le savoir (1). On pourrait multiplier ces exemples : ils suffisent pour montrer jusqu'à quel point l'atmosphère morale des païens s'était épurée insensiblement. Ils gravitaient déjà dans l'orbite de l'Église ; ils respiraient son air et ces derniers ennemis du christianisme étaient en réalité des chrétiens récalcitrants !

Ils étaient bien rares d'ailleurs les hommes généreux qui restaient emprisonnés dans les ergastules du paganisme. L'Église vidait le siècle en le dépouillant de ses meilleurs éléments pour s'enrichir elle-même. Chaque fois qu'elle y rencontrait un noble caractère, un esprit élevé, elle les faisait sortir de la vie officielle pour les introduire dans ses rangs, où elle leur assignait une place au sommet de sa hiérarchie. Le monde impérial eut beau produire encore çà et là des hommes qui étaient dignes de sa grandeur première, il ne les gardait pas. L'Église alla chercher, sur les bancs de Libanius, les deux plus brillants disciples de l'inconsolable rhéteur, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, et s'empara ainsi des trésors de cette merveilleuse éloquence qui faisait l'admiration des contemporains. Elle enleva de même au culte des lettres et à la vie élégante du patriciat un Sidonius, un Synésius, un Paulin de Nole ; elle fit tomber la toge consulaire des épaules de saint Ambroise pour les couvrir du manteau épiscopal ; en un mot, elle attira à elle tout ce qui avait de la vertu et du talent.

1 Amm. Marcell., XIV, 2, 1 ; XV. 1, 3.

Rien n'est remarquable comme la transformation qu'elle faisait subir aux hommes qui s'étaient donnés à elle. Ces caractères mous et fléchissants d'une époque de décadence, qui ne savaient résister à aucune tentation ni se dérober à aucune souillure, il semblait qu'elle les trempât dans un bain d'acier, tant ils déployaient de vigueur et d'énergie une fois qu'elle en avait fait la conquête. Tel, comme Sidoine Apollinaire, n'avait été dans le monde qu'un lettré sans consistance, qui devint, sur le siège épiscopal, un grand homme et un saint ! Et que dire de la transfiguration qui s'accomplit dans l'âme d'un Augustin et de tant d'autres, dont la vie est comme coupée en deux phases opposées par leur conversion ? Dans le siècle, leurs esprits flottaient au gré de toutes les doctrines, et leurs cœurs erraient à la suite de toutes les passions : entrés dans l'Église, ils s'affermissaient sur le roc et ils devenaient les médecins et les consolateurs des âmes malades.

L'Empire s'évanouissait sous l'action de cette force latente, mais irrésistible, qui faisait couler toute sa sève dans les veines de l'Église. Il n'avait plus d'hommes ; elle était peuplée de saints. Il ne jouissait plus d'aucun prestige ; elle occupait dans la pensée des peuples un rang surnaturel. Il laissait tomber de ses mains énervées le glaive du pouvoir temporel ; elle le ramassait et le maniait pour le salut du monde. Aussi, quand il fallut défendre la société contre les envahisseurs barbares, ce furent des évêques et des prêtres qui se chargèrent de cette tâche. Stilicon et Aétius, dont on ne saurait contester la haute valeur militaire, firent pourtant à l'Empire autant de mal par leur ambition que de bien par leurs victoires, mais les grands évêques de cette époque furent, pour la civilisation, un bouclier plus puissant contre Alaric et Attila. L'histoire des villes du Ve siècle

n'est connue que par celle de leurs prélats. Chacun d'eux résume en sa personne la petite patrie, la grande n'existant plus. De simples moines devinrent la Providence des peuples abandonnés. Dans le Norique, province des plus exposées parce qu'elle était sur le chemin de l'Italie, un ermite nommé Séverin sut tenir en respect, par son seul prestige, les bandes des Ruges, des Alamans et des autres barbares qui se pressaient sur les rives du Danube. Les populations ne comptaient que sur lui et jouissaient, sous sa protection, d'une tranquillité inconnue des provinces voisines. Lorsqu'il fut mort, la terreur recommença, et tout un peuple émigra à la suite de ses restes mortels, portés du Norique au fond de l'Italie (1).

Des scènes analogues se produisaient partout. Tout le monde voyait dans l'Église la seule force capable de conjurer la ruine universelle. Elle répondit à la confiance des peuples. Partout elle amortit le choc redoutable des barbares et, si elle ne put sauver l'Empire, elle sauva au moins les nationalités et la civilisation. Recueillant dans son sein, comme dans l'arche qui flottait sur les eaux du déluge, tout ce qui méritait de survivre, elle garda en réserve ces matériaux pour le jour où, l'inondation s'étant retirée, il faudrait rebâtir un nouvel édifice et inaugurer une société nouvelle.

Il faut voir de quel éclat elle brille, à cette heure suprême où les décrets de la Providence vont s'accomplir sur l'Empire romain. Elle apparaît vis-à-vis de lui comme le géant vis-à-vis du pygmée. Pendant que toutes les misères de la décadence se résumaient, comme on l'a vu, dans le règne déplorable de Valentinien III, toutes les gloires de l'Église resplendissaient dans la personne du pape qui porte le nom de saint Léon le Grand. En

(1) Eugipp. Vita sancti Severini.

lui, la papauté se montrait déjà ce qu'elle allait être pendant des siècles : l'âme de la civilisation universelle et l'arbitre du monde. Il était comme le souverain d'un empire immense, dont les frontières s'étendaient à mesure que se rétrécissaient celles du monde romain. L'œil de sa sollicitude était ouvert sur toute l'Église chrétienne. Sa voix était partout écoutée ou, du moins partout entendue. Il fit taire l'hérésie jusqu'aux extrêmes confins de l'Empire ; il confondit Eutychès en Orient et Priscillien en Occident ; il envoya ses instructions à la Bretagne, d'où depuis longtemps Rome avait retiré ses troupes : il tint en bride l'ambition du patriarche de Constantinople et conjura pour quatre siècles encore le schisme grec toujours imminent ; enfin, de son siège de Rome, il inspira le concile œcuménique de Chalcédoine et fit accepter ses décisions de l'univers. Ses lettres dogmatiques et ses homélies pontificales le placent au rang des illustres docteurs du IV[e] siècle, mais l'accent de souveraineté avcc lequel il parle dans l'Église l'élève au-dessus d'eux. Tous les chrétiens s'inclinent devant sa suprématie, et les destructeurs du monde, Attila et Genséric, reculent ou s'adoucissent à sa voix. Déjà, autour de son immense autorité morale, se dessinent les vagues contours du pouvoir temporel de ses successeurs. Il est la seule espérance de son peuple dans cette époque pleine d'alarmes et il ne peut, écrit-il en 449, quitter la ville de Rome, même pour se rendre au concile, de peur que son départ ne jette la multitude dans le désespoir (1).

Il y avait donc encore un Empire romain, mais c'était l'Empire spirituel de la religion. Rome commandait toujours à l'univers, mais c'était au nom de Dieu désormais,

(1) S. Leon. Epist., 31.

et non plus au nom de César. Les promesses d'éternité dont l'avaient bercée ses poètes se vérifiaient, mais dans une autre sphère et par d'autres moyens. Ses chefs étaient des prêtres, ses légions étaient composées de moines et de missionnaires, ses armes étaient la parole, sa loi était l'amour, et son but était le ciel. Il faut laisser saint Léon le Grand lui-même achever le parallèle ; dans sa bouche, l'histoire devient une prophétie réalisée :

« C'est grâce à tes apôtres, ô Rome, que la lumière de l'Évangile a brillé sur toi et que, de maîtresse d'erreur, tu es devenue disciple de la vérité. Ils sont tes vrais pères et tes vrais pasteurs ; tu leur dois ton entrée dans le royaume des cieux, et ils méritent d'être appelés tes fondateurs à bien plus juste titre que ceux-là qui ont élevé tes murailles et dont l'un, celui qui t'a donné son nom, a souillé ton berceau par un fratricide. C'est sous leur conduite que tu es arrivée à ce degré de gloire d'être une race sainte, un peuple élu, une cité sacerdotale et royale. Le siège sacré du bienheureux Pierre a fait de toi la tête du monde, et les limites de ton autorité religieuse dépassent celles de ta domination terrestre. En effet, bien que de nombreuses victoires aient porté ton pouvoir au loin sur la terre et sur la mer, le domaine que t'ont soumis tes exploits militaires n'égale pas celui sur lequel tu règnes par la paix du Christ (1). »

Sources.

Historiens. Au IVe siècle, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée et la *Chronique* du même ont trouvé l'une et l'autre plusieurs continuateurs.

Quatre écrivains indépendants l'un de l'autre, les trois premiers grecs et le quatrième latin, ont continué l'*Histoire ecclésiastique :* Socrate, jusqu'en 439 ; Sozomène, jusqu'en 423 ; Théodoret, jus-

(1) S. Leon Sermo 82 *(al.* 80).

qu'en 428 et Rufin, jusqu'en 395. Les trois premiers ont été résumés eux-mêmes et continués par Théodore jusqu'en 527 (fragments) et par Cassiodore jusqu'en 516 *(Historia tripertita)*. Socrate et Théodoret ont, de plus, trouvé dans Evagre (édition Bidez et Parmentier, Londres, 1899) un autre continuateur, qui a poussé son récit jusqu'en 594. Il ne reste plus que des extraits de l'arien Philostorge, dont le récit s'arrêtait en 423.

A ce groupe d'écrivains qui tous procèdent directement ou indirectement de l'*Histoire ecclésiastique*, nous ferons succéder ceux qui procèdent de la *Chronique*, ou plutôt de la traduction et de la continuation de cet ouvrage jusqu'en 378 par saint Jérôme. Ce sont : Prosper d'Aquitaine, qui le continua jusqu'en 455 ; Prosper Tiro, qui alla jusqu'à la même date ; Idacius, qui le poussa jusqu'en 467 ; le comte Marcellinus, qui ne s'arrête qu'en 534. Tous ces auteurs, bien qu'affectant un caractère universel, sont cependant plus particulièrement renseignés chacun sur son milieu propre : les deux premiers sur la Gaule, Idacius sur l'Espagne et l'Afrique, Marcellinus sur Byzance et sur l'Empire d'Orient.

Prosper d'Aquitaine fut lui-même continué par Marius d'Avenche jusqu'en 581 (Bourgogne, Italie, Byzance), et par Victor de Tunnuna jusqu'en 566 (Byzance, Afrique).

Entièrement indépendant d'Eusèbe, deux Latins, au Ve siècle, conçoivent les premiers l'idée d'une histoire universelle : ce sont Sulpice Sévère, le Salluste chrétien (ed. Halm, Vienne, 1866), qui s'arrête à l'année 400, et Paul Orose, élève de saint Augustin, qui descend jusqu'à la date de 416 (éd. Zangemeister, Vienne, 1882).

Biographies. Les principales sont : la vie de saint Antoine par saint Athanase ; celle des saints Hilarion, Paul et Malchus par saint Jérôme ; celle de saint Séverin du Norique par son disciple Eugippius ; celle de saint Ambroise par son disciple Paulin ; celle de saint Augustin par son disciple Possidius ; celle de saint Martin de Tours, avec les dialogues, par son disciple Sulpice Sévère, et trois recueils entiers : l'*Historia Lausiaca,* de Palladius ; le *Vitæ Patrum,* de Rufin, et l'*Historia religiosa,* de Théodoret de Cyr.

Panégyriques. L'Église chrétienne a connu le panégyrique, mais elle l'a dépouillé de son caractère adulateur et l'a transformé en oraison funèbre. Plusieurs de ces oraisons ont une vraie valeur historique : à ce titre, on citera celle de Valentinien II et de Théodose le Grand par saint Ambroise ; celles de Pulchérie et de Flaccilla par saint Grégoire de Nysse, etc.

Apologistes. Les principales apologies de cette période sont :

Les quatre ouvrages d'Eusèbe : *Adversus Hieroclem, Præparatio evangelica, Demonstration evangelica, De Theophania ;* l'*Oratio adversus Gentes* de saint Athanase; l'*Apocriticus* de Macarius Magnes; la réfutation de Julien l'Apostat par saint Cyrille d'Alexandrie (*De sincera religione christianorum adversus libros athei Juliani)* et enfin le *Græcorum affectionum curatio* de Théodoret de Cyr. L'apologétique latine trouve son couronnement dans la plus complète et la plus éloquente de toutes les apologies, le *De Civitate Dei* de saint Augustin.

Polémistes. Les diverses luttes que l'Église a dû soutenir pendant cette période ont donné naissance à un bon nombre de pamphlets et de brochures, dont les plus intéressants pour l'histoire sont : le *De errore profanarum religionum* de Firmicus Maternus ; le réquisitoire de saint Hilaire de Poitiers, *Contra Constantium imperatorem* ; les deux *Orationes invectivæ contra Julianum imperatorem* de saint Grégoire de Nazianze ; le *Sermo contra Auxentium de basilicis tradendis* de saint Ambroise ; les lettres du même saint (Epp. 17-18), et le *Contra Symmachum* de Prudence, dans la polémique au sujet de la statue de la Victoire ; le poème anonyme contre la réaction païenne de 394 (Morel, *Revue archéologique*, 1868). Les homélies et les sermons de saint Maxime de Turin ont déjà un autre caractère, en ce que le paganisme y apparaît, non plus comme un adversaire à combattre, mais comme un abus à déraciner. On peut en dire autant des homélies de saint Césaire d'Arles.

Il faut encore mentionner ici les innombrables écrits auxquels ont donné lieu les controverses dogmatiques. Celles-ci ont rarement trouvé un historien ; mais tous les matériaux de leur histoire se rencontrent dans la littérature de combat qui leur doit le jour. C'est ainsi, par exemple, que les traités dogmatiques de saint Athanase contiennent presque toute l'histoire de l'arianisme de son temps, que ceux de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse nous font connaître l'hérésie d'Eunomius, etc. Aucune littérature n'ayant eu un caractère si pratique et n'ayant été si intimement liée à la vie intérieure de la société, il faudrait énumérer presque toutes les œuvres du IVe et du Ve siècle pour donner un aperçu des sources à consulter sur l'histoire de cette époque.

Correspondances. Parmi les nombreux recueils de lettres qui jettent de la lumière sur les derniers siècles de l'Empire, nous signalerons surtout celles de saint Basile, de saint Jérôme, de saint Léon le Grand, de Sidoine Apollinaire, de Ruricius de Limoges.

Vie monastique. Les diverses règles monastiques ont été recueillies par L. Holsten : *Codex regularum monasticarum et canonicarum,* Rome, 1661, et Augsbourg, 1759.

Plusieurs écrits sont spécialement consacrés aux moines, tels que :

Evagrius, *Monachus seu de vita activa*, et autres écrits du même.

Saint Jean Chrysostôme, *Adversus oppugnatores eorum qui vitam monasticam inducunt.*

Saint Augustin, *De opere monachorum.*

Cassien, *De institutis cœnobiorum* et *Collationes patrum inueremo commorantium.*

La règle de Saint Benoît a été rééditée par Woelfflin, *Benedicti Regula monachorum.* Leipzig, 1895.

Claudius Marius Victor, *De perversis suæ ætatis moribus.*

Mœurs chrétiennes. La vie intellectuelle se reflète dans les *Institutiones divinarum litterarum* de Cassiodore. Salvien, dans son *De Gubernatione Dei,* nous trace un tableau éloquent, mais souvent exagéré, de l'état de la société au Ve siècle, et saint Augustin, dans ses *Confessiones*, nous fait assister à toutes les vicissitudes par lesquelles passait, à cette époque troublée, la vie morale et religieuse de l'individu.

Sous le titre de *Silviæ Aquitanæ peregrinatio ad loca sancta,* Gamurrini a publié à Rome, en 1885, un récit de pèlerinage qui date du IVe siècle et qui fournit de précieuses indications sur les mœurs de l'époque, ainsi que sur la géographie sacrée. Cet ouvrage, qu'on attribue aujourd'hui à la religieuse espagnole Etheria, a été réédité en 1898 dans *Itinera hierosolymitana saec. IV-VIII* par Geyer, Vienne 1898 et à part par Heraens à Heidelberg 1908.

Inscriptions. Leblant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, Paris, 1856.

Hübner, *Inscrivtiones Hispaniæ christianæ,* Berlin, 1871.

Idem., *Inscriptiones Britanniæ christianæ,* Berlin, 1876.

Kraus, *Die christlichen Inschriften der Rheinlande,* 1890-1894.

CHAPITRE VI

BYZANCE

Il était dans les destinées de la Rome byzantine de survivre dix siècles environ à l'ancienne, et de prolonger, jusqu'à l'entrée de l'ère moderne, la vie languissante d'une moitié de l'Empire romain. Protégée par une incomparable position stratégique et par l'habile diplomatie de ses souverains, la ville de Constantin vit, à partir du Ve siècle, le flot des invasions se jeter sur d'autres rives ou expirer impuissant au pied de ses murailles. L'édifice politique du paganisme resta donc debout à l'ombre de ses retranchements, mutilé mais imposant encore, et les nations occidentales qui grandissaient à l'air libre, sous la tutelle de l'Église, purent contempler de loin, pendant un millier d'années, le spectacle de cette société décrépite et lascive, enfermée, avec le luxe flétri de l'antiquité, dans une ville qui était à la fois son boulevard et sa prison, et où elle ne pouvait ni vivre ni mourir. A son tour, l'histoire de la civilisation chrétienne, avant de se détourner définitivement d'un domaine qui cesse d'être le sien, doit jeter un dernier coup d'œil sur ce monde fermé à l'avenir, pour en tirer le suprême enseignement qu'il semble avoir eu pour mission de laisser au genre humain.

L'histoire de l'Empire byzantin peut se résumer en deux mots : c'est la troisième et dernière phase de

la décadence romaine. Byzance, c'est Rome païenne réfugiée dans l'Orient, où elle continue d'une manière souvent inconsciente la lutte acharnée du césarisme antique contre l'esprit nouveau. Chose remarquable et où l'on reconnaît comme la fatalité séculaire d'un péché originel, la cité du Bosphore, qui semblait avoir été appelée à la vie pour donner une capitale chrétienne à des Empereurs convertis, démentit de bonne heure les espérances du monde. Pendant que la Rome de Néron, abreuvée de sang chrétien, profitait du départ de ses maîtres pour devenir peu à peu la capitale de l'Église catholique, la Rome de Constantin, édifiée à l'ombre de la croix, devenait bientôt le boulevard où se conservaient fidèlement les mœurs et l'esprit répudiés par la Ville Eternelle.

C'est qu'en émigrant des bords du Tibre aux rives du Bosphore, les Empereurs y avaient transporté tout le paganisme officiel, qui ne trouvait plus d'appui sur le sol de l'Occident régénéré, et il y resta avec eux, toujours aussi hautain dans son attitude et aussi intraitable dans ses prétentions. La seule concession qu'il fit aux idées chrétiennes, ce fut de laisser tomber à la longue ce titre de dieux dont il affublait les souverains avant le IVe siècle, et que les flatteurs, au Ve et plus tard encore, ne rougissaient pas de donner à des princes chrétiens. Encore ne le lâche-t-il qu'à regret, le cachant, si l'on peut ainsi parler, dans la garde-robe impériale, avec une multitude de formules sacrilèges empruntés à l'étiquette païenne. A part le titre, d'ailleurs, rien ne fût changé. Les Césars de Byzance continuèrent de revendiquer tous les droits qui font partie des attributs divins et d'ignorer tranquillement la limite de leur autorité vis-à-vis de la conscience humaine. Comme leurs prédécesseurs païens, ils entendaient être les

arbitres du ciel et de la terre, et régner sur la société religieuse non moins que sur la temporelle. En conséquence, ils s'arrogeaient dans l'Église chrétienne le titre de souverains pontifes et leurs canonistes justifiaient ces prétentions en alléguant avec naïveté qu'ils avaient eu les mêmes droits dans la religion païenne. Au VII[e] siècle, un illustre confesseur, saint Maxime, périssait dans les supplices pour avoir refusé de reconnaître le pontificat de Constant II et, au VIII[e], un Empereur hérétique, Léon l'Isaurien, revendiquait hardiment, en face du Pape lui-même, l'autorité absolue sur l'Église et sur l'État : « Je suis prêtre et roi, » écrivait-il à Grégoire II (1). Les actes de ces étranges pontifes sont là pour attester le zèle avec lequel ils s'acquittaient de leurs fonctions religieuses. A l'exemple de Constance et de Valens, ils tranchaient les controverses doctrinales à coups d'édits impériaux et rédigeaient eux-mêmes les articles de foi qu'il leur plaisait d'imposer aux peuples. Plus d'un dogme de fabrication officielle a été lancé dans le monde sous leurs auspices, et dans l'Hénotikon d'Anastase, dans l'Ecthèse d'Héraclius, dans le Type de Constant II, nous trouvons autant d'articles d'un *Credo* de cour que l'Église ne connaissait pas. Il va sans dire qu'ils s'attribuaient, sur la législation canonique, le même droit souverain que sur les dogmes, et qu'à leur sens, le gouvernement de l'Église ne devait s'exercer que selon leur bon plaisir. Les évêques et les conciles étaient sous leur main ; les canons fléchissaient ou disparaissaient devant leur volonté, et aussitôt qu'ils avaient daigné la faire connaître, la conscience chrétienne n'avait plus qu'à se taire et à obéir.

(1) S. Gregor., II. Epist.

Le milieu dans lequel revivaient les prétentions césarisme était merveilleusement préparé à les accueillir On ne rencontrait guère, parmi les populations de l'Orient, cette intégrité morale de l'individu et cette fermeté de l'esprit public, qui faisaient la force du christianisme occidental. Elles avaient subi la double contagion des mœurs et des idées de leurs voisins d'Asie. Byzance était un Empire romain de nation grecque et de mœurs orientales. L'absolutisme royal n'avait rien qui effarouchât des hommes habitués à contempler de près ou même à subir celui des Arsacides et des Sassanides. Quant à leurs idées religieuses, elles avaient été de tout temps soumises à l'infiltration des doctrines contradictoires écloses parmi les sectes qui pullulaient sous le chaud soleil de l'Orient. Le mahométisme, avec l'énorme ascendant que lui donnèrent ses rapides succès militaires, ne pouvait manquer d'agir à son tour sur une société aussi impressionnable et, dès le VIIe siècle, on retrouve la trace de son influence dans les assauts dogmatiques livrés à l'orthodoxie. C'est la pensée de l'Islam, en quelque sorte, qui fit la conquête de l'Empire par la funeste hérésie des iconoclastes, en attendant que le sabre achevât l'œuvre de cet apostolat fanatique.

Au reste, la corruption intellectuelle de la race grecque suffit pour expliquer son éclectisme malsain. Cette race si brillamment douée, mais gâtée depuis les jours de Socrate par l'abus de ses facultés, avait contracté une maladie incurable. Son esprit, empoisonné par les sophismes, courait à une décomposition totale. A force de jouer avec le vrai et le faux, et de soutenir tour à tour les thèses les plus opposées, sans autre but que de faire éclater sa subtilité d'esprit, le génie grec était devenu incapable de supporter le poids d'une doctrine quelconque. Après avoir réduit en poussière toutes les vérités

naturelles et jusqu'aux axiomes de la raison, n'ayant plus rien à détruire, il dormait épuisé sur les ruines qu'il avait faites, lorsque le christianisme arriva. C'était la guérison, s'il avait su le comprendre. Mais, au lieu de chercher un aliment dans la doctrine pure et féconde de l'Église, il n'y voulut trouver qu'un jouet. Il se jeta donc sur le trésor des vérités révélées, et chaque article de foi devint pour lui le sujet de mille controverses où abondaient les occasions de faire admirer sa souplesse et son ingéniosité. Alors surgit la seconde école des sophistes grecs, celle des hérésiarques. Les disciples de Carnéade et de Gorgias recommencèrent le cours de leurs attentats contre la raison humaine, sous d'autres noms, il est vrai, mais avec les procédés familiers de la sophistique ancienne. Rien de frappant comme l'analogie de leurs procédés, rien de plus manifeste que le lien de filiation qui rattache les deux écoles entre elles. A mille ans de distance, la plaie incurable du génie grec reparaît avec des caractères identiques, et sa suppuration produit, de part et d'autre, un fourmillement hideux de sophistes acharnés à déchiqueter la vérité.

On comprend l'aversion avec laquelle de pareils esprits devaient envisager l'Église catholique, gardienne armée et vigilante de la doctrine révélée. Tout les révoltait en elle. Leur mobilité folâtre s'effarouchait de sa majesté austère et immuable. Ils méprisaient la raideur barbare de ses dogmes, qui ne voulaient pas se prêter à leur ingénieuse critique; ils s'indignaient de son dédain pour la supériorité intellectuelle qu'ils s'attribuaient et de la complaisance insolente avec laquelle elle préférait les esprits simples, mais droits, aux génies brillants, mais indécis. Ils ne supportaient pas qu'elle comptât pour rien leurs lumières et leurs talents, lorsqu'il s'agissait de légiférer ou d'enseigner. L'indépendance souveraine

qu'elle revendiquait dans le domaine religieux leur paraissait risible et odieuse à la fois. Ils ne s'expliquaient que par son ignorance des choses de la civilisation la fierté de son attitude vis-à-vis des maîtres devant lesquels ils tombaient à genoux. En effet, séparés sur toutes les questions doctrinales, ils se rencontraient dans le culte du très saint et très clément Empereur ! La divinité du maître était le seul dogme qui leur fût commun à tous. C'est en lui qu'ils saluaient la tête de l'Église, lui reconnaissant tous les droits qu'il s'attribuait et encourageant toutes ses usurpations. Pourvu qu'il daignât, en adoptant leurs opinions théologiques, les asseoir avec lui sur le trône et leur assurer une autorité despotique sur toutes les autres, ils n'avaient rien à lui refuser. Voilà ce qui explique l'audace du césarisme byzantin en matière religieuse et les étonnants succès que rencontrèrent ses prétentions. Pour être juste, même envers la tyrannie, il importe de ne pas oublier que le servilisme des sujets courut presque toujours au-devant de l'ambition des maîtres.

Ce n'est pas à dire que l'esprit chrétien eût entièrement disparu de la patrie des Basile et des Chrysostôme. Malheureusement, les vrais chrétiens, qui étaient déjà une minorité au temps de saint Athanase, voyaient leurs rangs s'éclaircir tous les jours. Éparpillés, isolés, regardés avec défiance par le pouvoir et entourés de cette impopularité qui est, dans les milieux corrompus, le lot inévitable des honnêtes gens, ils n'étaient pas en état de guérir une société qui ne voulait pas de remèdes. Résister au courant, ne pas se laisser entraîner eux-mêmes par ses flots et présenter çà et là, à l'œil de l'historien, le spectacle consolant, mais rare, d'âmes supérieures à leur temps, voilà tout ce qu'ils pouvaient faire. Le mal s'étendant de proche en proche, ils dis-

parurent graduellement. De bonne heure, ils cessèrent de se montrer dans les fonctions publiques; plus tard, ils durent abandonner aussi les rangs de la hiérarchie religieuse et, enfin, les derniers d'entre eux se réfugièrent dans les cloîtres, ces suprêmes asiles de la dignité humaine. Pendant quelques générations, on rencontre encore, sous le froc monastique, un certain nombre d'âmes intrépides et fières, et déjà tout était perdu que des moines continuaient toujours, avec un courage d'autant plus grand qu'il était sans espoir, le beau combat de la liberté chrétienne contre la tyrannie de la force brutale.

L'histoire doit inscrire avec reconnaissance, sur les pages flétries où elle trace les annales du byzantinisme, le nom de saint Théodore le Studite et de la généreuse phalange de ses disciples, qui firent voir pour la dernière fois, à leur peuple dégénéré, ce que c'était qu'une conscience libre. Inaccessible à la corruption de son siècle et l'œil toujours fixé sur l'idéal de perfection morale qu'il s'efforçait de réaliser dans sa vie, Théodore le Studite fut le dernier saint de Byzance. Ce moine héroïque, en qui semblaient revivre le courage et la fortune d'Athanase, fut persécuté par trois Empereurs, trois fois exilé, quatre fois battu de verges, enfermé pendant cinq ans dans un cachot infect et obscur, où ses geôliers semblent avoir eu la consigne de le faire mourir lentement. Mais rien ne fit fléchir l'indomptable énergie de son âme. Du fond de la prison comme du sein de son monastère, il protesta contre les mariages adultères du souverain et contre ses édits iconoclastes, et il ne cessa de verser le torrent de son éloquence vengeresse sur des scandales qui n'offensaient déjà plus la société de son temps. Enfin, après une vie semée de tribulations sans nombre endurées pour la défense de la justice et de la vérité, il revint

mourir dans son monastère de Studion, où il avait réuni sous sa houlette mille disciples qu'il nourrissait de sa doctrine et échauffait de son courage. C'est de ce monastère et de quelques autres que partirent les derniers rayons de vie morale qui brillèrent sur la décadence byzantine, puis la persécution éteignit le foyer, et dès lors la liberté chrétienne ne compta plus de représentants à Byzance. Evêques, prêtres, moines et fidèles, tout rivalisait d'abjection aux pieds de César.

On n'en avait pas encore fini cependant avec l'Église. Si l'Orient restait muet devant les attentats du pouvoir temporel, une voix intrépide continuait de s'élever du fond de l'Occident, qui venait réveiller les consciences endormies et troubler dans leur sécurité les violateurs du droit et de la justice. C'était la voix de la papauté, qui retentissait comme un cri de douleur chaque fois que l'Église était blessée et dont les accents surhumains faisaient frémir et trembler le monde. A tout prix, il fallait faire taire cette bouche insolente qui remettait en question les principes constitutionnels et qui semblait défier l'omnipotence du pouvoir civil. Rien n'était gagné aussi longtemps que le siège de Rome pouvait protester impunément, car le siège de Rome, qu'on le voulût ou non, c'était la tête de l'Église, et tout le monde en était persuadé en Orient comme en Occident. La lutte contre les papes devint donc, pour les Empereurs, une question vitale. Cette lutte fut longue, acharnée et même sanglante. Toutes les forces de l'Orient furent lancées sur la papauté. Courtisans, sophistes et soldats se relayèrent en vain dans la tâche de la réduire au silence. Il fallut, à la fin, recourir au honteux expédient de la tyrannie aux abois et invoquer l'office du bourreau. Plusieurs papes périrent en prison ou en exil et, à diverses reprises, le monde chrétien vit son chef spirituel traîné comme un

vil malfaiteur à travers l'Empire. Mais, si on faisait mourir les papes, on ne parvenait pas à les faire taire. Une seule fois, trompé par les artificieuses suggestions d'un des sophistes qui occupèrent le trône patriarcal de Constantinople, le vicaire de Jésus-Christ se persuada qu'il était prudent de garder le silence et cessa pour un instant de faire retentir la voix que les peuples étaient habitués à entendre dans toutes les tempêtes : ce fut une stupeur dont douze siècles n'ont pas encore effacé la terrible impression. L'Église tout entière, par un jugement solennel, flétrissait peu après la mémoire du pape Honorius, non pour avoir enseigné l'erreur, mais pour ne pas l'avoir dénoncée et combattue comme c'était son devoir ; telle était la place que la papauté occupait dans la conscience des peuples et la mission qui lui était assignée par le consentement universel des chrétiens !

Au surplus, la Providence avait entouré de garanties efficaces l'indépendance des faibles vieillards qu'elle chargeait de sauvegarder, seuls contre les maîtres du monde, la liberté des âmes et la majesté désarmée du droit. Dans leur lutte contre la toute-puissance des Césars, les papes disposaient de plus de ressources qu'il ne paraissait à première vue. Établis à l'extrémité de l'Empire, ils étaient tout au moins à l'abri d'un premier courroux. Ils se voyaient d'ailleurs entourés d'une population passionnée pour leur cause et habituée à saluer en eux ses bienfaiteurs et ses maîtres légitimes. Enfin, l'Occident tout entier, se dressant derrière eux avec une force chaque jour grandissante, leur offrait un inébranlable point d'appui. En combattant pour leur propre indépendance, c'était sa religion qu'ils défendaient contre les entreprises des Byzantins. Tous les efforts des Empereurs échouèrent donc devant l'invincible résistance du siège apostolique : ils n'aboutirent qu'à

augmenter la désaffection du peuple italien pour un joug oppressif et hérétique, et son enthousiasme pour la personne du pape, qu'il protégea plus d'une fois à main armée contre les violences des émissaires byzantins. Bientôt, la couronne impériale se vit réduite, vis-à-vis de l'évêque de Rome, à des menaces dérisoires, parfois même à de vulgaires tentatives d'assassinat. Cela était plus facile, à la vérité, que de repousser les Lombards et de sauver les populations menacées en ce même moment par toutes les horreurs d'une invasion nouvelle! La punition d'une tell politique était inévitable ; l'heure vengeresse sonna enfin où le chef de l'Eglise chrétienne fut affranchi de la tyrannie des Lombards et des Empereurs à la fois par la victorieuse épée des Francs. La guerre insensée du césarisme à l'Église n'avait eu d'autre résultat que de faire perdre à l'Empire une de ses plus belles provinces et de compromettre la majesté du titre impérial, tout en émancipant définitivement la papauté, qu'il s'agissait d'asservir. Les eunuques de Constantinople pouvaient se couronner de fleurs et monter au Capitole : ils avaient bien mérité de l'Empire !

Mais le césarisme ne se teint pas pour battu. N'ayant pu soumettre les papes à l'autorité des Empereurs, il lui restait une autre issue : c'était de soustraire les chrétiens d'Orient à l'autorité des papes. A vrai dire, un pareil expédient avait quelque chose de si criminel et de si désespéré qu'il ne pouvait venir qu'à l'esprit des gens qui avaient, en quelque sorte, perdu jusqu'à la notion du christianisme. Mais il était digne de Byzance d'inventer cette politique de suicide, à laquelle elle s'appliqua avec une aveugle énergie, pour ainsi dire dès le lendemain du jour où les armées franques eurent fait de l'évêque de Rome un souverain qui n'avait plus rien à craindre d'elle.

Elle rencontra tout l'appui qu'elle pouvait désirer de la part du peuple grec et de ses chefs religieux. Comme le despotisme a coutume de faire chaque fois qu'il veut opprimer la liberté religieuse, on alla répétant aux foules qu'il fallait affranchir l'Église grecque du joug humiliant de celle de Rome et lui restituer sa dignité d'Église nationale et souveraine. Puisque, ajoutaient les canonistes byzantins, la suprématie du pape n'était due qu'à la suprématie politique dont Rome avait joui autrefois, il était juste que la Rome nouvelle, qui avait le même rang politique, possédât les mêmes prérogatives religieuses, et, partant, le patriarche de Constantinople devait être l'égal et non l'inférieur du pape. Cet argument tout païen, qui avait déjà été invoqué pour élever Byzance du rang de simple évêché à celui de patriarcat, était bien fait pour convaincre des multitudes incapables de rien comprendre à la constitution de l'Église et à son caractère spirituel. Il parut fort naturel que les vicissitudes de la vie politique déterminassent les relations immuables de la hiérarchie religieuse, et la prétendue indépendance du patriarche de Constantinople devint une question d'honneur national. La plèbe fanatique ne se demanda pas un seul instant si, en se dérobant à l'autorité de son supérieur légitime, le patriarche ne tomberait pas sous le despotisme illégitime de l'Empereur et si le principe vital de la distinction des deux pouvoirs ne recevrait pas une atteinte mortelle. C'étaient là des préoccupations d'un ordre essentiellement différent de celles qui remplissaient les intelligences byzantines. De quel poids pouvaient peser l'intégrité des principes chrétiens et l'unité de l'Église au regard d'une volonté du très saint Empereur? Tout au plus trouvait-on encore, derrière les murailles de quelque monastère isolé, des hommes qui étaient assez mauvais patriotes pour préférer

l'autorité d'un chef étranger à celle du pontificat byzantin. C'est ainsi qu'à la faveur des préjugés populaires, les divers patriarches qui se succédèrent sur le siège de Byzance à partir du VIIIe siècle parvinrent graduellement, par une série de savantes manœuvres, à rendre de plus en plus inévitable la rupture avec le centre de la chrétienté. Cette besogne, dans laquelle le césarisme avait pour instrument le servilisme de la multitude et l'ambition de ses prélats de cour, se poursuivit d'abord parallèlement avec les tentatives d'intimidation que l'on faisait sur les papes ; mais, une fois ceux-ci délivrés du joug par l'initiative des rois francs, on ne garda plus aucune mesure, et le patriarche Photius leva le premier l'étendard du schisme oriental. Acte impie et sacrilège qui, en brisant l'union chrétienne, fermait à jamais, pour la société grecque, les sources de vie qui coulaient du rocher de Pierre, la séparait de la communion des peuples catholiques et la jetait, énervée et flétrie, aux pieds des Césars byzantins ! Politique insensée qui, au nom d'un prétendu patriotisme, détachait les chrétiens d'Orient de l'alliance salutaire des Latins et les privait de leur seul défenseur pour le jour redoutable où l'Islam allait leur déclarer une guerre d'extermination!

Telle fut l'atrocité de ce crime contre Dieu et contre l'humanité que plusieurs Empereurs s'arrêtèrent en frémissant devant l'œuvre inaugurée par Photius, n'osant s'avancer dans la voie qu'il avait ouverte et effrayés de l'avenir que préparait son apostasie. Mais leur clergé avait encore plus de bassesse qu'ils n'avaient d'ambition, et l'entreprise à laquelle ils n'osaient pas mettre la dernière main fut achevée sans eux par des patriarches avides de servitude. On comprend à peine l'aveuglement d'un homme comme Michel Cérulaire, ce triste continuateur de Photius, qui, deux siècles après lui, vint consommer

son crime. C'était le moment où, redevenu plus menaçant que jamais, l'islamisme traversait à pas de géant les provinces grecques de l'Asie Mineure et venait s'établir à Nicée, presque en face du palais impérial. Aussi, comme par un châtiment de la Providence, à peine la rupture fut-elle déclarée que les Empereurs eux-mêmes se virent contraints de la désavouer, en suppliant la papauté et les peuples catholiques d'Occident d'accourir au secours des frères qui les avaient trahis ! Ce supplice leur fut infligé tant que dura l'Empire. On eût dit qu'il avait fallu la proclamation du schisme pour leur ouvrir les yeux sur son caractère fatal, tant, à partir de ce moment, ils prodiguèrent aux papes les offres de retour à l'union. Ils étaient sincères, peut-être, et le sentiment de leur effrayante responsabilité suffisait pour les pousser à des démarches devenues inévitables, quelque pénibles qu'elles fussent à leur orgueil et à leur ambition. Encore à la veille de 1453, ils négociaient au concile de Florence pour rétablir l'unité religieuse brisée par eux et pour rendre à l'Empire agonisant la force qu'il attendait des croisés. Mais, cette fois, le peuple corrompu qui les avait suivis dans la voie de la mort refusa de rebrousser chemin et, le cimeterre de l'Islam déjà levé sur sa tête, il proféra ce cri stupide : Plutôt Turcs que papistes ! Ce fut le dernier adieu du monde grec expirant, et l'histoire a réalisé avec une fidélité implacable ce souhait de damnés (1).

Au moins, en attendant le jour du cataclysme final, le rêve séculaire du césarisme byzantin était réalisé. Les Empereurs étaient désormais nantis de leur religion nationale, religion mutilée et soumise qui n'avait rien à leur refuser et tout à attendre d'eux. L'Épouse imma-

(1) Ducas. Histor. byzantin. (XXXIX.) p. 163.

culée du Christ, qui connaissait ses droits et qui les défendait contre eux jusque sous le glaive des bourreaux, ils l'avaient remplacée par une servante qui leur permettait de lui prodiguer leurs caresses impures et qui leur élevait des esclaves. Leur Église décapitée, tronçon informe d'un corps jadis plein de vie, ne contenait plus rien de ce qui faisait la gloire et la force de la société chrétienne. Son action civilisatrice avait cessé à partir du jour où commença son asservissement. Loin de vivifier le monde elle se sentait gagnée graduellement par le froid de la mort. Avec le sentiment de la liberté, elle perdit cet enthousiasme sacré et cette soif de prosélytisme qui naissaient de sa confiance dans sa mission divine ; elle vit tarir en elle les sources fécondes du sacrifice et de la charité ; elle ne produisit plus ni martyr, ni confesseur, ni docteur, ni missionnaire. En revanche, elle fut impuissante contre l'envahissement de la superstition, qui finit par s'introduire presque légalement dans le culte, sous les auspices des souverains et avec la faveur de la multitude. Au lieu de dominer le monde pour le civiliser, elle se laissait dominer par lui. Chaque fois que les circonstances la sollicitaient à quelque initiative généreuse, elle se bornait à regarder du côté du trône et, sans joie et sans fierté, elle exécutait servilement les ordres qui tombaient de là-haut. La reine des âmes était ravalée au rang d'institution politique. Son sacerdoce fut transformé en un corps de fonctionnaires, ses prêtres devinrent des popes et ses patriarches, de complaisants chapelains de cour qui tremblaient sous la main de l'Empereur, eux si hautains vis-à-vis du souverain pontife ! Le peuple méprisait ce clergé qui ne savait pas se respecter lui-même, et, passant par-dessus la tête des prélats, ses hommages pieux allaient à la couronne impériale, qui était l'unique source de la dévotion publique.

Cette Église qui se mourait gardait cependant des apparences de vie et de prospérité. A voir la splendeur inouïe et la majesté toute romaine de la liturgie aux jours de fêtes solennelles, à considérer l'ardente passion de la multitude pour le culte de la Sainte Vierge, à compter les innombrables monastères épars dans toutes les parties de l'Empire, un observateur superficiel eût pu croire à une riche et puissante vitalité religieuse. Ce qui devait contribuer à l'illusion, c'était la place considérable faite à la religion dans tous les actes de la vie publique. On la mettait partout, avec d'autant plus de respect affecté qu'elle en inspirait moins. Jamais la société n'a plus abusé de ces vains étalages de religiosité dans lesquels les intelligences vulgaires voient l'essence de la religion. Tout l'Empire était vernissé de christianisme, et la bigoterie officielle exigeait des fonctionnaires un grand luxe de dévotion. Ce n'était, à vrai dire, qu'une dévotion de *Te Deum*, qui était toute en formules et en démonstrations, et qu'on déposait avec l'habit doré. On était pieux par raison d'Etat ou par convenance sociale, comme au temps d'Auguste, mais cela ne tirait pas à conséquence, la piété byzantine se conciliant parfaitement avec la violation de toutes les lois de la morale chrétienne. L'Empereur prêchait d'exemple : en sa qualité de chef de la religion nationale, il remplissait consciencieusement, en public, un vaste programme d'exercices religieux. Il assistait avec une pompe sans pareille à toutes les solennités liturgiques. Il se faisait lire à ses repas des homélies extraites des Pères de l'Église. Aux jeux du cirque, il distribuait des bénédictions aux spectateurs. Les lundis de carême, il prêchait devant le sénat, les fonctionnaires et le peuple, et il terminait son sermon en bénissant trois fois l'auditoire. Le jour du jeudi saint, il lavait les pieds à douze pauvres. Il portait l'humilité chrétienne jusque

dans les plis de son manteau d'or : elle consistait en un sachet rempli de terre, nommé l'*akakia*, qui retombait par-dessus son bras gauche, afin, dit pieusement le compilateur qui nous rapporte ceci, de lui rappeler que, tout Empereur qu'il est, il n'est qu'un chétif mortel et qu'il ne doit pas trouver un sujet de vaine gloire dans sa dignité impériale (1). Lorsqu'il mourait, on l'étendait sur le *lit de douleur*, et un héraut l'invitait, avec des accents solennels, à déposer la couronne et à se préparer à comparaître devant l'Empereur des Empereurs (2) ! Voilà de bien belles cérémonies et qui seraient sublimes si elles n'étaient un mensonge. Envisagée dans sa vérité, cette liturgie grandiose a quelque chose de fade et de nauséabond qui soulève le cœur, et tant de parfums et de fleurs ne parviennent pas à étouffer l'odeur de pourriture que le cadavre de l'Église grecque dégage de dessous les oripeaux.

Qu'était-ce, en effet, que cette société fardée et enguirlandée, sinon la vieille société païenne qui cherchait à déguiser sa décrépitude sous les dehors empruntés du christianisme ? Toujours obscène, sensuelle, servile et passionnée, mais de plus en plus impuissante et déchue, elle n'offrait plus aux regards que la caricature de ce qu'elle avait été jadis. Elle n'avait plus les vastes proportions et la vigueur désordonnée d'autrefois, mais elle avait gardé tous ses vices constitutifs, et ils reparaissaient chez elle plus repoussants, parce qu'elle y ajoutait la laideur de la vieillesse. Cet Empereur, qui portait l'*akakia* et qui se faisait rappeler, après sa mort, qu'il était un homme, se laissait, de son vivant, adorer et servir comme un dieu. Loin de renoncer au cérémonial dégradant inauguré par Dioclétien, l'étiquette de la cour

(1) Codini Curopolatæ De officiis, c. 6.
(2) Constantin. Porphyrog., De cerimon. aul. byzant., 1,60.

impériale avait fait, depuis Justinien, de nouveaux progrès dans la voie du fétichisme. Jusqu'alors, il avait suffi, quand on était admis en la présence de l'Empereur, de ployer le genou : désormais, il fallait se prosterner la face contre terre et lui baiser les pieds. L'Empire païen lui-même n'avait pas assisté à des spectacles aussi révoltants que celui qui fut donné par Basile Ier lorsqu'il fit mettre à mort un brave homme qui lui avait sauvé la vie à la chasse en se permettant de couper sa ceinture par laquelle un cerf l'avait pris dans ses cornes : apparemment il ne portait pas l'*akakia* ce jour-là et ce n'était pas l'heure de se souvenir qu'il était poussière !

Il convient d'ajouter que, si le trône impérial a gardé les mêmes prétentions, il inspire toujours les mêmes convoitises. Les ambitieux continuent de s'arracher la pourpre avec un acharnement sans bornes, et la statistique des morts impériales est aussi lugubre que dans l'ancienne Rome. Sur cent neuf Empereurs, depuis Arcadius jusqu'à Mahomet II, il y en eut quarante et un qui périrent assassinés et mutilés, et vingt-quatre déposés! Le trône fut, à de nombreuses reprises, occupé par des aventuriers du plus bas étage. On y vit monter tour à tour un boucher (Léon Ier), un porcher (Justin Ier), un gagne-petit (Léon III), un domestique (Michel II), un calfatier (Michel V), sans parler d'autres individus qui, avant leur avénement, exerçaient les professions les plus honteuses. La possession du pouvoir coûtait les mêmes crimes qu'autrefois, et l'extermination des têtes les plus hautes restait une condition essentielle de la sécurité des souverains. Comme à Rome, il fallait corrompre l'armée en la gorgeant d'or et la plèbe en la rassasiant de plaisirs pour garder la faveur de tous les deux, et éviter d'être renversé par une révolution militaire ou par une émeute de la rue.

La plèbe était toujours cette multitude oisive et volup-

tueuse chez laquelle la fièvre des divertissements était une véritable frénésie. Depuis que le christianisme l'avait privée des spectacles sanguinaires, elle s'était jetée avec d'autant plus d'avidité sur ceux qui lui restaient, et, comme si la décadence des peuples avait des profondeurs insondables, elle avait surpassé la vieille Rome elle-même par son culte fanatique pour les courses de chevaux. Le cirque était toujours l'unique forum des Byzantins. C'est là que se passait toute leur vie publique, là qu'ils étaient harangués par les Empereurs, là qu'ils étaient renseignés sur les événements. On s'ingéniait à réveiller, par les spectacles les plus savoureux, leur curiosité blasée. Procope nous a conservé le souvenir des étranges représentations qu'y donnait Théodora. Des monstres comme Copronyme y livrèrent aux risées de la populace les moines orthodoxes, la main dans celle des prostituées, et y firent égorger par les factions des prisonniers de guerre. Les courses restaient néanmoins l'attrait le plus ordinaire de l'hippodrome. Ces frivoles amusements étaient des affaires d'État. On retrouvait, pour défendre la cause d'un cocher favori, un courage et une vigueur incroyables, on mettait son âme entière dans ces graves débats, et on savait donner son sang pour un cheval. Il y eut des émeutes du cirque qui coûtèrent la vie à des milliers d'hommes et qui compromirent l'existence du trône lui-même. Les discussions des *bleus* et des *verts*, nées dans les écuries, partagèrent l'Empire. Etiez-vous *bleu* ou *vert*, on en déduisait vos opinions politiques et vos croyances religieuses.

Les souverains, comme du temps de Caligula, augmentèrent l'importance de cette guerre de couleurs en y prenant part eux-mêmes, dans le but, il est vrai, de la rendre inoffensive en la régularisant. Ils reconnurent officiellement l'existence des deux factions et ils les firent

traiter, dans les cérémonies publiques, sur le pied des corps constitués. Il faut voir avec quelle impériale gravité Constantin Porphyrogénète enregistre les faits et gestes du dème prasin et du dème vénète, dénombre leurs divers fonctionnaires, énumère leurs privilèges, marque le rang assigné à chacun dans les solennités officielles, sait l'heure et le lieu où il aura le droit d'acclamer l'Empereur, sait jusqu'au nombre de fois qu'il fera retentir chaque acclamation (1) ! Le cirque est une institution officielle ; de là cette étiquette puérile, de là aussi cette religiosité répugnante, qui est comme l'assaisonnement de sa corruption. Dans son incurable frivolité, le peuple de Byzance fait le plus sacrilège mélange de la théologie et du sport, de la dévotion et de la volupté. Tout le monde est en prière dans le cirque ; on marmotte des *oremus* jusque dans les écuries ; les démarques et autres dignitaires font de grands signes de croix sur les bêtes et sur les gens, et la foule, au moment du *lancer*, assiège de ses supplications Dieu et la Sainte Vierge, pour que les chevaux de son parti obtiennent la victoire : Δυσωποῦμέν σε, Θεοτόκε, νίκας λάβη ὁ δῆμος οὗτος (2) !

Ce peuple, qui ne savait se battre qu'au cirque et contre des frères, ne marchait jamais à l'ennemi. Tout comme la plèbe romaine, celle de Byzance considérait comme un de ses plus enviables privilèges de pouvoir se livrer au plaisir pendant que d'autres versaient leur sang pour sa tranquillité. L'armée restait donc ce qu'elle était depuis des siècles, un ramassis de gens qui faisaient du service militaire un métier. On la recrutait dans les provinces montagneuses et pauvres de l'Isaurie, de l'Arménie et de la Thrace, parmi les populations les moins policées de l'Empire, et on adjoignait à ces milices grossières des

(1) Constantin Porphyrog. De cærim. aul. byzant., I, 10, 55, 56.
(2) Id., ibid. I, 70.

contingents de barbares levés, à prix d'or, dans tous les pays du monde. Telle était la pénurie d'hommes, qu'on en allait chercher jusque sous les glaces des contrées polaires, d'où venaient les fiers *varègues* scandinaves qui veillaient sur la personne des Empereurs de Byzance, comme les Germains autrefois sur celle des Empereurs de Rome. Cette armée d'aventuriers et de mercenaires, sans discipline, sans enthousiasme, sans patriotisme, ne dispensait pas l'Empire de payer de lourds et humiliants tributs à presque tous ses voisins. Il payait pour se faire défendre, il payait pour ne pas être attaqué, et on n'exagère pas en disant qu'il entretenait aux frais du public et ses propres armées et celles de l'ennemi.

Il fallait de l'argent pour tous ces services, qui coûtaient d'autant plus cher qu'ils étaient plus mal faits, et on ne pouvait le demander qu'à l'impôt. Ce furent, comme toujours, les sueurs du travail qui durent nourrir les oisivetés stériles, les provinces et les campagnes qui furent obligées de défrayer le gaspillage des villes. La fiscalité continua donc le cours de ses déprédations, faisant incessamment couler toutes les ressources dans les coffres publics, d'où elles sortaient sous la forme de ruineuses voluptés à l'usage de la capitale. Tout ce qui, dans les institutions locales, ne servait pas à faciliter le travail de la fiscalité fut anéanti ou tomba en ruines. L'œuvre que le césarisme de Rome n'avait pas eu le temps d'achever fut couronnée par celui de Byzance, et la confiscation du patrimoine des municipes par Justinien en fut le dernier acte. Désormais, la mort politique des provinces était consommée. L'appauvrissement et la dépopulation, enrayés par intervalles, sévissaient périodiquement comme des maladies endémiques dont on ne connaîtrait pas le remède. Sous les règnes en apparence les plus florissants, ces deux terribles fléaux s'étendaient

avec une continuité implacable, comme une vivante protestation contre le mensonge de gloire et de prospérité qui s'étalait dans les actes officiels. C'est à tort qu'on essayerait de rejeter sur l'islamisme seul la responsabilité de l'état de désolation où languissent aujourd'hui les belles provinces de l'Asie Mineure. L'Empire avait commencé leur ruine. A quelque époque de l'histoire qu'on écoute, c'est toujours le même cri de détresse monotone et lugubre qu'on entend retentir à travers ces régions bénies du ciel, où la nature avait fait la vie si douce et où le césarisme l'avait rendue si amère. Mais qu'importaient ces plaintes importunes du peuple des travailleurs ? Byzance avait du pain et des jeux ; Byzance dansait et riait aux bords de ses deux mers, et le monde pouvait se consoler de ses souffrances en pensant qu'elles servaient à la splendeur et à la félicité de la capitale !

Avec le sol et avec le sang, l'esprit s'était épuisé également. La stérilité des intelligences était effrayante. Ce n'est pas que la société grecque ait jamais manqué d'esprits ingénieux et inventifs. C'est un Byzantin qui a trouvé le feu grégeois, et c'est à un Byzantin que plusieurs historiens font honneur de l'invention de la poudre (1). C'est un Byzantin encore qui, treize cents ans avant Fulton, découvrit le premier la force locomotrice de la vapeur (2). Mais la valeur intellectuelle d'un peuple ne se mesure pas aux connaissances de ses ingénieurs : ce qui fait la civilisation, ce sont les idées et non les machines. Or, pendant les mille années que dura l'Empire d'Orient, il ne produisit pas un écrivain et pas un penseur. La philosophie et la poésie, arts sublimes et désintéressés, avaient fui depuis long-

(1) Lebeau, Histoire du Bas-Empire, t. XIII, p. 102.
(2) Agathias, V, 8.

temps un milieu où l'admiration allait aux centons, aux vers rétrogrades, aux poèmes en forme de bouteille. On ne pourrait pas citer un seul orateur dans tout ce peuple d'avocats et de parleurs qui encombrait les péristyles de Constantinople. L'histoire, retombée au rang de chronique, balbutiait servilement, dans une langue redevenue barbare, des récits d'ordinaire indignes d'elle. Les plus illustres érudits de Byzance, les Tribonien et les Photius, ne sont que des compilateurs, et leurs ouvrages les plus vantés, des résumés de leurs lectures. La science byzantine se bornait à répéter sans intelligence ou à copier littéralement les livres antiques. Pour ne citer qu'un exemple, les *Géoponiques* de Constantin Porphyrogénète présentent le même idéal agricole que celui de Varron, sans en excepter les formules magiques et les incantations comme on en trouve dans le *De re rustica* de Caton l'Ancien. La belle passion dont, à diverses époques, le pouvoir se prit pour les lettres leur fut plus nuisible qu'utile, car il ne sut créer que des bureaux de littérature qui, au X[e] siècle, les traitèrent comme au VI[e] Tribonien avait traité les monuments juridiques. Les œuvres du génie antique furent déchiquetées par une nuée d'employés qui en jetèrent les morceaux informes, sous des rubriques arbitraires, dans d'immenses recueils destinés à fournir à la société byzantine une encyclopédie officielle du savoir humain. L'encyclopédie fut faite, mais les livres dont elle était extraite disparurent, étant désormais inutiles à un peuple aux besoins intellectuels duquel ses souverains pourvoyaient si libéralement, en le nourrissant des miettes du grand festin de l'antiquité. Aussi les lettrés devinrent-ils de plus en plus rares. L'intelligence était mise en régie, on ne cultivait plus guère les choses de l'esprit qu'en vertu d'une mission de l'Empereur et la littérature était une profession officielle,

exercée par des mandarins qui recevaient de l'Etat leur titre, leur costume et leur traitement. Gardons notre sérieux devant le prince des rhéteurs (ῥητόρων πρῶτος) et devant le consul des philosophes (ὕπατος τῶν φιλοσόφων).

Les arts plastiques conservèrent plus longtemps les traces du génie romain et de l'inspiration chrétienne. La coupole byzantine tient sa place dans l'histoire de l'architecture, et la gravité pensive et mélancolique des Vierges byzantines a mérité de fixer l'attention des siècles. Mais, arrêtés de bonne heure dans leur développement régulier par l'extinction graduelle de la pensée religieuse, les arts s'atrophièrent et revêtirent ces formes hiératiques dont la raideur et l'immoralité sont les signes irrécusables de la mort. Sans doute, les artistes byzantins possédaient, comme ceux de la Chine actuelle, des traditions de richesse et d'élégance qui leur assuraient la supériorité sur leurs rivaux barbares, et la source de leur inspiration était depuis longtemps tarie que l'Occident allait encore s'approvisionner chez eux et leur emprunter ses modèles. Mais ces habiles ouvriers manquaient d'originalité et d'imagination; ils se bornaient à reproduire éternellement des types traditionnels qu'ils ne savaient pas renouveler. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui peuplaient la capitale de l'Empire, ne purent pas réveiller leur verve engourdie : ils en étaient les gardiens beaucoup plus que les élèves ou les émules. Quant à l'art chrétien, est-il nécessaire de dire combien il eut à se plaindre de Byzance ? Au cours de sa fièvre d'hérésie, elle abattit elle-même le marteau sur les plus nobles productions du génie nouveau, et ses iconoclastes ont fait sous ce rapport des dégâts que ses artistes ont été impuissants à réparer. Au surplus, dans les derniers temps, les princes bâtisseurs, comme Isaac l'Ange et Jean Paléologue, rivalisaient de vandalisme avec les hérétiques, car ils dépouillaient et

détruisaient les anciens monuments pour en édifier de nouveaux.

Le tableau devient plus désolant encore si, de cet aperçu rapide sur la vie intellectuelle de l'Empire, on passe à l'examen de sa vie morale. Ici la décadence est manifeste et pour ainsi dire palpable. Depuis les jours de Constantin, la moralité publique n'avait fait que descendre et, de chute en chute, elle en était arrivée à un point au-dessous duquel elle ne pouvait plus tomber. A la période de la férocité avait succédé celle de la décrépitude sénile. Il ne faut pas trop se féliciter, comme d'un progrès de la civilisation, de la diminution des drames sanglants du Haut-Empire. On verse moins de sang sur les champs de bataille, parce que l'on combat de préférence sur le terrain de l'intrigue ; mais pour le reste, l'humanité n'a rien gagné à voir les sinistres prétoriens de la cour palatine remplacés par des eunuques et par des femmes; elle y a même perdu une certaine grandeur tragique, qu'on chercherait en vain chez les valets de chambre qui font et défont les Empereurs de Byzance. Si ce monde dégradé n'a pas pu refuser aux objurgations de l'Église la suppression des sanglantes hécatombes d'hommes qu'on pratiquait à l'amphithéâtre, la soif du sang lui est restée, qui prend sa revanche dans d'atroces mutilations et dans des supplices raffinés empruntés à l'Orient. La cruauté byzantine, bien qu'elle ait l'air de se posséder elle-même, n'en est que plus affreuse peut-être, parce qu'elle est plus froide et plus gratuite. Quelle histoire, par exemple, offre à l'exécration du genre humain un forfait aussi abominable que celui de Basile II faisant en une seule fois crever les yeux à quinze mille prisonniers bulgares ? A la vue de cette lâche et sacrilège mutilation de tout son peuple, le malheureux roi de Bulgarie, Samuel, tomba évanoui d'horreur et, deux jours après, il expirait, fou-

droyé par le spectacle d'une férocité qui aujourd'hui encore confond et épouvante la raison (1).

Des exploits de ce genre nous introduisent, en quelque sorte, au cœur du monde byzantin et nous en livrent le dernier mot. Le secret réside tout entier dans une effroyable et universelle dégradation des caractères. Ce mal, qui n'a cessé d'aller en empirant, a fini par gagner peu à peu tous les éléments constitutifs de la société et par la décomposer totalement. Il n'y a plus une seule âme qui soit intacte et qui ne porte sur elle la marque d'une honteuse et ineffaçable souillure. On rencontre encore, çà et là, comme des fragments épars de quelque belle statue, certaines vertus isolées, et il y en a même, comme le courage militaire et le dévouement, qui sont poussées parfois jusqu'à un degré héroïque. Mais ce qui ne se trouve plus, c'est la figure intacte et complète de la noblesse humaine. Même ceux en qui brillent encore les dernières qualités restées au génie byzantin les flétrissent par un manque absolu de dignité personnelle. Si la valeur morale du christianisme consiste surtout en ce qu'il apprend à l'homme à garder son empire sur lui-même et à conquérir la liberté de son âme par la victoire sur ses passions, on peut dire qu'à partir du IXe siècle il n'y eut plus de véritables chrétiens à Byzance. C'est même en vain qu'Horace y aurait cherché son juste ou Diogène son homme. La notion idéale de l'homme avait disparu. Ce qui manque au Byzantin, c'est cette chose sublime qui est le patrimoine imprescriptible des nations occidentales : l'honneur. Pour cette population mobile et voluptueuse, il n'y a plus de responsabilité : elle vit au gré de ses préjugés, ou de ses passions, ou des caprices du pouvoir. L'oblitération du

(1) Cedrenos, p. 707 ; Glykas, p. 510 ; Zonaras, Annal., XVII, 9.

sens moral se caractérise chez elle par une naïve ignorance de ce qu'on se doit à soi-même et aux autres, par une indifférence absolue dans le choix des moyens de parvenir, par un ridicule déploiement d'enthousiasme et d'efforts pour les objets qui en sont le moins dignes, enfin et surtout par un degré inouï d'abjection et de servilisme vis-à-vis du pouvoir, que ce soit celui de l'Empereur ou celui du préjugé.

Tout ce monde est vénal, intrigant, adulateur, hypocrite, débauché, plein d'un égoïsme âpre et cruel. On dirait que, dans cette société saturée de volupté depuis mille ans, le tempérament de la prostituée soit devenu le tempérament universel. Les ardeurs sensuelles de la chair s'y marient à l'exaltation mystique ; la pruderie donne la main à l'obscénité, la férocité est sentimentale, et les violateurs les plus éhontés de toutes les lois divines et humaines se font remarquer par une répugnante bigoterie. Nulle part on n'est plus fréquemment tenté de rougir de son titre d'homme, le voyant porté par des gens qui sont si souvent en dessous de l'humanité.

Ceux qui marchent à la tête de la société, loin de se souvenir qu'ils sont plus regardés, semblent, au contraire, rivaliser de turpitude et d'ignominie. Ici il est indispensable de citer des noms et des faits pour convaincre le lecteur qui refuserait de croire à cette décadence inouïe. Au plus beau siècle de Byzance, Justinien abroge, pour pouvoir épouser une courtisane, la loi qui interdit le mariage avec cette espèce de femmes, en alléguant qu'il faut leur laisser la possibilité d'un glorieux repentir. Des deux hommes qui ont fait le plus d'honneur à son règne, l'un, Bélisaire, s'humilie devant une épouse qu'il a surprise en flagrant délit d'adultère, parce qu'elle est l'amie de l'impératrice et qu'elle peut le faire disgracier ; l'autre, Tribonien, auteur principal du *Corps du droit*

civil et lumière des jurisconsultes de son temps, est responsable de la mort de plusieurs milliers de soldats, victimes des gains illicites qu'il a réalisés dans l'approvisionnement de l'armée d'Afrique. Si nous fuyons le siècle de Justinien pour arriver à des époques plus rapprochées de nous, nous rencontrerons les mêmes caractères. Un patriarche, Photius, ne craindra pas de falsifier des documents pontificaux et de fabriquer des pièces apocryphes pour entraîner le peuple grec dans le schisme ; un autre, Théophylacte, qui nourrit ses mille chevaux avec des fruits doux et des vins parfumés, interrompra un office solennel pour courir aux couches d'une jument favorite. Nous verrons l'impératrice Irène faire fouetter en public son fils Constantin, qui porte déjà le sceptre impérial, et de vieilles coquettes, comme Zoé, devenues les seules héritières de la couronne, la poser tour à tour sur le front de leurs amants successifs. Enfin, au dernier siècle de l'Empire, comme s'il n'était aucune humiliation qui dût être épargnée à Byzance dans la personne de ses souverains, Jean Paléologue, sur les injonctions du sultan Baïezid, fera aveugler son fils Manuel, coupable d'avoir conspiré contre ce despote qui était l'ennemi de sa patrie. Mille autres attentats du même genre sont perpétrés tous les jours, à tous les degrés de l'échelle sociale, sous les yeux d'un peuple qui, loin de protester, ne songe pas seulement à s'étonner. Jouir et parvenir, voilà le seul but de la vie humaine pour les petits comme pour les grands, et c'est dans la chasse aux plaisirs et dans l'âpre curée des honneurs que s'épuise, pour les uns comme pour les autres, toute l'activité de l'existence. Telle fut, en un mot, l'abjection du Bas-Empire, que la postérité a voulu la lire jusque dans son nom, et que, par un quiproquo sans exemple dans l'histoire, on continue d'y voir une juste flétrissure,

alors qu'il n'était à l'origine qu'une simple désignation chronologique.

Il restait cependant quelque chose de romain à la société byzantine : c'était l'immense ambition du peuple impérial et sa prétention constante à dominer le monde. Elle eut beau descendre graduellement la pente de la décadence et voir ses frontières se rétrécir de toutes parts, elle ne cessa de se considérer comme la souveraine légitime de l'univers et de se bercer du rêve de rétablir l'autorité romaine sur toutes les provinces de l'Orient et de l'Occident. Jamais société ne s'obstina aussi aveuglément à remonter le courant de l'histoire et à ramener le genre humain dans les régions mortes du passé. Tournant le dos à l'avenir pour s'abîmer dans la contemplation des splendeurs d'autrefois, Byzance apparaît comme un anachronisme vivant au milieu des jeunes peuples qui naissent autour d'elle et qui tous ont leur idéal devant eux. Elle marche dans un sens opposé à celui de l'Europe et croit trouver le chemin du salut en retournant sur ses pas. Tout ce qu'elle put déployer de fiévreuse activité s'épuisa dans la poursuite d'une décevante chimère. Le plus célèbre des Empereurs de Byzance, Justinien, semblait avoir donné à ses successeurs le mot d'ordre de cette politique de réaction : c'est dans ces vues qu'il lança tant d'armées sur l'Orient et l'Occident, qu'il versa des torrents de sang pour reconquérir l'Italie et l'Afrique, qu'il prit pied en Espagne et qu'il ourdit des intrigues jusqu'au fond de la Gaule, pendant que les Bulgares venaient incendier les faubourgs de Constantinople et que les Perses lui arrachaient ses provinces d'Asie. S'il y a eu, après lui, des souverains qui ont jeté quelque éclat dans l'histoire de Byzance, ils ne le doivent qu'au plus ou moins de succès avec lequel ils se sont faits les instruments de la même

politique. On eût dit que les plus indignes entendaient sur le trône la voix de l'antiquité qui leur ordonnait de reprendre possession de l'héritage des Césars. Le suprême honneur pour eux consistait à défendre contre toute espérance des frontières toujours débordées ou à ramener les soldats de Byzance, ne fût-ce que pour un jour, dans des postes perdus depuis des siècles, mais où la gloire romaine donnait rendez-vous à leur ambition patriotique.

C'était comme des renaissances pleines d'espoir quand parfois, pénétrant à travers les masses profondes des peuples barbares cantonnés dans les provinces autrefois romaines, des Empereurs militaires, comme Nicéphore Phocas ou Jean Zimiscès, parvenaient qui jusqu'au Danube, qui jusqu'à l'Euphrate et faisaient flotter de nouveau les étendards impériaux sur les murs de Nisibis ou de Sirmium. Renaissances passagères, il est vrai, et auxquelles succédaient aussitôt de terribles retours, mais qui suffisaient pour entretenir dans l'esprit public des préjugés nationaux si chers à sa vanité ! Le patriotisme byzantin avait une singulière puissance d'illusion. Sans tenir compte des insolentes réalités qui démentaient ses rêves, il ne voulait voir qu'un monde romain dans ces régions occupées par tant de nationalités nouvelles. Avec une fierté qu'on admirerait à Rome, mais qui fait sourire à Byzance, il maintenait, dans le catalogue des provinces, des pays depuis longtemps détachés de l'Empire; bien plus, il regardait comme des rebelles et des usurpateurs, et, dans tous les cas, comme des hôtes momentanés, les barbares qui les possédaient maintenant ! Les droits de l'Empereur étaient imprescriptibles : la présence des barbares sur ses domaines n'y pouvait porter atteinte et les siècles, en s'écoulant, ne les infirmaient pas : « Le pouvoir de l'Empereur, écrit en propres

termes Constantin VII, s'étend depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rivages du Pont Euxin (1). » Au XIe siècle, encore tout émue des souvenirs de la croisade qui manqua d'emporter le trône de Byzance, Anne Comnène ne tiendra pas un langage moins superbe que le César fainéant du Xe ; au XIIe et au XIIIe, on retrouvera la même prétention chez tous les Empereurs, non seulement chez les plus grands, comme Manuel Comnène, mais chez les plus petits, comme Isaac l'Ange, qui rêva le rétablissement de la monarchie universelle entre les deux prises de sa capitale par les Francs !

Et, de fait, les maîtres de Byzance n'étaient-ils pas les Empereurs romains et ce titre ne signifiait-il pas qu'ils étaient les souverains du monde? Pouvait-on les accuser d'être des ambitieux ou des usurpateurs lorsque, en essayant de soumettre les nations barbares, ils ne faisaient que rappeler sous leur autorité des pays qui l'avaient autrefois reconnue? C'était leur droit, c'était même leur devoir. Une fois qu'on avait ceint la couronne, on devenait, au moins virtuellement le maître de l'univers et on contractait l'obligation morale de faire respecter l'autorité universelle qu'impliquait le titre impérial. La gloire et l'orgueil de Byzance, c'était d'être, en vertu d'un droit d'hérédité qui n'avait jamais été discuté, en possession de ce titre sublime qui ne pouvait être conféré que par elle et porté que par ses souverains. On comprend la stupeur et l'indignation avec laquelle on apprit un jour à Byzance qu'un barbare, un simple *rex*, comme on disait, plus audacieux qu'Alaric et que tous les conquérants du Ve siècle, avait osé, au mépris des traditions les plus vénérables, s'emparer de ce titre sacro-saint et profaner ce qu'il y avait de plus

(1) Constant. Porphyrog. Themat. III, p. 56

auguste aux yeux du Byzantin : l'unité impériale du monde. Ce barbare, il est vrai, s'appelait Charlemagne; mais Charlemagne pouvait-il avoir la prétention de s'égaler à un porphyrogénète? Byzance ne voulut pas ratifier l'acte d'usurpation du prince franc, et elle continua de refuser énergiquement le titre impérial à lui et à ses successeurs, quelque désarmée qu'elle se trouvât en face des Charles et des Otton, et malgré le prix élevé dont ils se montraient disposés à payer sa concession. Fidèle jusqu'au bout à la tradition romaine, elle ne voulait pas même accorder à ces étrangers la main des princesses byzantines, repoussant comme une mésalliance des mariages qui lui auraient valu quelque regain de popularité dans le monde occidental. Les Grecs du X[e] siècle en étaient encore, vis-à-vis des Latins, au superbe dédain d'Honorius, lorsqu'il renouvelait par une loi la défense du *connubium* entre les provinciaux et les barbares. Au goût du compilateur impérial que nous avons déjà souvent cité, de pareils mariages n'étaient que des croisements et il fallait à tout prix s'y opposer au nom de la dignité du peuple romain (1) !

Plus tard, il est vrai, les Comnène et les Paléologue furent trop heureux de trouver parmi les Latins des princes qui acceptèrent la main de leurs filles et des princesses qui voulurent bien partager leurs changeantes destinées. Mais ces concessions au malheur des temps n'étaient pas ratifiées par la plèbe de Byzance. Les filles des barbares, même revêtues de la pourpre, ne trouvèrent jamais grâce à ses yeux ; plus fière que ses princes, elle garda pour les étrangères la haine et le mépris d'autrefois, et, quand l'occasion lui en était fournie, elle leur faisait payer cher la présomption qu'elles avaient eue de s'asseoir sur le trône de ses Empereurs.

(1) Constantin. Porphyrog. De administr. imperio, c. 13.

Byzance poussa plus loin encore la logique de ses prétentions surannées. Loin de consentir à voir dans les barbares des égaux, elle ne leur attribuait d'autre rôle que celui de peuples vassaux et auxiliaires. Elle dut presque toujours supporter en eux des maîtres, mais elle ne leur permit jamais de le dire et, chose curieuse, elle parvint souvent à les persuader de son autorité, même alors qu'ils avaient le pied sur son cou. Elle mettait tout son génie dans ces graves questions d'étiquette, où sa finesse et son habileté diplomatique luttaient dans des conditions si avantageuses contre l'ignorance et la simplicité des barbares. On est presque touché de la bonhomie avec laquelle ces rudes conquérants, qui pourraient broyer dans leurs mains la frêle machine de l'Empire d'Orient, se laissent enrôler dans la domesticité des Empereurs et affubler des titres de dignités subalternes. Parfois, on éprouve comme un mouvement d'impatience à voir leur extrême naïveté aux prises avec la rouerie byzantine sortir toujours dupée de ce combat inégal. Si l'on excepte les rois Francs, qui ne se laissèrent jamais prendre aux caresses ni aux menaces, tous les Occidentaux se laissèrent battre par Byzance sur le terrain de la diplomatie, depuis Théodoric le Grand jusqu'aux vaillants croisés du XIe siècle qui, devenus les arbitres du trône d'Alexis, consentirent à reconnaître sa suzeraineté et à fléchir le genou devant lui. Byzance trouvait, dans des victoires aussi flatteuses pour son amour-propre, un nouveau motif de mépriser des adversaires si peu dignes d'elle. Tout Byzantin avait vis-à-vis du barbare la morgue native avec laquelle une vieille noblesse, même déchue et appauvrie, regarde les parvenus. Sa grossièreté, son ignorance, sa gaucherie étaient l'objet des railleries les plus acerbes, et la valetaille de la cour se permettait d'indécentes plai-

santeries à l'égard de l'ambassadeur étranger qui cherchait à s'orienter dans le labyrinthe du palais impérial. L'étiquette officielle le traitait avec un dédain que ne comportait guère, le plus souvent, la supériorité de la puissance qu'il représentait. Tout, dans les cérémonies de la réception, était calculé de manière à lui inspirer un profond respect pour l'Empereur et à lui faire bien sentir l'énorme distance qu'il y avait entre son maître à lui et le souverain du monde. Mais, comme il arrivait inévitablement aux Byzantins, chaque fois qu'ils voulaient être imposants, ils étaient ridicules, et rien n'est plus pénible à regarder que ce contraste entre l'immensité de leurs prétentions et la pauvreté de leurs moyens d'action. Veut-on le saisir sur le vif, dans un tableau dont tous les traits sont empruntés à des monuments officiels et à des récits contemporains ? Qu'on suive au palais impérial cet envoyé barbare qui va être reçu pour la première fois.

Introduit dans la salle d'audience, il la trouve coupée en deux par un large voile qui lui cache la personne auguste de l'Empereur. Deux eunuques s'emparent de lui et le conduisent de l'autre côté du rideau. Là, le prince, visible jusqu'aux genoux, est assis sur son trône gardé par des lions de cuivre doré et ombragé par des arbres artificiels sur lesquels sont juchés des oiseaux automatiques. A sa droite et à sa gauche, deux dignitaires portent l'un un glaive, l'autre une lampe, symboles de sa force et de sa gloire. On voit luire le glaive, on voit briller la lampe, mais les porteurs sont invisibles, ce qui est fait pour augmenter la majesté de l'apparition. Dès que l'ambassadeur aperçoit les traits sacrés du maître du monde, il doit se précipiter le front contre terre pour l'adorer. Aussitôt un bruyant orchestre se fait entendre : les oiseaux artificiels se mettent à chanter, les lions de

cuivre se dressent en battant le sol de leur queue et en poussant des rugissements. Pendant tout ce charivari, les valets apportent les cadeaux de l'ambassadeur prosterné et l'auguste souverain daigne jeter un regard sur ces modestes produits du luxe barbare. Lorsque enfin, averti par le silence de la ménagerie impériale, le patient peut relever la tête, ô surprise ! il aperçoit l'Empereur qui touche de la tête le plafond. Un mécanisme a exhaussé le trône pendant que le barbare était étendu à terre, et c'est, on le suppose, frappé de terreur et de respect qu'il va débiter maintenant son message. L'Empereur l'écoute sans lui répondre, sa majesté ne lui permettant pas d'adresser la parole à l'étranger ; mais le logothète placé au bas du trône lui sert d'interprète et communique ses réponses à l'ambassadeur. Lorsque l'entrevue est finie, la même fantasmagorie recommence, jusqu'à ce que l'ambassadeur ait mis le voile entre lui et l'impérial fantoche. Cet absurde et ridicule cérémonial dépassait les bornes et le bon sens du barbare ne s'en laissait pas imposer par les inventions du machiniste de la cour. Il est tel de nos compatriotes qui se permit d'en rire très irrévérencieusement et, si la cérémonie qui vient d'être décrite n'était pas signalée dans les recueils de Constantin Porphyrogénète, nous la connaîtrions par les sarcasmes de Liutprand, qui y fut soumis en sa qualité d'ambassadeur et qui se vengea en la livrant aux risées des Occidentaux (1).

Les Byzantins, eux, se complaisaient dans ces exhibitions théâtrales, qui leur faisaient l'effet d'autant de réalités grandioses. Redevenus enfants, ils jouaient à la politique, se donnant la comédie à eux-mêmes et parvenant à se faire illusion à force de fictions. Comment un

(1) Constantin Porphyrog. De cærimon., II, 15 ; Codin. De offic., I., 6; Liutprand Antapod., VI, 5.

peuple si chamarré de titres et d'insignes ne se serait-il pas cru le premier du monde et n'aurait-il pas regardé avec mépris des nations qui ne connaissaient ni les appellatifs sonores, ni les costumes resplendissants des fonctionnaires byzantins ? Il y en avait pour tout le monde, de ces dignités et de ces honneurs, depuis ceux qui étaient à la portée de l'humble employé d'un bureau jusqu'à ceux qui donnaient accès à la personne de l'Empereur. Quelle gloire pour un homme de se pousser, de s'élever de degré en degré jusqu'à ces hauteurs sublimes et d'atteindre enfin, au terme de ses laborieux efforts, une des dix-huit dignités palatines, les plus brillantes de l'univers ! Celle de stratélate, c'est-à-dire de général, était la moindre des dix-huit et cela se comprend : verser son sang pour l'Etat et ne savoir autre chose, c'était là une fonction peu aulique et dont le premier barbare venu pouvait s'acquitter. La justice exigeait que le stratélate cédât le pas à des dignitaires plus importants, tels que le silentiaire, le vestitor, le strator et autres. Il faut remarquer que le consul occupait le septième rang dans la hiérarchie palatine, mais au-dessus du consulat lui-même, qui avait été la première magistrature publique dans les temps simples et grossiers, s'étageaient majestueusement les spathaires, les spatharo-candidats, les protospathaires et plusieurs autres, jusqu'à ce qu'enfin, plus haut que le curopalate, plus haut que le *nobilissimus*, on rencontrât le César, l'heureux mortel au-dessus duquel il n'y avait plus que la majesté impériale. Il est vrai que l'écart était toujours immense et, comme pour se complaire à le faire sentir, l'Empereur jetait sans cesse entre le César et lui de nouvelles dignités. Telles furent celle de *basileopator,* créée au profit des beaux-pères d'Empereur, et celle de *protosebastos* et de *sebastocrator,* inventées par Alexis Com-

nène, sans parler du *panhyperprotosebastohypertatos,* dont le nom seul exprime suffisamment la majesté (1). Cette superbe gradation de dignitaires fait penser à la succession des éons que les hérésies orientales faisaient sortir du sein du grand Tout et qui peuplaient, sans pouvoir le remplir, l'abîme entre le Créateur et le monde. Le but suprême de la vie était atteint lorsqu'on était parvenu à se hisser, peu importe à quel prix, à une de ces hautes dignités, à en porter le titre et le costume, à en exercer les importantes attributions. Approcher de la personne sacrée de l'Empereur, le voir tous les jours, l'entendre parler, vivre sous son toit et pouvoir prendre en pitié tous ceux qui ne jouissaient pas d'une semblable faveur, voilà quel était, pour un vrai Byzantin, l'idéal de l'existence humaine. On peut se figurer l'envie que devait inspirer un homme comme le protovestiaire, qui était en possession, nous apprend un historiographe officiel, d'une prérogative vraiment insigne (ἐξαίρετον). Apercevait-il un grain de poussière sur les habits de l'Empereur, il avait le droit, après s'être respectueusement découvert, d'étendre le bras et de l'enlever, même sans en demander la permission à son auguste maître. Ce privilège n'appartenait qu'à lui et il n'y avait pas un grand à la cour qui eût le pouvoir d'en faire autant (2).

Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop complu à prolonger le tableau de ces sénilités et que la gravité de l'histoire s'accommode mal des proportions exagérées données dans ce récit aux scènes de cour. Il suffira de dire, pour la justification de l'auteur, qu'on a simplement prétendu leur laisser ici la place qu'elles tenaient dans les préoccupations des Byzantins eux-mêmes. Et cette

(1) Ann Comnen. Alexiad., III, p. 78; Lambecius Comm. de bibliot. Cæsar., L. V., p. 233.

(2) Codin. de offic., c. 6.

place est énorme. Sans doute, il ne serait pas difficile de trouver des cours européennes où on est tombé dans les mêmes enfantillages ; mais ce qui ne se retrouve pas ailleurs, c'est l'ivresse d'une nation entière pour ces riens solennels, c'est l'infatuation naïve pour des hochets auxquels on attribue toute la valeur d'institutions publiques, c'est la disproportion risible entre les réalités de la politique et les fictions de l'étiquette.

La longue durée d'une telle société peut paraître à première vue un prodige. Comment, ainsi constitué, l'Empire byzantin a-t-il pu tenir tête, pendant dix siècles, aux efforts conjurés d'une multitude innombrable d'ennemis? Le secret de cet étonnant phénomène historique se trouve dans son organisation même. La centralisation, qui était la cause de sa faiblesse, le fut aussi de sa durée. En supprimant toute la vie des provinces et en les réduisant à n'être que la stérile banlieue de la capitale, elle accumulait dans celle-ci toute la vitalité de l'Empire. Ce n'était plus, comme au temps d'Auguste, une ville dilatée jusqu'au point de devenir un monde, c'était maintenant un monde rétréci jusqu'au point de tenir tout entier dans l'enceinte d'une ville. Il suffisait que la ville survécût pour qu'il parût vivre lui-même. Or, la nature et l'histoire semblaient avoir conspiré à faire de Byzance le poste le plus imprenable du monde. Située à l'extrémité d'une presqu'île, à la rencontre de deux mers, au point de jonction de deux mondes, Byzance était un de ces sites prédestinés à quelque grande mission. Il était à peu près impossible de la bloquer, à cause des innombrables issues par lesquelles elle avait accès sur la mer et sur la terre. L'habile diplomatie des Empereurs, qui détourna si souvent de ses murs ou arma les unes contre les autres les hordes ennemies venues pour la détruire, fut pour elle une sauvegarde non moins efficace que son

incomparable position stratégique, et enfin l'art de ses ingénieurs, si redouté depuis l'invention du feu grégeois, achevait de faire d'elle le boulevard du monde. Assiégée une multitude de fois, elle pouvait sourire du haut de ses puissantes murailles aux flottes et aux camps de l'ennemi ; l'abondance et la joie régnaient dans son enceinte pendant que l'assiégeant creusait ses tranchées et dressait ses batteries. Voilà pourquoi Byzance se maintint libre et prospère jusqu'au jour où, servi par des circonstances exceptionnelles, le génie de Mahomet II parvint à neutraliser tant d'avantages et à s'emparer de la ville qui avait défié tant d'armées.

Ce jour-là, on découvrit que l'Empire byzantin lui-même avait cessé d'exister, tant il s'était identifié avec elle ! Elle en était, si on peut faire cette comparaison, la tête et le corps à la fois, les provinces, tour à tour perdues et reconquises, faisant, dans l'économie de son être, l'office des ailes qui soutiennent le vol du papillon, mais qui ne sont pas indispensables à son existence. Aussi l'histoire de la ville et celle des provinces présentent-elles d'étonnantes différences et il convient de les mettre dans tout leur relief pour bien faire comprendre les vicissitudes de leurs destinées respectives.

Imprenable et imperturbable, tranquille au milieu des guerres, riche pendant la détresse de l'univers, la ville se livrait au plaisir de vivre et s'assouvissait des voluptés d'une civilisation tout entière tournée vers la jouissance. Son peuple vif, nerveux, impressionnable, ayant à la fois cette finesse d'esprit et cette corruption de mœurs qui sont propres aux vieilles capitales, circulait avec une fiévreuse animation à travers ses places publiques pleines de soleil et de bruit et se retrouvait tout entier sur les gradins de ses hippodromes, toujours prêt à acclamer ou à renverser avec le même enthousiasme le souverain du

jour. Qu'il fût riche ou pauvre, les ressources matérielles, intellectuelles et artistiques accumulées dans la capitale faisaient du Byzantin l'homme le plus heureux de l'Empire, et de Byzance elle-même le seul endroit du monde où la vie valût la peine d'être vécue. Là, les vieilles divinités du plaisir retrouvaient un peuple d'adorateurs, qui savait leur rendre un culte intelligent et digne d'elles. L'existence y semblait une fête perpétuelle, dont des milliers d'esprits s'ingéniaient à multiplier et à diversifier les agréments. Le plus indigent y avait à son service des cohortes entières d'amuseurs, à qui l'État avait confié le sacerdoce des plaisirs populaires. Quiconque, dans les provinces, voulait briller ou parvenir accourait là, comme sur le seul théâtre qui pût le mettre en évidence, et ainsi la capitale se ravitaillait continuellement des richesses et des talents de l'Empire entier. Qu'était-ce, auprès de cet Éden de la civilisation humaine, que ces humbles cités occidentales qui, pendant ce temps, se préparaient, au milieu du travail et de l'étude, à un avenir encore inconnu ? On les voyait à peine, tandis que l'œil du genre humain était fixé sur Byzance. Du fond du pays des Hespérides, Benjamin de Tudèle la saluait comme la ville des villes; le Russe qui grelottait sous un ciel de glace sentait son imagination s'échauffer à la pensée des merveilles que renfermait la magique Tsarigrad, et, au fond de l'Orient, les Musulmans, maîtres des plus fameuses et des plus antiques cités du monde, se disaient que le plus brillant joyau de l'univers leur manquait tant que la reine de *Roum* n'obéirait pas au commandeur des croyants.

Bien autre était la condition des provinces. Elles n'étaient rien que les arsenaux et les greniers de la capitale. Toute leur vie politique résidait dans les bureaux de Byzance, d'où leur venaient leurs administrateurs.

Incessamment pressurées par un fisc impitoyable, voyant toujours leurs intérêts les plus chers sacrifiés aux plaisirs de la capitale, tourmentées dans leur conscience religieuse par des papes laïques, privées de toute espèce d'autonomie et d'initiative et, par là même, de tout motif d'attachement à la patrie, elles languissaient dans un état d'épuisement et de faiblesse extrêmes. Autant il y avait à Byzance de ressources pour soutenir le choc du plus formidable assiégeant, autant les provinces étaient désarmées en face de l'envahisseur. Le premier aventurier venu pouvait traverser impunément les régions qui, des deux côtés de l'Hellespont, s'étendaient en avant de Constantinople, comme les vastes glacis de cette opulente cité; il ne rencontrait d'obstacle que devant ses murs. Il se passa, sous ce rapport, des choses vraiment inouïes, et qui, sur un autre théâtre, paraîtraient fabuleuses. Pendant le règne de Justinien, un Lombard, nommé Ildigisal, parcourut en déprédateur toute l'Illyrie, à la tête de quelques centaines d'hommes, et, en 710, trente Sarrazins coururent triomphalement à travers l'Asie-Mineure, pillèrent et saccagèrent tout, et, après avoir brûlé les vaisseaux grecs vis-à-vis de Chrysopolis, rentrèrent au quartier général sans avoir perdu un seul homme (1).

Bref, pendant mille ans, chacun des peuples voisins de l'Empire vint, à tour de rôle et à plusieurs reprises, planter ses tentes en face de Constantinople, qui, à la différence de Lacédémone, dut voir la fumée des camps de tous ses ennemis. Du haut de leurs créneaux, les habitants de la grande ville les virent défiler successivement, vêtus, ceux-ci de fourrures, ceux-là de soie, parlant toutes les langues, maniant toutes les armes, usant, les uns après

(1) Proco. De bell. goth., IV. 27 ; Lebeau, o. c., t. XIII, p. 232.

les autres, leur ardeur sur l'unique boulevard que leur opposait l'Empire, mais toujours se répandant victorieusement à travers toute l'étendue du sol provincial. Du côté de l'Europe, ce furent les Avares, les Bulgares, les Slaves, les Hongrois, les Petchénègues; du côté de l'Euxin et de l'Égée, les Russes, les Normands, les pirates crétois; du côté de l'Asie, enfin, les Perses, les Arabes, les Seldjoukides et les Osmanlis. Au cours des dix siècles que résista la ville, chaque province fut vingt fois envahie, pillée, saccagée, livrée au fer et au feu. Des régions florissantes étaient converties en solitudes; des populations entières emmenées en captivité. On reconnaissait le passage des féroces envahisseurs au flamboiement des incendies qui consumaient les villes et les hameaux et à d'innombrables rangées de malheureux empalés ou crucifiés à terre. Il n'y avait pas, en dehors de Constantinople, un seul point où on pût se flatter de vivre à l'abri de quelque coup de main, et des villes comme Thessalonique tombaient au pouvoir d'une horde de brigands.

Voilà de quel prix les provinces payaient l'honneur de faire partie de l'Empire. Tantôt occupées et rançonnées par l'ennemi, tantôt reprises par les soldats de Byzance dans une de ces vigoureuses sorties qu'ils faisaient parfois sous la conduite de quelque grand homme de guerre, elles ne trouvaient de repos que dans une conquête qui les mettait définitivement sous l'autorité d'un seul maître. L'une après l'autre, elles se détachèrent pour toujours. Chaque siècle arrachait un lambeau de pourpre au manteau impérial que Byzance laissait traîner sur deux mondes. Chaque génération voyait disparaître du cadre de la civilisation byzantine des peuples et des villes qui avaient été associés à ses souvenirs de gloire et de grandeur. C'est ainsi que l'Empire perdit, pour ne jamais les

reconquérir, Alexandrie, Jérusalem, Antioche, Carthage, Ravenne et Rome, toute la Syrie, toute l'Afrique et la meilleure partie de l'Italie. Puis ce fut le tour de la péninsule balkanique, où il ne garda que l'étroite lisière des côtes, et dont les provinces furent tellement inondées par les populations slaves et bulgares, qu'on a pu se demander s'il reste encore quelques descendants des Hellènes dans la patrie de Thémistocle. Au Xe siècle, l'Empire eut à pleurer la perte définitive de la Sicile ; au XIe, il se laissa enlever son dernier poste en Italie et un prince turc établit sa capitale à Nicée, presque en face de Constantinople. Au XIIe, il dut souffrir que l'île de Chypre, la perle de la Méditerranée, tombât entre les mains d'un maître latin. Au XIIIe, saccagé, puis morclé par les barons francs, il eut l'avant-goût de la catastrophe. Au XIVe enfin, les derniers Empereurs grecs, rentrés pour quelques générations encore dans la Ville impériale, assistèrent impuissants à l'invasion du continent européen par les Turcs, qui, maîtres déjà de l'autre rive du Bosphore, prenaient maintenant à revers la capitale inexpugnable. Ainsi se resserrait le cercle de fer qui, en se rétrécissant d'année en année, devait finir par isoler Byzance du monde entier, et réduire son Empire à son enceinte. Les maîtres du monde n'étaient plus que les maîtres d'une ville ; ils régnaient *à portes femrées,* selon l'expression saisissante d'un de leurs ennemis (1), sur leur propre prison, et le mot fameux du patriotisme romain : *Urbs Orbis,* devait maintenant, pour être une vérité, se lire à rebours, comme les poésies rétrogrades de Léon VI !

Les provinces ne souffraient guère de se voir soustraites à la domination de Byzance, et, une fois conquises,

(1) Lettre du sultan Baïezid à Manuel Paléologue : Κλεῖσον τὰς θύρας τῆς πόλεως καὶ βασίλευε ἐν μέσῳ αὐτῆς. Ducas., c. 15 cf. c. 13.

elles ne la regrettaient pas. Sans doute, l'identité des mœurs et des traditions créait, entre elles et la capitale, des liens qui ne devaient pas se rompre sans douleur, et la répulsion qu'inspiraient le barbare et le musulman était grande. Mais enfin, on ne voit pas qu'elles se soient révoltées contre des étrangers qui, en les soumettant à une autorité moins lourde que celle des Empereurs, leur garantissaient du moins la liberté religieuse et les déchargeaient du poids d'impôts accablants. Il y en eut, comme l'Afrique, qui appelèrent l'ennemi; il ne s'en trouva aucune qui prît les armes pour se remettre spontanément sous l'autorité de ses premiers maîtres. Celles qui échappèrent le plus longtemps à la conquête étrangère défaisaient elles-mêmes, par un travail patient et pour ainsi dire inconscient, les mailles de la chaîne qui les rattachait à Bysance. C'est ainsi que Venise se trouva un jour une république libre et indépendante sans qu'on puisse fixer le moment où elle cessa de faire partie de l'Empire.

Quant aux provinces d'Europe et d'Asie-Mineure, elles se détachèrent des mains énervées des Empereurs sous l'influence d'un de ces phénomènes remarquables qui attestent la frappante unité des lois historiques. Ici, comme en Occident, l'appauvrissement général des populations et la chute des institutions locales avaient amené la naissance d'une aristocratie foncière qui devint, avec le temps, une véritable féodalité. Elle ne se développa point d'aussi bonne heure, parce que le césarisme qui l'engendrait cherchait sans cesse à la dévorer, et qu'il parvint tout au moins à retarder ses progrès. Elle ne prit pas non plus les mêmes caractères qu'en Occident, parce qu'elle ne fut pas alimentée dès sa naissance par l'afflux d'un puissant élément barbare. Néanmoins, au X[e] siècle, on la trouve déjà constituée et en lutte sourde avec le pouvoir central.

Cette lutte est bien intéressante à étudier. Les Empereurs, moins par sollicitude pour les intérêts de leurs sujets que par crainte de voir se former un pouvoir indépendant du leur, se donnèrent toutes les peines imaginables pour fermer les canaux par lesquels les biens des petits propriétaires ne cessaient d'aller augmenter les vastes patrimoines des riches. Les biens militaires, ces modestes fiefs accordés aux défenseurs de l'Empire pour prix de leur dévouement, furent déclarés inaliénables. Quant à ceux des pauvres, ils furent l'objet d'une série de mesures législatives savamment calculées pour en assurer la conservation. Une loi les frappa d'un droit de préemption au profit des parents, des voisins et en général des membres de la même classe des contribuables. Une autre loi força les riches de payer la capitation des pauvres qui ne pouvaient pas l'acquitter eux-mêmes. Une autre, enfin, défendit formellement aux riches d'acquérir, par quelque moyen que ce fût, les domaines des petits propriétaires. La puissante dynastie macédonienne et les régents qui, à diverses époques, partagèrent le trône avec elle, s'épuisèrent dans ces efforts de réaction contre la force des choses.

Mais rien ne servait. L'aristocratie terrienne se rendait tous les jours plus redoutable aux Empereurs. Quand les croisés arrivèrent dans le pays, ils y trouvèrent un état social dont les traits essentiels ne se distinguaient pas du leur. Il restait encore, il est vrai, des hommes libres dans les campagnes, mais la majeure partie des classes agricoles était composée de colons à redevances (πάροικοι), qui ressemblaient assez bien aux manants occidentaux. Pour les seigneurs territoriaux, ils ne le cédaient pas en richesse et en arrogance aux barons, et un d'entre eux, Nicéphore Botoniatès, se voyait assez puissant pour tenir tête aux Turcs avec les seuls hommes de sa suite.

renforcés d'un certain nombre de mercenaires. Voilà bien l'équivalent de ce que les Latins appelaient un grand vassal de la couronne ! Sur tous les points du pays, on rencontrait de grandes familles, véritables dynasties provinciales dont les membres étaient autant d'aspirants au trône, et faisaient trembler le souverain. Tels étaient les Phocas, les Skléros, les Curcuas, les Comnène, les Cantacuzène, et nombre d'autres, dont plusieurs parvinrent à ceindre le diadème. Ainsi, par un résultat imprévu, l'excès de la centralisation amenait ici, comme en Occident, la dislocation du corps social, qui se recomposait par parcelles sur divers points où des supériorités locales existaient, et les Empereurs ne tenaient plus dans leurs mains que des rênes rompues par une tension exagérée. Ces événements intérieurs, tout autant que les conquêtes étrangères, nous expliquent le singulier aspect que présente Byzance à la veille de sa chute : un Empire qui ne consiste que dans sa capitale, une tête qui cherche son corps, et qui commande dans le vide.

Elle disparut enfin, cette cité bruyante et stérile, véritable momie de l'antiquité oubliée sur les rives du Bosphore. Le jour où elle tomba sous le cimeterre des Turcs, elle ne léguait rien au monde que la leçon salutaire qui se dégageait du spectacle de sa décadence et la civilisation humaine n'eut pas à regretter de voir les sultans régner sur la Corne d'Or à la place des Césars. Les peuples modernes n'avaient guère appris d'elle que des vices. Il sortait, en effet, de Byzance une contagion qui suffisait pour corrompre dès le berceau les jeunes nationalités mises en contact avec elle. On verra, dans le chapitre suivant, de quelle manière la race germanique faillit périr empoisonnée par le byzantinisme et au prix de quelles mutilations elle finit par se dégager de ses étreintes. Ce qu'il faut rappeler ici, c'est la destinée des

peuples slaves, ces Germains de l'Orient. Rien n'est lamentable comme l'histoire de l'éducation de ces peuples par leur marâtre hérétique de Byzance. Elle se vengea de ses farouches vainqueurs en les corrompant. Elle leur inocula le virus de ses hérésies, elle versa dans leurs mœurs la fange des siennes, et, en les hellénisant les uns après les autres, elle en fit de véritables Byzantins, plus sauvages et aussi vils que ceux de Constantinople. Des esprits sans force et des caractères sans dignité, capables de toutes les révoltes religieuses et de toutes les servitudes politiques, des sociétés ternes et languissantes d'où ne devait jamais sortir aucune grande inspiration, voilà tout ce que nous trouvons dans le bilan de l'action civilisatrice de Byzance parmi les Slaves. Les Bulgares, les Serbes, les Valaques et d'autres encore furent ainsi infectés, et le souffle de mort alla atteindre, jusque dans les régions hyperboréennes, le peuple russe, dont le premier pontife semble avoir reçu des mains sacrilèges de Photius, avec l'onction épiscopale, cet esprit d'abjection qui devait prosterner le clergé national aux pieds du prince et attacher l'Église, comme une captive, au char triomphal des autocrates. Que l'Europe orientale, si profondément embourbée encore dans l'ornière du byzantinisme, reconnaisse l'origine de ses plaies et en maudisse les auteurs !

L'Occident fut plus heureux. L'Église catholique faisait bonne garde autour de son berceau et son éloignement même le protégeait contre la contagion. Ce n'est pas que les barbares occidentaux aient été indifférents aux flatteries et aux cadeaux qui leur venaient de Byzance. Bien souvent on put craindre, au contraire, qu'ils ne se laissassent prendre à ses intrigues artificieuses, et, pendant longtemps, on continue de voir la main des eunuques byzantins embrouiller à plaisir le fil

de leurs destinées. Mais ce furent des tentatives stériles. Ils n'arrachèrent pas l'éducation de la race germanique à l'Église et ils durent se résigner à partager avec elle, gardant les Slaves et lui laissant les Germains.

Lorsqu'enfin, au bout de plusieurs siècles, les fils de l'Église et ceux de Byzance se retrouvèrent face à face, ils se regardèrent stupéfaits les uns les autres comme des gens qui n'ont rien de commun. Si les Grecs dépassaient les Latins par la culture de l'esprit et par le luxe de la vie matérielle, les Latins dominaient les Grecs de toute la hauteur de leur supériorité morale. Droits et fiers, ils s'indignaient de la duplicité et de la corruption des gens qui raillaient leur grossièreté et leur ignorance. Cette race aux mains rudes et aux grandes épées éprouvait un sentiment de répulsion devant ce peuple de courtisans mielleux et perfides. C'était l'opposition radicale du génie moderne émancipé par le christianisme et du génie antique avili par la politique païenne. Rien n'est plus instructif que ce contraste, rien ne démontre mieux la vertu civilisatrice de l'Église catholique, et s'il est quelqu'un qui puisse le contempler sans émotion, les enseignements de l'histoire sont à jamais perdus pour lui !

Et pourtant, Byzance n'avait pas été inutile à la société chrétienne. A une époque où la civilisation moderne, éclose dans l'Occident sous la tutelle de l'Église, était trop jeune et trop faible pour se défendre d'une manière victorieuse contre un ennemi extérieur, c'est Byzance qui, à son insu, se trouva être son infranchissable boulevard. Que serait devenue l'Europe catholique si, en 673, en 717 et nombre de fois par la suite, les hordes des sectateurs de Mahomet n'étaient venues se briser au pied des imprenables murailles de Byzance ? Il suffit de poser cette question pour faire apprécier l'immensité du service que la ville impériale rendit au monde, en arrêtant devant

ses murs l'élan victorieux de l'islamisme. Obligé de refluer sur lui-même, il dut ouvrir une autre issue à la bouillante ardeur de ses multitudes ivres de sang et de gloire. Il s'enfonça dans les vastes profondeurs de l'Asie, il se jeta sur l'Afrique, dont il parcourut tout le littoral septentrional au galop de ses chevaux, et c'est ainsi qu'il repartit un jour, après un vaste circuit, à l'autre extrémité de cette société chrétienne qu'il n'avait pu entamer à l'Orient. L'impétuosité de son essor était déjà amortie par l'immensité de l'espace parcouru et les peuples occidentaux se réorganisaient en ce moment autour des Francs, sous les auspices d'un homme de génie. Néanmoins, le choc fut encore terrible. Un grand royaume chrétien tomba en poussière et celui des Francs, suprême espoir de l'Église, parut un instant sur le point de périr. On peut juger du sort réservé à la civilisation, si, alors qu'il avait encore sa vigueur primitive et qu'il disposait des ressources de tout l'Orient, l'islamisme avait pu, par-dessus Constantinople, pousser droit à travers les plaines désertes de la Hongrie et de l'Allemagne, jusqu'à ces faibles royaumes mérovingiens alors livrés à la discorde et à la débauche, et il aurait écrasé, dans le berceau, l'avenir de la race franque et celui de l'Europe. Ce n'est donc pas sans profit pour la société occidentale que la reine de l'Orient resta si longtemps debout sur le promontoire européen du Bosphore, et l'historien doit bénir ici la longanimité de la Providence, qui faisait veiller les derniers des Césars, comme des sentinelles fidèles, au seuil de l'édifice dans lequel grandissait la civilisation catholique.

Sources.

Historiens et chroniqueurs. La longue période de plus de neuf siècles qui s'étend du règne de Justinien à la prise de Cons-

tantinople par les Turcs n'a jamais complètement manqué d'annalistes. On signalera ci-dessous les plus importants, classés, dans l'intérêt de la clarté, en trois groupes. Sauf indication contraire, ils sont cités d'après le *Corpus Scriptorum Byzantinorum* en 48 volumes, publiés à Bonn par Niebuhr, 1828-1855 ; entre parenthèses on indique les autres éditions, le cas échéant.

A. Procope de Césarée a raconté l'histoire politique et militaire du règne de Justinien dans le *De Bello Persico*, le *De Bello Vandalico* et le *De Bello Gothico* (nouvelle édition de ce dernier ouvrage par Comparetti, Rome, 1895, dans les *Fonti per la Storia d'Italia,*) l'histoire des travaux publics dans le *De Ædificiis*, et la chronique scandaleuse dans son équivoque pamphlet *Historia Arcana*.

Agathias, contemporain et continuateur de Procope, a consacré son livre intitulé *De regno Justiniani* aux cinq dernières années du règne de ce monarque (aussi dans les *Historici Græci Minores* de Dindorf, t. II, Leipzig. 1871).

Lui-même a été continué jusqu'à la mort de Tibère II, en 582, par Menander Protektor, dont il reste des fragments assez nombreux (Dindorf, t. II).

A Menander Protektor se rattache immédiatement Theophylaktos Simokattes, dont l'*Historia Œcumenica*, en huit livres, est consacrée au règne de Maurice. (La seule édition critique est celle de Boor, Leipzig, 1887.)

Il ne reste que des fragments de l'*Archæologia,* vaste compilation historique de Jean d'Antioche, qui arrivait jusqu'au règne de Phokas. (Mueller, *Fragmenta historicorum græcorum,* t. IV et V.)

L'histoire abrégée de S. Nicéphore va de Phoskas jusqu'au mariage de Léon IV avec Iréne (602-769). (Nouvelle édition par de Boor. Leipzig, 1880.)

Enfin, la *Chronographie* de S. Théophane, qui commence à Dioclétien, sert de source à partir de 769 jusqu'à la chute de Michel Rangabé (813). C'est le meilleur ouvrage historique de la littérature byzantine ; il a toujours été fort consulté, et dès le neuvième siècle il fut traduit en latin par Anastase le bibliothécaire. (De Boor en a publié une nouvelle édition à Leipzig, en 1883.)

Il faut ajouter, aux documents qui constituent ce premier groupe, la compilation de Jean Malalas, dont les dernières parties sont consacrées au règne de Justinien, ainsi que les poésies de Corippus sur le règne de Justin II (*Monumenta Germaniæ historica*, Berlin, 1879) et celles de Georges de Pisidie sur les exploits d'Héraclius.

B. La date de 813, à laquelle s'arrête Théophane, a servi de point de départ à toute une série d'historiographes qui ont été ses continuateurs ou ses imitateurs. Le livre quatrième de la *Chronique universelle* de Georgios Monachos ou Hamartolos a le caractère de source pour la période comprise entre les années 813 à 842 (éd. de Muralt, Saint-Pétersbourg, 1859).

Genesios commence son ouvrage sous l'année 813 et va jusqu'à Basile I (886) ; il est la source principale pour le règne de Michel III, dont il fut le contemporain.

Le *Theophanes Continuatus,* ouvrage anonyme qui a consulté Genesios, commence à la même année que lui et arrive jusqu'à l'année 961.

On mentionnera encore ici la chronique de Théodose de Mélite, qui arrive jusqu'au règne de Léon V ; celle de Leo Grammatikos, qui va de 813 à 944; celle de Jean Skylizès,qui s'étend de 811 à 1081, et celle de Georges Cedrenos, qui s'arrête en 1057.

Les règnes importants de Romain II, de Nicéphore Phokas et de Jean Zimiscès (959-976) ont été racontés par Leo Diakonos.

Michel d'Attalie, dans son *Histoire*, qui embrasse les années 1034-1079, va de Michel IV jusqu'à Nicéphore Botaniatès, à qui son livre est dédié.

Constantin Porphyrogénète s'est fait le biographe de son grand-père Basile I.

Jean Cameniata, dans son *De Excidio Thessalonicensi,* a raconté un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de Byzance (904).

Le diacre Théodose a laissé un poème historique sur la conquête de la Crète en 961.

Enfin l'évêque de Vérone, Liutprand, dans son *Legatio Constantinopolitana (Monumenta Germaniæ historica, Scriptores,* t. III), a retracé sous forme satirique le tableau de la vie de palais à Byzance sous le règne de Nicéphore Phokas.

On peut classer aussi parmi les monuments historiques de cette époque l'ouvrage intitulé : *De velitatione bellica Nicephori.*

C. L'avènement de la dynastie des Comnène ouvre la troisième période de l'historiographie byzantine.

Nicéphore Bryennos,continuateur de Michel d'Attalie,est l'auteur d'une chronique qui s'étend de 1057 à 1081 : c'est, à proprement parler, un panégyrique de son beau-père Alexis Comnène.

Il trouva lui-même un continuateur dans sa femme, Anne Comnène, dont l'*Alexiade*, œuvre intéressante, mais ayant aussi le caractère d'un panégyrique, raconte les années 1069 à 1118. (Nouvelle édition, par Reifferscheid ; Leipzig, 1884.)

Cette même année 1118 est également le terme auquel arrivent dans leurs chroniques universelles le consciencieux Zonaras (édition Dindorf ; Leipzig, 1875) et l'insignifiant Michel Glykas.

La suite de l'histoire des Comnène a été racontée de 1118 à 1176 par Jean Kinnamos, et de 1118 à 1206 par Nicetas Choniates.

Quant à la *Synopsis historica* de Constantin Manassès, ouvrage versifié qui va de la création du monde à l'année 1081, elle ne doit être citée qu'à titre de spécimen de la décadence intellectuelle du temps.

Le Français Villehardouin appartient à ce groupe par son *Histoire de la conquête de Constantinople* (édit. de Wailly, Paris, 1872), qui raconte la prise de cette ville en 1204 par les Latins.

L'histoire de la dispersion des Grecs en Asie Mineure, pendant la durée de l'Empire latin de Constantinople, a trouvé un narrateur dans Georges Akropolites (1204-1261).

Georges Pachymeres s'est fait l'annaliste des deux premiers Paléologue (1261-1308).

Les derniers livres de la vaste *Romaica historia* de Nicéphore Gregoras sont importants pour les années 1295 à 1359.

Pour les années 1320 à 1357, lire la chronique de l'empereur Jean Cantacuzène, et pour les années 1341 à 1462, celle de Jean Ducas.

Le siège infructueux de Constantinople, en 1422, par Murad II, est raconté par Jean Cananos ; la prise de Thessalonique par les Turcs en 1430 est le sujet du livre de Jean Anagnostes. Théodore Panaretos enfin raconte l'histoire de l'empire de Trébizonde de 1204 à 1426.

La période de l'agonie de l'empire de Byzance a encore produit quelques chroniqueurs : Georges Phrantzès, qui raconte les années 1261 à 1466 ; Laonikos Chalcondylas, qui va de 1293 à 1463, etc.

On trouvera un bon nombre de documents historiques inédits de diverses époques dans le recueil de Sathas, intitulé : Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, 6 vol., Paris-Venise, 1872-1877.

Historiographie religieuse. Bien que les principaux faits de l'histoire religieuse de Byzance soient racontés dans les ouvrages énumérés ci-dessus, il faut cependant, pour en acquérir une connaissance exacte, les étudier dans les documents spéciaux, tels que :

1° Les biographies de saint Jean l'Aumônier par Leontios, de saint Jean Damascène par le patriarche Jean, de saint Tarasios et de saint Nicéphore par saint Ignace, de saint Ignace par Nicétas le Paphlagonien, de saint Théodore le Studite par le moine Michel.

Le grand recueil de Siméon le Métaphraste a, pour la période qui nous occupe, un intérêt plus littéraire qu'historique ;

2° Les ouvrages de controverse tels que les traités dogmatiques de saint Maxime contre les monothélites, et ceux de saint Jean Damascène et de saint Nicéphore contre les iconoclastes ;

3° Les correspondances des personnages mêlés le plus activement aux luttes religieuses de leur temps, à savoir:celles de saint Maxime, de saint Tarasios, de saint Théodore le Studite, de saint Nicéphore et de Photius, et celle des Papes contemporains des grandes hérésies. Un bon nombre de documents de ces deux dernières catégories ont été publiés par C. Will : *Acta et scripta quae de controversiis ecclesiæ Græcal et Latinæ sæculo un decimus composita exstant ;* Leipzig et Masbourg, 1861, in 4°, et par Demètrakopenlos sous ce titre : Ὀρθόδοξος Ἕλλας ἤτοι περὶ τῶυ Ἑλλήνωυ τῶυ γραψάντωυ Κατὰ Λατίνων Καὶ περὶ τῶυ συγγραμμάτωυ αὐτᾶυ ; Leipzig, 1872.

Monuments législatifs. Heimbuch, *Basilicorum libri LX*, avec un supplément de Zachariæ ; Leipzig, 1833-1850, 5 vol.

Ce recueil est pour Byzance ce que le *Corpus juris civilis* de Justinien est pour la vieille Rome: une compilation encyclopédique dans laquelle on a recueilli tous les monuments du droit byzantin.

Zachariæ von Lingenthal, *Novellæ constitutiones imperatorum post Justinianum quæ supersunt ;* Leipzig, 1857.

Diplomes et documents officiels. Miklosisch et Müller, *Acta et diplomata græca medii ævi*, 6 vol.; Vienne, 1860-1890. A. Theiner et Miklosisch, *Monumenta spectantia ud unionem ecclesiarum ;* Vienne, 1872.

Institutions. Les ouvrages qui nous ont été conservés sont de trois dates différentes et exposent le tableau de la vie byzantine pendant ses trois phases principales :

Au VIe siècle, Johannes Lydus, dans son *De Magistratibus populi romani*, est un témoin qui nous renseigne surtout sur les derniers temps du Haut-Empire.

Au Xe, Constantin Porphyrogénète décrit l'état de l'Empire byzantin pendant sa période la plus brillante, dans le *De administrando imperio*, et le *De cæremoniis aulæ byzantinæ.*

Enfin, au dernier siècle de son existence, l'Empire trouve encore dans Codinos, auteur du *De officiis aulæ byzantinæ,* le consciencieux greffier de sa décadence.

Géographes. Le VIe siècle a produit deux géographes :

Hierocles Grammatikos, dont le *Synecdemos* (édit. Parthey, Berlin, 1866) contient la description de l'Empire d'Orient, et Cosmas Indopleustes, qui, dans sa *Christiana Topographia*, fait un essai de géographie sacrée universelle.

Dans le *De Thematibus*, de Constantin Porphyrogénète, nous possédons un aperçu de la géographie politique de l'empire au Xe siècle.

Archéologie. Paul le Silentiaire, au VIe siècle, a écrit son intéressant *Descriptio Sanctæ Sophiæ*. Au XIe, un anonyme nous a laissé une précieuse description de Constantinople sous ce titre : *Antiquitatum Constantinopolitanarum libri IV*, dédiée à Alexis Comnène. Nicetas Choniates, au XIIIe siècle, écrivit son *De statuis æneis post captam a Latinis Constantinopolim destructis*. Du XIVe, il nous reste le *Descriptis urbis Constantinopoleos*, de Christophe Buondelmonti (à la suite de Jean Kinnamos, dans l'édition du *Corpus* de Bonn). Enfin Gillius, au XVIe siècle, a retracé le même tableau dans l'ouvrage intitulé : *De Topographia Constantinopoleos et ejus antiquitatibus libris IV* (Banduri, *Imperium Orientale*, 1711, t. I).

D'autres documents encore, mais de moindre importance, se trouvent dans les précieux recueils de Ducange, *Historia byzantina*, Paris, 1680 (en deux parties : I. *Familiæ Byzantinæ*, II. *Constantinopolis Christiana*), et de Banduri, cité ci-dessus.

Mélanges. On citera ici, en première ligne, quelques ouvrages moraux à l'usage des princes, tels que l'*Expositio capitum admonitoriorum* du diacre Agapet, dédié à Justinien ; le *Paraenesis* de l'empereur Basile Ier adressé à son fils Léon VI, et l'*Institutio Regia*, composé par le patriarche des Bulgares, Theophylacte pour son élève Constantin Porphyrogénète.

Les poésies de Theodoros Prodromos et les lettres et discours du patriarche Eustathe servent à faire connaître la société du XIIe siècle. Enfin, ce qui reste des recueils scientifiques de Constantin Porphyrogénète donne une idée de l'état intellectuel du monde byzantin.

CHAPITRE VII

LES ROYAUMES ARIENS

La chute de l'Empire romain d'Occident avait été une de ces crises terribles qui font époque dans l'histoire du genre humain. Semblable à quelque grand cataclysme de la nature, elle précipita les barbares sur la civilisation comme des avalanches qui écrasent tout, ou les promena comme des blocs erratiques à travers ses flancs, dont ils meurtrissaient et déchiraient les délicats tissus. Aux horreurs passagères qui accompagnent toute invasion à main armée, se joignaient les convulsions que détermina l'introduction violente de tant de peuples dans un milieu social où ils s'établissaient à demeure. Ils venaient avec leurs familles et leurs dieux, et ils ne demandaient pas seulement de l'or et du pain, mais des terres et des foyers. Aussi le lendemain de la victoire fut-il, par endroits, plus cruel que la lutte elle-même. Il serait difficile de donner un aperçu de toutes les scènes de carnage et de désolation qui remplissent les lugubres annales du Ve siècle : le fer et le feu promenés à travers les provinces, des populations entières massacrées, de vastes régions dépeuplées, la famine venant exterminer ce que la guerre avait laissé, le désespoir poussant l'humanité jusqu'aux excès les plus lamentables, la nature elle-même, privée de maîtres, retournant à la sauvagerie primitive.

On n'exagère pas en disant que l'imagination ne peut concevoir aucune atrocité qui ait été épargnée aux hommes pendant ces saturnales de la mort et les cris de douleur poussés par les contemporains ne nous ont gardé qu'un bien faible écho de ces temps infortunés, où l'on croyait assister à la destruction de l'univers (1).

Néanmoins, l'Empire pesait si lourdement sur le monde que beaucoup ne crurent pas avoir acheté sa disparition trop cher au prix des désastres inévitables de l'invasion. On éprouvait du soulagement à se sentir échappé à l'infernale fournaise du monde romain, dont l'atmosphère horriblement surchauffée dévorait toutes les existences ; on respirait au milieu des ruines et, bien que les barbares fussent des maîtres incommodes et odieux, on était plus rassuré devant eux qu'en présence du gigantesque fantôme impérial. Sans doute, la catastrophe était épouvantable, mais la vie dans l'Empire ne l'avait-elle pas été davantage? Il ne faut pas s'étonner de retrouver cette impression dans les écrivains du temps, à côté des sinistres souvenirs laissés par ceux de l'invasion, et on doit combiner ces deux catégories de témoignages opposés si l'on veut se faire une idée de l'impression produite sur les esprits par les grands bouleversements du v[e] siècle (2).

En somme, il était manifeste qu'une ère nouvelle venait de s'ouvrir. Le monde n'appartenait plus à Rome. Rome elle-même, et le monde avec elle, était au pouvoir des peuples jeunes et inexpérimentés qui venaient de faire leur entrée victorieuse sur la scène de l'histoire. On rencontrait ces conquérants dans toutes les villes de l'Europe occidentale. La Germanie et la Scandinavie, ces *officines*

(1) Victor Vit., III, 18; Idat. Chron. c. 16; S. Isid. Histor. c. 72; Procop. Bell. Vandal., I, 2 et Bell. Goth., II, 17.

(2) Salvian. de Gubernatione Dei, V, 37 ; Paul Orose, VII, 41.

de nations (1), semblaient s'être vidées sur le Midi, et nous retrouvons au Ve siècle, éparpillés dans un bizarre pêle-mêle sur les bords de la Méditerranée, des noms de peuples que nous cherchions du temps de Tacite sur les rives de la Baltique et de la mer du Nord, et aux jours de Marc Aurèle et de Decius sur les bords du Danube et de la mer Noire. Toutes les nations germaniques avaient laissé quelques-uns de leurs débris en Italie : sous Odoacre, on y voit figurer des Hérules, des Scyres, des Ruges, des Turcilinges, des Alains, sans compter les descendants des Marcomans et des Taïfales, qui y étaient colonisés depuis le IIe siècle, et les Ostrogoths, dont la lourde masse allait bientôt tomber de tout son poids sur ces fractions incohérentes de peuplades.

L'Espagne avait vu, en 409, les défilés des Pyrénées, livrés par la trahison, s'ouvrir à des nuées de barbares qui s'étaient répandus dans toutes ses provinces. Les Suèves avaient occupé le nord-ouest, les Alains, le centre, les Vandales, le nord et le sud ; puis un autre groupe de la famille gothique, les Visigoths, était venu troubler dans leur possession précaire ces conquérants d'un jour, avait refoulé les Suèves dans les montagnes, écrasé les Alains, expulsé les Vandales et créé, sur les deux versants des Pyrénées, un royaume qui allait des rives de la Loire jusqu'aux colonnes d'Hercule. Rejetés de l'autre côté de celles-ci par les progrès de leurs puissants adversaires, les Vandales étaient venus fondre sur les provinces africaines ; ils s'étaient fixés à Carthage, où ils avaient hérité de la puissance maritime de cette ville fameuse, ainsi que de sa haine implacable pour le nom romain. La Gaule, cet insigne fleuron de la cou-

(1) Jordanes, c. 4.

ronne d'Occident, avait été dépecée par plusieurs nations. A côté des Visigoths, les Burgondes occupaient la belle vallée du Rhône, avec les hautes régions alpestres qui envoient à toutes les mers de l'Europe le tribut de leurs eaux. Les Alamans avaient forcé la ligne de circonvallation qui protégeait les champs décumates et s'étaient répandus, de ce côté du Rhin, jusque dans les plaines de l'Alsace. Les Francs étaient solidement établis sur le cours inférieur des trois grands fleuves des Pays-Bas : le Rhin, la Meuse et l'Escaut, pendant qu'aux extrêmes confins de l'Empire, les Anglo-Saxons poursuivaient sans merci la conquête de l'île de Bretagne, abandonnée des Romains. Vingt peuples éphémères se disputaient la vallée du Danube. Les Ruges étaient les arbitres du Norique depuis la mort de saint Séverin. Plus loin venaient les Hérules, inquiets aventuriers qui se distinguèrent au service de Byzance, mais qui ne parvinrent pas à fonder une nation stable ; derrière eux s'échelonnaient les Gépides, arrière-garde du groupe gothique, destinée à périr dans un duel tragique avec les derniers venus de l'invasion. Ceux-ci étaient les Lombards, qui, campés sur les hauteurs de la Bohême, semblaient être tenus en réserve pour clore l'ère des grandes migrations et des grandes catastrophes.

Tous ces barbares, qui avaient été également redoutables à l'Empire, étaient également détestés des Romains, dont le ressentiment national ne faisait guère de distinction entre eux. L'histoire, plus équitable et plus clairvoyante, en doit faire d'essentielles. En examinant avec un peu d'attention le fourmillement des peuplades germaniques qui vont et qui viennent parmi les ruines de l'Empire écroulé, on s'aperçoit bientôt qu'elles se partagent en deux groupes géographiques dont les tendances et les destinées diffèrent profondément. Le groupe

du Nord, qui comprenait les Francs, les Alamans et les Anglo-Saxons, avait gardé toute la rudesse des mœurs primitives. Ceux-là représentaient la barbarie pure, qui n'avait point passé par les camps des armées impériales, qui n'avait pas courbé le front sous les eaux du baptême et qui ne connaissait aucune espèce de ménagement vis-à-vis du monde romain. Quand une fois la fièvre du carnage avait allumé leurs tempéraments, ils s'y abandonnaient avec une frénésie sans bornes. Tout périssait sous leurs coups. Les villes qui tombaient entre leurs mains voyaient leur population massacrée avec ses prêtres jusqu'au pied des autels, puis, sur leurs murs baignés de sang, les farouches vainqueurs allumaient les flammes joyeuses de l'incendie. Aujourd'hui encore, le sol de la Belgique et des provinces rhénanes est un témoin silencieux, mais éloquent, de leurs ravages, qui n'ont pas eu d'historien. A tous les explorateurs qui fouillent ses flancs, il livre en abondance les ruines des villes et des villas romaines calcinées par l'incendie et recouvrant les ossements de leurs habitants égorgés.

Les peuples qui faisaient partie du groupe méridional apparaissent sous un jour beaucoup moins sombre. De tous les Germains, ils semblent avoir été les mieux doués et les plus aptes à s'assimiler les conquêtes de la civilisation. A l'exception des seuls Vandales, ils s'étaient familiarisés de longue date avec les mœurs romaines. Ils parlaient la langue de l'Empire ; ils avaient en grande partie servi sous ses drapeaux ; ils étaient pour lui plutôt des soldats rebelles que des ennemis irréconciliables. La plupart, d'ailleurs, avaient subi l'influence salutaire du christianisme et ils s'en souvenaient jusque dans leurs plus extrêmes violences. Le sac de Rome par les armées d'Alaric n'a rien des horreurs qui accompagnaient la conquête des villes gauloises et bretonnes par les terribles

compagnons de Chrocus ou de l'Homme de Feu. Il faut ajouter, pour compléter ce parallèle, que ceux-ci, établis aux extrémités septentrionales de l'Empire, étaient restés en contact avec le sol natal, d'où ils tiraient leurs ressources et leurs inspirations, et qu'un incessant afflux de barbarie venait neutraliser chez eux l'action adoucissante du courant civilisé. Ceux du Sud, au contraire, complètement déracinés et jetés loin de la patrie primitive au milieu du monde méditerranéen, se polissaient peu à peu, grâce au frottement quotidien avec les populations étrangères. Entre Romains et barbares, pour toutes ces raisons, l'abîme était beaucoup moins large sur les bords du Tibre et du Tage que sur ceux du Rhin et de la Tamise, et tout semblait faire croire que, si la race germanique était appelée à renouveler le monde, cette glorieuse mission serait dévolue aux peuples du groupe méridional.

Il n'en fut rien pourtant et ce sont précisément les plus barbares et les plus arriérés des envahisseurs, les Francs et les Anglo-Saxons, qui eurent l'honneur de fonder la civilisation moderne, tandis que leurs frères mieux doués et en apparence plus favorisés par la fortune devaient périr sur le seuil même du monde nouveau, qu'ils illuminent de leur éclat fugitif. Voilà un étrange spectacle et un des plus instructifs que les annales de la civilisation aient eu à enregistrer. Il n'est pas inexplicable et on aura fait un grand pas dans la connaissance de ce vaste sujet, si l'on parvient à comprendre pourquoi l'histoire n'a pas respecté le droit d'aînesse des peuples dont les rapides destinées vont passer sous nos yeux.

Quelle était, immédiatement après les premières convulsions de la conquête, la situation de ces barbares vis-à-vis des populations romaines ? A vrai dire, elle n'était pas d'une violence exceptionnelle et elle n'avait rien de

particulièrement oppressif pour les vaincus. On peut même, sans trop de témérité, admettre qu'elle avait, à un certain point de vue, un caractère légal, bien différent du régime créé par une conquête pure et simple. Et d'abord, les barbares n'avaient pris possession que d'une partie du sol provincial et laissaient le reste aux anciens propriétaires. Les conditions dans lesquelles avait eu lieu ce partage forcé n'étaient pas de leur invention. Ils les avaient empruntées, sans y presque rien changer, à la législation impériale sur les logements militaires. D'après cette législation, les habitants partageaient leur foyer avec le soldat dans une proportion déterminée : un tiers était cédé à l'*hôte,* comme l'appelait le langage officiel; les deux autres tiers restaient à leur disposition (1). Lorsque, fatigués de leur vie errante, les barbares voulurent rendre définitif ce régime temporaire, ils soumirent à la même obligation les propriétés territoriales et partagèrent avec le maître non plus seulement sa maison, mais aussi ses biens. De plus, il leur arriva souvent de prendre pour eux la part qui lui était faite, c'est-à-dire les deux tiers, et de ne lui en laisser qu'un. Ce fut là la plus importante modification introduite dans leurs relations accoutumées avec les provinciaux et elle se fit, celle-là du moins, d'une manière régulière et générale. Pour le reste, si l'on excepte ce qui se passa chez les Vandales, où la conquête eut un caractère plus atroce qu'ailleurs, il n'y eut pas de confiscation, pas de spoliation totale. Le nombre de ceux qui durent céder une partie de leur avoir ne dépassa point celui des nouveaux occupants. Ceux-ci respectèrent la vie et les biens du provincial, une fois qu'ils eurent acquis eux-mêmes un peu de cette terre après laquelle ils avaient tant soupiré. En somme, les popula-

(1) Cod. Theodos., VII, tit. VIII en entier.

tions des provinces furent moins surprises par l'invasion qu'on ne pourrait le croire. Dans plus d'un cas, toute la conquête consista à rendre permanents les logements militaires, qui étaient temporaires auparavant. Souvent, d'ailleurs, le conquérant qui venait mettre la main sur une partie des biens d'un provincial était le même qui en avait déjà eu la jouissance comme soldat de l'armée romaine et le propriétaire partageait avec une ancienne connaissance.

Sans exagérer la portée de ces considérations et sans vouloir en rien diminuer les souffrances de la première heure, on peut dire que le partage forcé des terres eut au moins deux bons résultats partiels. Le premier, ce fut de fixer désormais sur le sol et d'intéresser à la conservation de la paix publique ces armées errantes et indisciplinées, pour qui la destruction était presque une nécessité. Le second, ce fut d'augmenter le nombre des propriétaires libres et de rendre quelque vie à l'agriculture, en morcelant tout d'abord ces immenses latifonds qui réduisaient en prairies ou en forêts des régions entières. Mis en possession de leurs nouveaux domaines, les barbares cessèrent d'être un danger pour la propriété et pour la sécurité publique. Leurs intérêts se confondirent avec ceux du reste de la population. Ils devinrent conservateurs aussitôt qu'ils eurent quelque chose à conserver. Et ces hommes qui avaient été les plus cruels ennemis de l'ordre social se virent amenés, par le jeu de la fortune, à en être les plus énergiques défenseurs.

Les provinces romaines durent présenter un bien étrange spectacle à la suite des événements qui avaient rempli le ve siècle. Partout on rencontrait une population bigarrée dans laquelle se mêlaient, en proportions inégales, deux races ou, pour mieux dire, deux sociétés versées l'une dans l'autre. Partout, la plus nombreuse

et la plus éclairée était livrée à la plus grossière et à la plus ignorante, avec tout le cortège d'humiliations et de violences qu'entraine nécessairement une pareille confusion. Les garnisons de Cosaques que nos pères ont reçues dans nos villes en 1815 devaient ressembler, sous bien des rapports, à ces maîtres arrogants et brutaux, accourus, comme eux, du fond des déserts dans les cités occidentales. A les voir circuler dans les rues au milieu de la population romaine, on les reconnaissait aussitôt à leur air superbe, à leur taille gigantesque, à la splendide coloration de leur peau et de leur poil, à leur costume court et serré, si pauvre au regard de la toge antique (1). A la différence du voluptueux citadin, parfumé, paré et couronné de fleurs, qui se distinguait par la pureté de son accent et par l'allure efféminée de sa personne, ils avaient continuellement l'arme au côté, ils parlaient un idiome rauque et inintelligible, ils se servaient de beurre rance pour frotter leurs longs cheveux roux, et les élégants patriciens qui n'osaient pas les regarder en face se vengeaient d'eux en déclarant qu'ils sentaient mauvais (2). Mais leur fierté barbare ne le cédait pas à la vanité sénile des Romains. Ils avaient le sentiment de leur incontestable supériorité et, loin de rougir de leurs mœurs nationales, ils mettaient comme un point d'honneur à les accentuer partout où le conflit entre eux et les vaincus avait le plus d'aigreur. Ils tenaient à leur costume, à leur langue, à leurs lois, parce que tout cela constituait les signes distinctifs de la race victorieuse, et, s'ils finirent par y renoncer, ce ne fut qu'à la longue et, pour ainsi dire, à leur insu.

Au reste, quelque diversité qu'il y eût dans les relations entre les deux races, les barbares formaient partout

(1) Sidon. Apoll. Epist., IV, 20.
(2) Sidon. Apoll. Carm., XII, 6.

un groupe compact et uni, qui offrait les caractères d'une véritable aristocratie. Le roi leur appartenait et faisait rejaillir sur eux l'éclat dont il brillait. Tandis que, pour les provinciaux, il était devenu l'héritier des Césars et l'auguste incarnation du pouvoir public, il rsstait toujours pour eux le chef national, plus aimé que redouté. Assis à sa table et vivant dans son entourage, ils entretenaient avec lui des rapports empreints d'une familiarité qui les élevait au-dessus de la classe ordinaire des sujets. En eux d'ailleurs résidait, comme au temps de l'Empire, la force armée, soit qu'ils la composassent à eux seuls, soit qu'ils s'adjoignissent des contingents levés parmi les indigènes. Cette supériorité militaire n'allait pas sans privilèges : ils en avaient plusieurs et ils en revendiquaient davantage. Rien, par exemple, ne leur répugnait plus que de payer des impôts. A leur point de vue barbare, l'impôt était le signe de la servitude, bon tout au plus pour ceux qui n'acquittaient pas la glorieuse redevance du sang. Ils gardaient leur législation propre, dans le large tissu de laquelle ils allaient et venaient avec une liberté si enviable, alors que les Romains restaient enfermés dans les chaînes étroites et multiples d'une législation savante, mais dédaigneuse des droits de la personnalité. Ils résistaient énergiquement aux efforts que faisaient leurs rois pour les courber sous le joug de la même autorité que les provinciaux. Aussi leur opposition aux empiètements d'un pouvoir à la romaine aurait préparé plus d'une difficulté à l'ambition des souverains si leur fin précoce n'avait noyé dans une même catastrophe les rois et les peuples.

Quant à la société romaine, en passant sous l'autorité des barbares, elle était restée ce qu'elle avait toujours été. Elle avait changé de maître, mais elle n'avait pas changé de régime. Son souverain, au lieu des'appeler Empereur,

s'appela désormais roi et des comtes prirent, dans la plupart des pays, la place des innombrables fonctionnaires qui, sous les noms de préfets du prétoire, de vicaires, de recteurs, de légats ou de présidents, gouvernaient en sous-ordre les provinces et les cités. Pour le reste, on continua de vivre et de s'amuser comme autrefois.

L'administration resta toute romaine et aux mains d'employés romains, bien que gérée pour le compte des barbares, qui d'ordinaire n'y comprenaient rien. Les provinciaux gardèrent leurs tribunaux et leur code. Loin de songer à altérer la législation impériale, les souverains barbares se montrèrent sincèrement préoccupés d'en assurer les bienfaits réels ou supposés à leurs sujets romains. Dès le premier siècle de l'occupation, ils prirent la peine de recueillir les dispositions essentielles du droit romain dans des résumés. Ces recueils, comme le *Breviarium* d'Alaric II ou le *Papianus* de Gondebaud, étaient, à la vérité, des compilations informes, qui attestaient une profonde décadence de l'esprit juridique; mais enfin, c'étaient des codes tout romains, au point qu'on y maintenait jusque des lois injurieuses pour les conquérants. Telle fut notamment, chez les Visigoths, la loi de Valens, qui interdisait le mariage entre Romains et barbares (1) et qui subsista, au moins sur le papier, jusqu'au temps de Recesvinthe ! Inadvertance étrange sans doute, mais significative, puisqu'elle atteste l'espèce d'impuissance du génie barbare vis-à-vis de la forte cohésion du droit romain. Les municipes conservèrent le peu de vitalité que leur avait laissée le régime précédent : ils purent s'étioler insensiblement sous l'œil distrait des conquérants, avec leurs curies, leurs défenseurs et leurs modestes attributions locales. L'existence privée du

(1) Code Théodosien, III, XIV, 1.

Romain ne différait en rien de celle qu'il avait sous les Empereurs : elle lui offrait toujours, bien que dans des proportions réduites, les voluptés et les souffrances de l'époque impériale. Rome, Ravenne, Arles nous montrent les jeux publics aussi populaires, sinon aussi florissants sous Théodoric que sous Marc-Aurèle. Ce sont les mêmes courses de chevaux, les mêmes factions, les mêmes fureurs, la même incurable frivolité ! Il est presque inutile d'ajouter que le fisc n'avait rien perdu de son avidité d'autrefois et disposait, pour pressurer les populations, des mêmes ressources administratives: tout au plus, peut-on dire qu'il n'était pas aussi meurtrier, parce que les exactions barbares étaient moins savantes et moins systématiques. En résumé, l'Empire seul avait été conquis, mais les mœurs et les institutions ne devaient pas connaître le joug de la conquête.

Cela se comprend. La société romaine était trop fière et trop satisfaite d'elle-même pour ne pas se fermer dédaigneusement devant l'odieux contact des barbares. Elle les méprisait trop, tout en les subissant, pour leur emprunter quelque chose : ni leurs vices, parce qu'elle en avait de plus doux, ni leurs vertus, parce qu'elles étaient trop rudes et trop difficiles. Les barbares, d'ailleurs, n'étaient pas assez nombreux pour pouvoir imposer leur genre de vie et ils étaient trop ignorants pour mettre à leur école des hommes civilisés. D'autre part, sauf quelques exceptions individuelles, rien ne fut tenté par les Romains de ce qui devait, en amenant un rapprochement entre eux et leurs maîtres, hâter la fusion des races et préparer l'avènement d'un régime nouveau. Il leur semblait naturel que tous les pas fussent faits par les barbares eux-mêmes. Enfermés, par leur orgueil, dans les préjugés et les défauts qui leur avaient enlevé l'empire du monde, ils ne cherchèrent ni à le mériter de nouveau,

en s'en rendant plus dignes que les conquérants, ni seulement à étudier en ceux-ci le secret de leur supériorité. Ils ne se donnèrent pas même la peine d'apprendre leur langue; et lorsqu'il arrivait à l'un d'eux de la savoir, il recevait de ses compatriotes des félicitations où l'étonnement n'est pas sans laisser passer une pointe d'ironie (1), « Les barbares, écrivait un lettré à un de ses amis, m'inspirent de l'antipathie parce qu'ils sont mauvais; mais ils me répugnent même quand ils sont bons (2). » Le monde romain resta donc en face des conquérants comme une masse impénétrable, sur laquelle ils ne pouvaient exercer aucune action sensible, ni bonne, ni mauvaise.

Les barbares, par contre, devaient, à la longue, ressentir les effets de cette loi de l'histoire qui veut que les vieilles civilisations conquises par des peuples jeunes se vengent d'eux en se les assimilant. Qu'ils fussent éparpillés au milieu des masses profondes de la population indigène ou accumulés sur quelques points dans l'intérêt de leur sécurité, ils ne pouvaient se dérober à l'influence du milieu ambiant, et ils se trouvaient les prisonniers de la vie romaine. Individuellement ils résistèrent plus ou moins longtemps à l'action de ce contact de tous les jours et de toutes les heures; pris comme nation, ils furent obligés de le subir immédiatement. Dans le mélange de nationalités qui composait leurs royaumes, l'élément romain devait l'empoter, sans conteste, parce qu'il était à la fois le plus nombreux et le plus civilisé. Aussi n'est-il pas étonnant que partout, sous la marqueterie enfantine des institutions barbares, on voie reparaître l'unité transparente du canevas romain, sur le fond commun duquel ont dû travailler tous les conquérants.

(1) Sidon. Apollin. Epist. V, 5 ; Cassiod. Variar. VIII, 21.
(2) Sid. Apoll. Epist. VII, 14.

Ce phénomène, qui devait s'accentuer avec les années, présente dès l'origine un caractère de généralité bien remarquable. La royauté fut la première institution barbare qui se colora à la romaine, avant d'ailleurs le plus grand profit à une transformation qui relevait son prestige et augmentait ses droits. Il faut ajouter que la vanité y eut autant de part que la politique. Puisant à pleines mains dans la vaste provision des titres et d'insignes que leur offrait la succession des Empereurs, les rois barbares semblent avoir goûté un plaisir naïf à s'en chamarrer eux-mêmes et les membres de leur entourage. Il n'est pas toujours facile de réprimer un sourire quand on les voit, ainsi affublés, préluder avec une gaucherie solennelle à leur nouvelle mission de souverains. Ce n'était pas chose si simple que de manier comme il faut les fils innombrables que la centralisation romaine faisait aboutir aux mains du maître. Il leur fallut, pour n'y pas échouer, s'entourer d'un personnel qui avait l'expérience des choses de la cour et de l'administration ; ce furent, naturellement, des Romains qu'ils choisirent. Il suffit ici de rappeler les noms de Léon de Narbonne, de Laconius (1), et surtout de Cassiodore, pour donner une idée du rôle réservé dans les monarchies barbares à ces subalternes qui, devenus des ministres tout-puissants, n'entendaient pas laisser périr les traditions nationales. Tout resta donc romain : l'esprit du gouvernement, les institutions, les hommes qui le dirigeaient, et jusqu'au langage officiel. A lire, par exemple, les documents émanés de la chancellerie de Théodoric le Grand, on se croirait, non pas dans le royaume des Ostrogoths, mais dans l'Empire de Justinien.

Ce qui vient d'être dit suffit déjà pour montrer que

(1) Vita. S. Epiphanii, c. 54.

les royaumes barbares dont il est question ici sont, à proprement parler, les derniers produits de la décadence romaine. Ils ne viennent pas ouvrir un monde nouveau : ils ferment l'ancien, auquel ils appartiennent complètement, et qui les a absorbés de la manière qu'on vient de voir. Ils en accélèrent même la disparition au moment où ils semblent travailler à le conserver. Il était impossible, en effet, que leurs mains grossières et maladroites touchassent au mécanisme compliqué de la société impériale sans en détraquer les rouages. Leurs ministres romains ne purent pas être partout, et conjurer tout le mal. D'ailleurs, il y avait, dans la vie publique romaine, une multitude d'institutions répondant à des besoins incompris ou ignorés des barbares, et qui durent forcément dégénérer et disparaître. L'administration, ce chef-d'œuvre de la bureaucratie impériale, perdit le caractère d'exactitude et de régularité presque infaillibles qui en avait fait un si admirable instrument d'oppression. Les ressorts de la machine publique, n'étant plus mis en mouvement, cessèrent de jouer et finirent par se couvrir de rouille. Les sources de la jurisprudence tarirent ; le droit, que n'alimentait plus le courant de la vie politique, se racornit et prit l'aspect chétif qu'il a dans les codes romains faits à l'époque barbare ; les arts et les lettres devinrent de plus en plus des distractions d'amateurs, considérées comme peu dignes d'hommes sérieux. Bref, toute l'activité sociale du monde ancien se ralentissait peu à peu, et l'on assistait à l'extinction graduelle de la vie civilisée.

A cela, il n'y avait pas de remède. On ne pouvait pas espérer que les barbares tireraient de leur propre fonds les éléments d'une société qui remplacerait l'ancienne. Ils avaient gaspillé leur modeste patrimoine national, qui consistait surtout dans la pureté relative de leurs

mœurs et dans la vigueur de leurs tempéraments. Sous le rapport des vices, ils étaient devenus, après une ou deux générations, aussi Romains que les Romains eux-mêmes. Ils couraient au cirque et aux thermes, ils s'entouraient d'esclaves et d'eunuques ; ils entrenaient des danseuses et des mimes, ils amassaient des trésors, ils faisaient des collections d'objets d'art, ils passaient des bras de leurs courtisanes à d'opulents banquets où les meilleurs cuisiniers romains épuisaient tous les raffinements de leur métier. En un mot, ils se gorgeaient avec une avidité gloutonne de tous les plaisirs que leur offrait la vie romaine, et ils y laissaient toute leur santé morale et physique. Il n'y a pas de plus lamentable exemple de cette décrépitude précoce que celui des Vandales, précipités, par un jeu de la fortune, du sein des fraîches forêts du Nord au milieu des ardeurs empoisonnées de la ville africaine. Là, entièrement coupés de la patrie germanique, et ne trouvant pas en eux assez d'énergie morale pour réagir contre leur milieu, ils périrent littéralement consumés. Quel contraste entre les tableaux que nous ont laissés de ce peuple deux observateurs romains, qui les ont décrits à un siècle d'intervalle ! A en croire Salvien, qui fut contemporain de leur entrée en Afrique, ils étaient alors chastes et simples ; ils avaient horreur de la débauche, et telle était la pureté de leurs mœurs qu'ils avaient en partie guéri de leurs vices les Romains eux-mêmes. Chez Procope, au contaire, qui avait porté les armes contre eux sous Bélisaire, et qui avait assisté à leurs derniers jours, nous les retrouvons livrés à toutes les voluptés, et amollis au point qu'il suffira d'une seule bataille pour détruire leur royaume et leur nationalité (1).

(1) Salvian. De gubern. Dei VII, 7-23 ; Procop. De bell. vand, II, 6.

On peut dire sans exagération qu'un barbare corrompu valait même moins qu'un Romain. Il apportait dans sa soif de jouissances sensuelles une brutalité plus grande, et il ne savait pas racheter la répugnante malpropreté de son tempérament par l'élégance des manières urbaines. Les jouissances intellectuelles le laissaient entièrement indifférent : il n'en avait pas même la notion. D'ailleurs, les lettres, en aiguisant l'esprit, n'amélioraient pas le cœur, et les rares types de barbares lettrés que nous offre le VIe siècle ne font pas regretter qu'ils soient si peu nombreux. Le commerce des Muses n'a pas adouci la férocité du roi Thrasamond, le plus fanatique et le plus cruel persécuteur qu'aient produit les Vandales, pas plus que la philosophie n'a ennobli le caractère de ce platonicien ostrogoth Théodat, assassin de sa bienfaitrice, oppresseur de ses sujets, et finalement traître à son peuple, qu'il livra à Justinien ! Il y a quelque chose de grotesque et d'odieux à la fois dans ces types de métis de la civilisation et de la barbarie, reluisant de tout le vernis d'une culture à laquelle ils restent totalement inaccessibles, et l'on comprend l'aversion que les lettres inspiraient aux meilleurs d'entre les conquérants germaniques, lorsqu'ils n'en apprenaient à connaître les effets que dans de pareils caractères.

Tel fut donc le résultat de la conquête du monde par les barbares. A peine mises en contact, les deux sociétés travaillèrent inconsciemment à s'entre-détruire, la romaine en communiquant ses vices à la barbare, la barbare en brisant de ses mains brutales les délicats organismes du monde impérial. Cela devait être. Il n'y a ni mariage, ni combinaison possible entre la pourriture et le germe : il y a communication de mort. Que ceux qui parlent du rajeunissement du monde par l'infusion du sang germanique veuillent bien s'arrêter devant

les peuples que nous étudions ici : ils y verront ce que l'élément barbare, abandonné à lui-même, était capable de faire pour le salut de la civilisation. Aucun de ces royaumes ne parvint à jeter seulement les bases d'une nationalité. Chacun d'eux vit son avenir épuisé dans l'existence d'un seul homme, qui en est le fondateur, et dont la personnalité concentre tout l'intérêt qu'inspire son œuvre. Il est à peine descendu dans la tombe que l'édifice national croule avec lui, comme si la destinée voulait lui ménager des funérailles dignes d'un roi en offrant à sa mémoire l'holocauste de son peuple.

Le fondateur du royaume des Vandales d'Afrique est une des figures les plus remarquables de son temps. Ce chétif boiteux, maître de ses voluptés et esclave de ses colères, toujours prêt à réparer à force d'adresse ce qu'il avait compromis à force de violences, à la fois aventurier hardi et diplomate avisé, fut, avec Attila, le plus redoutable adversaire de l'Empire agonisant. Tantôt il fond sur lui avec une vigueur irrésistible, pour le désoler et le piller sans merci ; tantôt, immobile et invisible dans les trames qu'il ourdit de loin, il l'entoure d'un réseau d'ennemis acharnés qui, en épuisant l'empire, permettent au vieux roi de ménager ses propres forces. Les Huns, les Visigoths, les Suèves viennent à tour de rôle, obéissant à l'impulsion qu'il leur communique, assaillir Rome au moment que sa politique a marqué comme le plus propice pour l'exécution de ses plans. Sa supériorité sur les Romains dégénérés qu'il eut à combattre est incontestable, et il serait un des plus grands noms de son siècle, si on ne devait juger les hommes publics que d'après leurs talents, et sans leur demander compte de leurs actes. Mais, consommé dans l'emploi des petits moyens, il manqua de génie véritable, parce qu'il manquait de véritable grandeur. Inaccessible à

toute idée élevée, à toute inspiration généreuse, il ne connut jamais les hautes préoccupations de l'homme d'Etat, ni les saintes angoisses du civilisateur.

Toutes ses ressources intellectuelles furent concentrées sur une œuvre de mort, et le fondateur de la monarchie vandale s'efface en lui devant le destructeur de l'Empire romain. Chargé du lourd fardeau des destinées d'un peuple naissant, il n'a pas su les faire durer plus longtemps que lui. Son coup d'œil, d'une finesse merveilleuse à saisir les occasions favorables dans le présent, n'était pas assez vaste pour embrasser l'avenir le plus rapproché. Comme si la fatalité de son rôle pesait sur tous ses actes, les rares mesures de conservation qu'il a prises comme souverain des Vandales et chef de la famille royale ont tourné au détriment de son peuple et de sa dynastie.

Sa loi de succession, qui avait pour but de prévenir les discordes en appelant chaque fois au trône le plus âgé de ses descendants, fut un expédient qui servit plutôt a les fomenter. Il ne fut pas plus heureux dans sa politique vis-à-vis des vaincus. Là encore, il gàta tout, par excès d'habileté. La sécurité de son petit peuple de quatre cent mille âmes, qui ne comptait guère plus de cinquante mille guerriers, lui semblait menacée s'il le disséminait sur les provinces conquises. Pour éviter ce danger, qui d'ailleurs était réel, il aggloméra tous les Vandales dans la ville de Carthage et dans l'Afrique proconsulaire. Il fallut, pour les y établir, recourir aux plus grandes rigueurs envers les anciens habitants, qui furent dépouillés totalement et réduits à la condition de mendiants ou de colons de leurs vainqueurs. Cette mesure, d'une atrocité exceptionnelle même parmi les barbares, fut une faute qui en engendra d'autres. Pour ne laisser aucun boulevard aux révoltes d'une population exaspérée, Genséric fit raser toutes les places fortes. Carthage seule

resta fortifiée, parce qu'elle était occupée par les conquérants, et ainsi le royaume d'Afrique fut converti en un vaste désert, avec une citadelle unique au centre (1). Il suffisait, pour s'en rendre maître, de prendre la capitale.

C'est là qu'assiégés pendant toute la durée de leur règne éphémère par la haine de leurs sujets, les Vandales s'abandonnèrent à l'ivresse du triomphe, et se gorgèrent des délices de la civilisation. Ils ne sortaient de leurs débauches que pour troubler le monde, et demander au pillage de nouvelles richesses, sources de nouvelles jouissances. Maître d'une côte que la nature semble avoir destinée à être le siège d'une grande puissance maritime, ils y disposaient, comme leurs prédécesseurs les marchands de Carthage, comme leurs successeurs les pirates d'Alger, d'une flotte qui était la terreur de la Méditerranée. L'Orient et l'Occident tremblaient devant eux. La Sicile, la Sardaigne, la Corse, les Baléares leur appartenaient. Rome, une première fois violée par les hordes d'Alaric, voyait tomber entre leurs mains tout ce que les Visigoths lui avaient laissé de trésors. Le Péloponèse et les îles de la mer Égée recevaient leurs visites. Tous les ans, sortant du port de Carthage pour quelque aventure inconnue, ils dirigeaient leurs voiles *du côté*, disaient-ils, *où soufflait la colère de Dieu* (2). Sans cesse préoccupés d'abattre l'Empire de Rome et jamais d'affermir le leur, ils restèrent des étrangers en Afrique, jusqu'au jour où, partie de Byzance, une armée romaine accueillie à bras ouverts par les indigènes les balaya du sol. Rien ne devait subsister de ces farouches aventuriers, à part un nom qui est resté couvert d'une juste flétrissure.

De Genséric à Gondebaud, des Vandales aux Burgondes, le constraste est éclatant. Introduits en Gaule par

(1) Procop. De bell. vandal. I. 5.
(2) Procop, I. I.

un traité en règle, les Burgondes s'établirent paisiblement dans la province qui leur avait été assignée, et, lorsqu'ils éprouvèrent le besoin de s'agrandir, ce fut encore un pacte qui présida à leur nouvelle installation. Une fois fait, le partage resta définitif, et les Romains furent consciencieusement protégés contre toute diminution ultérieure de leurs héritages. La soif des conquêtes ne tourmentait pas les Burgondes. Ils prirent au sérieux les conventions en vertu desquelles ils étaient au service de l'Empire; ils en remplirent exactement les obligations, et l'on sait que, non contents du titre de vassaux des Romains, ils cherchaient à se faire passer pour leurs parents. Aussi longtemps que dura cette nation, ses rois se firent un honneur de recevoir de la main des Empereurs d'Occident ou d'Orient, les titres de comtes et de patrices, et ils ne cessèrent d'envoyer à Byzance les plus humbles protestations de leur dévouement (1). Gondebaud, qui est devant l'histoire le représentant le plus complet de ce peuple, fut le premier qui légiféra en faveur de ses sujets romains, et le code qu'il rédigea pour les Burgondes eux-mêmes est remarquable par l'influence qu'y exerce la législation romaine. Ce roi barbare, entouré de conseillers romains, et se mettant, pour ainsi dire, sous leur férule, méritait que Théodoric le félicitât de ce que, grâce à lui, les Burgondes se dépouillaient de leur barbarie primitive. (2).

Mais la totale insuffisance du monde germanique devant les grands problèmes de l'avenir se révèle manifestement dans ce personnage hésitant et perplexe. Tout son règne s'écoula sans qu'il parvînt à trouver sa voie. Il ne sut faire face à aucune des difficultés qui, au dedans

(1) Sigismond à l'empereur Anastase : Vester quidem est populus meus, sed me plus servire vobis quam præesse illi delectat. S. Avit. Epist. 83.

(2) Per vos propositum gentile deponit. Cassiod. Variar. I, 46.

et au dehors, cernaient son jeune royaume. Les Burgondes étaient resserrés entre plusieurs voisins, qui les refoulaient dans les montagnes et leur barraient le chemin de la mer : il ne profita pas des occasions qui lui furent offertes pour arriver à la Méditerranée. Lorsqu'il vit Théodoric et Odoare se disputer l'Italie dans une lutte sanglante, au lieu de revendiquer vis-à-vis de ces deux antagonistes le rôle d'un arbitre tout-puissant, il se contenta de celui d'un vulgaire pillard, et accourut, sur les derrières de leurs armées, rançonner un pays qu'ils avaient déjà ruiné. Arien, et menacé sur ses flancs par les Francs catholiques, il fut assez aveugle pour leur procurer l'appui de ses armes dans leur campagne contre les Visigoths ariens, et le résultat de cette expédition fut de le priver lui-même de l'appui de ses alliés naturels, en face des Francs désormais irrésistibles. Il ne se laissa pas entraîner par un fanatisme inconsidéré, comme d'autres monarques ariens, à persécuter ses sujets catholiques, et il montra même du penchant pour leur culte, qui était celui de plusieurs de ses parents ; mais il n'osa ni s'y rallier franchement, ni s'en déclarer l'ennemi. La raison et l'intérêt l'appelaient dans l'Église, le préjugé national et la pusillanimité l'en retinrent éloigné. Il doute, il hésite, il consulte, il provoque des réunions publiques, il prête l'oreille aux pressantes admonitions de saint Avitus de Vienne, il semble parfois convaincu, et disposé à quelque grande initiative, mais jamais il ne fait le pas décisif, et, par une irrésolution qui est le fruit d'un manque de caractère, il laisse s'écouler l'heure du salut de son peuple sans la mettre à profit (1). Ses fils devaient bientôt apprendre, par une expérience cruelle, que cette heure ne sonne jamais deux fois dans la vie d'une nation.

(1) Greg. Tur., Hist. eccl. Franc. II, 34.

On ne peut pas reprocher le manque d'énergie et de décision aux rois visigoths de Toulouse. Là, point d'hésitation sur le but à poursuivre : on est franchement arien et résolument conquérant. Un traité avait accordé aux Visigoths l'Aquitaine seconde : ils ne cessèrent d'élargir ce domaine par des conquêtes sur l'Empire ou sur les autres barbares. Ils n'étaient pas, à proprement parler, les ennemis de Rome, comme les Vandales, encore moins ses vassaux, comme les Burgondes. Ils se considéraient plutôt comme ses héritiers, mais des héritiers légitimes et adoptés par l'Empire lui-même. Cette race héroïque gardait précieusement les grands souvenirs et les poétiques traditions de la conquête. Les Visigoths étaient la première nation germanique qui fut entrée en armes sur le sol du monde romain ; ils avaient traversé de part en part les trois grandes péninsules méditerranéennes, qui en étaient les parties les plus belles ; ils avaient taillé en pièces des légions romaines, tué des Empereurs, et conquis la Ville Éternelle, qu'ils avaient traitée en vainqueurs généreux. Après avoir montré à l'Empire ce qu'ils pouvaient pour le perdre, ils s'étaient fait gloire de devenir ses défenseurs, témoin la grande journée de Mauriac, leur victoire à eux, comme ils aimaient à le dire.

Chez aucun autre peuple barbare, la fidélité aux mœurs nationales ne s'affirmait avec une fierté aussi patriotique. Encore sous le règne de Théodoric II, ils avaient conservé les assemblées populaires délibérant sur les affaires publiques, et, bien que la connaissance du latin fût répandue parmi eux, ils s'adressaient dans leur langue maternelle aux ambassadeurs de l'Empire. Leurs rois, tout en devenant de fait les successeurs des Césars, avaient gardé la mâle vigueur qui distingue les chefs germaniques. Le tableau qu'un contemporain nous trace

de la journée de Théodoric II nous fait admirer, dans ce barbare, un prince qui est aussi maître de lui-même que de ses sujets (1).

Cette nation parvient à l'apogée de sa puissance sous le règne de Théodoric I[er] et de ses trois fils (419-484), dont le dernier, Euric, est le plus grand de tous les monarques visigoths. Il règne sur l'Espagne et sur la Gaule ; il conquiert la Provence et l'Auvergne ; il parle de haut aux Empereurs, qui tremblent devant lui ; il voit son alliance recherchée par les Suèves et par les Vandales ; il est redouté de tous ses voisins et n'en craint aucun. Ce fils des envahisseurs châtie avec la sévérité d'un roi les pirates saxons qui venaient infester sa province d'Aquitaine. Arbitre de l'Occident, il semble avoir transporté à Bordeaux, sa capitale, le centre du monde romain. Il est le législateur de son peuple, et, sans être lui-même un lettré, il a dans la personne de son ministre, Léon de Narbonne, un Mécène qui encourage les beaux esprits, et qui essaie de les intéresser à la gloire de son maître (2). Enfin, il se trouve assez puissant pour n'avoir pas à compter avec l'Église catholique, et, bien que celle-ci règne sur tous ses sujets romains, il lui déclare la guerre, et la persécute pendant plusieurs années. On dirait qu'également jaloux de s'affranchir des influences de Rome et de celles de l'Église, le peuple visigoth va reprendre le projet qui avait séduit la première jeunesse d'Ataulf, et fonder un empire gothique subsistant par ses propres forces.

Vaine illusion ! Voici la hache de Clovis levée sur ce trône qui, au moment de sa plus grande splendeur, croulera sous les coups d'un grossier barbare. Une seule bataille a décidé du sort de la monarchie visigothique.

(1) Sidon. Apoll. Epist. I, 2.
(2) Id. ib. IV, 22.

Refoulée au delà des Pyrénées, elle ne s'y maintiendra qu'au prix d'une transformation qui lui enlèvera tout son caractère, et en se courbant sous les lois de cette civilisation catholique à qui elle avait si fièrement jeté le gant. L'œuvre d'Euric, après avoir brillé pendant quelques jours d'un éclat trompeur, échouait comme celles de Genséric et de Gondebaud.

Mais le plus remarquable, sans contredit, dans le groupe des souverains barbares, c'est Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, héros étrange arrêté sur le seuil de la société moderne, entre un monde auquel il n'appartient pas encore et un monde auquel il n'appartient plus, et qui flotte entre deux époques dans un demi-jour plus favorable à l'épopée qu'à l'histoire. C'est le vrai grand homme des peuples du VI[e] siècle. On pourrait l'appeler le Charlemagne de l'arianisme. Jamais barbare ne s'assimila à tel point la civilisation moderne, ni ne lui parut aussi sincèrement dévoué. La grandeur de l'esprit et la noblesse du caractère s'unissaient dans Théodoric pour faire de lui le type de l'homme digne de commander à ses semblables. Également supérieur dans les arts de la paix et dans ceux de la guerre, il avait une vue claire de son but, et une notion exacte de ses moyens. Il mettait tout en œuvre lorsqu'il s'agissait de le poursuivre, il possédait l'art de s'arrêter à temps après l'avoir atteint. Il faut admirer en lui ces deux qualités si précieuses chez l'homme d'État, de savoir pardonner, et de savoir discerner le mérite de ses ennemis. Exempt du fanatisme arien qui fut le malheur des peuples germaniques, il serait sans reproche, si sa carrière ne s'ouvrait et ne se fermait par un crime, et s'il ne se présentait à nous entre les ombres accusatrices d'Odoacre et de Symmaque. Mais on ne comprendrait guère cette pathétique figure, si l'on n'y distinguait pas deux hommes qui, tour à tour, dispa-

raissent l'un derrière l'autre : le conquérant barbare qui reste en scène jusqu'à la soumission définitive de l'Italie, et le pasteur des peuples, qui lui succède à partir de cette époque jusqu'à la dernière année de son règne. Alors par une tragique fatalité, le lion dompté reparut dans le grand homme, et, par ses violences, le civilisateur des Goths souilla de sang et de honte la fin de sa glorieuse carrière.

Théodoric s'était établi en Italie de l'aveu de Zénon, et, bien qu'avec une duplicité toute byzantine l'Empereur eût évité de donner à sa conquête une ratification formelle, le roi barbare, rivalisant de ruse avec lui, avait profité de son silence autant que d'un acquiescement explicite. Vis-à-vis de Byzance, il employait le langage assez humble d'un lieutenant ou d'un vice-roi, mais, à ses sujets, il parlait et commandait comme un roi, bien plus, comme un Empereur. Il occupait à Ravenne le palais d'Honorius, il se revêtait de la pourpre, il s'entourait d'un opulent cortège de *domestiques*, il frappait monnaie à sa propre effigie, il employait le pluriel pour désigner sa personne, et tâchait d'apparaître aux yeux des Occidentaux comme un collègue des Césars. Tout resta romain sous son gouvernement. On continua de nommer des consuls, des préfets du prétoire, des gouverneurs de province. Le sénat de Rome et ceux des municipes furent conservés, et entourés d'attentions et d'honneurs. Les jeux publics furent l'objet de la plus grande sollicitude du prince, non moins que les distributions gratuites de vivres. Le langage de Théodoric ne se distingue pas, sous ce rapport, de celui des anciens Empereurs. Lui aussi, il proteste que rien ne lui est plus à cœur que d'assurer aux masses une heureuse oisiveté (1). Ses

(1) Cassiod. Var. I, 20.

ministres romains, avec une adresse remarquable, continuent sous lui les traditions séculaires de l'administration romaine, sans qu'on puisse remarquer aucune solution de continuité. Ils vont plus loin, ils mettent tranquillement dans sa bouche la majestueuse emphase du langage impérial. Écoutez-le parler ; ce n'est pas un conquérant imposant un régime nouveau à l'Italie, c'est un barbare qui a été conquis lui-même par la civilisation, et qui, sur le trône, se trouve être le prisonnier d'un monde qu'il a détruit (1).

Il faut cependant bien se garder de croire que l'idéal politique du monarque ostrogoth ait consisté dans une fusion totale des deux éléments germanique et romain. Sans doute, il cherche à les réconcilier et même à les unir, mais autant qu'il est possible de deviner sa pensée à travers ses actes, on le voit préoccupé d'éviter l'absorption totale de l'un par l'autre. A ses yeux, la mission des Goths et celle des Romains étaient bien différentes, et, pour pouvoir la remplir d'une manière convenable, il fallait qu'ils gardassent leurs caractères distinctifs. A ceux-là, jeunes et forts, le métier des armes et les charges de la guerre; à ceux-ci, instruits et pacifiques, les emplois civils et les occupations de la paix. Ce n'est pas précisément dans ce partage des attributions que l'on peut voir une innovation, car, depuis longtemps, les armées impériales ne se recrutaient plus que parmi les barbares. Mais l'originalité du plan de Théodoric consista à vouloir

(1) Théodoric à l'Empereur Anastase : Regum nostrum imitatio vestra est. Ibid., I, 1. Aux Gaulois : Exuite barbariem... Quid enim potest esse felicius quam homines de solis legibus confidere ? Ibid., III, 17. Au vicaire de Gaule : Talem te judicem provincia suscipiat qual em Romanum principem transmisisse cognoscat. Ibid., III, 16. Et ailleurs : Cur ad monomachiam recurritis qui venalem judicem non habetis ? Deponite ferrum. Ibid., III, 24. Et encore : Foedum est inter jura publica privatis odiis licentiam dare. Ibid., IV, 10, Etc.

initier les Goths à la vie civilisée, sans toutefois leur faire perdre la vigueur physique et morale qui était leur principale qualité. Il les répartit sur le sol de l'Italie, leur assigna des terres, les soumit comme les Romains à l'empire des lois, ne leur permit pas de se considérer comme des conquérants, mais seulement comme une classe nouvelle de propriétaires, ayant ses juges propres et ses obligations spéciales, et rappelée expressément, par l'édit de Théodoric, au respect des lois générales de la civilisation. Il en voulait faire des soldats-citoyens qui, reliés entre eux par les liens de la nationalité, seraient protégés contre la contagion de la mollesse romaine par le métier des armes, et contre la tendance barbare par l'intérêt qu'ils avaient, comme propriétaires, à la conservation de l'ordre social.

C'était là une conception à la fois ingénieuse et factice. Si, d'un côté, elle eut ce bon résultat d'assurer la perpétuité d'une solide armée, il est certain qu'une pareille dualité de la société politique devait être un obstacle insurmontable à la création d'une vraie nationalité. Quoi qu'il en soit, rien ne fut épargné par le pouvoir pour rendre acceptable à tout le monde la manière dont il avait résolu le problème. Des précautions infinies furent prises pour que la condition faite aux Goths ne pût pas être regardée par les Romains comme constituant un privilège. Les moindres susceptibilités du patriotisme italique furent l'objet des ménagements les plus délicats, et rien de plus instructif, sous ce rapport, que la lecture des documents officiels émanés de la cour de Ravenne. Avec un peu de bonne volonté, on pouvait saluer un Romain d'adoption dans ce roi d'origine gothique, et se figurer que ses compatriotes, loin d'être à la tête de l'Italie, étaient à son service.

Personne, d'ailleurs, n'était fondé à prétendre qu'en

s'ouvrant à l'illustre nation gothique, l'Italie était devenue la proie des barbares. Il n'y avait pas de honte pour elle à accueillir une race si noble. Les Goths n'étaient pas des barbares ; ils étaient les frères et les égaux des peuples classiques ; ils avaient un passé des plus glorieux et des souvenirs remontant plus haut que ceux de Rome elle-même. Enfin, destinés par la Providence à rajeunir la vieillesse de l'Empire, ils n'avaient cessé d'en être les alliés fidèles. Telle fut la thèse à la défense de laquelle le célèbre Cassiodore, le plus dévoué des collaborateurs de Théodoric, consacra toutes les richesses de son style et toutes les ressources de son érudition. Que les lettres aient été appelées, en cette époque de décadence, au service d'une entreprise aussi hardie, cela atteste sans doute la vitalité intellectuelle du milieu qui la vit éclore ; mais que ce soit un patriote romain qui la conçut et l'exécuta, ce n'est pas un mince éloge pour le régime qui sut rallier une si précieuse adhésion.

Au reste, l'attitude personnelle de Théodoric était bien faite pour lui gagner les cœurs de tous ses sujets. Il ne fit jamais aucune distinction entre les uns et les autres, et il ne cessait de répéter que ceux-là lui étaient les plus chers qui respectaient le mieux les lois (1). Ce n'étaient pas là de vaines paroles. Les moindres infractions que se permettaient les soldats goths étaient punies avec sévérité, et plusieurs fois on leur rappela durement qu'il n'existait pas de privilège en leur faveur (1). Le pouvoir se montrait bienveillant en même temps que ferme, la police était excellente ; une sécurité inaccoutumée régnait partout. Bien plus, sous ce règne vraiment exceptionnel, l'agriculture, tombée si bas dans les premiers temps de l'Empire, se relevait peu à peu. Des travaux d'utilité publique

(1) Cassiod. Var. VII, 3.

(2) Cassiod. Var. I, 18 et 19 ; III, 13 ; IV, 14 et 39 ; V. 26.

étaient entrepris sur divers points et menés à bonne fin; ici, on réparait d'anciens monuments; là, on en bâtissait de nouveaux. Le commerce commençait à revivre aussi et les lettres semblaient sortir de leur engourdissement. En un mot, l'Italie, étonnée de sa prospérité nouvelle, paraissait à la veille de reprendre le sceptre de l'Occident sous les auspices d'un nouveau Trajan. Théodoric y avait rattaché plusieurs provinces importantes : la Sicile, que les Vandales lui avaient cédée ; la Dalmatie, qui lui rendait l'empire de l'Adriatique, et la Pannonie, qui lui donnait les clefs de l'Orient. Il avait profité de la querelle entre les Francs et les Visigoths pour s'emparer de la Provence, par laquelle il avait le pied en Gaule, et, à la mort d'Alaric II, il saisissait dans ses fortes mains tout l'héritage de ce roi, réunissant ainsi sous son autorité les deux branches de la nation gothique.

Mais son influence s'étendait plus loin encore, car il s'était attaché par des liens de famille ou d'amitié la plupart des souverains barbares établis dans les anciennes provinces romaines. Le roi des Burgondes et celui des Visigoths étaient ses gendres ; sa sœur avait épousé le roi des Vandales et sa nièce celui des Thuringiens ; lui-même avait pour femme une sœur de Clovis et pour fils d'armes le roi des Hérules. Entouré de toutes ces relations illustres, il voyait son nom respecté jusqu'aux derniers confins du monde germanique, d'où les peuplades de la Baltique lui envoyaient leurs hommages, et il parlait avec autorité à tous les monarques ses voisins, qui subissaient sans répugnance l'ascendant du patriarche royal. Il aimait à intervenir dans leurs débats pour les calmer, ou à leur rappeler après la victoire les conseils de la modération (1). L'imagination des barbares est

(1) Nostrum est regios juvenes objectâ ratione moderari. Cassiod. Var. III, 2.

restée vivement frappée de la grande figure qu'il faisait parmi les monarques de son temps. Il a eu, comme Charlemagne, sa légende et, placé au centre d'un cycle épique, il revit sous les traits de Dietrich von Bern, qui apparaît au milieu des débats entre les princes comme un pacificateur et un arbitre souverain.

A voir tant de bonne volonté et de talent mis au service d'une œuvre sociale, on aurait pu croire qu'enfin la race germanique avait trouvé le chemin de l'avenir et qu'elle allait y entraîner à sa suite les Romains régénérés. Il n'en fut rien. Pour créer une société nouvelle, il fallait plus que le génie et les efforts d'un grand homme, il fallait un principe nouveau. Depuis plusieurs générations, faute de ce principe, on se consumait en stériles efforts pour rajeunir l'ancien monde. Les Empereurs l'avaient essayé et on a vu qu'ils avaient échoué. Voici que les rois barbares l'essayaient à leur tour et qu'ils aboutissaient au même résultat. Tous, Empereurs et rois, se contentaient de mêler, dans des proportions différentes, les mœurs barbares et la civilisation antique, et tous voyaient sortir de leur creuset un composé factice et incohérent, d'où la vitalité était absente. L'étonnante supériorité de génie et de justice qui distingua la société ostrogothique de celle des Vandales ne se traduit pas même par une différence appréciable dans les résultats : l'une et l'autre succombèrent sous les coups du même conquérant et disparurent sans laisser de trace dans l'histoire. Il devenait manifeste que, pour assurer l'existence du corps social qu'on essayait de reconstituer, il fallait, à l'exemple du Dieu créateur, lui insuffler ce quelque chose d'immatériel et d'éternel qui est dans les sociétés ce qu'est l'âme dans le corps : le principe même de la vie.

Pour le dire en un mot, l'Église catholique manquait

à ces royaumes façonnés à grands coups d'épée, et toutes leurs infortunes vinrent de là. Ce n'est pas qu'elle eût failli vis-à-vis des barbares à sa mission d'apostolat universel. Elle avait fait leur conquête avant qu'eux-mêmes eussent conquis l'Empire. La foi catholique était, au IVe siècle, celle des Goths, des Burgondes, des Vandales et des Lombards. Théophile, évêque du premier de ces peuples, en venant siéger au concile œcuménique de Nicée, semblait y avoir apporté les prémices de leur vie religieuse. Mais l'arianisme avait passé de bonne heure, comme *l'homme ennemi*, à travers les moissons que l'Évangile faisait lever parmi ces chrétientés naissantes et y avait semé des germes de division et de mort. La foi encore grossière et ignorante des Goths ne tint pas contre les artifices et les séductions des Empereurs grecs. Ils se laissèrent imposer un *credo* par ceux qui leur donnaient des foyers et ils devinrent les missionnaires inconscients de l'hérésie auprès des autres peuples de leur race.

C'est ainsi que Byzance se vengeait de ses vainqueurs en leur inoculant le poison qui devait tuer chez eux la vie chrétienne. L'arianisme fut la forme sous laquelle se produisit parmi les Germains l'influence corruptrice de la société antique. Eux, sans défiance, ils acceptèrent le funeste cadeau des Grecs et, détachés de l'unité catholique par une fraude gigantesque, ils ne s'aperçurent pas que c'était le christianisme lui-même et l'avenir qui leur étaient enlevés à la fois. Il y a peu de spectacles aussi tragiques, dans les annales de l'humanité, que celui de ces peuples si cruellement trompés par une marâtre à qui ils venaient demander du pain et qui leur donnait un scorpion !

L'arianisme, en effet, était totalement dépourvu de cette vertu éducatrice toujours active au sein de l'Église

et qui, par un miracle incessant, renouvelle les individus et les nations. Le secret de cette vertu surnaturelle résidait, alors comme aujourd'hui, dans le dogme fondamental de l'Incarnation. L'Église savait que son fondateur était Dieu ; elle savait qu'elle était unie à ce Dieu par un pacte indissoluble, qu'il vivait en elle, qu'il se communiquait à tous ses membres par l'Eucharistie, qu'il agissait sur elle par les inspirations de l'Esprit-Saint, qu'il la sanctifiait par la distribution de la grâce. Le chrétien sentait battre contre son cœur le cœur d'un Dieu mort d'amour pour lui ; il s'échauffait à son tour au brasier de cette charité infinie, et il devenait capable de ces prodiges de sainteté qui faisaient porter à la nature humaine des fruits si merveilleux. Ainsi le dogme de la divinité du Verbe était à la lettre la source vitale de la civilisation chrétienne.

C'est cette source que l'arianisme vint tarir par sa glaciale doctrine qui faisait du Verbe une créature. Il avait beau, aussitôt ce sacrilège commis, chercher à l'atténuer en proclamant qu'il était d'une nature sublime et supérieure à celle de tous les êtres créés, il ne lui enlevait pas moins l'auréole divine dont il brillait aux yeux de ses adorateurs. Le barbare, qui se serait donné tout entier à un Dieu crucifié, n'éprouvait pas la même dévotion pour un Verbe créé. Le Verbe lui interceptait, en quelque sorte, son Créateur, et ce Dieu, refoulé désormais dans sa solitude inaccessible, cessa d'apparaître aux yeux du fidèle comme le Père plein d'amour. L'âme demeura froide et inerte sous la lumière imparfaite et brisée qu'elle recevait de lui ; elle resta étrangère aux héroïsmes surnaturels de la charité catholique et au généreux enthousiasme que saint Paul appelait la *folie de la croix*. Religion sans piété et dépourvue du prestige de la sainteté, l'arianisme était, à tout prendre, un

rationalisme déguisé. Il s'adressait à l'esprit seul, il était incapable d'arriver jusqu'au cœur. Il laissait la nature humaine telle qu'il la trouvait, sans pouvoir la débarrasser d'une seule de ses passions ou y faire fleurir une seule des vertus qui s'épanouissaient avec tant d'éclat au sein de l'orthodoxie.

L'arianisme ne se contenta pas d'être stérile : il fut encore destructeur. L'Église chrétienne était une société vivante qui avait une tête et des membres, et une sève généreuse, circulant à travers tout le corps, y distribuait la vie et la santé. En rompant l'unité de la foi, l'arianisme détruisit aussi l'unité de ce corps spirituel ; il arrêta le courant vital, et ses sectateurs, livrés à eux-mêmes, ne furent plus dans l'Église que des membres languissants et atrophiés. Leurs petits groupes nationaux, éparpillés, isolés, sans lien entre eux-mêmes ni avec le centre de la catholicité, ne formaient que des conventicules religieux. Il leur manquait le caractère universel et l'indépendance souveraine qui font la grandeur de l'Église catholique. Ce n'étaient pas des Églises véritables, mais bien plutôt des institutions politiques dont les rois étaient les chefs et dont les destinées étaient subordonnées aux intérêts temporels de la nation. Les dignitaires de la hiérarchie, nommés par le prince et enseignant ce qu'il voulait, se bornaient à être de simples professeurs de morale, et la religion, avilie et dirigée par ceux qu'elle avait pour mission de convertir et d'élever, ne fut plus entre leurs mains qu'un instrument de domination.

Pas un saint ne se montra dans les rangs de l'arianisme ; pas un caractère n'y brilla. Toutes ses Églises réunies ne produisirent pas un seul missionnaire, et de tant de bouches ouvertes dans les clameurs de la dispute, on n'entend pas sortir une seule parole éloquente. Où sont-ils, dans la secte arienne, ces prélats catholiques

qui ont fondé la civilisation moderne, ces pasteurs de peuples dont la crosse vaut un sceptre, ces docteurs dont la parole est si ferme et si fière, et qui, désarmés devant les rois, les voient prosternés à leurs pieds ? Les évêques ariens, humbles serviteurs des maîtres qui les ont élevés au pouvoir, les payent de ce bienfait en leur asservissant l'Église. Prélats de cour, ils font de leur roi un César au petit pied, auquel ils apprennent à mépriser une religion dont il est le suprême pontife. Voilà pourquoi l'arianisme passe inglorieux et infécond à travers le monde, entraînant à sa suite les multitudes silencieuses des peuples qu'il a arrachés à l'Église et qu'il conduit à la mort !

On connaît maintenant la raison de l'avortement des royaumes barbares du VIe siècle. Le principe civilisateur, qui seul pouvait tirer l'ordre du choas, leur faisait défaut. Mais ce n'est pas tout. Grâce à des circonstances historiques spéciales, l'hérésie devait être pour eux une cause de ruine immédiate. En effet, partout où les nouveaux royaumes s'étaient établis, ils avaient rencontré un fond de population entièrement catholique. Celle-ci tenait d'autant plus à ses croyances qu'elle y voyait, depuis l'invasion, le signe distinctif de sa nationalité opprimée. Qui disait arien disait barbare et envahisseur, et à ce mot se rattachaient, pour le provincial, tous les souvenirs douloureux de la conquête et de la spoliation. Le sentiment religieux contribuait donc chez lui à exaspérer le ressentiment national et à perpétuer les rancunes du patriotisme humilié.

Cette situation, qu'on retrouvait dans tous les royaumes ariens, était extrêmement périlleuse, et il fallait un art consommé pour en conjurer les funestes résultats. Nul ne le comprit mieux que Théodoric et ne déploya plus d'impartialité et de tolérance dans ses relations inévitables avec l'Église catholique. Le respect dont il

entoura ses immunités, la scrupuleuse réserve avec laquelle il évita d'intervenir dans ses affaires intérieures, les marques de sympathie et d'affection qu'il prodigua à ses évêques, et spécialement les attentions presque filiales qu'il eut pour le pape, tout atteste, chez ce grand homme, non seulement la modération naturelle de son caractère, mais aussi la conscience du danger toujours imminent. Sans doute, il se disait qu'en ménageant le plus possible les susceptibilités parfois maladives de ses sujets catholiques, il leur ferait oublier qu'ils obéissaient non seulement à des étrangers, mais à des hérétiques.

Mais, même en supposant qu'il fût resté fidèle à cette ligne de conduite et qu'il eût été imité par tous les autres rois ariens, les relations entre catholiques et ariens n'auraient pas été sensiblement améliorées. C'étaient les principes qui étaient inconciliables, c'étaient les situations qui étaient fausses. Toute la magnanimité des vainqueurs ne pouvait empêcher que la religion arienne ne s'affichât hautaine et insolente, ni adoucir l'amertume des regrets que le peuple catholique devait éprouver à voir son culte humilié en même temps que sa nationalité. La division confessionnelle restait donc le ferment d'incessantes discordes et l'éternel obstacle à une vraie fusion des vainqueurs et des vaincus.

Il faut ajouter à cela, pour faire apprécier toute la gravité de la situation, l'implacable fanatisme qui a toujours distingué la secte arienne et sa passion pour l'emploi des moyens violents contre les croyances d'autrui. Dans des âmes farouches et grossières, comme l'étaient celles des barbares, ce fanatisme faisait explosion, tôt ou tard, par des persécutions aussi cruelles qu'impolitiques. Aucun royaume arien ne s'épargna le malheur de cette guerre contre l'Église. Celui des Vandales semble avoir pris à cœur de faire revivre les plus sombres jours

des trois premiers siècles. Les évêques et les prêtres déportés dans les îles et dans les déserts avec des raffinements inouïs de cruauté, les églises fermées ou converties en étables, les catholiques exclus de toutes les fonctions officielles, la torture et les supplices employés contre ceux qui avaient le courage de confesser leur foi, tels furent les principaux traits de la persécution insensée qui, inaugurée par Genséric, sévit avec un redoublement de fureur sous Hunnéric et sous Thrasamond, et dura presque autant que le royaume vandale lui-même.

La guerre à l'Église catholique n'eut point partout le même caractère d'acharnement, mais elle fut partout assez violente pour aliéner aux maîtres ariens le peu qu'ils avaient de sympathie dans les cœurs. Tantôt, c'était la multitude barbare qui s'alarmait des dispositions des évêques catholiques et chassait de leurs sièges les plus vertueux et les plus éclairés ; tantôt, c'étaient les rois qui prenaient l'initiative des mesures de défiance vis-à-vis du clergé orthodoxe et qui, une fois sur cette pente, se voyaient entraînés plus loin par le fanatisme des masses, qu'ils avaient déchaîné. Euric, le plus grand des monarques visigoths, fut aussi celui qui dirigea contre l'orthodoxie les attaques les plus systématiques, et Théodoric le Grand, qui souilla la fin de sa carrière par des mesures sanglantes, nourrissait, dit-on, des projets qui, s'ils ont réellement existé, prouvent à quelle situation se voyait acculé un politique si perspicace et si modéré.

De pareilles violences ne faisaient que précipiter le dénouement. C'était folie aux rois ariens de s'attaquer à l'Église catholique. Sa supériorité morale et intellectuelle ne se faisait jamais valoir mieux que dans les épreuves, dont elle sortait toujours avec une nouvelle vigueur. Si l'on voulait sauver l'avenir des royaumes barbares, ne valait-il pas mieux, puisqu'aussi bien on ne pouvait

avoir raison d'elle, se réconcilier avec elle en sacrifiant l'hérésie ? L'arianisme, lui, ne tenait debout que par la volonté des rois : il suffisait, pour le faire tomber, de l'abandonner à lui-même. Le souverain qui aurait voulu rompre avec lui aurait entraîné à sa suite tout son peuple, et le retour à l'unité catholique se serait effectué au milieu de la joie universelle. Alors le conflit religieux était apaisé ; Romains et barbares se fusionnaient sans effort et les nationalités issues de cette heureuse réconciliation grandissaient d'une manière rapide au pied des mêmes autels et sous les bénédictions des mêmes pontifes.

C'était là une entreprise qui valait au moins la peine d'être tentée et, sans doute, l'idée d'une telle solution se sera plus d'une fois présentée, comme un beau rêve, à l'esprit des princes éclairés. Ils savaient ce que valaient les évêques : ils avaient reçu avec respect leurs conseils et leurs remontrances; ils s'étaient plus d'une fois félicités de leur intervention dans les affaires publiques ; ils devinaient le souffle d'une grande inspiration dans une société qui produisait les Césaire d'Arles, les Épiphane de Pavie et les Avitus de Vienne. Parfois, ils se rapprochaient du sanctuaire : indécis, charmés, ébranlés, ils posaient le pas sur le seuil, mais ils ne le franchirent point, ou le franchirent trop tard. Lamentables perplexités, pendant lesquelles s'écoule irrévocablement l'heure du salut ! Tout l'avenir de la Gaule va dépendre de la réponse que fera Gondebaud aux propositions de saint Avitus : il refuse, et ce *non* fatidique tombe dans la balance du destin comme le poids décisif qui la fait pencher du côté des Francs. *Finis Burgundiæ !*

Quel n'aurait pas été l'avenir de l'Italie si Théodoric avait embrassé la foi catholique avec son peuple? N'allait-elle pas, trois siècles avant Charlemagne, faire l'éducation des races barbares et créer en Occident un Empire

chrétien ? Et la famille des Amales n'était-elle pas appelée à jeter dans cet heureux pays les racines d'une dynastie qui aurait régné sur le plus beau royaume de la terre ? Rêve magnifique et dont il ne tenait qu'aux rois ostrogoths de faire une réalité. Mais la foi est affaire de conscience individuelle : elle ne se laisse pas déterminer par des considérations politiques, et elle reste, dans les pages de l'histoire, l'élément providentiel qui dirige les destinées des nations en dépit des volontés et des prévisions humaines.

Un dénouement fatal était donc inévitable. Les populations catholiques des royaumes ariens, n'ayant rien à attendre de leurs maîtres allèrent chercher ailleurs leur idéal politique. Celles de l'Afrique et de l'Italie, se souvenant que l'Empire était leur patrie commune et l'Empereur leur seul souverain légitime, aspiraient à rentrer dans l'unité impériale, surtout depuis que, par un calcul habile, l'Empereur s'était mis à la tête de la réaction catholique contre l'arianisme. Aussi Bélisaire n'eut-il qu'à se présenter à elles pour en être accueilli à bras ouverts et pour voir les portes des villes s'ouvrir toutes grandes devant ses soldats (1). En Gaule, les sujets catholiques des Burgondes et des Visigoths avaient mis leurs espérances dans Clovis, récemment converti à leur foi : ils le saluaient d'avance comme un libérateur et ils lui firent des ovations quand il entra sur leurs terres (2). Le secret de ces faciles succès n'échappait à personne et le roi franc le connaissait mieux qu'un autre. Il y a toute une révélation historique dans les courtes paroles qu'il adressait à son armée, au moment de commencer son expédition contre les Visigoths : « Il me déplaît de voir ces ariens occuper les plus belles provinces de la

(1) Procop. De bell. vandal., I, 20. De bell. goth., I, 5.
(2) Greg. Tur. Hist. eccl. Franc., II, 23, 26, 35, 36.

Gaule. Marchons donc contre eux avec l'aide de Dieu et, après les avoir vaincus, mettons la terre sous notre autorité (1). » Le barbare ne se trompait pas. Sans le savoir, il était l'instrument des décrets de la Providence contre des peuples qui avaient refusé le salut.

Les royaumes ariens périrent ainsi des suites de la faute originelle dans laquelle ils avaient été conçus. Au moment où la catastrophe s'amoncelait au-dessus d'eux, il y en eut qui, d'instinct, en comprirent la cause et se réfugièrent précipitamment sous la protection de l'Église. Mais il était trop tard. Cette conversion *in extremis* ne sauva pas le royaume des Burgondes, non plus qu'elle ne conjura la chute de ceux des Visigoths et des Lombards. La maladie était déclarée et ses ravages irrémédiables ne purent être enrayés. Seulement, après avoir vu périr les combinaisons politiques par la faute de l'arianisme, ces peuples devaient commencer une existence nouvelle sous les auspices de l'Église catholique et ressusciter un jour, dans de meilleures conditions de vitalité, pour un avenir plein de gloire et de grandeur.

Moins heureux, ceux qui persistèrent jusqu'au bout dans l'hérésie arienne disparurent tout entiers sans laisser aucune trace, comme s'ils avaient été balayés par un vent d'orage. Une dernière fois, le monde revit cette lugubre succession de péripéties dramatiques, auxquelles l'esprit des hommes de cette époque semblait s'être habitué. Les batailles décisives de Tricamara, du Vésuve, de Vouillé, Gélimer assiégé sur le rocher de Papua et se rendant avec un éclat de rire, Théodoric expirant au milieu des visions funèbres enfantées par ses remords, Totila et Téias succombant les armes à la main et couvrant de gloire le sanglant tombeau de la nation ostrogothique, le nonagénaire Cassiodore survivant au royaume qu'il avait vu

(1) Greg. Tur. o. c. II, 37.

naitre et se réfugiant, comme la société elle-même, à l'ombre du sanctuaire, Sigismond massacré avec ses enfants et jeté au fond d'un puits, Alaric II tombant sous le glaive de Clovis avec la moitié de son royaume, Rome changeant cinq fois de maître en seize ans et réduite en désert, les habitants de l'Italie mourant de faim et mangeant de la chair humaine, l'Afrique totalement ruinée et mûre pour l'invasion arabe, plusieurs beaux royaumes à jamais effacés de la carte de l'Europe : tel fut l'ensemble des faits qui se succédèrent avec une rapidité foudroyante pendant le milieu du VI[e] siècle. Lorsque ce siècle toucha à sa fin, il ne restait plus rien des superbes conquérants qui avaient rempli ses premières années. L'empire des pirates d'Afrique, les paisibles monarchies de Bourgogne et d'Italie, la redoutable puissance des Visigoths d'Aquitaine, les royautés informes des Alains, des Suèves, des Hérules et des Gépides, tout avait disparu, et le VII[e] siècle, en se levant, devait briller sur un monde nouveau. Les riches facultés de tant de peuples jeunes et vigoureux avaient été gaspillées au service d'une œuvre inféconde, et eux-mêmes s'étaient évanouis, pour ainsi dire, dans l'éclat fabuleux d'une aurore pleine de promesses irréalisées. En vain, dans la présomption de la jeunesse et de la force, ils avaient essayé de détourner le cours des destinées du monde : comme le Busento qui garde la dépouille de leur chef le plus redoutable, le fleuve de la civilisation devait passer sur eux et cacher leur tombeau.

Sources.

Il n'existe pas d'ouvrage historique qui ait embrassé dans un même récit la succession des catastrophes des V[e] et VI[e] siècles ; c'est à peine si les diverses nationalités barbares ont trouvé chacune des chroniqueurs et des annalistes pour conserver au moins

le souvenir de leur existence éphémère. On indiquera ici, sous les noms des principaux peuples, les divers documents servant à élucider leur histoire.

Ostrogoths

On ne possède plus la chronique d'Ablavius, mentionné par Jordanès comme *descriptor Gothorum gentis egregius* (c. 4, 14, 23) et l'on doit surtout déplorer la perte du grand ouvrage consacré par Cassiodore à l'histoire de la race gothique. Il en reste un résumé dans Jordanès, *De origine actibusque Getarum*, ed. Th. Mommsen, Berlin, 1882 (dans MGH., collection *Auctores antiquissimi*, t. V).

Anonymus Valesianus, ordinairement réimprimé à la suite d'Ammien Marcellin.

S. Isidore de Séville, *Historia de regibus Gothorum Wandalorum et Suevorum.*

Procope, *De bello Gothico libri IV*, Bonn, 1833 (*Corpus scriptorum byzantinorum*).

Agathias, *Historiarum libri V*, Bonn, 1828 (même collection).

Ennodius, *Panegyricus dictus clementissimo Theodorico* et *Vita beati Epiphanii*, édités par Hartel, Vienne, 1882 (dans le *Corpus scriptorum ecclesiaticorum latinorum*, publié sous les auspices de l'Académie de Vienne), et par Vogel, Berlin, 1885 (dans MGH., *Auct. antiq.*, t. VII).

Vita sancti Caesarii Arelatensis dans Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti saec. I*, et Krusch, *Scriptores rerum merovingicarum*, t. III.

Theodorici et Athalarici regum edicta, ed. Bluhme, Hanovre, 1875 (MGH., section *Leges*, t. V).

Une bonne partie de la correspondance officielle du gouvernement des rois ostrogoths est conservée dans le recueil de Cassiodore, *Variarum Epistolarum libri XII*, éd. Mommsen, dans MGH., collection *Auctores antiquissimi*.

Visigoths.

S. Isidore de Séville, ouvrage cité. Il va jusqu'à la 5e année du roi Chintila (625).

Le consciencieux Jean de Biclaro, continuateur de Victor de Tunnuna (v. p. 237), pousse sa chronique jusqu'à l'année 590.

Idacius (p. 237).

Fragment d'Auxentius sur Ulfila dans Waitz, *Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila*, Hanovre, 1840.

La traduction de la Bible par Ulfila a été plusieurs fois éditée ; notamment par Gabelentz et Lœbe en 1836, par Massmann, Stuttgart, 1857, et par Stamm, Paderborn, 1869.

Anonyme de Cordoue. *Chronique rimée des derniers rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes*, éditée et annotée par le P. Tailhan, Paris, 1885.

Lex Visigothorum. ed. Walter. *Corpus juris Germanici*. t. I.

Leges Visigothorum antiquiores. ed. K. Zeumer. dans MGH., collection *Leges*.

Vandales

S. Isidore de Séville, ouvrage cité.

Victor de Vita. *Historia persecutionis Africanae provinciae,* édité par Halm, Berlin, 1879 (MGH., *Auctores antiquissimi*. t. III), et par Petschenig, Vienne, 1881 (dans le tome VII du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum).*

Procope. *De bello vandalico libri duo,* Bonn. 1833 (*Corp. script. byzant.).*

Corippus. *Johannides seu de bellis libycis libri VIII,* ed. Bartsch. Berlin, 1879 (MGH., *Auct. antiq.*, t. III).

Vita S. Fulgentii Ruspensis dans les Bollandistes, 1er janvier.

On ne lira pas sans intérêt le poème de Dracontius intitulé *Satisfatio*, par lequel ce poète, jeté en prison, essaya en vain d'apaiser la colère du roi Gunthamund.

Burgondes.

Marius d'Avenches (v. p. 237).

S. Avitus de Vienne, *Epistolae*, ed. Peiper, Berlin, 1883 (MGH., *Auctor. antiq.*, t. VI).

Leges Burgundionum Gundobada et Papianus vulgo dictae, edit. Bluhme, Hanovre, 1863, dans MGH., *Leges,* t. III et Binding. 1883.

Passio sancti Siegismundi (MGH., *Scriptores rerum merovingicarum* t. II).

Lombards.

Sources. L'*Origo gentis Langobardorum,* ouvrage anonyme du viie siècle, utilisé par l'historien national des Lombards, Paul Diacre. Le livre de celui-ci, l'*Historia Langobardorum,* est la

source principale de l'histoire du peuple lombard, mais malheureusement il ne va que jusqu'à la mort de Liutprand (744).

Agnellus a écrit au IXe siècle un *Liber Pontificalis ecclesiae Ravennatis*. Tous ces documents ont été publiées avec d'autres de moindre importance par G. Waitz sous ce titre : *Scriptores rerum langobardicarum et italicarum saec., VI-IX,* Hanovre, 1878, (MGH., collection in-4°).

Les diverses lois lombardes, c'est-à-dire l'*Edictus* de Rothari avec les additions de ses successeurs, ont été publiées par Bluhme dans MGH., *Leges*, t. IV, Hanovre, 1868.

Troya, *Codice diplomatico Langobardo*, Naples, 1852-1859, 5 vol.

Codex diplomaticus Langobardiae, Turin, 1873 (dans *Monumenta historiae patriae*, t. XIII).

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 03 08 10 03 13 8